LE CENTENAIRE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

AUTOUR

DE

BOUVARD ET PÉCUCHET

ÉTUDES DOCUMENTAIRES ET CRITIQUES

PAR

RENÉ DESCHARMES

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

[illegible], BOULEVARD RASPAIL, [illegible]

[illegible]

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/autourdebouvard00desc

AUTOUR

DE

BOUVARD ET PÉCUCHET

LE CENTENAIRE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

AUTOUR

DE

BOUVARD ET PÉCUCHET

ÉTUDES DOCUMENTAIRES ET CRITIQUES

PAR

RENÉ DESCHARMES

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie

99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1921

AVANT-PROPOS

En donnant à ce volume un titre analogue à celui qu'en 1912 mon collaborateur et ami, M. Dumesnil, et moi-même, avions choisi pour notre ouvrage *Autour de Flaubert*, j'ai voulu, comme précédemment, indiquer qu'il est un peu de la nature de ce que les bibliographes dénomment un « Recueil factice». Ce qu'on va lire ne résulte pas, en effet, d'un travail critique primitivement conçu, puis exécuté, sur un plan méthodique et logique; c'est au contraire la réunion d'une série d'études et d'articles documentaires dont chacun pourrait, à la rigueur, constituer un tout indépendant, et qui ont été d'abord écrits comme tels. Deux des chapitres avaient paru, avant la guerre, dans des revues; les autres sont inédits. L'ordre dans lequel ils se trouvent ici groupés, ne représente pas exactement l'ordre dans lequel ils ont été rédigés. La pensée de les rapprocher et de constituer, par leur assemblage, un livre ayant son unité au moins apparente, ne m'est venue qu'en cours de route, et assez tardivement. Il en découle que, sans aucun doute, on y découvrira des disparates, des redites, des défauts de transition; lorsqu'il s'est agi d'unifier et de mettre au point l'ensemble, je me suis efforcé d'atténuer, autant que possible, ces imperfections dont j'avais pleinement conscience; mais je ne prétends pas y avoir tout à fait réussi. C'est pourquoi je n'hésite pas à déclarer ici dans quelles conditions, et sous quelle inspiration, ce volume est né. Peut-être un tel aveu me vaudra-t-il une certaine indulgence.

La haute personnalité de Flaubert suffit, toutefois, à créer un lien solide entre les éléments, de nature et d'origine variable, dont je soumets la mosaïque au lecteur. Son nom, en effet, les domine tous; son génie de romancier en fournit la matière; son art et son talent accompli s'y trouvent partout discutés. Il y a plus encore; dans la vie de Flaubert, c'est une période nettement définie par deux dates, 1870-1880, qui est spécialement considérée, et, dans son œuvre, un seul roman, *Bouvard et Pécuchet*. En dehors de ces dix années consécutives, les indications biographiques et critiques qu'il a pu être nécessaire de rappeler complètent et corroborent l'exposé, mais n'en font pas l'objet immédiat. En dehors de ce roman, pris en lui-même et pour lui seul, les autres livres

du Maître ne sont mentionnés que comme points de comparaison, et cités qu'à l'appui d'une démonstration dont *Bouvard et Pécuchet* fournit, à la fois, le thème et l'occasion. Dès lors, on estimera peut-être que le fil conducteur par lequel sont rassemblés les différents chapitres de ce livre est assez tendu, assez homogène, et que le titre adopté se trouve par là même justifié. C'est bien un «Recueil factice», par sa conception première; mais le sujet de toutes ces pages demeure, en réalité, unique; chaque enquête particulière vise le même but; toutes tendent à une conclusion d'ensemble dont il s'agit seulement d'apporter les prémisses; et j'espère que la diversité originelle des éléments constitutifs s'effacera, si l'on veut bien tenir compte à la fois du Maître dont les principes esthétiques sont examinés, et du bloc compact qu'est son dernier roman.

On trouvera ici, sauf dans les deux premiers chapitres, très peu de biographie proprement dite. A l'inverse de ce que M. Dumesnil et moi avions entrepris jadis, je me suis appliqué, cette fois, beaucoup moins à «rattacher partout l'œuvre à l'homme pour vivifier l'œuvre en rappelant quelques aspects des temps où elle a été composée», qu'à examiner de près, jusque dans ses détails parfois minutieux et ingrats, l'œuvre en elle-même, *Bouvard et Pécuchet*, tel que nous le connaissons. Mon intention a été d'aider à mieux comprendre, peut-être, ce roman, dont la portée véritable et les mérites réels semblent souvent méconnus; j'ai voulu surtout faire pénétrer plus avant dans la pensée intime de Flaubert, dans les secrets de son art, en révélant, par des exemples concrets, par une analyse précise et approfondie, d'abord les procédés ordinaires de son Réalisme, puis la conception philosophique qui a inspiré l'œuvre, l'idée directrice de cet âpre réquisitoire prononcé contre la Science et l'effort humain, sous toutes ses formes.

Je ne me dissimule pas que ce volume sera, pour beaucoup, d'une lecture assez rebutante. Il est probable qu'on le jugera pédant, et je passerai souvent pour me donner ce que Flaubert appelle « des allures de pion ». Il ne faut pas chercher ici des renseignements anecdotiques, des faits divers plus ou moins nouveaux ou ingénieusement reconstitués, pareils à ceux qui, généralement, accompagnent les études critiques consacrées aux grands écrivains. Pour Flaubert, la plupart des événements qui, de 1870 à 1880, remplissent sa vie sont connus, au moins dans leurs lignes essentielles; je n'ai fait que rappeler des données acquises, mais je n'ai presque rien ajouté d'inédit. La littérature très abondante suscitée cette année même par les fêtes du centenaire de sa

naissance, est, à ce point de vue, beaucoup plus complète et plus détaillée que je n'ai tenté de l'être. Mais je crois que le temps n'est pas éloigné où Flaubert sera étudié et discuté, dans chacune de ses œuvres, au même titre que le sont nos plus grands classiques inscrits aux programmes universitaires. Depuis 1913 il a fait déjà, sous les auspices de M. Ferrère, son entrée officielle en Sorbonne; plus récemment, il a été le sujet d'un cours spécial aux étudiants d'agrégation de Lyon. La maîtrise de son talent, la perfection de sa prose, reçoivent chaque jour une consécration plus éclatante. Quelques campagnes de journalistes, de grammairiens avides de réclame, dirigées contre son style même, n'ont réussi, par les discussions passionnées auxquelles elles ont donné lieu, qu'à rehausser son prestige littéraire. Puisqu'on a déjà commencé, dans nos grandes écoles, à commenter *Madame Bovary* ou *Salammbô* et à étudier ces chefs-d'œuvre comme l'on fait pour *Phèdre* ou pour l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, le présent livre ne sera pas inutile, s'il apporte sa contribution à la connaissance générale de l'œuvre de Flaubert et de son art, dans toutes ses manifestations.

CHAPITRE I

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FLAUBERT (1870-1880). LES VOYAGES; LES DEUILS; LES SOUCIS; LES TRISTESSES; LES AMITIÉS

L'histoire de la vie de Flaubert, de 1870 jusqu'à sa mort (8 mai 1880), est généralement mal connue. Elle est surtout difficile à étudier — et par suite à raconter — dans ses détails complexes. Cette difficulté provient de plusieurs causes, et, avant tout, de ce que les documents capables d'éclairer cette période ne sont pas encore tous en état. On a bien, pour se guider, les témoignages de quelques contemporains, par exemple les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, le *Journal* des Goncourt, les *Souvenirs intimes* de Mme Commanville; mais ce sont-là des matériaux de seconde main; il faut les compléter et les contrôler souvent par d'autres textes authentiques; et ces textes (les lettres de Flaubert), très nombreuses cependant, ont été, dans les éditions actuellement publiées, particulièrement mal classées pour cet intervalle de sa vie. L'édition *Charpentier-Fasquelle* et l'édition *Conard*, — pour la *Correspondance générale* autant que pour les *Lettres à sa nièce Caroline*, — abondent en erreurs de chronologie grossières. Une vérification attentive des dates attribuées, par le quantième du mois, le jour de la semaine (1), les timbres de la poste, quand ils existent, les allusions à des faits extérieurs, etc., permet souvent de rectifier. Mais ces deux éditions sont, en outre, fort incomplètes : beaucoup de lettres à Maupassant, à Feydeau, à Edmond de Goncourt, à la famille Lapierre, à Mme Brainne, etc., ont échappé aux recherches. Il n'est pas interdit d'espérer, sur ce point, d'importantes révélations pour l'avenir. J'ai eu moi-même l'occasion, il y a quelques années, de publier (2) 74 lettres à Georges Charpentier et à Mme Charpentier qui doivent s'ajouter aux 14 lettres à l'éditeur et à sa femme, déjà reproduites dans la *Correspon-*

(1) Seule indication qui figure sur l'autographe des lettres de Flaubert, dans la plupart des cas.

(2) *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1911.

dance générale. Dix-sept lettres à Jules Sandeau et à Mme Sandeau, qui s'échelonnent entre 1858 et 1877, ont paru récemment dans la *Revue de Paris*, par les soins de M. André Doderet (1). Le *Mercure de France* du 15 décembre 1920 a donné le texte rectifié et complet de trois lettres à Charles Lapierre, dont les autographes sont maintenant au Musée de Croisset; elles rentrent exactement dans la période biographique qui nous intéresse. Pour la même période encore, une source de renseignements autrement importante et précieuse est constituée par 89 lettres à Edmond Laporte, le secrétaire bénévole et l'ami de Flaubert; or, ces lettres sont restées, jusqu'à ce jour, inédites (2). Il en existe certainement aussi d'autres à la princesse Mathilde, à Georges Pouchet, au docteur Georges Pennetier, à Eugène Delattre, à Bardoux, etc., qui, sur plus d'un point obscur, apporteraient des indications utiles. Mais il ne suffit même pas de découvrir et de révéler au public de tels inédits; il faudrait surtout, après avoir restitué à chaque lettre une date aussi précise que possible, fondre en un tout homogène, chronologiquement classé, ces diverses correspondances particulières, qu'il n'y a aucune raison valable ni logique de publier séparément (3). Une bonne édition complète des lettres de Flaubert reste donc à faire; elle permettrait, mieux que n'importe quel commentaire historique ou critique, de connaître à fond sa vie et la genèse de son œuvre, pour une période déterminée. On n'en est pas encore là, malheureusement.

L'étude qu'on va lire prend pour cadre les neuf ou dix années employées à la préparation et à l'écriture de *Bouvard et Pécuchet;* elle s'y limitera strictement, sauf les incursions et les rappels nécessaires aux années précédentes. Ce roman est donc comme le centre et la clef de voûte de notre travail. Je ne prétends point aborder en détails les faits, car, précisément, ces dix années ont été, de toute la vie de l'écrivain, les plus chargées peut-être en événements variés, qui souvent n'intéressent guère l'histoire littéraire et restent généralement sans rapports avec les mésaventures des « deux Bonshommes ». Mais il est souvent difficile, quand on parle d'une œuvre quelconque d'un auteur,

(1) *Revue de Paris*, 15 juillet et 1er août 1919.

(2) Ces lettres sont la propriété de M. René Dumesnil, gendre de Laporte, dont le nom revient plusieurs fois dans cette étude. Il m'a permis de les consulter et d'en tirer parti, ici même, à l'occasion. Ce m'est un devoir, en même temps qu'un plaisir, de l'en remercier en tête de ce livre.

(3) Comme on l'a fait pour les *Lettres à sa nièce Caroline*, qui a voulu elle-même cette publication isolée.

de n'être point amené à parler, en même temps, des incidents de son existence au moment où il la compose, ou de ses sentiments, ou de ses autres travaux parallèlement menés, ou de ses impressions d'homme plus ou moins mêlé aux contingences extérieures, et soumis, chaque jour, à leur dépendance. Avec Flaubert, raconter l'homme, c'est toujours raconter la genèse de l'œuvre, car nul, plus que lui — malgré ses principes d'impersonnalité et d'impassibilité — n'a vécu davantage *pour ses œuvres* et *par ses œuvres*. La « tour d'ivoire », même chez un Alfred de Vigny, n'est guère mieux qu'une image poétique, un sanctuaire théorique ou se complaît l'orgueil blessé des écrivains, un utopique abri où vont se réfugier des déboires réels et des lassitudes très positives : en fait, ces « templa serena » s'évanouissent de plus en plus aux regards de la critique et de la recherche historique, trop acharnées peut-être à la découverte et à l'analyse du document minutieux, et pauvres, par suite, d'idées générales. De jour en jour, il apparaît bien que la plus sûre façon de comprendre et d'apprécier l'œuvre d'un maître (romancier, poète, ou historien) c'est encore de commencer par bien connaître sa vie, son caractère, ses opinions, et le moment du temps où cette œuvre est née. Le mot fameux de Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

ne trouve nulle part peut-être, mieux qu'en matière de critique littéraire ou artistique, son application.

Il n'est donc pas superflu, avant d'examiner certains des problèmes auxquels donne lieu *Bouvard et Pécuchet*, de situer, en quelque sorte, ce livre au milieu des conditions et des circonstances extérieures qui l'ont vu naître. Quelle a été, dans ses grandes lignes, dans ses modifications et ses péripéties essentielles, la vie de Flaubert, de 1870, date à laquelle, après l'*Éducation sentimentale*, il passe à de nouveaux projets, jusqu'à 1880, année où il succombe en pleine tâche, « la plume à la main », n'ayant même pas eu le temps d'achever son « infernal bouquin » ?

Pour cet « ermite » de Croisset, généralement sédentaire, enfermé dans son cabinet de travail, entre sa peau d'ours blanc, son divan et sa bibliothèque, et que les bourgeois de Rouen venaient, le dimanche, contempler sur sa terrasse plantée de tilleuls en bordure de la Seine, — quand il s'y promenait en « gueulant » ses périodes, enveloppé dans une houppelande brune — c'est

avant tout une période de grande agitation, de grande dépense extérieure, d'instabilité, hachée et très mouvementée. On s'en aperçoit lorsqu'on s'applique à dater, — et en même temps à localiser — ses lettres. On n'y rencontre pas cependant de longs et lointains voyages, comme celui de Corse en 1840, d'Italie en 1845, de Bretagne en 1847, d'Orient en 1849-1851; mais c'est plutôt une suite ininterrompue de déplacements de moindre envergure, — plus fréquents même que n'étaient, avant 1854, ses fugues rapides à Mantes quand il allait y rejoindre Louise Colet, — et, par là, d'autant plus inconciliables avec son travail. En 1871, c'est une excursion d'un mois à Bruxelles, en compagnie d'Alexandre Dumas fils, avec retour par Londres et Newhaven (1). En 1872, un séjour de trois semaines à Bagnères-de-Luchon, avec sa nièce malade. En 1873, d'autres séjours à Nohant, chez George Sand, et à Chenonceaux, chez Mme Pelouze; cette même année, il va encore à Rambouillet, Houdan et Mantes, pour y découvrir un endroit où situer l'action de *Bouvard et Pécuchet*. En 1874, sur le conseil des médecins, il part en Suisse, pour sa santé; il y reste un mois environ, puis du Righi s'en va à Dieppe. En 1875, du 15 septembre au début de novembre, il est à Concarneau, avec Georges Pouchet. En 1876, une nouvelle invitation le ramène à Chenonceaux. En 1877, après s'être rendu d'abord au Havre, il entraîne son fidèle Laporte en Basse-Normandie, toujours pour les besoins de *Bouvard et Pécuchet*. Nous le retrouvons en 1878 à Chenonceaux pour la troisième fois; six mois plus tard, il est à Étretat avec Maupassant. Et, au milieu de tout cela, s'y intercalant, s'y surajoutant, et compliquant encore ces allées et venues, c'est surtout une incessante navette de Croisset à Paris, de Paris à Croisset, de Paris à Saint-Gratien, de Croisset à Dieppe, où habite Mme Commanville — des absences de deux ou trois jours, des retours, puis des départs nouveaux — comme si, chaque fois qu'il regagne sa chère « maison du bord de l'eau », un destin jaloux de son repos, de son calme nécessaire et de son labeur, s'ingéniait à l'en chasser aussitôt. Que cette époque troublée, bousculée, ait été en même temps une des plus fécondes en productions littéraires, une de celles où il a déployé peut-être l'activité intellectuelle la plus intense, ce n'est pas la particularité la moins surprenante qui mérite d'être retenue.

Or, ces dix dernières années de son existence sont aussi les plus douloureuses, les plus sombres qu'il ait vécues. Autour de lui, l'atteignant dans ses

(1) Pour tous ces détails biographiques, cf. la *Biographie chronologique de Flaubert*, rédigée par M. René Dumesnil, au tome II de notre *Autour de Flaubert* (Paris, 1912).

affections les plus chères, dans ses amitiés les plus fidèles, les deuils s'accumulent. Après Bouilhet (juillet 1869), après Jules Duplan et Jules de Goncourt (1870), c'est, en 1871, Maurice Schlésinger. Plus âgé, celui-ci n'a pas été, à proprement parler, un intime pour Flaubert; mais ils se connaissent de longue date, depuis leur rencontre à Trouville, en 1835 ou 1836. Ils ne se sont jamais perdus de vue. Schlésinger est le mari de celle que, tout jeune encore (il avait 15 ou 16 ans), Flaubert a aimée d'un amour profond, à laquelle il avait vouée une adoration très pure, quasi mystique, un culte dont la foi ne s'est jamais démentie. Il a fait, on le sait, de Mme Schlésinger, l'admirable héroïne de son *Éducation sentimentale;* et quand il a raconté la passion de Frédéric Moreau, dans ces pages, d'une émotion contenue, où est décrite leur dernière entrevue — quand Mme Arnoux, chez Frédéric, ôte son chapeau et laisse voir ses cheveux blancs — Flaubert, tout romancier impersonnel et impassible qu'il voulait être, a mis cependant à près de quarante ans d'intervalle beaucoup de son cœur de jeune homme (1). Deux ans après avoir écrit cette scène, quand son « éternelle tendresse, sa toujours aimée (2) » lui apprend la mort de l'homme qui a été le compagnon de sa vie, le père de ses enfants, on s'aperçoit bien, aux mots qu'il emploie pour parler du disparu, aux souvenirs évoqués, au ton des consolations prodiguées, que le deuil de la « vieille amie toujours chère » l'a frappé directement. Il partage, il éprouve lui-même sa tristesse. Ce n'est pas tant Maurice Schlésinger qu'il pleure alors; ce sont les larmes de Mme Schlésinger qu'il verse avec elle. Cette sympathie profonde, en de telles circonstances, dégagée de toute arrière-pensée mesquine ou banale, ce commun retour au passé, ce regard mélancolique et discret vers un bonheur qui n'a été qu'un beau rêve, tout cela permet de mesurer l'étendue et la constance de la passion de Flaubert, mieux sans doute que ne feraient des aveux nettement exprimés. On songe à ces mots si tristes de l'*Éducation :* « Il ne regrettait rien. Ses souffrances d'autrefois étaient payées » (3).

Le 25 mars 1872, à Croisset, meurt Madame Flaubert. Son fils écrit à George Sand : « Je me suis aperçu, depuis 15 jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé. C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles » (4). Cette simple phrase, sans commentaires,

(1) Sur cet épisode de Trouville, cf. notre *Flaubert avant* 1857, p. 68 et suiv.

(2) *Corresp.* IV, 115 (27-28 mai 1872). — Je citerai toujours Flaubert, *Correspondance* et romans, d'après l'édition Conard.

(3) *Éducation sentimentale*, p. 604.

(4) *Corresp.* IV, 111 (mardi 16 avril 1872).

dit l'immense douleur de Flaubert et le désarroi moral profond, la solitude absolue qui l'envahirent alors brusquement. Mme Flaubert s'en allant, c'étaient cinquante-et-un ans de vie commune, d'une tendresse côte à côte, qui se brisaient brutalement.

Tout le passé de sa vie était d'un seul coup confondu. Mais il n'avait pas épuisé encore le bilan de ses tristesses. Quelques semaines plus tard, il apprend que la fille de son ami Duplan n'est plus (avril 1872). Il ne la connaissait pas beaucoup; mais ce deuil, ravivant le souvenir d'un camarade très cher et toujours regretté, ne le laisse pas indifférent : « Encore une mort ! » (1) s'écrie-t-il. Puis, cinq mois plus tard, c'est le tour de Théophile Gautier.

Il a été, celui-là, le compagnon littéraire, et presque le contemporain, de ses années romantiques. C'est le « vieux Théo, le cher vieux maître », — poète ardent, styliste impeccable, peintre truculent, qu'il a lu d'abord et admiré en cachette dès le collège, fréquenté plus tard, et aimé pour son franc accueil, consulté au besoin comme un guide et un juge (2). — Il était pour lui comme un frère aîné dans la grande famille des lettres, moins solennel que Hugo, mais beaucoup plus « artiste » au sens où Flaubert entendait l'art, et devant le génie duquel il savait s'incliner sans faux orgueil, sans jalousie d'école, sans envie d'aucune sorte. Il le vit disparaître après de longues souffrances physiques et morales, qui sont exactement (les dernières surtout) celles que lui-même endure. Lui aussi a éprouvé, nous le verrons, la douleur de la guerre et de la défaite, la honte de l'invasion, la crainte et le dégoût de ce qu'il a appelé « le panmuflisme de l'humanité ». Exploité, tyrannisé, « opprimé par Girardin, par Fould, par Dalloz, et par la première République » (3), Gautier meurt de colère rentrée, de la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pense. « Il a eu deux haines, écrit Flaubert en manière d'oraison funèbre: la haine des épiciers dans sa jeunesse; celle-là lui a donné du talent; la haine du voyou dans son âge mûr; cette dernière l'a tué... Il est mort de la charognerie moderne (4) ». Depuis quelque temps il le savait gravement malade, il le voyait décliner et prévoyait le dénouement fatal; quand il arrive enfin, Flaubert en demeure « écrasé » (5); et, comme pour redoubler son chagrin,

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 248 (29 avril 1872).

(2) Notamment à propos de *Par les champs et par les Grèves* (cf. *Corresp.* II) et des fragments de la *Tentation de Saint-Antoine*, version de 1856, parus dans l'*Artiste* en 1856-57.

(3) *Corresp.* IV, 134 (A G. Sand, lundi 28 octobre 1872) et 144 (à Feydeau, novembre 1872.)

(4) *Corresp.* IV, 135.

(5) *Lettres à sa nièce*, p. 273 (25 octobre 1872).

une maladresse de Catulle Mendès l'empêche d'assister à l'enterrement de son vieil ami (1). Avec Théophile Gautier il perd, non seulement un camarade éprouvé et sûr, le gai compagnon des dîners Magny, mais surtout l'artiste, l'apôtre, par la théorie et par l'exemple, de la meilleure doctrine. Quelques jours plus tard, à Rouen, apercevant dans la rue quelques-uns de ces « bourgeois » qu'ils détestaient tous deux, Flaubert, invinciblement, associe aussitôt le souvenir de son ami mort à l'expression de la nausée et de la haine que cette rencontre lui cause : « J'ai passé hier, écrit-il, une journée dont je me souviendrai... Le spectacle de leur vulgarité, de leurs redingotes, de leurs chapeaux, ce qu'ils disaient et le son de leurs voix, m'ont donné à la fois envie de vomir et de pleurer. Jamais, depuis que je suis sur la terre, pareil dégoût des hommes ne m'avait étouffé. Je pensais continuellement à l'amour que mon vieux Théo avait pour l'art, et je sentais comme une marée d'immondices qui me submergeait. Car il est mort, j'en suis sûr, d'une suffocation trop longue causée par la bêtise moderne » (2). Déjà, au lendemain de la mort de Bouilhet, il avait eu cette réflexion douloureuse: «à quoi bon écrire, maintenant qu'il n'est plus là ? (3) » Car ce ne sont pas là seulement des êtres tendrement aimés qui s'en vont, mais surtout des compagnons d'art. De plus en plus, au seuil de la vieillesse, il a l'impression de rester seul survivant, pour défendre et soutenir les chères idées qui ont été leur dogme. Il se sent un homme d'un autre âge, un fossile, le vieillard de Cro-Magnon, comme il signe alors certaines de ses lettres (4). Doctrine faite pour une élite, préservée du contact de la foule hostile, l'Art pour l'Art a beau s'enorgueillir d'un superbe isolement qui devient article de foi ; à mesure que la mort multiplie les vides dans leurs rangs, les purs artistes éprouvent, plus douloureusement même que les anciens romantiques, le fardeau de la solitude morale, envahissante et irrémédiable.

En octobre 1873 Ernest Feydeau meurt ; le 8 mars 1876, c'est Louise Colet ; quelques mois plus tard, coup sur coup, Ernest Lemarié — un de ses premiers camarades de collège — puis George Sand ; en mars 1877, c'est son beau-frère Emile Hamard. Puis, d'autres encore, qui tous ont tenu dans

(1) Mendès lui avait envoyé trop tard le télégramme annonçant les funérailles. Cf. *Corresp.* IV, 135 (à G. Sand, 28 octobre 1872).

(2) *Lettres à sa nièce*, p. 273 (25 octobre 1872).

(3) *Corresp.* III, 554. (A Jules Duplan, juillet 1869.)

(4) *Lettres à sa nièce*, passim.

son existence une place plus ou moins importante, auxquels se rattachent tant de bons souvenirs d'autrefois. Et, chaque fois, Flaubert « remonte le cours de sa vie » (1) et regarde mélancoliquement en arrière. « Encore une fin ! Comme tout s'en va autour de moi » : tel est le refrain des lettres de cette époque où il épanche « son vieux cœur dévasté » (2).

A ce deuil, brusquement, s'ajoute une catastrophe matérielle qui le bouleverse et met au comble sa tristesse : au début de 1875, son neveu, Ernest Commanville, gros commerçant en bois et charpentes, est à la veille d'être déclaré en faillite. Pour le sauver — lui, d'abord, et surtout Caroline Commanville — du déshonneur et de la ruine, Flaubert, sans hésiter, abandonne sa propre fortune (3). Il négocie pour vendre sa ferme de Deauville, quitte, par économie (4), son appartement de la rue Murillo, va s'installer à l'étroit dans un modeste logement, 240, faubourg Saint-Honoré, et, pendant quatre mois d'angoisse infernale (5) — de démarches dont le détail n'appartient pas à l'histoire littéraire, mais où il faut noter l'intervention généreuse et dévouée d'Edmond Laporte — il réussit enfin à obtenir un arrangement: la faillite est évitée, la réputation commerciale de Commanville, le nom que porte sa « chère Caro », resteront intacts, grâce à lui. Au premier moment, dans le désarroi de ce désastre, Mme Commanville avait songé à vendre Croisset, qui lui appartenait en propre depuis le décès de Mme Flaubert, et où Gustave n'habitait qu'en raison d'une clause formelle du testament (6). L'idée de perdre ce logis de sa jeunesse, de toute sa vie depuis 1844, « de n'avoir plus un toit à lui, un *home* », lui fut pendant longtemps intolérable (7). L'accord intervenu avec les créanciers écartait cette crainte. Mais le ménage Commanville n'en restait pas moins ruiné ; et le chagrin de Flaubert,

(1) *Corresp.* IV, 248 (à Mme des Genettes, mars ou avril 1876).

(2) *Lettres à sa nièce*, p. 513 (1879).

(3) Cf. *Lettres à sa nièce*, p. 568 et suivantes.

(4) C'est une note de Mme Commanville (*Lettres à sa nièce*, 369) qui nous l'apprend; mais, à George Sand, Flaubert dissimule la véritable raison de son déménagement; il dénature même un peu la vérité : « J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un *plus spacieux* qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir... Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude. » (*Corresp.* IV, 236. Mai 1875.)

(5) *Corresp.* IV, 239. (A Zola, 13 août 1875.)

(6) *Corresp.* IV, 111. (A G. Sand, avril 1872.)

(7) « Je regarde maitenant Croisset avec l'œil d'une mère qui regarde son enfant phtisique en se disant : « combien durera-t-il encore ? » — et je ne puis m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive » (*Lettres à sa nièce*, p. 373. 9 juillet 1875).

égoïste en apparence tant qu'il ne s'agissait que de Croisset ou de la diminution de ses propres revenus, revêt, en réalité, un tout autre caractère : en effet on constate aisément, par ses lettres, que si l'événement lui a été si douloureux, c'est surtout en ce qu'il a compromis à jamais le bonheur et l'avenir de sa nièce : « Ah, chère Caro, lui écrit-il, moi qui aurais tant voulu te voir heureuse. Quelle blessure à ma tendresse que votre ruine ! Je ne peux pas me fourrer ça dans la cervelle ! Quelquefois je parviens à l'oublier pendant quelques minutes ; puis c'est comme un coup de poignard qui revient ! (1) » Peu à peu, cependant, le calme et le courage renaissent ; il envisage avec moins d'amertume la situation ; son existence a beau être « maintenant bouleversée, il aura toujours de quoi vivre, quoique dans d'autres conditions » (2). Pour bien comprendre ce « bouleversement », causé par le sacrifice financier qu'il avait consenti, il faut se rappeler ce qu'avait été sa vie jusqu'à ce jour. « Flaubert, disait Théophile Gautier à Feydeau, a eu plus d'esprit que nous... Il a eu l'intelligence de venir au monde avec un patrimoine quelconque, chose qui est absolument indispensable à quiconque veut faire de l'art » (3). Le docteur Flaubert avait donné à sa famille une large et solide aisance que de saines traditions bourgeoises, depuis un demi-siècle, avaient encore accrue. Sans peut-être qu'il s'en rendît lui-même un compte exact, sans apprécier alors, autant qu'il aurait dû le faire, l'avantage qu'il en retirait, ses rentes avaient permis à Gustave le choix d'une vocation indépendante ; il devait à sa fortune personnelle, à celle de ses parents, d'avoir pu, durant cinquante années, travailler à loisir, écrire sans aucun souci matériel, voyager, devenir, dans toute la rigueur du terme, un *artiste* désintéressé, professant un mépris hautain de l'argent, du succès, des honneurs, un amour absolu du Beau pour le Beau, sans considérations étrangères d'aucune sorte. De tous ces bienfaits, dont il jouissait lui-même, il avait fait une des bases et un dogme de son esthétique. A côté de ses contemporains, comme Gautier, comme Feydeau qui usaient leur existence et leur talent par des besognes écrasantes et ingrates, Flaubert avait été, jusqu'en 1875, un privilégié. Il s'en aperçut du jour où, son patrimoine étant « fortement endommagé » (4), il se vit obligé

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 379 (juillet 1875). — Ailleurs, parlant de Croisset, il dit encore : « Mais ce n'est pas cela qui m'occupe le plus actuellement. Ce qui me navre, pauvre Caro, c'est ta ruine, ta ruine présente, et l'avenir ! Déchoir n'est pas drôle. » (*Ibid.*, p. 373, 9 juillet 1875).

(2) *Corresp.* IV, 239. (A Zola, 13 août 1875.)

(3) Feydeau, *Théophile Gautier*, p. 127.

(4) *Corresp.* IV, 239. (A Zola, 13 août 1875.)

de veiller à l'équilibre de son budget, de pratiquer l'économie, de se « plonger dans les affaires » — ce qui lui répugnait étrangement, et qu'au surplus il ignorait. Il continuait d'habiter Croisset, mais son neveu et sa nièce lui en avaient en quelque sorte confié la gérance, et, maintenant, il se sentait le devoir d'y regarder, comme on dit, de plus près qu'autrefois, puisqu'il avait à rendre des comptes. A chaque instant, dans les *Lettres à Caroline* de cette époque, nous l'entendons aborder des questions de ménage, discuter les réparations à faire à l'immeuble, parler chiffres, domestiques, ouvriers, comptabilité — toutes préoccupations auxquelles le reste de sa *Correspondance* ne nous a pas habitués ; on devine combien elles lui étaient pénibles, et on éprouve même un certain malaise à le voir s'y arrêter si souvent (1). Il s'irrite d'avoir à envoyer des factures à Commanville, à lui réclamer de l'argent pour les dépenses d'entretien; visiblement, il s'en trouve un peu humilié : « Il faudrait que ton mari m'envoyât cette semaine mille francs. Rien ne m'embête plus que de lui demander perpétuellement de l'argent, mais comment faire? Il me tarde que tout soit arrangé » (2). Ce langage nouveau révèle une gêne, une sorte de maladresse, qui, depuis la mort de Mme Flaubert, et surtout depuis la déconfiture de son neveu, trahit, dans les dernières années de sa vie, une souffrance très réelle, un chagrin qui se répète à peu près tous les jours.

Ce qui n'est pas moins nouveau, à partir de cette époque, c'est de le voir soucieux, pour la première fois de sa vie, du profit qu'il pourra tirer de ses propres œuvres. Il relance son éditeur Charpentier, sollicite le paiement des rééditions et des traductions de ses romans, demande qu'il en soit fait de nouveaux tirages, qu'on soigne la publicité de vente; et, comme il s'adresse à un ami en même temps qu'à un commerçant, il ne songe pas à dissimuler le besoin pressant qu'il a de recevoir « un peu de monnaie » (3). De toutes

(1) Par exemple : « Mon petit ménage continue à bien aller, mais j'ai eu un fort agacement causé par le bois qui ne brûlait pas du tout. Il m'a fallu en acheter une corde de sec » (*Lettres à sa nièce*, p. 436, 25 décembre 1876).— «A propos de ménage, ce que tu *me dois* (!!!) se monte à 6 fr. 75 » (*Ibid*, p. 433, 20 décembre 1876). — « Nouvelles du ménage : je surveille les plantations d'arbres dans le jardin et je me suis acheté une paire de chaussons de Strasbourg » (*Ibid*, p. 431, décembre 1876). Etc...

(2) *Lettres à sa nièce*, 260 (1872). — Voir encore *Ibid.*, 280 (25 mai 1873) — 297 (septembre 1873) — 348 (7 septembre 1874) — 358 (1er octobre 1874), etc.

(3) « Si c'est à moi que revient le prix de la traduction [de Mme Bovary], ce que je crois, faites le marché pour moi et tâchez de me tirer un billet de 500 frs. » (A Georges Charpentier, 1877). — « La nécessité me contraint. Donc, *tirez*, mon bon ; quant à l'argent... une observation :

les amertumes qui ont marqué cette période, celle-ci, due aux tiraillements, de ce qu'on appelle aujourd'hui «la matérielle», n'a pas été la moindre. Il écrivait à sa nièce, en janvier 1879 : « Quand ce sera fini, [la vente de la scierie de Commanville], j'aurai toujours quelques milliers de francs qui me permettront d'attendre la fin de *Bouvard et Pécuchet*. La gêne où je me trouve m'irrite de plus en plus, et cette incertitude permanente me désespère. Malgré des efforts de volonté gigantesques, je sens que je succombe au chagrin. Il est temps que cela finisse » (1).

« Quel supplice que cette incertitude, ajoute-t-il. C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé... Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition, et, jusqu'à sa mort, je n'ai pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent. Et quelle sécurité ! Quel bien-être ! (2) » De telles réflexions sous sa plume précisent et expriment bien la détresse morale dans laquelle il reste plongé quatre ans après la ruine de son neveu et de sa nièce, le sacrifice si noblement consenti par lui, et le trouble apporté dans les habitudes de toute sa vie ; jusqu'au dernier jour, il en subira l'impression.

C'est à cette époque, en 1879, que ses amis de Paris, Taine, Tourgueneff, Mme Adam, Cordier, Baudry, Bardoux, connaissant sa situation et ses angoisses, se concertèrent pour le faire nommer administrateur de la Bibliothèque Mazarine, au traitement de 4000 fr. Affaire assez embrouillée, obscure, incomplètement connue, dont il s'ouvre à sa nièce dans une longue lettre pleine de tristesse, qu'il faudrait reproduire toute entière. Il se montre d'ailleurs ingrat envers ceux qui prétendent l'aider, et méconnaît leurs intentions, pour ne songer qu'à la blessure faite à son amour-propre et à ses principes d'artiste :

vous dites 1000 frs pour 2000 exemplaires, ce qui remet l'exemplaire à dix sols. Il me semble que vous me donniez douze, ou même treize sols par exemplaire ?... Autre guitare : le 10 août prochain expire mon traité avec Lévy. Je rentre en possession de l'*Education sentimentale*. Je voudrais bien en tirer quelques subsides. » (Au même : *Corresp.* IV, 355. 16 février 1879) — « D'ici au 10 août, nous n'avons pas trop de temps. Or, *j'ai besoin* que le susdit bouquin paraisse le plus promptement possible. Cela est très sérieux ! » (A Mme Charpentier, mai ou juin 1879). — « Vu la rigueur de la saison, il me serait agréable de recevoir de l'argent du dernier tirage de *Salammbô* et du dernier de l'*Education*. » (A Charpentier novembre ou décembre 1879.) — « Vous seriez bien aimable de m'envoyer ce qui me revient de l'*Education sentimentale*. Votre dernier paiement était pour un tirage de *Salammbô*. Franchement, et sans blague aucune, un peu de monnaie me serait agréable pour le quart d'heure. » (Au même, 25 janvier 1880.)

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 490 (21 janvier 1879).

(2) *Lettres à sa nièce*, p. 497 (1879).

« J'avoue qu'elle [une lettre de Tourgueneff] m'a fait verser des larmes rouges. On publie ma misère ! Et ces misérables (1) me plaignent, ils parlent de ma bonté ! Que c'est dur, que c'est dur ! Je n'en mérite pas tant ! (2) » — Que lui propose-t-on, en effet ? un poste, une fonction de conservateur hors cadre ; « une place ! toute la dignité de ma vie perdue ! » (3) Évidemment il exagère : personne ne lui demandait de vendre son talent, ou de faire la moindre concession aux principes de son art. Mais cette exagération même, explicable par un des principes les plus âprement défendus de l'Art pour l'Art, et qui confine ici au paradoxe, révèle une fois de plus le profond bouleversement de son âme. Flaubert, en ce moment, fait songer à Leconte de Lisle, fort peu à l'aise lui-même, et auquel Napoléon III avait fait offrir 300 fr. par mois s'il voulait dédier ses traductions au Prince impérial : « Il serait sacrilège, répondit le poète, de dédier des chefs-d'œuvre antiques à un enfant trop jeune pour les comprendre.» C'est un beau trait, une belle fierté d'artiste convaincu; mais c'est, plus encore, un geste instinctif et excessif dont la valeur, à la réflexion, s'atténue. En fait, Leconte de Lisle toucha sa pension jusquà la fin de l'Empire, sans conditions (4) — et Flaubert, quelques mois après cette lettre indignée, accepta le poste offert (5), qui ne dissimulait en réalité aucune « humiliante aumône » (6) et ne l'obligeait à rien du tout, pas même à se présenter dans les bureaux (7).

Toutefois, en attendant le règlement de cette pension, qui devait commencer à courir le 1er juillet 1879 (8), ni sa situation personnelle, ni celle

(1) Les rédacteurs d'un article du *Figaro*.

(2) *Lettres à sa nièce*, p. 503 (janvier 1879).

(3) *Ibid.*, p. 504.

(4) Cf. Jean Dornis: *Leconte de Lisle intime*, p.14; et A. Leblond: *Leconte de Lisle à la fin de sa vie* (*Mercure de France*, novembre 1901).

(5) Avec 3000 frs seulement de rétribution.

(6) L'idée de cette « humiliation » revient plusieurs fois dans ses lettres de janvier à mars 1879; par exemple : « J'ai tout lieu de croire qu'on va m'offrir une pension ; et je l'accepterai, bien que j'en sois humilié jusqu'à la moelle des os... Espérons que la presse ne s'en mêlera pas ! Ma conscience me reproche cette pension que je n'ai nullement méritée, quoiqu'on dise. Parce que j'ai mal entendu mes intérêts, ce n'est pas une raison pour que la patrie me nourrisse ! » (*Lettres à sa nièce*, p. 508, mars 1879).

(7) Cf. Lucien Descaves, *Figaro*, 14 janvier 1907. — Voir aussi notre *Autour de Flaubert*, II, p. 90 et suivantes.

(8) Elle lui fut accordée enfin par Jules Ferry. « Je devrais être content, écrit Flaubert; pas du tout; car enfin c'est une aumône et je me sens humilié jusque dans les moelles. Quand pourrais-je la rendre ou m'en passer ? » (*Lettres à sa nièce*, p. 534, 9 octobre 1879.

des Commanville, ne s'améliorait sensiblement — et il fallait vivre. Ernest Commanville cherchait, hésitait entre un emploi dans les tabacs et une gérance de biens-fonds en Berry (1). Sa femme, tirant parti de son talent en peinture et en dessin, exposait au Salon les portraits du P. Didon et de Jules Cloquet, se faisait recommander par son oncle à Bonnat, Harpignies, Puvis de Chavannes, et aux critiques d'art des grands journaux (2). Et Flaubert lui-même, à Croisset, songeait à donner des leçons, comme avait fait jadis son pauvre Bouilhet (3). « Nous voilà au fond de l'abîme, écrit-il un jour. Est-ce bien le fond ? Il s'agit d'en sortir maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsister ! » (4) De nouveaux sacrifices s'imposent : sans hésitation, il renonce à garder un appartement à Paris. « Vous me réserverez, dit-il à sa nièce, dans quelque coin un lit. Voilà tout ce que je demande... J'aime mieux la vie la plus chétive, la plus solitaire et la plus triste, que d'avoir à penser à l'argent. Je renonce à tout pourvu que j'aie la paix, c'est à dire ma liberté d'esprit » (5).

Tant d'efforts, de privations, d'abnégations, devaient aboutir cependant à une détente ; la seconde moitié de l'année 1879, et les premiers mois de 1880 apparaissent moins lamentables, dans la *Correspondance*, que la période précédente dont nous venons de résumer l'histoire. Flaubert sait, maintenant du moins, sur quelles ressources matérielles il peut compter : ce n'est pas énorme, mais il s'en accommode. La situation des Commanville prend également une certaine stabilité (6). Aussi le découragement fait place, peu à peu, à un stoïcisme apaisé, presque souriant parfois. Il n'est pas jusqu'à sa santé physique qui, ébranlée par tant de heurts successifs, et souvent atteinte au cours des dernières années, ne semble alors lui laisser quelque répit. Sa jambe cassée, en janvier 1879, n'est qu'un accident dont il prend très aisément son parti, et, autant qu'on peut le conjecturer d'après les très rares témoignages parvenus jusqu'à nous, les crises de sa maladie nerveuse ont disparu (7). Est-ce à dire pourtant qu'il va pouvoir achever sa vie dans le calme et dans

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 511 (1879).
(2) *Ibid.*, pp. 510, 512, 513, etc.
(3) *Ibid.*, p. 506 (février 1879).
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 507-508 (mars 1879).
(6) *Ibid.*, p. 552 (février 1880) et suivantes, notamment 559 (8 mars 1880).
(7) Le docteur Tourneux qui a constaté son décès a dit à M. René Dumesnil : " Depuis de longues années, il n'avait pas eu de crises nerveuses, et se croyait en excellente santé. " (*Flaubert et la médecine*, thèse de doctorat, p. 107. — Voir aussi *Ibid.*, p. 352-353.)

la sérénité ? De nouveaux ennuis surviennent, moins graves assurément, mais qui nous font néanmoins retrouver dans ses lettres l'ancien Flaubert, avec ses colères emportées et ses doléances coutumières. Ce sont d'abord les difficultés croissantes de son travail, la tâche écrasante et la lassitude de *Bouvard et Pécuchet*. C'est l'irritation provoquée par la publication du *Château des cœurs* dans la *Vie moderne*. Ce sont des complications, des retards, dans l'affaire d'un momument élevé sur son initiative à la mémoire de Bouilhet. C'est une fureur indignée quand le tribunal d'Étampes dirige des poursuites contre *Des Vers* de Maupassant.— Enfin, par dessus tout le reste, une dernière et vraie tristesse : « d'ingrates manigances », comme on l'a écrit (1), le brouillent avec Edmond Laporte, et ce naufrage d'une telle amitié l'emplit d'amertume, gâte ses derniers jours, au point qu'il n'a plus la force de se réjouir d'aucun événement heureux (2). Il se voit usé, vieilli, épuisé par le chagrin autant que par son labeur formidable. « Il me semble, écrit-il en avril 1880, que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué » (3). Il succombe enfin le 8 mai, « las jusqu'aux moelles » (4) — et ces derniers mots terminent, sur la note exacte, la période des dix années dont nous venons de rappeler les principaux événements.

Le tableau en serait trop sombre, d'une tonalité générale trop uniformément poussée au noir, si, par ailleurs, d'heureux correctifs n'en venaient rehausser la couleur. Nous devons, pour être complets, faire entrer en ligne de compte les nombreuses amitiés d'hommes et de femmes qui entourent alors Flaubert.

Beaucoup d'affections très chères se sont éteintes, beaucoup de compagnons sont morts, et parmi ceux-ci les meilleurs, les plus aimés, ceux qu'on ne remplace jamais. Mais d'autres, en même temps, se sont rencontrés et, dans une certaine mesure, ont comblé les vides. Il semble que chez tous, anciens amis ou nouveaux venus, la cordialité des sentiments se soit faite plus émue, plus intime, à mesure que les deuils douloureux se multipliaient autour de l'écrivain, et qu'on le voyait accablé d'une tristesse chaque jour plus profonde.

(1) M. Lucien Descaves, *loc. cit.*

(2) *Lettres à sa nièce*, p. 534 (9 octobre 1879). — Cf. aussi *Autour de Flaubert*, II, p. 100, note 2.

(3) *Ibid.*. p. 574.

(4) *Corresp.* IV, 433. (A Mme Roger des Genettes, 18 avril 1880.)

Il n'y a presque rien à dire à propos de Maxime Du Camp; plus exactement, l'histoire de leurs relations de 1870 à 1880 reste assez mal connue. Du Camp s'était lié avec lui en 1843; et leur camaraderie, demeurée presque intacte jusque vers 1851 ou 1852, encadre, en somme, la période la plus heureuse de la vie de Flaubert (1). Mais des divergences de caractère, d'idées, d'opinions, de plus en plus accentuées, — des manières très opposées de concevoir le but de l'existence et le rôle de l'artiste — des projets de conduite antagonistes — des dérogations et des concessions que Flaubert ne pardonnait pas facilement, quand elles touchaient aux principes sacrés de l'Art pour l'Art — peut-être aussi l'influence secrète de Louise Colet, qui n'aimait pas Du Camp, et que Du Camp n'aimait pas (2), — tout cela, très vite, les avait en réalité éloignés l'un de l'autre. Il n'y eut jamais de rupture déclarée; encore moins d'hostilité combative. On peut même affirmer que de nombreuses entrevues eurent lieu par la suite, spécialement pendant les séjours fréquents de Flaubert à Paris, à partir de 1872. Leur commerce épistolaire ne cessa jamais complètement; Du Camp, qui tenait beaucoup à passer, aux yeux de ses contemporains, pour le plus ancien et le plus fidèle ami de Flaubert, afin de mieux laisser croire qu'il avait exercé quelque influence sur la formation de son talent — Du Camp a pris soin de noter, dans ses *Souvenirs littéraires* (3) que, trois jours avant de mourir, l'auteur de *Madame Bovary* lui écrivait encore. Mais, depuis le jour lointain où, s'étant avisé de donner à celui-ci des conseils sur le moyen de faire son chemin dans le monde par la plume, sur leur avenir commun, il s'était attiré de Flaubert cette verte réplique : « Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun demande. Moi, je ne cherche pas le port, mais la haute mer. Si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil ! » (4) — depuis ce jour de juin 1852, on peut dire que Du Camp était en fait sorti de la vie de Flaubert, pour n'y jamais rentrer. Leurs lettres ayant été (sauf de rares exceptions) détruites par eux d'un

(1) Sur l'amitié de Flaubert et de Du Camp, cf. notre *Flaubert avant* 1857, 2e partie, chap. V et VII.

(2) Les lettres inédites de Flaubert à Louise Colet que j'ai sous les yeux sont très suggestives sur ce point. Il me paraît même démontré que la séparation de Flaubert et de sa maîtresse en 1848-49 (avant le voyage d'Orient) a été le fait de Du Camp dont le rôle, en cette occurence, n'aurait pas été celui d'un véritable ami.

(3) *Souvenirs littéraires*, I, 1.

(4) *Corresp.* II, 156. (A Maxime Du Camp, fin juin 1852.)

commun accord (1), les documents de première main manquent pour étudier la fin de leur liaison. Il n'y a sur ce point que les *Souvenirs littéraires*, et je viens de dire pourquoi je mets quelque réserve à accepter pleinement leur témoignage. En tous cas, je ne vois Du Camp intervenir à aucun des moments, heureux ou malheureux, que j'ai rappelés tout à l'heure, ni pour complimenter Flaubert du succès de ses livres, ni à propos du *Candidat*, ni à l'occasion de la mort de Mme Flaubert, ni quand il est ruiné, ni quand il se casse la jambe en 1879 ; si pareille intervention s'était produite, nous le saurions certainement par quelque allusion de la *Correspondance*, surtout par les *Lettres à sa nièce*. Du Camp n'est pas un des « habitués du dimanche » que le romancier reçoit dans son appartement du parc Monceau. La seule fois qu'il est question de Du Camp pendant cette période, c'est lorsque celui-ci est élu membre de l'Académie Française; encore la réflexion de Flaubert manque-t-elle absolument d'aménité (2). En résumé, quoiqu'aucune brouille formelle n'existe, toute amitié véritable est depuis longtemps morte entre ces deux compagnons des voyages en Bretagne et en Orient. A aucun titre Du Camp n'a été de ceux qui, en se resserrant autour de Flaubert après 1870, en lui témoignant plus que jamais de l'intérêt ou de l'affection, l'ont aidé à supporter les chagrins et la solitude de ses dernières années.

Bien différente est l'impression qui se dégage des lettres à Edmond de Goncourt. Celui-ci n'a jamais été, à proprement parler, un intime de Flaubert : ce qu'il avait dans son caractère de dilettantisme littéraire, de manie artistique, de reportage dissimulé, et même de prétentions nobiliaires, n'était pas fait pour toucher beaucoup le cœur du Maître, ni pour provoquer entre eux ces épanchements d'homme à homme, ce don du meilleur de soi-même, par quoi se marquent les grandes amitiés. Jules de Goncourt, nature plus délicate, plus sensible, plus émotive, aurait été mieux qualifié que son frère, sans doute,

(1) Cf. *Souvenirs littéraires*, I, 177. On n'en connaît actuellement que huit. Il n'est pas impossible cependant que deux caisses scellées, déposées à la Bibliothèque de l'Institut par Du Camp, et aujourd'hui encore non ouvertes, renferment une partie, originale ou copiée, de cette *Correspondance* soi-disant détruite. Voir à ce sujet un article de M. Thibaudet : *Pour achever la correspondance de Flaubert*, dans le *Courrier des Etats-Unis* (New-York) du 3 juin 1921. M. Thibaudet parle en termes fort élogieux de l'amitié de Du Camp pour Flaubert; il remarque que, pour cet incident de 1852, il n'avait eu d'autre tort que de porter à son ami un intérêt affectueux dont celui-ci pouvait excuser le ton impératif, et conclut : « Il (Du Camp) a été un ami vrai, même pour Flaubert je crois, et *surtout* pour Flaubert. » Les révélations des *Souvenirs littéraires* s'accordent difficilement avec cette opinion.

(2) *Lettres à sa nièce*, 558 (mars 1880).

pour entretenir avec Flaubert un commerce vraiment affectueux. Cependant Edmond, fidèle disciple lui aussi de l'Art pour l'Art, reste, à l'époque où nous nous plaçons, un des derniers de ceux avec lesquels Flaubert, comme il dit, « puisse encore causer ». Les dîners Magny où ils se rencontrent assez souvent les rapprochent. Même éloignés de toute la distance qui sépare Croisset de Paris, ils suivent attentivement les progrès et les étapes de leurs vocations parallèles. Si leur idéal du Beau et leur méthode diffèrent (comme il apparaît rien qu'à lire le *Journal* et la *Correspondance*), du moins aucun succès, aucun effort de l'un ne laisse l'autre indifférent. Il semble bien que la mort de Jules de Goncourt, survenue juste un an après celle de Bouilhet, en creusant dans la vie de son frère Edmond le grand vide irréparable que l'on sait, ait précisément créé entre ce dernier et Flaubert des liens plus étroits que n'en auraient jamais établis une simple communauté de théories esthétiques, des idées d'art très voisines ni même de bonnes relations de camaraderie littéraire ; car Flaubert, à la même époque, pleurait, lui aussi, « son guide, sa boussole, sa conscience », et, comme Edmond de Goncourt, « dépareillé », il allait poursuivre solitairement sa tâche. La similitude de leur deuil — deuil de l'esprit et du cœur — devenait un trait d'union solide. Dans le tome IV de la *Correspondance*, il ne faut pas lire les lettres à Edmond de Goncourt, si l'on cherche à connaître l'expression exaltée des sentiments de Flaubert; sa tendresse, sa bonté naturelle, ne s'y montrent guère. Mais toutes ces lettres ont le ton de celles qu'on adresse à un ami sincère, sur qui l'on compte en toute circonstance et sur qui l'on sait qu'on peut compter. Entre ces deux hommes, il ne s'en est fallu que de très peu de chose — plus de spontanéité chez l'un, moins de personnalité farouche chez l'autre — pour transformer en intimité complète et profonde la sympathie réciproque qui était la base de leurs relations.

Tout un groupe de femmes est mêlé, pendant la période que nous étudions, à la vie de Flaubert. L'amitié de trois d'entre elles mérite qu'on s'y arrête spécialement. Ce sont d'abord sa nièce, Madame Commanville, — puis George Sand, — enfin Madame Roger des Genettes.

L'affection de Flaubert pour sa nièce est bien connue ; ce qui a été dit tout à l'heure des sacrifices consentis par lui pour éviter la ruine et le déshonneur du ménage Commanville suffirait à la prouver. Il avait reporté sur elle, depuis la mort de Mme Flaubert, toute l'adoration qu'il gardait pour sa mère. Tandis que ses rapports avec Achille Flaubert, et avec Mme Achille Flaubert,

sa belle sœur, ont toujours conservé un caractère très froid, Caroline Commanville semble représenter pour lui, après 1872, toute la famille qui lui reste. Il retrouve en elle le souvenir d'une sœur qu'il a tendrement chérie, Caroline Hamard, dont la mort, en 1846, fût un des plus profonds désespoirs de sa vie. Il n'est pas excessif de dire que, pendant ses huit dernières années, Flaubert a considéré Mme Commanville à peu près comme sa fille. Comme elle habitait le plus souvent au loin, à Dieppe ou à Paris, il prenait, à distance, le rôle de «sa vieille nounou»(1). La jeune femme a un esprit distingué, artiste, curieux, cultivé, qu'il a d'ailleurs formé lui-même depuis l'enfance, car il a été son professeur et son éducateur, avant de devenir son grand ami; elle est son élève et son sang. Les lettres très nombreuses qu'il lui adresse jusqu'en 1880 ont été publiées. Nulle part ailleurs ne se révèlent mieux l'extrême bonté, les trésors d'indulgence et de délicatesse, la bonhomie quasi bourgeoise, l'immense tendresse inassouvie dont était capable, sous des dehors parfois un peu rudes, son cœur sensible. Mme Commanville est certainement celle dont l'affection a été le plus grand réconfort moral des dernières années de son oncle.

Dans les relations de Flaubert et de George Sand, il entre assurément beaucoup de littérature. Comme ils n'étaient pas toujours d'accord sur le terrain de l'Art, et comme, à part quelques dîners Magny, ils avaient en somme peu d'occasions de se rencontrer, et de discuter de vive voix leurs opinions, les lettres qu'ils ont échangées (2) restent une des sources les plus abondantes des théories, des boutades, des paradoxes, des définitions qui permettent de fixer l'esthétique de Flaubert. Le lyrisme romanesque, la sentimentalité personnelle, la moralité et l'influence sociale du Beau, la valeur propre du style, indépendamment des idées exprimées, telle est la matière ordinaire de ces controverses épistolaires. Flaubert s'affirme « artiste » d'autant plus intransigeant que Sand soutient en principe, et applique dans ses romans, la thèse contraire. Mais elle appartient à une autre génération que lui-même, — et qui a fait ses preuves ; et Flaubert reconnaît, malgré toutes leurs divergences, son talent indéniable et ses succès. Il l'appelle « cher maître », tandis qu'elle réplique « mon vieux troubadour »; car il y a, dans l'œuvre de George Sand, un enthousiasme, une conviction sincère, une exaltation de la passion et des générosités du cœur, qui attirent et séduisent — quoiqu'il

(1) Cf. L. Descaves : *Notre vieille nounou.* (*Le Journal*, 17 juin 1906.)

(2) Elles ont été réunies en un seul volume : *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert.* Préface de H. Amic. (Paris, Calmann-Lévy, s. d. In-12).

en ait, et sans doute parce que tout cela répondait secrètement aux tendances profondes de son tempérament — cet écrivain volontairement impassible, qui se flattait de ne jamais « conclure », de « planer impartialement au-dessus de tous ses objectifs », et prétendait demeurer aussi inconnu de ses lecteurs que l'est Dieu dans le spectacle de la Nature. C'est dans ses lettres à G. Sand qu'il faut chercher surtout les traces du romantisme dont Flaubert, même à la fin de sa vie, ne s'est jamais entièrement libéré; c'est presque par ces lettres qu'on explique le mieux des œuvres de jeunesse comme *Novembre* ou les *Mémoires d'un fou*. Enfin, George Sand est plus âgée de 17 ans; en 1870, elle a dépassé la soixantaine; son amitié pour Flaubert a quelque chose de « tendrement maternel » (1), révèle une affectueuse bonté, qui en constitue le trait dominant et l'originalité. « Pauvre cher ami, lui dit-elle : je t'aime d'autant plus que tu deviens malheureux » (2) — et lui, de son côté : « Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous ! Je vous aime tendrement » (3). Aussi lui livre-t-il à nu son cerveau et son cœur; il n'épargne aucune confidence, ne garde le secret d'aucun de ses sentiments, ne dissimule aucune misère morale, aucune des épreuves douloureuses qu'il traverse alors. Nulle part ailleurs — sinon avec sa nièce — il ne retrouvait cette faculté d'épanchements intimes dont la satisfaction le soulageait, parce qu'elle répondait dans son âme à un besoin. Et c'est par-là surtout que l'amitié de G. Sand lui fut, pendant ses dernières années, bienfaisante. En octobre 1875, alors qu'il était question de vendre Croisset pour en retirer quelques ressources, George eût, d'elle-même, un geste touchant qui mérite d'être retenu : « Lis, — dit Flaubert à Mme Commanville — lis ce que la mère Sand m'écrit sur lui [Croisset] : « Si ce n'était pas au-dessus de mes moyens, je l'achèterais, et tu y passerais ta vie durant. Je n'ai pas d'argent, mais je tâcherais de déplacer un petit capital. Réponds-moi sérieusement, je t'en prie. Si je puis le faire, ce sera fait » (4).

Avec George Sand, Mme Roger des Genettes doit être citée comme une des meilleures amies de Flaubert, à cette époque. Elle était mêlée à sa vie depuis longtemps, car leur premier contact nous reporte à près de trente ans

(1) *Corresp.* IV., 244 (décembre 1875).

(2) *Correspondance entre G. Sand et G. Flaubert*, p. 412 (8 décembre 1874).

(3) *Ibid*, p. 458 (février 1876).

(4) *Lettres à sa nièce*, p. 392 (12 octobre 1875). — Cf. *Corresp. entre G. Sand et G. Flaubert*, p. 428.

en arrière. Il l'avait rencontrée dans le salon de Louise Colet, 21, rue de Sèvres; un soir du mois de mars 1852, Edma (ainsi la nomme-t-il familièrement dans ses lettres à la Muse) avait lu à voix haute, devant une nombreuse assistance, et en présence de l'auteur lui-même, qu'elle ne connaissait pas, tout un chant de *Melaenis*, le quatrième. Ce fut un succès, qui alla droit au cœur de Bouilhet. Dans sa *Correspondance*, Flaubert fait plusieurs fois allusion à cette lecture improvisée (1), dont il reste un souvenir dans les *Dernières Chansons* : le sonnet *A ma belle lectrice* fut en effet, le lendemain, la réponse du poète (2). Ce qu'on sait moins, et que m'ont révélé les lettres inédites de Flaubert à Louise Colet, c'est que ce sonnet et cette lecture furent l'origine, entre Bouilhet et la jeune femme, d'une intrigue qui dura quelques mois. Spectateur amusé, confident de Bouilhet, Flaubert en note la progression et les péripéties avec quelque ironie, et en termes parfois un peu vifs (3). A partir de ce moment, à des intervalles très inégaux, on trouve, dans la *Correspondance* des lettres adressées à Mme Roger des Genettes (4); elle habitait alors Paris, ou plus exactement Saint-Maur, où son mari était percepteur. Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'atteinte par un commencement de paralysie qui finit par lui interdire l'usage de la marche et de la parole, elle dût se retirer à Villenauxe, près de Nogent-sur-Seine. Ses rencontres avec Flaubert, fréquentes au début, s'espacèrent assez rapidement, surtout après 1855, quand Louise Colet ne fut plus là pour servir de trait d'union. Ils éprouvaient cependant l'un et l'autre, instinctivement, le désir de se rapprocher, pour pouvoir s'étudier plus à fond et mieux s'apprécier. Ils

(1) Notamment dans une lettre du 20-21 mars 1852 (date restituée) : « Tu as fait, vis-à-vis de Bouilhet, dit-il à Louise Colet, quelque chose qui m'a été au cœur. C'était bien bon et bien habile. Ç'aura été son premier succès, à ce pauvre Bouilhet; il se rappellera cette soirée toute sa vie. » (*Corresp.* II, 120.) — Sur cette lecture, voir aussi : Mme Roger des Genettes : *Quelques lettres* (Paris, 1894), p. 6 et suivantes; *Lettres de Louis Bouilhet à Louise Colet* dans la *Revue de Paris du* 1er novembre 1908, p. 109; et René Descharmes, *Louis Bouilhet et Louise Colet*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1918.

(2) *Dernières chansons*, éd. Lemerre, p. 340. — Voir aussi *Jasmin* (ibid., p. 391, et *Erreur des yeux* (ibid, p. 420) qui complètent le sonnet.

(3) Le plus récent biographe du poète, M. Léon Letellier, semble avoir ignoré ce détail de la vie privée de son héros. Cf. *Louis Bouilhet* (Paris, 1919), p. 157-158. Je me contenterai de citer cette phrase de Flaubert à Louise Colet, au lendemain de la lecture de *Melaenis* : « A propos d'excitations, Bouilhet l'est tout à fait, « excité », par Mme Roger » (20-21 mars 1852. Inédit). C'est le début de cette notation quasi quotidienne, dont tous les détails, inutiles d'ailleurs à l'histoire littéraire, ne pourraient être reproduits ici.

(4) Il est certain que le plus grand nombre demeure inédit.

avaient le pressentiment qu'à des rapports extérieurs de camaraderie mondaine se serait substituée facilement une amitié véritable, très intime, dont bien des confidences échangées avaient été le prodrome. « Je ne vous connais pas, écrivait Flaubert en 1858. Vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours seuls, entièrement seuls. Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant » (1). — Qu'on ne s'y trompe pas: ceci n'a rien d'une déclaration d'amour, ni d'autres phrases de la *Correspondance* qui peuvent aussi prêter à méprise (2). Mme des Genettes était jolie femme, un peu coquette, très entourée, très adulée. Mais Flaubert, rendu peut-être prudent par son aventure trop récente avec la Muse, voyait en elle tout autre chose; il lui découvrait un esprit brillant, une intelligence remarquablement fine et distinguée, ouverte à toutes les manifestations de l'Art, d'un jugement net et solide — et en même temps un caractère un peu mystérieux, étrange, dont la complexité, les nuances insaisissables et contradictoires, le séduisaient et l'inquiétaient à la fois. Pour tout dire, ce cerveau tourmenté par le doute, « gâté par le monde et le catholicisme » (4), cette âme féminine envahie et troublée par un scepticisme profond, la souffrance secrète d'un cœur torturé par cette douloureuse maladie morale, héritage du romantisme, qu'on a si bien décrite sous le nom de « solitude morale » (5), tout cet ensemble dégageait un charme original, prenant, auquel un psychologue et un observateur comme Flaubert ne pouvait rester indifférent. Mme Roger des Genettes, telle qu'elle se laissait découvrir dans ses lettres,

(1) *Corresp.* III, 168.

(2) Par exemple : « Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde, quand je vous aimais comme personne ne vous aimera. » (*Corresp.* III, 216 [1859].)

(3) Sainte Beuve écrivait à Chantelauze le 19 février 1866 : « J'ai trouvé en Mme Roger des Genettes une de ces personnes d'esprit avec lesquelles on se sent tout d'abord à l'aise, et en pleine connaissance. » — Parlant de ses lettres, qu'il venait de lire, Chantelauze écrivait à Mme des Genettes que Sainte Beuve, s'il avait eu la même bonne fortune que lui « se fut empressé de suspendre votre portrait dans sa galerie de femmes, le plus près possible de MM^mes^ de Sévigné, de Lafayette et de Staal-Launay ».

(4) *Corresp.* III, 215 (1859).

(5) René Canat. *Une forme du mal du siècle : du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens* (Paris. 1904). — " J'entrevois dans votre vie et dans votre âme, écrivait Flaubert à Mme Roger des Genettes, des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. » (*Corresp.* III, 215 [1859]).

lui présentait un problème d'analyse humaine dont la solution l'irritait (1). Il s'était fait, de loin, son guide intellectuel et spirituel, son directeur de conscience, en quelque sorte — comme il était aussi devenu, vers la même époque, mais avant 1870, celui de Mlle Leroyer de Chantepie. Il conseillait donc ses lectures, discutait ses idées, essayait de lui faire partager ses enthousiasmes, ses indignations, la renseignait sur le mouvement contemporain des lettres et des arts; et, comme elle s'intéressait à ses travaux, il lui confiait ses projets, ses découragements, ses succès; elle s'y associait de la façon la plus sincère. « Vous savez, lui écrivait-il après *Madame Bovary*, le cas que je fais de votre goût ! » (2) Vis-à-vis d'elle, aucune réticence d'opinion, même s'il s'agit de critiquer les sommités consacrées de la littérature, Victor Hugo par exemple : « A vous, je peux tout dire! Eh bien! notre Dieu baisse. Les *Misérables* m'exaspèrent, et il n'est pas permis d'en dire du mal, on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement indigné. Il faut bien que j'éclate, cependant ! » (3) — Après la mort de Bouilhet, après la guerre, leur correspondance, interrompue depuis plusieurs années, reprend. Les lettres que Flaubert lui adresse sont nombreuses pour la période qui nous intéresse. Elles abondent en renseignements précieux pour l'histoire et la bibliographie de ses œuvres. Les sources documentaires des *Trois Contes*, de la *Tentation de Saint-Antoine*, de *Bouvard et Pécuchet*, y tiennent une grande place, comme aussi ses démarches et ses déboires à propos du *Sexe faible* et du *Candidat*. Au moment où on ne parle en France que de la « fusion », du péril réactionnaire, du monarchisme, du socialisme, c'est avec Mme Roger des Genettes qu'il s'entretient de politique,

(1) « Vous m'échappez souvent; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguités où je me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie : jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement, et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano, et puis c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi. En vain je vous enveloppe de ma pensée. En vain je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit. Tout échappe, et je ne sais rien, et je cherche toujours. » (*Corresp.* III, 220.)

(2) *Corresp.* III, 85 (1856).

(3) *Corresp.* III, 313 (1862).

à elle qu'il avoue ses craintes et ses espoirs (1). — Mais la littérature contemporaine, son labeur acharné, ses lectures, les idées sociales ne font pas toute la matière de cette correspondance. « Si je suivais mon penchant, lui dit-il, je vous écrirais tous les jours » (2). Ce qui nous intéresse surtout dans ces lettres — au point de vue biographique auquel nous nous plaçons ici — c'est précisément l'amitié affectueuse, un peu triste, qui les inspire. Mme Roger des Genettes s'offre à Flaubert comme un des derniers témoins survivants des beaux jours d'autrefois. « Je pense à vous très souvent, lui dit-il, plus que jamais, et profondément. Pourquoi ? je suis comme un vieillard, le passé m'envahit. Je roule dans les souvenirs et je m'y perds » (3). — « Votre souvenir n'amène à ma pensée que des choses charmantes » (4). — « Nous sommes des émigrés, les restes d'un autre temps » (5). Mme Roger des Genettes est, privilège rare, du très petit nombre de ceux qu'il estime — à tort ou à raison — assez pour les juger dignes d'être de son « public d'élite », ceux pour qui lui-même, en véritable artiste qu'il est, écrit ses livres avec tant de difficultés, de probité, d'aspirations démesurées vers le Beau. Il brûle de lui lire ce qu'il compose — et, comme la pauvre femme ne peut plus articuler les mots, il a cette réflexion charmante : « Vous m'écouteriez parler, je lirais la réponse dans vos yeux » (6). Mais à mesure que « la petite horde s'éclaircit » (7), il déplore davantage l'exil dans lequel son amie est forcée de se confiner à Villenauxe (8), clouée par son mal, subissant de cruelles douleurs physiques qui la laissent stoïque ; il la plaint et il l'admire, pour son courage, sa résignation philosophique aux misères de l'existence (9). Il va passer quelques jours

(1) Par exemple, *Corresp.* IV, 180 (30 octobre 1873) ; et *passim*.

(2) *Corresp.* IV, 348 (22 décembre 1878). — Il ajoute : « Oui, tous les jours, et plusieurs fois par jour. Je songe à vous par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé. »

(3) *Corresp.* IV, 113 (15 mai 1872).

(4) *Corresp.* IV, 121. (19 août 1872).

(5) *Corresp.* IV, 158 (1873).

(6) *Corresp.* IV, 204 (1er mai 1874).

(7) *Corresp.* IV, 113 (15 mai 1872).

(8) « Je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauxe ! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris ! Quel dommage, ou plutôt quel désastre, de ne pouvoir être ensemble plus souvent ! » (*Corresp.* IV, 204 (1er mai 1874.)

(9) « Il me semble que vous êtes bien seule là-bas et que vous devez vous y ennuyer mortellement. Le général [Valazé, frère de Mme Roger] m'a dit que vous gardiez votre excellent moral. Est-ce vrai ? » (*Corresp.* IV, 83 [1871].) — « Le général m'a dit que vous étiez stoïque, et Mme Plessy lundi dernier vous a citée en exemple comme un merveilleux résultat du culte des lettres. J'avais envie de lui sauter au cou devant le monde, à cause de cette bonne parole. » (*Corresp.* IV, 165 (1873).

auprès d'elle en 1873 (1). Il signe ses lettres « votre vieil ami délabré » (2). Il attend ses réponses avec une impatience exigeante, et quand il les reçoit, il les « tâte avant de les ouvrir, avec une sorte d'angoisse, tant qu'il a peur qu'elles ne soient trop courtes » (3). Quinze jours avant sa mort, le 18 avril 1880, c'est à Mme Roger des Genettes qu'il écrit encore le dernier billet recueilli dans sa *Correspondance* générale (4); ce détail, à lui seul, marque bien la constance et la solidité d'une liaison qui, vieille de près de quarante années, avait su résister à l'éloignement et à tant de vicissitudes contraires. Survivante d'un temps plus heureux, « liée à tout ce qu'il avait de meilleur dans son passé » (5), Mme des Genettes est une des plus attachantes silhouettes que nous rencontrions dans les dix dernières années de Flaubert — une de celles auprès de qui sa pensée, son esprit et son cœur à la fois ont trouvé, même à distance, le meilleur repos et la plus efficace consolation.

Les trois amitiés féminines de sa nièce, de G. Sand et de Mme Roger, (sur le caractère et l'histoire desquelles nous venons de nous arrêter longuement, en raison même de leur importance) ne sont d'ailleurs pas les seules qui les égayent et les embellissent; d'autres noms de correspondantes figurent dans le recueil des lettres de Flaubert, entre 1870 et 1880. Quelques-unes, — comme Mme Maurice Schlésinger, comme Mme de Maupassant (dont nous parlerons tout à l'heure à propos de Guy) — comme Mme Tennant (Gertrude Collier) sont, pour l'écrivain, de très anciennes connaissances. Leurs premières relations, en effet, datent de son enfance; la vie ensuite les a plus ou moins longtemps séparés; ils se sont perdus de vue, et, pendant de longues années, l'échange des lettres entre eux paraît même avoir cessé. Puis des circonstances favorables, de nouveau, les rapprochent, tantôt le bonheur des uns, plus souvent le malheur des autres; et ces « réapparitions » soudaines leur sont, à elles et à lui-même, également douces. « Comment vous dire, écrit-il à Mme Tennant, le plaisir que m'a fait votre visite... Il m'a semblé que les années intermédiaires avaient disparu et que j'embrassais ma jeunesse. C'est le seul événement heureux qui me soit survenu depuis longtemps ! » (6)

(1) *Corresp.* IV, 174 (4 août 1873).

(2) « Croyez toujours à l'inaltérable affection de votre vieil ami délabré » (*Corresp.* IV, 297 (1877).

(3) *Corresp.* IV, 286 (1877).

(4) *Corresp.* IV, 432.

(5) *Corresp.* IV, 121 (19 août 1872).

(6) *Corresp.* IV, 272 (19 octobre 1876).

Le ton des lettres de Flaubert trahit alors une émotion sincère; il est visible qu'il attache d'autant plus de prix à ces amitiés revenues à lui, que par ailleurs la tristesse et la solitude de sa vieillesse augmentent. A coté de celles-là, Madame Adam, Mme Régnier (Daniel Darc) sont des visages nouveaux, à propos desquels on ne peut guère parler que de confraternité et de camaraderie littéraire; encore Flaubert pourra-t-il apprécier, au moment de sa nomination à la Bibliothèque Mazarine, le solide dévouement de Juliette Lamber. Le malheur, c'est qu'anciennes ou récentes, toutes ces amies sont également des amies lointaines. On s'écrit parfois, souvent même, mais on ne se rencontre presque jamais. Au contraire, à Rouen, habitent celles qu'il appelle ses « trois anges » : Frankline Grout, Mme Pasca et Mme Lapierre. Moins étroitement mêlées à son passé, peut-être, celles-ci sont, par leur voisinage, à portée de l'accabler de prévenances délicates. Elles l'entourent d'une cordiale sollicitude, elles s'ingénient, par des visites impromptues à Croisset, par des invitations, à distraire un peu, sans se montrer indiscrètes, l'isolement farouche dans lequel il s'enferme. Rien n'est touchant comme ces fêtes de la Saint-Polycarpe que les « anges » organisent tous les ans en son honneur et dont la plus joyeuse peut-être, en avril 1880, a pour ainsi dire retenti de son dernier éclat de rire (1).

De même, tout près de Croisset, en face, sur l'autre rive de la Seine, à Couronne, habite Edmond Laporte. Flaubert n'a qu'un signe à faire, un billet à envoyer par le « vapeur » et Laporte accourt. Son dévouement est absolu, son affection sûre, sa verve bouffonne, sa gaîté intarissable, haute en couleurs, un peu gauloise à l'occasion, tout à fait du genre qui plaisait à son « géant ». Flaubert trouve en Laporte le plus agréable compagnon de voyage qui soit; il en fait l'épreuve à plusieurs reprises, en Suisse, en Normandie même, au Havre et dans les environs de Bayeux. Sans être lui-même un écrivain, Laporte prête le plus vif intérêt aux lettres et à tout ce qui touche à l'art. A chaque instant Flaubert s'adresse à lui, soit pour rechercher des documents, soit pour classer ou recopier des notes (2), discuter un plan, entendre

(1) *Lettres à sa nièce*, 572 (avril 1880). — Sur la « Saint-Polycarpe », voir Helot, *La fête de Gustave Flaubert* (Lille, 1905) et René Descharmes : *Gustave Flaubert et la Saint-Polycarpe* (*Annales romantiques*, mars-avril 1913). — Sur les relations de Flaubert avec les familles Lapierre et Brainne, Cf. G. Dubosc : *A propos d'une lettre de Flaubert*, dans le *Journal de Rouen* du 25 decembre 1920.

(2) « Il m'est fort utile, écrit Flaubert à sa nièce en parlant de Laporte, pour le classement

la lecture d'un chapitre; il devient ainsi, surtout pour *Bouvard et Pécuchet*, le secrétaire bénévole du Maître, en même temps qu'un ami très assidu. Les lettres de Flaubert à Laporte sont parmi les plus vivantes, les plus joyeuses qu'il ait écrites. Grâce à ces inédits précieux j'ai pu dire ailleurs, en collaboration avec M. René Dumesnil, gendre de Laporte, ce qu'avait été, pendant une dizaine d'années, l'intimité des deux hommes; on me permettra de ne pas revenir sur ce point de biographie déjà étudié en détails (1).

A Paris, où ses séjours, durant cette période, se multiplient, Flaubert se trouve toujours trés entouré — trop parfois, car son temps est compté et réservé à des travaux d'érudition à la Bibliothèque Nationale. Il y rencontre régulièrement Renan et Taine, et des relations cordiales s'établissent, fondées moins sur une affection proprement dite que sur l'estime partagée de leurs talents respectifs. Tourgueneff, le « bon Moscove », est plus près du cœur de Flaubert par ses propres sentiments; non moins artiste, tout aussi fanatique de littérature, nature imaginative, enthousiaste et tendre à la fois, il met, dans sa camaraderie, une nuance de tendresse quasi fraternelle qui trouve en Flaubert son écho et qui lui rappelle parfois Bouilhet (2). Par Tourgueneff il pénètre, à l'occasion, dans le milieu mondain et musical de Mme Viardot. Le ménage charmant, spirituel, très gai, de son éditeur Georges Charpentier, le met en contact avec tous les gens en vue de l'époque, dans les arts, la politique, la haute finance (3). Il y a enfin la pléïade des « jeunes » qu'il reçoit le dimanche après-midi dans son cabinet de la rue Murillo ou du faubourg Saint-Honoré: Daudet, Zola, Céard, Banville, Hennique, Paul Alexis, Huysmans, Bergerat, pour ne citer que les principaux. Ils viennent à lui, comme à un Maître aimé et vénéré; on le traite comme un chef d'école, malgré qu'il s'en défende; ils lui demandent conseil, lui soumettent leurs propres œuvres, s'informent de ses travaux, agitent avec lui les grandes questions d'Art qui les passionnent. Ils lui racontent aussi beaucoup de drôleries, parfois très crues, s'ingénient à des plaisanteries qui déchaîneront son « bon gros rire »,

des notes qui figureront dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. » (*Lettres à sa nièce*, p. 467. Dimanche 9 décembre 1877.)

(1) Cf. *Autour de Flaubert*, par René Descharmes et René Dumesnil (Paris, 1912) tome II, chap. IX : *Edmond Laporte et la préparation de Bouvard et Pécuchet*.

(2) Cf. Halpérine Kaminski : *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance avec ses amis français* (Paris, 1901) et Haumant « *Ivan Tourguenieff* [sic], *la vie et l'œuvre* (Paris, 1906).

(3) Cf. René Descharmes, *Flaubert et ses éditeurs* (*loc. cit.*).

fondent avec lui « le dîner naturaliste » (1), qui remplace les dîners Magny de jadis, l'entraînent au « dîner des auteurs sifflés », qu'il préside, « débordant de lyrisme bouffon, et, le gilet déboutonné, de verve rabelaisienne » (2); quelques-uns, parfois, lui vont rendre visite à Croisset, pendant un jour, deux jours. La maison du bord de l'eau est sens dessus dessous, et farces et discussions reprennent de plus belle. Ce groupe d'écrivains (dont la plupart sont devenus célèbres) qui évoluent autour de lui, qui l'aiment tous autant qu'ils l'admirent, dont il est le chef de file reconnu, — qui attendent, avec une impatience anxieuse, son prochain livre, une approbation tombée de sa bouche sur ceux qu'ils produisent, et ne rêvent, comme lui, que phrases sonores, descriptions colorées, théâtre ou roman — qui communient avec lui dans la haine et le mépris du « bourgeois » — qui lui écrivent souvent et auxquels il écrit — tout ce groupe, très vivant, très jeune, a su mettre dans les dernières années de Flaubert, un élément de sympathie profonde, de gaîté respectueuse qui n'a pas médiocrement contribué a en atténuer la tristesse.

Une place tout à fait à part doit y être réservée à Guy de Maupassant.

Celui-là, pour le vieux Maître, est véritablement le « disciple préféré », cher entre tous. Le seul mot d'*amitié* n'est même plus exact ici : il faut y ajouter *affection*, — affection profonde et réciproque, — tendresse presque paternelle d'une part, de l'autre confiance aveugle, reconnaissance émue, dévouement sans bornes.

On s'est donné parfois bien du mal pour expliquer l'origine de ce sentiment partagé entre deux hommes d'âge très différent. Tout un faisceau de légendes ridicules, irritantes même, s'est formé. On a inventé des liens de parenté plus ou moins étroits : pour certains, Maupassant était le neveu de Flaubert, pour d'autres son filleul (3), pour certains même il

(1) Cf. *Autour de Flaubert*, II, p. 73.

(2) Cf. Bergerat, *Souvenirs d'un enfant de Paris*, III, p. 179.

(3) Les biographes les plus avertis de Maupassant n'ont pas eu de peine à faire justice de ces propos. Cf. entre autres Maynial, *La vie et l'œuvre de Maupassant*, p. 66; et Georges Dubosc, *Trois Normands* (Rouen, 1918), p. 222. — La première hypothèse, celle du neveu, se détruit d'elle-même. Pour la seconde, celle du filleul, il suffirait d'observer que Flaubert était à Jérusalem le 23 août 1850, quand Maupassant fut ondoyé à Miromesnil. On objecterait vainement qu'il était revenu de son voyage d'Orient le 17 août 1851, quant eut lieu le « baptême » de Guy ; entre son retour à Croisset (juillet 1851) et la fin d'août, la vie de Flaubert nous est connue au jour le jour, par ses lettres, notamment par ses lettres inédites à Louise Colet, et rien n'autorise à penser qu'il ait quitté, même une journée, sa « maison du bord de l'eau » pour aller tenir Guy

aurait été ni plus ni moins que son fils ! (1) La critique à le devoir d'enregistrer de tels propos, mais elle ne s'y arrête pas. Il est probable que le point de départ de telles conjectures est le tutoiement amical des lettres de Flaubert à la mère de Guy, et de celle-ci à Flaubert. De fait, c'est bien du côté de Madame de Maupassant qu'il faut chercher la solution du problème — si problème il y a ; et il faut remonter bien avant la naissance de Guy, jusqu'à l'enfance même de Flaubert, se rappeler Alfred Le Poittevin et sa sœur Laure.

On sait l'influence considérable d'Alfred sur la formation littéraire et le développement intellectuel de Flaubert; on connaît l'intimité qui les unissait, et son deuil quand Alfred est mort le 3 mars 1848. Bouilhet, qui

sur les fonts de Tourville-sur-Arques. S'il avait été le parrain de Guy, une allusion à ce lien figurerait certainement dans quelqu'une de ses lettres à Mme de Maupassant ou à Maupassant lui-même, et surtout dans les lettres que lui écrit la mère de Guy. Or il n'y a rien de semblable nulle part. Enfin Flaubert lui-même s'est chargé de démentir de telles conjectures, en écrivant à Guy : « La note de la *Revue Moderne* qui vous fait mon parent est bien jolie ! » (*Corresp.* IV).

(1) Cette légende, encore plus absurde et tout aussi fausse que les autres, n'a trouvé, que je sache, jusqu'à ce jour, aucune expression dans les études biographiques ou critiques consacrées soit à Maupassant, soit à Flaubert. Elle n'en a pas moins cours dans le public, et, chose remarquable, même auprès de gens particulièrement bien placés pour n'y point ajouter foi. Des personnes, d'une vaste culture générale et d'un jugement avisé, l'ont plusieurs fois soutenue devant moi; tout dernièrement une dame, amie intime de l'auteur de *Boule de Suif*, très renseignée sur sa vie, a fait de nouveau allusion en ma présence dans sa conversation, à cette prétendue paternité de Flaubert. Il suffirait de répondre par quelques dates : Flaubert est parti, le 29 octobre 1849, avec Du Camp, pour son voyage d'Orient; depuis le 12 septembre jusqu'au 29 octobre, il n'a pas mis les pieds hors de Croisset, et ni sa mère ni lui n'y ont reçu la visite de Laure de Maupassant. Des documents nombreux l'attestent. Or, Guy est né le 5 août 1850. Le calcul est facile à faire. — Mais il est au moins curieux d'essayer de démêler sur quoi, sur quels arguments, une telle légende a pu se fonder et s'enraciner dans l'esprit de ceux qui lui font accueil. Il semble que le fait que Flaubert était atteint d'une névrose, et que Maupassant est mort fou, n'y soit pas étranger : une transmission héréditaire devient ici une hypothèse séduisante au premier aspect. Toutefois, l'embarras commence, quand on sait qu'Hervé de Maupassant, de six ans plus jeune que Guy, est mort fou, lui aussi, en 1889, et, comme Guy, de paralysie générale nettement caractérisée. En réalité, la névrose de Flaubert, scientifiquement étudiée par M. René Dumesnil (*Flaubert et la médecine*, p. 111 et *passim.*) apparaît d'une nature cliniquement fort différente, et pour laquelle l'hérédité est loin d'être une loi démontrée. J'ajouterai que si l'on voulait absolument trouver une influence héréditaire dans le cas de la maladie de Guy, c'est du côté d'Alfred Le Poittevin, son oncle maternel, qu'il faudrait la chercher. — Une raison plus spécieuse et très ingénieuse, de la légende de la paternité de Flaubert, se déduit de la naissance même de Maupassant et de certaines particularités de son œuvre. On tire argument de ce fait qu'une certaine hésitation règne encore, malgré la précision des actes de l'état civil, quant à la détermination de l'endroit *exact* ou Maupassant a vu le jour. Cf. sur ce point notamment Léon Deffoux et Emile Zavie, *Le groupe de Médan* (Paris, 1920, p. 60). Le raisonnement, non formulé, mais latent, est alors celui-ci : Si les parents de Guy se sont ingéniés à donner le change sur le

n'apparait guère dans la vie de Flaubert avant 1846 (1), n'a jamais supplanté Le Poittevin dans la pensée ni dans le cœur de Gustave; il lui a seulement succédé à une époque où, marié, Le Poittevin venait de mourir « une première fois » pour lui. Même après 1848, malgré une existence de travail poursuivie en commun, une affection de plus en plus profonde, une amitié de plus en plus étroite, Bouilhet ne tient pas encore dans l'existence de Flaubert une place comparable à celle qu'occupe toujours le seul souvenir d'Alfred. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les phrases que Flaubert adresse à Laure de Maupassant en 1863 :

« Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure; elle a remué en moi de vieux sentiments toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse, où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place ! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure, où je ne songe à lui. Je connais maintenant ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure, et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti avec aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait.

lieu précis de sa naissance, n'est-ce pas parce qu'il y avait quelque chose à dissimuler ? Si un certain mystère (à mon avis beaucoup plus apparent que réel) plane ainsi sur cette origine, comme aussi sur sa mort, comme sur beaucoup de points de sa biographie, n'est-ce pas là un terrain propice à échafauder d'autres hypothèses, à supposer d'autres mystères ? De là à la paternité de Flaubert, le pas est vite franchi, surtout si l'on remarque (ce qui est infiniment plus habile) non pas seulement une indéniable parenté d'art et de méthode entre Flaubert et Maupassant, mais, dans l'œuvre de celui-ci, une sorte de hantise de l'enfant naturel, des lettres retrouvées longtemps après, de la mère coupable, du mari ignorant qui endosse avec béatitude des paternités étrangères, etc... Nombre de nouvelles, de romans, *Pierre et Jean* en particulier, semblent ainsi révéler chez Maupassant comme un doute, une angoisse, une obsession, qui n'aurait pas eu dans son esprit cette intensité et cette fréquence, si ce n'avait pas été le doute, l'angoisse de son propre cas. — Si ingénieux que paraisse ce nouvel argument, il n'a pas plus de portée que les autres et ne résiste pas davantage à l'examen des faits et des dates. Au surplus si quelque arrière-pensée restait possible quant à cette prétendue paternité de Flaubert, ses lettres à Mme de Maupassant, et celles qu'il recevait de cette dernière, sont là pour l'écarter. Il y a des accents et des mots sur la sincérité et la loyauté desquels on ne peut pas se méprendre. On peut affirmer, sans crainte, que le ton de ces lettres n'eût pas été ce qu'il est, si quelque secret de ce genre avait existé entre Mme de Maupassant et Flaubert.

(1) La date est précisée par une note autobiographique de Bouilhet « Mort du docteur Flaubert ! ma liaison avec Gustave », citée par M. Letellier (*Louis Bouilhet*, p. 142). — Ceci permet entre parenthèses d'affirmer, contrairement à l'affirmation de M. Maynial (*Maupassant*, p. 43), que Bouilhet n'a jamais été le camarade d'enfance d'Alfred Le Poittevin, ni de sa sœur Laure. En 1846, Alfred et Laure se marient et quittent Rouen. Le nom de Bouilhet n'est associé, dans aucune des lettres de jeunesse de Flaubert, aux noms des Le Poittevin.

Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là, et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne, homme ou femme, comme lui ! » (1) A cette époque, Bouilhet vivait encore; et cependant il n'est point fait d'exception pour lui. En 1874, c'est « A la mémoire d'Alfred Le Poittevin » qu'est dédiée la *Tentation de Saint-Antoine*, parce que Flaubert lui avait parlé de ce livre six mois avant sa mort, vingt-cinq ans auparavant (2). Jusqu'à son dernier jour, il conserva pour « son pauvre Alfred » la même tendresse émue et douloureuse : ses lettres à Laure ou à Guy de Maupassant en portent la marque. Car Laure Le Poittevin, comme son frère, avait été jadis la compagne enfantine des jeux de Gustave et de Caroline Flaubert. « Nous sommes, lui écrit-il plus tard, non seulement des amis d'enfance, mais presque des camarades d'étude » (3). Après être restée longtemps sans lui donner de ses nouvelles et sans en recevoir de lui, elle lui écrit un jour, en 1863, pour le féliciter à propos de *Salammbô* qu'elle venait de lire; sitôt cette lettre reçue, l'apparent oubli et les années de silence s'abolissent; dans l'esprit de Flaubert, c'est toute une évocation mélancolique du théâtre du billard à l'Hôtel-Dieu, des vacances passées à Fécamp, des lectures, des récitations, des longues causeries au coin du feu — vision lointaine d'un temps pour lequel il conserve toujours un grand respect : « Nous étions très beaux, dit-il; je n'ai pas voulu déchoir! » (4). — Mêmes ressouvenirs, même émotion en 1866, quand meurt Mme Le Poittevin la mère, qui, tout enfant, le gâtait (5). Parce que Laure reste étroitement associée, dans sa mémoire, à cet « autrefois » toujours vivant, vers lequel il tourne sans cesse les yeux, — et les yeux qui savent voir le mieux, les yeux du cœur — à cause d'Alfred, qu'elle lui rappelle, à cause d'elle-même — il suit, même de loin, son existence, et « participe intérieurement à ses souffrances qu'il devine » (6). Il sait en effet que cette « vieille et chère amie » n'est pas très heureuse. Le 9 novembre 1846, Laure avait épousé Gustave de Maupassant. Ce fut un mariage d'amour. Elle était d'une grande beauté et son mari très séduisant; il tenait de sa grand'mère, une créole de l'île Bourbon, ces beaux yeux ensoleillés et voluptueux qu'il devait transmettre à Guy. Mais le ménage n'eut qu'une lune de miel assez brève; ces deux

(1) *Corresp.* III, 385 (1863).
(2) *Corresp.* IV, 138 (30 octobre 1872).
(3) *Corresp.* III, 386 (1863).
(4) *Ibid.*
(5) *Corresp.* III, 418 (9 mars 1866).
(6) *Corresp.* III, 386 (1863).

êtres n'étaient pas faits du tout pour s'entendre : « la jeune femme, d'âme grave et loyale, très intelligente, curieuse d'art et de littérature; le mari voilant, sous des dehors charmants, sa médiocrité intellectuelle et une faiblesse de caractère qui l'entraînait d'aventures en aventures » (1). Malgré la naissance de deux fils, Guy et Hervé, des dissentiments parurent et bientôt s'aggravèrent. Il fallut en venir à une séparation amiable. Flaubert n'ignorait rien de ces tristesses et de ces désillusions. Son amitié pour Laure de Maupassant, vieille de plus de trente ans, forte de tant de souvenirs, devait, naturellement et nécessairement, s'intéresser au sort de cette jeune mère, à qui incombait la lourde tâche d'élever deux fils. Pourtant, avant 1870, il ne semble pas que les rapports épistolaires ou les rencontres avec Mme de Maupassant aient été bien fréquents : il ne nous a été conservé que deux ou trois lettres de cette époque; quant à Guy, Flaubert, avant 1866, ne le connaît pas encore. Ceci résulte d'une lettre de Madame de Maupassant, écrite au futur, qui précise en même temps une raison nouvelle et décisive de l'amitié qu'elle espère voir se développer plus tard entre son fils et Flaubert : « Il te rappellera son oncle Alfred, auquel il ressemble sous bien des rapports, et je suis sûre que tu l'aimeras » (2). Or Guy, renvoyé du séminaire d'Yvetot pour une pécadille, entre au lycée de Rouen en octobre 1868, et fait, peu après, connaissance de Bouilhet, auquel il avait été recommandé par sa mère (3); il rimait déjà, et c'était là la faute qui avait alarmé les bons abbés d'Yvetot. Bouilhet devient donc son guide, et le conseiller de ses premiers essais poétiques; une telle direction littéraire, imprimée par le meilleur ami de Flaubert, ne pouvait que créer entre celui-ci et le jeune homme une occasion nouvelle de rapprochement (4). Mais Bouilhet meurt. Puis, c'est la guerre; ensuite Guy de Maupassant, modeste fonctionnaire du Ministère de la Marine, vient habiter Paris. De cette époque seulement, vers 1872, date vraiment son amitié avec Flaubert. Celui-ci vient de publier sa *Lettre au Conseil municipal de Rouen, au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet;* il l'a envoyée à Étretat. Madame de Maupassant l'a lue, et son fils aussi. Elle écrit à Flaubert le 29 janvier 1872 : « Il faut, mon cher camarade, que je vienne te serrer les

(1) Maynial, *La vie et l'œuvre de Maupassant*, p. 24.

(2) Étretat, 16 mars 1866. Publiée en tête de *Des Vers*, de Maupassant, éd. Conard, p. XI.

(3) Probablement sur le conseil de Flaubert.

(4) C'est après Bouilhet qu'il connut Flaubert : « Bouilhet que je connus le premier, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert... » (*Étude sur le roman*, en tête de *Pierre et Jean*).

mains. A la bonne heure ! Cela s'appelle parler et dire aux gens leurs vérités, bien en face. Ce que tu as fait est beau et brave, et notre pauvre Bouilhet, méconnu jusqu'à l'insulte par cette troupe d'oisons stupides, est joliment vengé. » — Et elle ajoute : « Guy me raconte la dernière visite qu'il t'a faite à Paris... Il m'assure que tu le consultais parfois, il en était tout fier, il se sentait grandi ; et moi je te remercie de ce que tu fais, de ce que tu es, pour ce garçon » (1).

Il avait promis à son tour de donner à Guy quelques conseils, de veiller sur ses premiers essais littéraires, de lui faciliter l'accès des salons et des journaux utiles à fréquenter. Et il prenait très au sérieux son rôle et sa responsabilité (2). Pendant sept années, de 1873 à 1880, il soutint et dirigea tout l'effort artistique de Maupassant, passant même parfois du domaine des lettres à celui de la vie privée. Ce qu'a été sur l'auteur d'*Une vie* l'influence décisive du Maître, l'appui donné à la publication de *Des Vers* chez Charpentier, la réplique au tribunal d'Étampes qui poursuivit ce premier recueil, son enthousiasme quand parut *Boule-de-Suif*, tout cela est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici. La *Correspondance* en fournit à chaque page la preuve évidente. Dès le début de leur intimité, il avait reconnu en Maupassant un être « spirituel, lettré, charmant » (3) et un réel talent, plein de promesses pour l'avenir. Mais une des principales raisons de sa tendresse instinctive, celle sur laquelle il revient le plus souvent, et que Mme de Maupassant avait bien prévue — qu'on ne saurait trop mettre en relief — c'est que Guy lui rappelle irrésistiblement « son pauvre Alfred » qu'il n'a jamais oublié (4). Et c'est bien dans le souvenir du compagnon

(1) *Des Vers* (éd. Conard), p. XII.

(2) Cf. notamment Maynial, *La vie et l'œuvre de Maupassant*, p. 66; — et *Des Vers*, p. XVI : « Tu me parlerais de mon fils, tu me dirais s'il t'a lu quelques-uns de ses vers et si tu penses qu'il y ait là autre chose que de la facilité. Tu sais combien j'ai confiance en toi; je croirai ce que tu croiras et je suivrai tes conseils » (de Mme de Maupassant à Flaubert, 19 février 1873).

(3) *Corresp.* IV, 138 (à Mme de Maupassant, 30 octobre 1872). — De même, p. 158 : « Je voulais t'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref sympathique. » (23 février 1873).

(4) « Il me rappelle tant mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers. Quel homme c'était celui-là ! Il est resté dans mon souvenir en dehors de toute comparaison. » (A Mme de Maupassant, 23 février 1873. *Corresp.* IV, 159.) — « Je ferai pour ton cher Guy tout ce que je pourrai, à cause de toi, à cause d'Alfred, et à cause de lui, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup. » (A la même, 12 décembre 1873. — *Corresp.* IV, 185.)

tant aimé de son enfance — souvenir perpétué par Laure elle-même — ressuscité par la personne physique et les qualités morales de Guy — qu'il faut chercher la seule et véritable explication de l'affection quasi paternelle de Flaubert pour Maupassant. — Du jour où, par de timides essais, se fut révélé l'avenir probable du jeune disciple; du jour où, les années s'écoulant, Flaubert se sentit assuré que sa « paternité intellectuelle — elle vaut bien l'autre, » disait-il, — avait fait de Guy un artiste, au sens le plus élevé du mot, et par certains côtés un convaincu de l'Art pour l'Art, — un descriptif, un impassible, un ciseleur de phrases admirablement doué, ayant, à très peu de choses près, même conception du monde extérieur, de la vie, du but à atteindre, que lui-même, — un pur écrivain en un mot, de la part duquel aucune déchéance, aucune compromission, aucune concession aux principes n'était à redouter — de ce jour-là, l'amitié de Flaubert s'accrût d'un bel et réconfortant espoir, celui de voir soutenir, défendre et continuer par Guy le culte du Beau, du Vrai, de toutes les idées nobles et désintéressées pour lesquelles il achevait d'user sa vie.

De tous les jeunes qui, à cette époque, entouraient le vieux Maître, Maupassant était, de beaucoup, celui qu'il pressentait devoir rester le plus fidèle à sa doctrine, le plus soumis aux règles exigées par l'Art pur, le plus digne, par conséquent, de poursuivre après lui sa tâche. Cette nuance d'espoir et de confiance donne leur véritable caractère aux relations de Flaubert et de Maupassant: elle fait comprendre pourquoi leur intimité apparaît au premier rang de toutes les liaisons plus ou moins amicales qui ont consolé la fin de sa vie.

CHAPITRE II

LES TRAVAUX DE FLAUBERT DE 1870 A 1880. *BOUVARD ET PÉCUCHET*

Un livre, *Bouvard et Pécuchet*, remplit à lui seul presque toute cette période qui va de 1870 à 1880, et en quelque sorte la domine, en marque en tous cas l'unité. C'est au mois d'août 1872 que l'idée du roman apparaît pour la première fois dans la *Correspondance*; et lorsque Flaubert meurt, le 8 mai 1880, l'œuvre touche à son terme, mais demeure cependant inachevée. Malgré cela, *Bouvard et Pécuchet* ne se rattache en rien aux événements multiples qui jalonnent, à la même époque, la vie de l'écrivain, et que nous venons de passer rapidement en revue; il naît, se poursuit et se développe au milieu d'eux, mais ils n'ont aucun lien ni avec l'origine du récit, ni avec aucune des péripéties dont est constituée l'action. C'est là une première particularité qui, dans l'œuvre du Maître, classe *Bouvard et Pécuchet* un peu à part des autres livres.

En effet, malgré le caractère objectif et volontairement impersonnel de l'art de Flaubert, il est plusieurs de ses romans pour l'intelligence complète desquels il reste nécessaire de connaître, au moins sur certains points particuliers, la biographie de l'auteur. L'*Education sentimentale*, par exemple, évoque, comme l'on sait, l'aventure vécue à Trouville en 1836 ou 1837. Certes, les faits réels sont différents des faits racontés; mais bien des traits de la passion de Frédéric Moreau pour Madame Arnoux ne revêtent toute leur importance psychologique que si on les rapporte à la passion éprouvée par Flaubert lui-même pour Mme Maurice Schlésinger. Cet amour de jeunesse, qu'il n'a jamais oublié, et qui a trouvé d'abord sa première expression lyrique dans les *Mémoires d'un fou* et dans *Novembre*, explique ainsi et commente de loin, par avance, l'amour de Frédéric, ses hésitations, ses timidités, ses découragements, ses remords.

De même, *Madame Bovary* repose sur un fait divers aujourd'hui étudié et bien connu dans tous ses détails, et auquel Flaubert avait été tant soit peu mêlé. Il avait rencontré, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, sous les ordres de son

père dont il était l'interne, cet Eugène Delamarre, héros du drame authentique dont le dénouement fut, le 6 mars 1848, l'empoisonnement par l'arsenic de sa seconde femme, Adelphine-Véronique Couturier. La famille Flaubert, demeurée en relations avec Delamarre (installé comme officier de santé à Ry, canton de Darnétal) n'avait rien ignoré des faits dont plus tard le romancier devait tirer parti. Ceux qui constituent l'action du roman ont, pour la plupart, été vérifiés exacts. Flaubert a pu également connaître et étudier sur le vif les personnages de son livre qu'on est parvenu depuis à identifier, non seulement Rodolphe et Léon, mais les comparses, Homais, l'abbé Bournisien, le docteur Canivet, Hivert, conducteur de la diligence et même la servante de la véritable Mme Bovary, la Félicité du livre, qui s'appelait de son vrai nom Mme veuve Auguste Ménage, née Accloque, morte en 1913. Tout au moins, l'hypothèse qu'il ait connu tous ces gens existants reste possible : elle est même vérifiée en ce qui concerne un des personnages de premier plan, Delamarre, c'est-à-dire Charles Bovary. Il est d'ailleurs hors de doute que la place de ce roman dans l'œuvre de Flaubert, son importance, l'étape qu'il représente dans sa conception d'Art, ne peuvent être justement appréciées que si l'on tient compte de la part qu'y occupe la réalité objective *vraie*, non seulement quant à la notation d'incidents précis constituant l'action dramatique, mais surtout quant à l'observation directe des caractères et des milieux. Il n'est donc pas paradoxal d'affirmer que la biographie de Flaubert n'est pas étrangère à l'intelligence complète de ce qui passe pour être, généralement, son chef-d'œuvre.

Quant à la *Tentation de Saint-Antoine*, écrite une première fois en 1849, reprise en 1856, terminée en 1874, on a dit, avec une juste ironie, qu'elle était surtout la *Tentation* de Flaubert lui-même. Ce mot est vrai, d'abord parce qu'il exprime un effort littéraire prolongé pendant près de trente années, mais en outre il n'est pas impossible (surtout si on examine la version de 1849), de découvrir dans la psychologie du Saint des traits de caractère, des nuances, que certains aveux de la *Correspondance* éclairent d'un jour tout particulier. Et là encore la biographie de l'auteur peut aider à commenter son œuvre.

Pour *Bouvard et Pécuchet*, au contraire, ni l'intrigue du roman, ni le caractère des deux expéditionnaires, ni celui des personnages secondaires, ni la conception primitive du livre, ni son plan, ni son écriture, ne paraissent avoir été en rapports plus ou moins directs avec les événements extérieurs,

si variés, si nombreux, que nous avons examinés au précédent chapitre. Autant qu'on peut, d'après ce qui est, supposer *ce qui aurait pu se produire* dans des conditions différentes et parmi des circonstances modifiées, il semble que, même si l'existence de Flaubert de 1870 à 1880 n'avait pas été du tout celle que nous connaissons, nous posséderions quand même *Bouvard et Pécuchet*, tel qu'en effet nous le possédons. Il aurait trouvé le temps, peut-être, de mettre la dernière main à son œuvre ; mais l'idée directrice du roman et ses divers épisodes seraient demeurés vraisemblablement identiques.

C'est pourquoi, précisément, j'ai pu tout à l'heure me contenter d'esquisser un tableau rapide, et à larges touches, des dix dernières années de sa vie, sans fouiller le détail minutieux, compliqué et parfois obscur, des faits biographiques. Il a suffi d'indications générales pour situer *Bouvard et Pécuchet* dans son cadre, au milieu des conditions qui l'ont vu naître. Fouiller beaucoup plus à fond l'existence de Flaubert à ce moment n'aiderait pas beaucoup à la compréhension plus parfaite de son livre. Les problèmes qu'il soulève, et dont quelques-uns seulement font l'objet de ce travail, n'ont pas leur solution dans l'histoire de sa vie. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que ce roman, résultat d'un labeur formidable, celui de tous ses livres qui, probablement, lui a coûté le plus d'efforts et dont la composition lui a demandé plus de temps que celle d'aucun des autres, — ce roman a été conçu et écrit dans des circonstances d'ordre privé si douloureuses, si tourmentées, que l'activité intellectuelle dont il fait preuve, la vigueur et la netteté de pensée dont il témoigne, n'en apparaissent que plus remarquables.

Dans l'ensemble de l'œuvre de Flaubert, chacun fixe où il l'entend ses préférences, et établit, selon ses goûts, une espèce de hiérarchie, allant du meilleur au moins parfait des ouvrages qui le composent. Je crois bien que *Bouvard et Pécuchet* ne réunira jamais l'unanimité des suffrages. Dès son apparition, les jugements de la critique, à quelques rares exceptions près, se sont montrés assez peu favorables, et on peut dire à peine qu'il se soit produit depuis lors un revirement sensible. Mais si l'on considère ce roman non plus seulement en lui-même et en dehors des circonstances extérieures concomittantes à sa genèse, mais, pour ainsi parler dans son ambiance biographique, on ne peut nier qu'il manifeste une maîtrise de soi-même, une largeur d'esprit, une profondeur de vues et un détachement de tout ce qui n'est pas l'Art, que Flaubert a pu égaler à d'autres moments, pour d'autres livres, mais qu'il n'a pas dépassées. Le style, il est vrai, peut sembler inférieur à celui

de *Madame Bovary*, de l'*Education* ou d'*Un cœur simple* : mais, comme j'aurai plus loin l'occasion de le répéter, en discutant *Bouvard et Pécuchet* de ce point de vue, on ne doit avant tout jamais oublier qu'il s'agit d'un roman inachevé, et que nous ne connaîtrons jamais le texte définitif auquel le Maître se fût arrêté.

Si *Bouvard et Pécuchet* reste le livre principal de cette période, celui dont le titre pourrait servir à la désigner (1), il s'en faut qu'il soit le seul. Pendant ce même intervalle de dix ans, de 1870 à 1880, d'autres œuvres ont vu le jour, signées du nom de Flaubert, et il est indispensable d'en tenir compte si l'on veut apprécier à la fois combien débordante, extraordinaire, a été alors son activité cérébrale, et combien il a pu chercher et trouver dans son travail, dans l'Art sous toutes ses formes, la juste et réconfortante compensation des tristesses et des amertumes que nous savons. Sans pénétrer dans le détail bibliographique, il est donc nécessaire de passer en revue quelques faits et quelques dates.

Immédiatement après l'*Education sentimentale*, publiée chez Michel Lévy le 17 novembre 1869, Flaubert reprit sa *Tentation de Saint-Antoine*, abandonnée depuis 1856 : il fit un nouveau plan, compléta ses notes, « recala » certains développements, bien résolu cette fois à en finir avec cette tentative de jeunesse (2). — Entre-temps, il apporta de même quelques retouches au *Château des Cœurs* (3), mais il cessa bientôt de s'en occuper, dès que Raphaël Félix, directeur de la Porte-Saint-Martin, « reculant devant la dépense », lui eût refusé de jouer cette féerie (4). Pendant les dix premiers mois de 1870, il écrivit sa *Préface aux Dernières Chansons* de Bouilhet (5), ce qui ne l'empêcha pas de reprendre, en même temps et par intervalles, *Saint-Antoine* (6). La guerre éclate. Lieutenant dans la garde nationale, plus tard infirmier volontaire à l'Hôtel-Dieu de Rouen, chassé de Croisset par les Prussiens, qui s'y

(1) Il y a bien la *Tentation de Saint-Antoine* publiée en 1874, comme nous allons le voir. Mais presque tout le travail de documentation nécessaire à ce livre remonte à une époque antérieure de la vie de Flaubert. Il y a bien aussi les *Trois Contes*, publiées en 1877 ; mais aucun n'a le « souffle » et l'envergure de *Bouvard et Pécuchet*, et n'a demandé un effort comparable

(2) *Corresp.* III, 554 (à George Sand, juin 1869) : « J'ai repris ma vieille toquade de St Antoine. » — *Lettres à sa nièce*, p. 130 (même date) : « J ai repris mes vieilles notes de St Antoine, car je rêvasse une refonte générale de cette ancienne toquade. »

(3) *Lettres à sa nièce*, 149 (octobre ou novembre 1869).

(4) *Corresp.* IV, 7 et 9 (décembre 1869).

(5) Elle est datée 21 juin 1870.

(6) *Corresp.* IV, 27 et 29 (juillet 1870).

sont installés, réfugié avec sa mère à Rouen, quai du Havre, Flaubert ne rentre dans son cabinet de travail — seul endroit où il se sente capable d'écrire — que le 1er avril 1871. Par bonheur, ses manuscrits, enterrés, protégés par une caisse, ont été respectés; il retrouve intact le volumineux dossier de la *Tentation* (1). Sans perdre une heure, il se remet à la tâche, et, pendant un an encore, il poursuit ses lectures et ses corrections de style. Toutefois, d'autres travaux, à la même époque, l'absorbent.

Avant sa mort, Bouilhet avait présenté et lu à Chilly, directeur de l'Odéon, sa pièce *Mademoiselle Aïssé* : elle avait été acceptée en principe (2). Sitôt la guerre terminée Flaubert reprend à son compte les projets de son ami, dont il possède maintenant tous les manuscrits (3); il engage avec l'Odéon de nouveaux pourparlers, et se promet, immédiatement après la représentation de *Mademoiselle Aïssé*, de publier en volume les *Dernières Chansons* du poète, précédées de sa *Préface*. De juillet 1871 à janvier 1872, il se consacre tout entier à ces pieux devoirs de l'amitié. Ils lui coûtent de nombreuses démarches à Paris, fort pénibles; la mauvaise volonté du directeur et des acteurs de l'Odéon, la lenteur des répétitions, provoquent des accès de colère dont ses lettres gardent la trace. Le 6 janvier 1872 a lieu la première de *Mademoiselle Aïssé* (4), et quelques jours plus tard *Dernières Chansons* paraît chez Michel Lévy (5). Flaubert, bien entendu, avait assumé à lui tout seul le travail de la correction des épreuves, aussi bien que la surveillance et la direction de la mise en scène au théâtre.

Cependant, depuis novembre 1871, un Comité s'était formé à Rouen, en vue d'ériger un monument à Louis Bouilhet. Flaubert, naturellement y joue le rôle le plus actif; il recueille les souscriptions, étudie les devis, sollicite l'approbation et l'appui de la municipalité. Celle-ci, en décembre, repousse le projet du Comité, et soulève des objections; et Flaubert, mandataire de ceux qui lui ont confié, en quelques semaines, quatorze mille francs en l'honneur et au nom du poète de *Melaenis*, indigné par ce vote et par cette mesquinerie bien digne de ses concitoyens, se venge en écrivant sa

(1) *Corresp.* IV, 59 (à G. Sand, avril ou mai 1871).

(2) *Lettres à sa nièce*, 132 (juin 1869).

(3) *Corresp.* IV, 74, 76. — *Lettres à sa nièce*, 224, 226, 227.

(4) *Corresp.* IV, 97 (à G. Sand). — *Journal des Goncourt*, V. p. 6. — *Souvenirs de Mme Adam*, V : *Mes angoisses et nos luttes*, p. 239, Etc...

(5) *Corresp.* IV, 99 (à Mme Roger des Genettes, janvier 1872).

fameuse *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui soufflette à la face tous ces bourgeois prétentieux et stupides (1).

Cela fait, délivré de pareils soucis, revenu au calme, ayant jusqu'au bout accompli son œuvre d'ami fidèle et d'artiste convaincu, il reprend et achève la revision de *Saint-Antoine*.

Le manuscrit définitif est daté 20 juin 1872 (2). Quelques dernières corrections — scrupules de lettré toujours mécontent de lui-même et avide d'une perfection plus grande — le conduisent jusqu'au mois d'août (3). En septembre, il donne son texte à recopier (4). — Mais déjà, simultanément, deux idées nouvelles se sont emparées de lui et vont l'entraîner maintenant vers d'autres labeurs.

Dans les papiers de Bouilhet, il avait retrouvé le scénario d'une comédie, le *Sexe faible*, ébauchée dans certains de ses développements, mais très éloignée encore d'être écrite et mise sur pieds. Toujours pour honorer davantage la mémoire de son cher ami, — et aussi dans la pensée touchante de faire « gagner quelque argent » à l'héritier de celui-ci, Philippe Leparfait, — il imagine alors de terminer le *Sexe faible*, par une sorte de collaboration posthume, et en respectant rigoureusement la conception scénique du poète. Le directeur du Vaudeville, Carvalho, s'est offert à monter la pièce, sitôt qu'elle serait faite (5) : ainsi encouragé dès le début, orienté d'ailleurs vers le théâtre par l'épreuve récente, et assez heureuse, de *Mademoiselle Aïssé*, il se met résolument à la besogne. Besogne toute nouvelle pour lui, puisque, cette fois, il doit faire presque entièrement œuvre de créateur, et non pas seulement veiller, comme dix mois auparavant, aux détails matériels, à la cuisine préparatoire de la représentation d'un drame dont il n'a pas été l'auteur. Or ces idées de théâtre, à elles seules, ne remplissent pas encore tout le champ de son activité intellectuelle. En même temps qu'il pense au *Sexe faible*, il se met à « rêver une chose plus considérable et qui aura la prétention d'être comique » (6). C'est une

(1) La *Lettre à la Municipalité de Rouen*, refusée par le *Nouvelliste de Rouen*, parut dans le *Temps* du 26 janvier 1872. (*Corresp.* IV, 98, et 101). En brochure chez Michel Lévy, le 24 février 1872. Elle est postérieure de quelques jours à la première *Mademoiselle Aïssé*. Elle a donc été écrite entre le 6 et le 26 janvier.

(2) Cf. *Corresp.* IV, 139 (à George Sand) : « Comment ? je ne vous avais pas dit que Saint-Antoine était fini depuis le mois de juin dernier ? »

(3) *Corresp.* IV, 125 (à George Sand).

(4) *Lettres à sa nièce*, p. 264 et 265 (3 et 8 septembre 1872).

(5) *Lettres à sa nièce*, p. 257.

(6) *Corresp.* IV, 139 (à G. Sand).— Cette lettre ne porte pas de date dans les éditions

« entreprise écrasante et épouvantable » (1) qui lui demandera très longtemps. On a déjà deviné qu'il s'agit de *Bouvard et Pécuchet*. La première allusion non équivoque à ce roman figure dans une lettre du lundi 19 août 1872 à Mme Roger des Genettes (2). On peut prendre cette date comme marquant le début de l'immense travail que la mort seule, huit ans plus tard, devait le forcer à interrompre.

J'ai raconté ailleurs les étapes successives, les vicissitudes et les déboires répétés des tentatives théâtrales de Flaubert, depuis le *Sexe faible* jusqu'au *Candidat*, puis du *Candidat* (joué le 11 mars 1874 et retiré de l'affiche le 15 mars après un « four » retentissant) jusqu'au *Sexe faible*, repris encore et bientôt abandonné; enfin, beaucoup plus tard, les tribulations du *Château des Cœurs* balloté de scène en scène et refusé partout, jusqu'à sa publication dans la *Vie Moderne* d'Emile Bergerat (3). On me permettra donc de n'y pas revenir longuement, et de me contenter de rappeler quelques faits abrégés qui suffiront pour encadrer la préparation et l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*.

De juillet 1872 à juillet 1873 se prolongent les pourparlers relatifs au *Sexe faible*. Flaubert ne cesse de retoucher, de corriger, de modifier, sur les conseils de Carvalho lui-même, qui le berce d'espoirs toujours prorogés et trompeurs. A la fin, en juillet 1873, il se décide à laisser de côté, provisoirement au moins, le *Sexe faible*, et commence une comédie nouvelle, le *Candidat*, dont le directeur du Vaudeville, sitôt connue la donnée, s'est déclaré enthousiaste. Le *Candidat* est achevé en novembre, grâce à un « coup de collier » énergique (4); les dernières corrections de la pièce et les répétitions, qu'il surveille de près, conduisent Flaubert jusqu'au 11 mars 1874, date de la première représentation. On en connaît les suites.

Cependant, tout en s'occupant de théâtre, il avait revu une dernière fois, et quelque peu corrigé encore, la *Tentation de Saint-Antoine*, avant de se résoudre à donner le « bon à tirer » de ce livre. Il paraît chez Charpentier en avril 1874. — Puis, aussitôt après l'échec du *Candidat*, c'est-à-dire d'avril

Fasquelle et Conard de la *Correspondance*; mais elle répond à une lettre de George Sand du 27 novembre 1872. (Cf. *Corresp. entre G. Sand et Flaubert*, p. 343.) Elle est donc des derniers jours de novembre ou des premiers jours de décembre 1872.

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 257 (septembre ou octobre 1872).

(2) « Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. » (*Corresp.* IV, 121.)

(3) Voir *Autour de Flaubert*, I, chap. V et VI, et II, chap. IX.

(4) *Lettres à sa nièce*, p. 313 (22 novembre 1873). Et *passim*.

à décembre 1874, Flaubert revient au *Sexe faible* et s'engage dans de nouvelles démarches, afin de faire accepter et jouer son œuvre. Tour à tour, la Comédie Française, avec Perrin, — l'Odéon, avec Duquesnel, — Cluny, avec Weinschenck, — le Gymnase, avec Montigny, — se déclarent prêts à monter et à mettre en répétition cette comédie, et prédisent un succès éclatant. Mais, réflexion faite, ils se récusent, trouvent des prétextes, soulèvent des objections, et finalement refusent, parfois avec rudesse, de discuter davantage. A l'irritation de ces échecs répétés s'ajoute, pour Flaubert, l'obligation douloureuse d'avoir sans cesse à remanier son texte, à bouleverser son plan, de façon à faire acte de bonne volonté et à satisfaire comme il peut le directeur dont il espère toujours l'acquiescement définitif et irrévocable : il y dépense beaucoup de travail et de temps, plus encore de patience. Les lettres de cette époque trahissent ses colères, ses indignations, et une espèce de fatigue générale qui, bon gré, mal gré, lui arrache parfois certaines concessions. Lassé enfin de sacrifier aux exigences et aux timidités des « cabotins » l'œuvre qu'il a conçue et écrite avec son ordinaire probité artistique — ayant d'ailleurs lui-même pleinement conscience des imperfections qu'elle comporte — il renonce pour tout de bon au *Sexe faible*, dont il enfouit le manuscrit dans ses tiroirs. Notez que, pendant tout ce temps, c'est-à-dire depuis avril 1874, pas un seul jour il n'a, en dépit d'autres préoccupations et de travaux très différents, interrompu ses lectures en vue de *Bouvard et Pécuchet*.

C'est, en effet, la particularité sur laquelle je voudrais appeler l'attention : ce roman est né au milieu d'autres œuvres, a été préparé et écrit en même temps que des travaux étrangers étaient pourvuivis, s'est développé et organisé, dans l'esprit de Flaubert, parallèlement à d'autres idées littéraires très dissemblables, dont beaucoup recevaient simultanément un commencement de réalisation et aboutissaient parfois à une œuvre achevée. Sur ce point encore, il y a entre *Bouvard et Pécuchet* et les livres de Flaubert qui l'ont précédé, une différence notable. La genèse de *Madame Bovary*, ou de *Salammbô*, ou de l'*Education* n'offre rien d'analogue.

L'année 1875 est celle de la catastrophe financière dont il a été question plus haut. L'existence de Flaubert s'en trouve, nous l'avons vu, profondément modifiée. *Bouvard et Pécuchet* subit, de ce fait, un ralentissement appréciable. Néanmoins, la documentation du roman est continuée, et il s'en faut que cette même année, — l'histoire des deux copistes étant d'ailleurs mise à part, — soit vide d'événements littéraires importants. C'est en septembre

1875 qu'à Concarneau, où il est allé se reposer auprès de Georges Pouchet, Flaubert conçoit le plan de son *Saint-Julien l'hospitalier* et commence de l'écrire. Le conte est achevé en cinq mois (1). Dès février 1876, il s'attaque à *Un cœur simple*, terminé en août. De août 1876 à février 1877, il compose *Hérodias*. Les *Trois Contes*, réunis en volume, paraissent en avril. Et déjà de nouveaux projets plus vastes, très différents, le sollicitent, notamment cette *Bataille des Thermopyles* qu'il n'eût jamais le temps de créer, mais dont l'idée première remonte à cette même époque : « Encore un rêve, s'écrie-t-il mélancoliquement, qui vient à la traverse des autres ! » (2)

« Les autres », c'est surtout *Bouvard et Pécuchet*, dont la préparation semble dès lors très avancée, sinon même achevée sur certains points. A lire de près la *Correspondance*, il paraît bien que chacun des chapitres de son roman ait été, pour Flaubert, l'objet d'un travail spécial, non seulement quant à la documentation proprement dite (ce qui s'explique par la diversité des matières étudiées, c'est-à-dire expérimentées par les deux copistes — horticulture, chimie, médecine, etc.), — mais aussi quant à « l'écriture » elle-même, à la mise en style des notes rassemblées et des péripéties prévues de l'action. Je croirais volontiers que Flaubert a traité un peu chaque chapitre indiqué dans son plan comme un tout isolé; il a fait d'abord les lectures nécessaires pour recueillir les matériaux de ce chapitre, puis l'a écrit, au moins d'une façon sommaire et dans la plus grande partie de ses développements, mais n'est passé que plus tard à un autre chapitre, qui n'a pas été forcément le suivant dans l'ordre où le livre aujourd'hui nous les présente, et, pour ce chapitre suivant, a procédé comme auparavant. Ce serait seulement après coup qu'il se serait préoccupé des transitions, et de bâtir un plan logique, la plupart des parties de ce plan ayant été conçues, rédigées séparément, sans ordre de succession bien déterminé, et à des intervalles de temps parfois très éloignés. Si cette hypothèse — suggérée par la lecture des lettres où l'on suit au jour le jour la préparation de *Bouvard et Pécuchet* — était fondée, elle expliquerait ce qu'il y a de conventionnel dans la suite des expériences scientifiques des deux Bonshommes. C'est là un point sur lequel j'aurai l'occasion bientôt de revenir.

(1) Il ne faut pas oublier que la première idée de *Saint-Julien* remonte à 1856. Flaubert avait probablement déjà réuni la plupart de ses notes. Mais c'était un projet vague et flottant qui prend seulement en 1875 corps et consistance. Cf. *Corresp.* III, 54 (1er juin 1856).

(2) *Corresp.* IV, 294 (à Mme Roger des Genettes, 2 avril 1877).

En tout cas, le fait certain, c'est que si l'idée du roman, et aussi les premières lectures documentaires de Flaubert, remontent à 1872, c'est seulement en 1874 qu'il a commencé d'en écrire le premier chapitre : dans une lettre de septembre, à sa nièce Caroline, il cite la phrase initiale du livre, et cette phrase, depuis lors, n'a pas été modifiée (1). Nous savons d'autre part que ce premier chapitre, interrompu par les événements que l'on connaît et par les *Trois Contes*, n'a été achevé qu'en 1877 (2).

Mais désormais, délivré de la plupart des soucis matériels qui ont ralenti ou dispersé son effort, il va poursuivre plus régulièrement, quoique avec beaucoup d'hésitation encore, sa tâche quotidienne. Les chapitres dont les matériaux ont été déjà rassemblés antérieurement sont, l'un après l'autre, mis sur pieds, et souvent au prix de difficultés et de découragements inouïs. Plus il avance, mieux il reconnaît l'étendue et les périls du sujet qu'il a entrepris de traiter; plus il doute de jamais réussir à faire de *Bouvard et Pécuchet* une véritable œuvre d'art, au sens où il entend ce mot. D'ailleurs, il a beau « s'y atteler » avec une volonté obstinée et « ne penser qu'à cela », il ne parvient pas à s'absorber tout entier, comme il le souhaiterait, dans la création de son roman. Les événements, les menus incidents de la vie quotidienne, lui donnent tort, malgré qu'il en ait : ce sont des corrections d'épreuves pour des éditions nouvelles de *Madame Bovary*, de l'*Education sentimentale*, de la *Tentation de Saint-Antoine ;* ce sont des démarches entreprises pour la publication du *Château des Cœurs;* quand cette féerie paraît enfin dans la *Vie Moderne*, ce sont des colères et des emportements, parce qu'il constate avec combien peu de respect et d'élégance est traitée son œuvre. C'est l'histoire de sa nomination à la Mazarine. C'est sa chute et sa fracture du péronée. C'est l'admiration flatteuse, mais importune, des débutants littéraires qui lui font hommage de leurs livres, car il se croit obligé de les lire et d'en faire la critique en des lettres souvent très longues. A diverses reprises il se plaint du surcroît de travail que lui procure ce rôle de Maître vénéré, de conseiller sollicité et écouté. Ajoutez enfin sa production épistolaire quotidienne très abondante. Cependant, on peut dire que de mai 1877 à mai 1880 tout son effort, sans

(1) *Lettres à sa nièce*, p. 355. — Le titre définitif du roman était trouvé depuis 1872 (*Ibid.*, p. 257). Le 3 juillet 1873, il écrit à Feydeau : « Je vais me remettre à mes effroyables lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant un an. » (*Corresp.* IV, 170. — Voir aussi *Ibid*, p. 203, à G. Sand.)

(2) *Corresp.* IV, 296 (à Mme des Genettes).

interruption, reste consacré à *Bouvard et Pécuchet*; dans la liste chronologique de ses œuvres, aucune, en effet, ne date de ces trois années, que l'histoire des deux copistes suffit amplement à remplir.

En résumé, et même sans tenir compte des projets, des ambitions littéraires dont aucune trace n'est parvenue jusqu'à nous, et qui sont restés le secret de sa pensée, cette période de dix années présente le tableau d'une activité cérébrale dont je crois qu'il n'y a pas d'autre exemple comparable dans toute sa vie. Aucune autre n'a été aussi féconde en œuvres de tous les genres; c'est un bouillonnement, une effervescence d'idées incomparable. Il a tout abordé successivement : critique littéraire et biographie avec la *Préface aux Dernières Chansons;* polémique et satire avec la *Lettre au Conseil municipal de Rouen*; exégèse religieuse et lyrisme symbolique avec *Saint-Antoine;* analyse psychologique avec *Un Cœur simple;* reconstruction plastique du passé et vision historique avec *Hérodias;* romantisme épique avec *Saint-Julien;* — avec le *Sexe faible* et le *Candidat*, procédés et langage du théâtre. Tout cela tient et se ramasse dans ces dernières années de labeur. Mais l'œuvre fondamentale, qui par sa proportion dépasse toutes les autres et se classe au premier plan — à côté de laquelle celles-ci apparaissent presque comme des récréations et des repos relatifs, des détentes de l'esprit, — celle qui représente, sinon par sa valeur propre et sa perfection littéraire, au moins par son importance et la somme prodigieuse d'érudition qu'elle a exigée, l'effort intellectuel le plus considérable, — *Bouvard et Pécuchet*, — met en jeu à la fois tous les ressorts du génie de Flaubert et synthétise tous les aspects de son talent.

L'observation réaliste y a sa part, autant que l'imagination créatrice; et la pensée philosophique et critique, qui fait le fonds du roman, effleure tous les domaines où s'exerce l'effort humain, sciences pures, sciences appliquées, belles-lettres, économie politique, sociologie, pédagogie, religion, histoire. Cela seul suffirait pour mettre *Bouvard et Pécuchet* tout à fait à part des autres livres de Flaubert, si par ailleurs les circonstances qui ont entouré sa préparation, les conditions extérieures au milieu desquelles il est né, ne méritaient déjà, nous l'avons vu, de l'en distinguer nettement. C'est ce point particulier que j'ai essayé de dégager ici, en montrant, rien que par une énumération un peu sèche de dates et de faits, comment *Bouvard et Pécuchet* s'entremêle à d'autres travaux, et, durant huit années, se développe et s'achève parallèlement à eux, en concurrence avec eux. Le cas est unique dans tout l'œuvre

de Flaubert; par là même, il reste très remarquable. Qu'il s'agisse en effet de *Madame Bovary*, de *Salammbô*, de l'*Education*, des *Trois Contes*, ou même de la *Tentation* (qui, en définitive, a été d'abord écrite d'un seul jet en 1849), — quel que soit le temps consacré à l'un de ces livres pris au hasard — quelles que soient les difficultés surmontées, — toujours, depuis le premier moment où est conçu le sujet jusqu'à celui où le mot « fin » s'inscrit sous la dernière ligne, nous voyons Flaubert concentré, fixé sur son œuvre, ne s'en écartant pas d'une ligne, y rapportant toutes ses recherches documentaires, ses lectures, et son travail de style. Il n'y a pas de chevauchements; à *Madame Bovary* succède *Salammbô;* à *Salammbô*, l'*Education sentimentale*, avec cette alternance régulière du naturalisme au romantisme et du romantisme au naturalisme qu'on observe, jusqu'en 1870, dans la bibliographie chronologique de Flaubert. Au contraire, *Bouvard et Pécuchet* a été plusieurs fois repris, plusieurs fois abandonné; ce qui est vrai de la documentation proprement dite du roman l'est aussi de sa rédaction. Il est impossible de raconter l'histoire de *Bouvard et Pécuchet* sans être amené à parler en même temps d'autres œuvres tout à fait étrangères aux mésaventures des deux copistes, mais qui cependant, par la date de leur écriture ou de leur publication, se classent dans la période où *Bouvard et Pécuchet* a été conçu et écrit. Flaubert a très bien défini son livre en l'appelant « une espèce d'encyclopédie critique mise en farce »; on peut assurément discuter la portée philosophique, la valeur intrinsèque de sa critique; au moins faut-il reconnaître qu'aucun autre livre, dans l'œuvre du romancier, ne soulève autant de problèmes; ne remue autant d'idées — aucun, si ce n'est la *Correspondance* elle-même, qui raconte sa vie entière.

Et par là *Bouvard et Pécuchet*, sous réserve des défauts et des imperfections qu'on peut sans peine découvrir en lui, apparaît comme exprimant la pensée de Flaubert dans ce qu'elle a de plus complexe et de plus varié. Ce n'est pas la manifestation la plus pure de son art et de son talent littéraires; ce n'est même pas là qu'il faut chercher l'application la plus rigoureuse des principes essentiels de son esthétique. Mais nulle part ailleurs la diversité de son génie, l'ampleur de ses vues, la profondeur de ses jugements, ne sont formulés sous une forme plus synthétique. Il ne saurait être question d'examiner ici tous les problèmes que soulève *Bouvard et Pécuchet;* j'essaierai, en terminant ce travail, de proposer une conclusion d'ensemble, et de préciser ce que représente à mon sens ce roman, dans l'esthétique et dans la pensée de Flaubert en général. Avant que d'en arriver là, je voudrais d'abord discuter

séparément quelques-uns de ces problèmes, qui me semblent offrir un intérêt particulier. Le premier se réfère au plan du roman et à la chronologie de l'action imaginée: quelle est, dans cette œuvre, la part du Réalisme de l'auteur, — c'est-à-dire la « vraisemblance réelle » de la vision qu'il a décrite ? Un autre problème a trait aux sources de l'érudition de Flaubert et aux documents livresques utilisés par lui: est-il possible de préciser la bibliographie de *Bouvard et Pécuchet?* Comment a-t-il tiré parti des matériaux qui lui étaient offerts ? Comment ce Réalisme documentaire s'est-il combiné avec les principes d'Art que nous connaissons par ailleurs ? Mais ici, ne pouvant songer à discuter la question dans tous ses détails, pour chaque expérience particulière entreprise par les deux copistes, j'ai dû, faute de compétences spéciales, et pour ne pas surcharger cette étude, me contenter de choisir trois exemples isolés dont l'analyse répond à la fois aux divers aspects de l'interrogation posée. Enfin, dans les derniers chapitres, j'ai essayé de deviner ce qu'aurait pu être, logiquement et historiquement, le second volume de *Bouvard et Pécuchet* projeté par Flaubert, dont la *Correspondance* nous parle à différentes reprises, mais qu'il n'eût pas le temps d'écrire, et sur lequel nous ne possédons que des données incertaines. En d'autres termes j'ai examiné, à ce point de vue, le *Dictionnaire des Idées reçues* et l'*Album*.

CHAPITRE III

LE RÉALISME DE FLAUBERT DANS *BOUVARD ET PÉCUCHET*

Il est difficile de parler mieux du « Réalisme » de Flaubert, et d'apporter sur ce sujet une argumentation plus serrée et plus solide, une démonstration plus brillante, que M. Ernest Bovet, dans son étude publiée par la *Revue d'histoire littéraire de la France* en janvier-mars 1911.

L'article est consacré spécialement à *Madame Bovary*. Reprenant d'une part les deux scénarios du roman donnés en appendice de l'édition Conard (1), — d'autre part étudiant minutieusement, quasi mot pour mot, le texte lui-même, — négligeant tout à fait le problème des origines vraies de l'intrigue, le « fait-divers Delamarre » qu'il veut ignorer, — M. Bovet s'est demandé si Flaubert, bien que parti d'une RÉALITÉ aujourd'hui connue et vérifiée en détails, « n'avait pas visé plus haut, à la VÉRITÉ » (les deux mots n'étant pas du tout synonymes).

Il a d'abord démontré que, les faits réels et authentiques, Flaubert les avait remaniés, simplifiés ou au contraire complétés. La comparaison des scénarios primitifs et du texte définitif est, sur ce point, suggestive. « D'un fait-divers informe dans sa vulgarité, écrit M. Bovet, et où le hasard joue un rôle, il fait une œuvre d'art et une loi de nécessité. » Mais ce n'est pas tout. Cette « belle et lumineuse Vérité » que Flaubert place très au-dessus de la Réalité banale, dépend elle-même de certaines règles précises. Il y faut avant tout, dans le développement de l'action, de la vraisemblance et de la logique, et, dans l'expression des caractères, de l'universalité, une marque typique. En effet, le général est toujours plus *vrai* que le particulier. La combinaison de ces divers éléments constitue précisément ce que M. Bovet appelle le « Réalisme » de Flaubert, très éloigné d'être seulement, on le voit, la reproduction fidèle, presque photographique, de la réalité médiocre ou brutale de la vie. « Je considère, dit M. Bovet, la « *Vérité de Flaubert* » comme étant la réalité immédiate, la seule que nous ayons à contrôler, afin de voir si elle demeure logique jusque dans le détail. »

(1) Pages 494 et suivantes.

En d'autres termes, sans du tout s'inquiéter de savoir si tel ou tel personnage du livre a bien *vraiment existé*, si tel épisode s'est bien *accompli en fait* comme il se déroule dans le roman, — mais *en prenant pour vraie l'histoire d'Emma Bovary telle que Flaubert la raconte* — il s'agit d'examiner : 1°, dans l'ensemble, si cette Vérité est logiquement et harmonieusement construite; — 2°, dans le détail, et presque au microscope, si elle reste partout vraisemblable au point de vue du temps et au point de vue de l'espace.

M. Bovet analyse donc scrupuleusement, chapitre par chapitre, événement par événement, *Madame Bovary*, et il dresse la chronologie de l'action développée. Les moindres renseignements fournis par le texte du roman, appuient sa démonstration; il note l'indication des mois, des jours, des saisons de l'année, des heures même, que Flaubert a soin parfois de préciser avec intention, — comme c'est le cas pour la fameuse promenade en fiacre d'Emma et de Léon à travers Rouen, ou encore quand Charles Bovary, inquiet de sa femme qui n'est pas rentrée à Tostes, part à sa recherche, et la trouve sortant de chez Mlle Lempereur. — Chemin faisant, si M. Bovet rencontre quelque apparente contradiction, il l'explique avec une grande ingéniosité; il insiste sur le « caractère psychologique et esthétique » de ces erreurs (il en constate dix en tout) et fortifie encore sa thèse, qui est de montrer le procédé du « Réalisme de Flaubert » plus sensible dans ses imperfections même que dans ses qualités. Pour se faire une idée exacte de la force et de la clarté de cette démonstration, ainsi poussée jusqu'à l'exagération apparente de l'analyse minutieuse, il faudrait pouvoir reproduire tout entier l'article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. Mais les conclusions de M. Bovet importent seules ici : « Les résultats [de mon enquête], dit-il, m'ont surpris; d'une part ils confirment pleinement le Réalisme scrupuleux de Flaubert et font mieux comprendre la disposition des parties et l'harmonie de l'ensemble; d'autre part, en constatant quelques défaillances, ils expliquent un côté particulier de la vision artistique chez Flaubert et révèlent le conflit du poète avec le savant. »

Deux américains, MM. P.-B. Fay et A. Coleman, ont tenté, à propos de *Salammbô*, une enquête du même genre, surtout au point de vue de la chronologie du roman et de la vérité historique du récit. Toutefois leur analyse est beaucoup moins approfondie que celle de M. Bovet pour *Madame Bovary*. Elle ne pouvait l'être autant d'ailleurs, en raison de la différence des sujets traités, cette différence entraînant une modification certaine de

la « vision » de Flaubert dans les deux cas. Je me contente donc de signaler cette étude, sans davantage m'y arrêter (1). *Salammbô* a encore tout dernièrement donné lieu à un travail considérable de M. Luigi Foscolo Benedetto, intitulé : *Le origini de Salammbô, studio sul realismo storico di G. Flaubert* (2). Mais le titre de ce volume, bourré d'érudition, indique assez le point de vue spécial auquel s'est placé l'auteur : il est très différent de celui qu'a adopté M. Bovet en étudiant *Madame Bovary*. M. Benedetto examine surtout les sources livresques de la documentation de Flaubert. Il s'applique à retrouver et à identifier celles qui demeurent douteuses ou trompeuses. Son but est de vérifier jusqu'à quel point la vérité historique et archéologique a été respectée par le romancier. Mais il se préoccupe fort peu de la logique et de la vraisemblance du récit, c'est-à-dire de ce que nous avons appelé tout à l'heure la « réalité immédiate » de la reconstitution, écrite par Flaubert, de Carthage et d'événements vieux de deux mille années. Si M. Benedetto effleure le problème du « Réalisme », c'est indirectement, et par voie de conséquences. On peut donc, malgré la valeur de ce gros travail, se borner à le mentionner ici, car ses conclusions n'ont pas, pour les procédés de l'art de Flaubert, l'importance décisive de celles auxquelles est arrivé M. Bovet.

Rien de semblable n'a été fait, que je sache, pour l'*Education sentimentale*. Le sujet cependant s'y prête au même titre que celui de *Madame Bovary*, et l'enquête aboutirait probablement à des résultats identiques. — Une étude du même genre est-elle possible pour *Bouvard et Pécuchet ?* à quelles conclusions peut-elle conduire ? Je me propose de l'examiner dans ce chapitre.

Mon point de départ sera le même que celui de M. Ernest Bovet, mais avec une nuance importante, et sous des réserves essentielles. Comme lui pour l'aventure d'Emma Bovary, *je tiendrai pour vraie l'histoire des deux copistes racontée par Flaubert*. De cette histoire, telle qu'elle est écrite, j'essaierai de dégager l'architecture, de vérifier les proportions, de fixer surtout la chronologie. C'est donc cette « *réalité de Flaubert* » que j'interrogerai, afin de savoir s'il est resté, dans son dernier livre, fidèle à sa méthode et à ses principes ; si son *Réalisme* (au sens où l'entend M. Bovet) y est toujours

(1) Sources and structure of Flaubert's Salammbô. — *Baltimore*, 1914 (Elliott monographs, n° 2). — Chapitre I : *The chronological structure of Salammbô*.

(2) Pubblicazione del R. Instituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze Sezione di filologia e filosofia. N. S. vol. I (*Firenze*, 1920).

aussi solide qu'auparavant. Mais tandis que, dans le cadre qu'il s'était tracé, M. Bovet pouvait « ignorer absolument Eugène Delamarre et Véronique-Adelphine Couturier », originaux authentiques des héros de Flaubert — négliger par suite, dans leur ensemble, dans leurs détails, les rapports existant entre la *réalité du roman* et la *réalité vécue*, — il me semble qu'il n'en va plus de même à propos de *Bouvard et Pécuchet*.

En effet, il ne serait pas indifférent à la solution de la question posée de savoir si *vraiment il a existé* une fois, de par le monde, deux Bonshommes dont les mésaventures authentiques se rapprochent plus ou moins de celles qu'a décrites Flaubert, s'il les a connus, s'il a observé leurs caractères, vérifié leurs déboires — en un mot s'il a trouvé dans un « fait-divers » de la vie, ou au contraire dans sa seule imagination, l'idée première de son livre.

C'est là précisément qu'est la nuance; le problème change d'aspect, ses conditions se modifient. Pour *Madame Bovary*, la question préjudicielle des origines réelles du thème romancé ne se posait même pas : elle était d'avance résolue par l'affirmative. Connaissant à merveille les résultats très précis des recherches faites par MM. Georges Rocher, Emile Deshayes, d'autres encore à ce sujet, M. Bovet pouvait, à bon droit, ne plus considérer que la « réalité immédiate de Flaubert » pour la contrôler, et en examiner à la loupe l'organisation esthétique. En d'autres termes, la démonstration du problème restait toute entière dominée par ce fait acquis : *étant donné que Flaubert a tiré* sans aucun doute possible *son inspiration d'un fait divers réel*, il ne restait plus qu'à *vérifier si la réalité créée* par lui, *superposée à la réalité authentique*, *répondait aux lois et aux procédés bien définis de son Art réaliste*. Or, ceci me semble dissimuler une pétition de principe; on pouvait prévoir en effet que Flaubert, parti d'un événement ou d'une série d'événements positifs *vrais*, serait tenu, par le choix même de son sujet, de le traiter littérairement d'une façon à la fois *vraisemblable* jusqu'aux plus petits détails, et dans l'ensemble harmonieusement, *logiquement* construite. Le grand mérite de M. Bovet — et ce qui fait l'intérêt très vif de son article,-- c'est le soin minutieux et la rigueur qu'il a apportés à cette démonstration victorieuse.

Il en est autrement pour *Bouvard et Pécuchet*, parce que la question préjudicielle des origines *réelles* du roman ne comporte plus la même réponse. Non seulement, en l'état actuel des données recueillies par la critique, personne ne peut, je crois, affirmer qu'il ait jamais existé deux individus vivants ayant servi de modèles à Bouvard ou à Pécuchet; mais l'argument *a contrario*

paraît décisif; essayer de transposer du *roman* à la *vie réelle* deux destinées, deux existences identiques ou même seulement semblables à celles des copistes de Flaubert, choquerait la raison et le commun bon sens; c'est pourquoi, si la réalité vécue a pu lui fournir certains traits d'observation psychologique, certains épisodes intercalés ensuite dans son roman, il me semble très difficile, sinon impossible de supposer, qu'elle lui ait offert le thème général, l'idée première qu'il a développée, — comme le « fait-divers Delamarre » lui fournissait le thème, l'idée, de *Madame Bovary*.

Autrement dit, en composant son premier livre, il avait naturellement la vision subjective d'une *réalité vraisemblable*, puisqu'il en empruntait le sujet et quelques éléments essentiels d'action à des faits extérieurs *vrais;* décrivant cette vision, la « traduisant en style », selon son expression favorite, il devait s'appliquer à en pousser la vraisemblance logique jusqu'aux plus petits détails, son but étant de donner l'illusion d'une *réalité* PLUS VRAIE que la vie réelle. Plus vraie, selon les principes de son Art, parce que plus belle et parce que plus universelle, dégagée de toute contamination anecdotique et particulière. Au contraire, si, comme je le crois, *Bouvard et Pécuchet* n'a, dans son origine, aucun lien avec des faits *s'étant produits dans la vie réelle*, — si l'action du roman a été *imaginée* de toutes pièces, on conçoit que la nécessité de se représenter subjectivement, puis de décrire, une *réalité vraisemblable et logique* ait pu *ne pas s'imposer à Flaubert avec la même rigueur* que dans le cas précédent. Tout en demeurant fidèle à ses théories d'art, il gardait en quelque sorte, par le choix de son sujet, les coudées plus franches. Par suite, nous ne serons pas surpris si la chronologie de *Bouvard et Pécuchet* et la charpente du roman, étudiées de près, offrent plus de flottements et d'obscurités que celles de *Madame Bovary*.

On observera aussi que les faits racontés sont ici la partie secondaire et presque accessoire de l'œuvre (1), qui est avant tout un livre de critique et d'idées. L'héritage de Bouvard, l'installation à la campagne, les visites au château de Faverges, les courses géologiques dans les falaises normandes, etc., tout cela ne sert que d'encadrement et de support à l'analyse critique des diverses formes d'activité intellectuelle expérimentées par les deux copistes. Dans un décor différent, avec une action autrement conçue, ce qui fait le fond du livre, — ce que Flaubert lui-même résumait en disant qu'il

(1) « La partie *faits* est insignifiante, dit Faguet... A cet égard, le livre a quelque chose d'enfantin... Cette partie du livre est proprement au-dessous de tout » (Faguet, Flaubert, p. 131 et 132).

pourrait porter en sous-titre « du défaut de méthode dans les sciences » — n'en subsisterait pas moins écrit et démontré.

Enfin ni le caractère des deux héros, ni celui d'aucun des personnages de second plan ne dépendent absolument des événements avec lesquels ils sont aux prises (1). Au contraire, dans *Madame Bovary*, l'action, la suite logique, rigoureusement enchaînée, des faits et des situations, constitue bien l'essentiel du roman, puisque cet enchaînement logique seul conduit Emma de la maison de son père à son lit d'agonie. Comment le caractère d'Emma et sa destinée dépendent des circonstances et s'expliquent par elles; comment elle réagit contre celles-ci; comment sa vie est faite et dirigée implacablement par les événements, voilà tout le roman psychologique. *Bouvard et Pécuchet*, avec une intrigue différente, encore plus ténue, presque inexistante, ne perdrait rien de sa portée philosophique. Les considérations qui précèdent font donc comprendre pourquoi le problème du « Réalisme de Flaubert » dans *Bouvard et Pécuchet* se présente dans des conditions différentes, et en partie opposées, à celles du problème parallèle que M. Bovet a discuté à propos de *Madame Bovary;* il ne pourra par suite être examiné de la même manière, ni comporter des solutions d'une précision comparable.

Bouvard et Pécuchet (je parle ici de la partie rédigée qui nous est parvenue) comprend dix chapitres. Le chapitre I, le plus chargé de faits d'ailleurs, est consacré tout entier aux préliminaires, à la mise en train du récit; la critique des idées n'y tient aucune place, ce qui se conçoit puisque les deux copistes n'ont pas encore commencé leurs expériences. A ce titre, ce chapitre d'exposition peut être mis à part des autres où, au contraire, l'intérêt se porte bien plutôt sur l'exposé analytique des diverses sciences que sur les événements extérieurs qui lui servent de *substratum*. Quant au chapitre X, on sait qu'il est demeuré inachevé. La partie publiée a été retrouvée dans les papiers du Maître à l'état d'ébauche n'ayant pas encore reçu sa forme définitive (2). Toutefois

(1) Tout au plus, dans le chapitre de l'amour (chap. VII) l'épisode de Mme Bordin et celui de Mélie sont-ils là pour marquer une déception nouvelle de l'homme sanguin et positif qu'est Bouvard, et du sentimental timide qu'est Pécuchet.

(2) *Bouvard et Pécuchet*, p. 412 : « Habituellement, dit l'édition Conard, de la dernière ébauche à la mise au net, Flaubert modifie encore sensiblement, sans compter que ses manuscrits définitifs comportent encore des corrections. » C'est parfaitement exact; mais il s'agit de modifications de forme, de style, sans influence sur la chronologie du roman ni sur le plan proprement dit, indifférentes par suite lorsqu'il s'agit seulement d'apprécier le réalisme de l'œuvre.

la fin de ce chapitre est connue, grâce à un extrait du plan, imprimé depuis 1881, à la suite du texte, dans toutes les éditions. L'un complète l'autre, et l'on peut ainsi se rendre compte à peu près de ce qu'aurait été la matière de ce dixième chapitre, si le livre avait été terminé. Les dernières phrases : « *Copier comme autrefois... Ils s'y mettent* », sont une conclusion, et attestent que l'action proprement dite devait s'arrêter là.

Que copiaient Bouvard et Pécuchet ? Quel devait être ce second volume de son œuvre que Flaubert prévoyait et qu'il annonce à diverses reprises dans sa *Correspondance?* C'est une question différente, étrangère au problème du Réalisme qui fait l'objet actuel de notre enquête, et sur laquelle nous aurons à revenir.

En somme, nous nous trouvons en présence d'une action romancée qui a un commencement et un dénouement et qui tient toute entière en dix chapitres. Comment se distribuent et se répartissent ses éléments ? Comment s'enchaînent les diverses péripéties qui en constituent la trame ? Avant de pousser plus loin l'analyse, et afin de fixer les idées, on peut dresser le tableau suivant, où le contenu de chaque chapitre est très sommairement rappelé:

I. Exposition du sujet ; installation de Bouvard et Pécuchet à la campagne.
II. Horticulture. Agriculture. Arboriculture.
III. Chimie. Médecine. Géologie.
IV. Archéologie. Critique historique.
V. Belles-lettres.
VI. Politique. Économie politique.
VII. Expérience de l'amour.
VIII. Gymnastique. Occultisme. Philosophie.
IX. Religion. Scepticisme.
X. Pédagogie. Sociologie.

Ce schéma, qui permet de se reconnaître dans la complexité et la diversité du récit, suggère immédiatement quelques remarques. C'est, en premier lieu, qu'à l'exception du chapitre I dont nous avons signalé déjà le caractère, et du chapitre VII, l'action proprement dite peut se définir par l'énumération des sciences abordées par les copistes. A la différence de ce qu'est ordinairement l'intrigue d'un roman, *celle-ci se confond avec un programme d'études*, programme très chargé, et qui ne paraît pas, au moins au premier coup d'œil,

établi avec une logique bien rigoureuse. Pourquoi cet ordre de succession entre des matières aussi éloignées, en apparence, les unes des autres ? Quelles sont, dans la *réalité imaginée* par Flaubert, les raisons, les motifs qui amènent Bouvard et Pécuchet à passer ainsi d'une occupation à l'autre ? On ne les aperçoit pas immédiatement, et il semble bien que ces raisons, et ces motifs, ne dépendent pas *nécessairement* du caractère particulier propre à telle ou telle de ces sciences. On peut donc prévoir dès maintenant qu'il faudra introduire dans le récit quelque incident de transition plus ou moins artificiel et plus ou moins plausible pour que nous puissions admettre, sans trop de surprise, sans crier à l'invraisemblance, la transformation soudaine de deux pépiniéristes en chimistes, par exemple, ou de deux médecins en géologues, ou de deux gymnastes en spirites. L'analyse détaillée qu'on lira tout à l'heure permettra d'examiner de plus près ces joints ménagés par Flaubert. On constatera sans peine qu'ils sont, pour la plupart, assez arbitrairement reliés au contexte, aux autres péripéties de l'action ; ils apparaissent pour les besoins de la cause, par une habileté du romancier, mais ne se rattachent aux événements qui les précèdent que d'une façon apparente et un peu factice. C'est le premier point sur lequel le Réalisme de Flaubert est, dans *Bouvard et Pécuchet*, déjà moins rigoureux. Nous sommes loin ici de l'enchaînement fatal des faits, de la progression inéluctable et méthodique du plan que M. Bovet a si complètement mise en valeur en examinant *Madame Bovary*.

A cette observation s'en ajoute une autre, plus sérieuse, et qui fait naître un doute. Quand les deux copistes s'installent à la campagne et trouvent, parce qu'ils sont riches, le loisir de se plonger dans l'étude, ils ne sont plus déjà, le roman nous en avertit, de la première jeunesse ; ils approchent de la cinquantaine. Cependant, qu'il s'agisse de chimie, de médecine, ou d'histoire, l'une quelconque de ces sciences suffit généralement pour remplir une bonne partie de la vie d'un homme, alors même qu'il s'y consacre à l'âge où se fixent les goûts et les vocations durables ; s'il veut vraiment approfondir ses recherches et accroître son savoir, tout son temps, toutes ses énergies s'y absorbent, au détriment d'une autre occupation parallèle. Quand on ignore tout de la géologie, par exemple, — aussi bien ses principes élémentaires que la pratique — ce n'est pas trop qu'une existence entière pour y acquérir une compétence théorique et technique solide. Il y a bien des cas célèbres de mémoire prodigieuse, Mezzofanti ou Pic de la Mirandole, *doctus de omni re scibili et quibusdam aliis*. Mais ni l'un ni l'autre n'ont jamais passé pour être, en aucune matière,

des savants au sens véritable et absolu du mot ; de leur temps, on se contentait volontiers de notions assez superficielles, et les contemporains n'en demandaient pas davantage pour priser très haut le mérite de ces hommes universels. A l'époque où se passe l'action de *Bouvard et Pécuchet*, le domaine des investigations scientifiques était beaucoup plus vaste, plus complexe, les méthodes de la Science plus rigoureuses, et le brevet de savant se décernait à moins bon compte. C'est cependant une gloire analogue et des louanges semblables que semblent parfois ambitionner les deux copistes de Flaubert en poussant leurs recherches, leur documentation, leurs efforts, dans tant de directions différentes et divergentes. Non seulement, avant même d'avoir ouvert le roman, avant de les avoir vus à l'œuvre, rien que par la lecture de leur programme d'études, on peut deviner que nulle part ils ne réussiront à acquérir mieux qu'une idée vague, tout à fait incomplète (et par conséquent fausse) de chaque matière étudiée ; ils resteront en tout des amateurs ; mais on est en droit de se demander si Flaubert n'est pas tombé dans une invraisemblance évidente en imaginant que ses héros ont pu trouver, dans le dernier tiers de leur vie, au seuil même de la vieillesse, à l'âge où communément les facultés de l'homme commencent à décliner, *le temps matériel* d'entreprendre tant de choses, de tant essayer, de tant renouveler leurs expériences, prolongées parfois assez avant.

En résumé, le plan schématique et abrégé du roman, tel qu'on l'a lu plus haut, conduit à se poser deux questions : on se demandera d'abord si l'action de *Bouvard et Pécuchet*, telle que l'a racontée Flaubert, est *logiquement construite et enchaînée*, par quels procédés littéraires se rattachent les uns aux autres des développements qui semblent, à première vue, sans liens communs *nécessaires*. En second lieu, *combien de temps dure l'action* de *Bouvard et Pécuchet*, pendant combien d'années se poursuit, *dans la réalité imaginée* et décrite par le romancier, cette incursion à bâtons rompus dans presque tous les domaines de la pensée humaine, depuis le moment où, devenus riches, ils abandonnent leur métier de scribes jusqu'à celui où, lassés de tout, ils le reprennent et se remettent à « copier comme autrefois ».

On aperçoit ainsi que cette question de la chronologie exacte du roman devient essentielle dans l'enquête que nous poursuivons. Les conclusions auxquelles nous espérons aboutir touchant l'Art réaliste de Flaubert, appliqué à son dernier livre, en dépendent. Nous devons donc essayer, comme M. Bovet l'a fait pour *Madame Bovary*, de fixer cette chronologie en nous aidant de tous

les renseignements fournis par le texte, « de même que nous établirions la biographie d'un personnage par des mémoires, des lettres ou d'autres documents » (1).

Pour y parvenir, le seul moyen est d'analyser minutieusement le récit, et d'en suivre la progression chapitre par chapitre, page par page. Je devrai donc sèchement énumérer des faits que Flaubert a fondus en une œuvre d'art. Une telle analyse semble nécessaire; je m'excuse, par avance, de ce qu'elle présentera d'aride et d'inélégant; mais on y pourra étudier de plus près les procédés esthétiques de Flaubert, ses qualités et ses défauts.

A plusieurs reprises on trouve, dans le roman, ce que j'appellerai des « repères » certains, des dates précises, indiquées par l'auteur à propos de tel ou tel incident de l'action ; la première est celle du 20 janvier 1839 (B.P., p. 14), jour où Bouvard reçoit de Me Tardivel, notaire, une lettre lui annonçant qu'il hérite. Elle va nous servir de point de départ. Mais, cela étant, la méthode de la discussion qui va suivre est simple, et le critérium d'appréciation en découle nécessairement.

Entre deux quelconques de ces repères chronologiques, successifs dans le temps, et *indiscutables puisque FLAUBERT LUI-MÊME prend soin de les fournir*,— dans l'intervalle de deux de ces dates *citées dans le roman*,— prennent place, au cours du récit, un nombre plus ou moins considérable de faits, d'événements, d'épisodes variés ; l'action, si ténue soit-elle, progresse de l'une à l'autre date d'une façon continue et régulière; nous partons d'un commencement (la rencontre des deux Bonshommes) pour aboutir à un dénouement (leur retour à leur occupation de copistes). Çà et là, en suivant le texte, on relève en outre l'indication plus ou moins nette de mois, de saisons, de délais écoulés, un rappel à une période précédente, des phrases ou des membres de phrases comme : « six semaines plus tard — on était en hiver — depuis deux ans », etc. Toutes ces données permettent de supputer approximativement la durée probable, *logiquement nécessaire*, à l'accomplissement des événements relatés.

On en peut déduire, tout au moins par à peu près, le temps que Flaubert *a imaginé et voulu vraisemblable* pour la progression de son intrigue. Cette durée, ainsi calculée à l'aide des multiples renseignements fournis par le roman, aurait-elle, *dans la réalité vécue*, dans la vie positive, suffi pour permettre à Bouvard et Pécuchet d'exécuter tant de choses ? peu importe, et

(1) M. Bovet, *loc. cit.*

c'est un autre aspect de la question. Ce qui nous intéresse uniquement, c'est d'établir, d'après les indications même du livre, la chronologie aussi exacte que possible *de cette réalité immédiate dont Flaubert a eu la vision, et que par hypothèse, nous avons considérée comme vraie.* La vraisemblance et la logique y sont-elles rigoureusement respectées ? Voilà sur quelles bases nous devrons, pour finir, juger du Réalisme de son art.

Le problème revient donc à savoir si ce comput du temps, ainsi établi grâce à des éléments parfois assez vagues, non rigoureusement reliés les uns aux autres, sinon par la suite continue du texte — et dans lequel même il faudra tenir compte d'un coefficient d'erreurs toujours possibles, — coïncide exactement avec cette espèce de «compartimentation chronologique», de cadre fixe de l'action, que Flaubert semble avoir voulu imposer au lecteur en citant plusieurs dates complètes. En d'autres termes, il s'agit de vérifier, par une analyse minutieuse, si ce que j'appellerai les accessoires chronologiques de la mise en scène, les notations secondaires d'époque, de saisons, des aspects pittoresques de la nature, disséminées ça et là dans le récit, sont partout d'accord, selon la rigueur mathématique et la vraisemblance logique, avec ces jalons intangibles, immuables, que constituent les dates précises assignées par l'auteur à telle ou telle péripétie de l'intrigue.

En effet, s'il y a, dans l'art réaliste de *Bouvard et Pécuchet*, quelque flottement, quelque hésitation, il est à prévoir que ces imperfections se traduiront par des contradictions et des impossibilités *au point de vue du temps ;* — les détails secondaires indiqués, maintenus, — et pour ainsi dire comprimés entre deux repères fixes, — s'écraseront ou déborderont, selon qu'ils y aura ou qu'il n'y aura pas un accord chronologique parfait entre eux-mêmes et ces repères. Ou bien il y aura une difficulté matérielle évidente à mettre en harmonie logique ceux-ci avec ceux-là ; ou bien l'invraisemblance sera telle qu'elle équivaudra, au point de vue du Réalisme de Flaubert, à une défaillance. Si, au contraire, une analyse minutieuse nous fait constater que la Réalité imaginée et décrite par lui repose partout, depuis le commencement du livre jusqu'à son dénouement, sur un calcul rigoureux et suivi de la durée nécessaire à l'action, nous pourrons formuler, à propos de *Bouvard et Pécuchet*, des conclusions du même genre que celles auxquelles a abouti l'enquête de M. Bovet pour *Madame Bovary*.

Chapitre Ier. Exposition. — Le 14 janvier 1839, Me Tardivel, notaire à Savigny-en-Septaine, écrit à Bouvard que son oncle François-Denys-Bartholomé, décédé le 10 janvier, a laissé un testament qui contient en sa faveur une disposition importante. La lettre arrive à Bouvard le 20 janvier après-midi (p. 14).

C'est le premier point de repère chronologique du roman. Partant de là, il est facile d'établir que la première rencontre de Bouvard et de Pécuchet a eu lieu *environ* six mois auparavant; la date de JUILLET-AOUT 1838 peut être prise comme point de départ de l'action. En effet : on est en été; c'est un dimanche; il fait très chaud, « 33 *degrés* » (p. 1). *Bouvard et Pécuchet ont alors l'un et l'autre* 47 *ans* (p. 8). Au bout d' « *une semaine* » ils se tutoient (p. 10). Ils se revoient « *souvent* » (p.10); ils « *finissent par dîner ensemble tous les soirs* » (p. 11). Le temps qui s'écoule entre leur rencontre et l'annonce de l'héritage est certainement assez long, si l'on en juge par tout ce qu'ils trouvent moyen de faire dans l'intervalle : « *Ils flânaient le long des boutiques de bric à brac. Ils visitèrent le Conservatoire des arts et métiers, Saint-Denis, les Gobelins, les Invalides, et toutes les collections publiques* » (11). Ils vont au Muséum, au Louvre, à la Bibliothèque Nationale, au Collège de France, à l'Académie (p. 12), dans la banlieue de Paris (p. 13), etc. Cette énumération, qui n'est pas limitative, ne peut évidemment servir de base à aucun calcul. Mais il faut se souvenir que Pécuchet et Bouvard, tous deux employés, ne disposent que de leurs dimanches. On peut dès lors, sans exagération, supposer qu'il s'écoule ainsi cinq ou six mois.

Lettre de Me Tardivel, annonçant l'héritage, 14-20 janvier 1839 (p. 14). Bouvard écrit au notaire pour avoir des explications; il reçoit la réponse (p.15). Ceci demande au moins une semaine, soit fin janvier 1839. — L'héritage se monte à 250.000 fr. (p. 16), détail qui a son importance au point de vue du Réalisme du roman, en raison d'autres indications analogues qui se retrouvent plus loin. On peut se demander, en effet, *s'il est vraisemblable* que cette somme ait suffi à leur permettre si longtemps tant d'expériences coûteuses.

Le testament de l'oncle Bouvard est attaqué par le second de ses fils légitimes (p. 16); une instance est engagée. Bouvard en attrappe une jaunisse. Il guérit, va à Savigny, et revient sans aucune solution (p. 16). — On peut admettre qu'on atteint ainsi la fin de mars 1839.

L'instance judiciaire se poursuit : « *Puis ce furent des insomnies, des alternatives de colère et d'espoir, d'exaltation et d'abattement. Enfin, au bout de six mois, le sieur Alexandre s'apaisant, Bouvard entra en possession de l'héritage* » (pages 16-17). — Les six mois doivent être évidemment comptés depuis l'opposition du fils légitime, soit depuis le début de février à peu près; nous sommes ainsi reportés à juillet 1839.

Ils forment le projet de se retirer à la campagne. Mais Pécuchet, ne vou-

lant pas vivre aux crochets de son ami, déclare qu' « *il ne partira pas avant sa retraite. Encore deux ans! N'importe! Il demeura inflexible, et la chose fut décidée* » (p. 17). — Ce délai de deux ans indiqué par Flaubert semble laisser prévoir que la retraite de Pécuchet doit s'ouvrir au début de 1841; c'est en effet au moment même ou Bouvard apprend son héritage, en janvier 1839, qu'il s'écrie : « *Nous nous retirerons à la campagne* » (p. 17) : ce qui provoque la déclaration de Pécuchet. Nous verrons si la suite du récit confirme cette induction ?

En attendant ils organisent leur vie, font des préparatifs et des rêves d'avenir (p. 17-19). Ils cherchent une propriété; mais, malgré plusieurs voyages « *dans les environs de Paris, et depuis Amiens jusqu'à Evreux, et de Fontainebleau jusqu'au Havre* » — après *dix-huit mois* de démarches, ils n'ont encore rien trouvé (p. 19). — Ces dix-huit mois ne peuvent évidemment être comptés que depuis l'époque de l'entrée en possession de l'héritage, c'est-à-dire depuis juillet 1839. Ceci nous rejette donc à la fin de 1840. A ce moment, leur ami Barberou les tire d'affaire :

« *Il connaissait leur rêve et, un beau jour, vint leur dire qu'on lui avait parlé d'un domaine à Chavignolles, entre Caen et Falaise... Ils se transportèrent dans le Calvados et ils furent enthousiasmés* » (p. 19). — Cette visite, et l'achat de la propriété, dateraient ainsi des derniers mois de 1840. Le texte précise : « *Tout fut payé vers la fin de* 1840, *six mois avant sa retraite* [de Pécuchet] » (page 20).

Cette indication constitue donc un deuxième repère. Le calcul est d'accord avec la date citée, *fin* 1840. Or si nous prenons au pied de la lettre la suite de la phrase, *six mois avant sa retraite*, nous nous trouvons forcés d'admettre que l'époque de celle-ci n'est pas antérieure à juin 1841. Nos prévisions sur ce point se trouvent donc légèrement dépassées. Mais il est probable que les expressions employées par Flaubert dans ces différents passages de son chapitre : « *deux ans — vers la fin — six mois* » n'ont pas la rigueur et la précision que nous sommes tentés de leur attribuer. On ne saurait donc parler ici d'une défaillance du Réalisme de l'auteur sans risquer de commettre une erreur d'interprétation. C'est seulement un premier flottement. En fait, le départ des copistes pour la campagne, QUI NE PEUT AVOIR LIEU AVANT QUE PÉCUCHET AIT PRIS SA RETRAITE, est « *le dimanche* 20 *mars* [1841], *au petit jour* » (page 21). Cette date formelle et précise constitue le troisième point de repère fourni par le texte. Il fixe à nouveau les idées et prépare les développements ultérieurs. D'après le plan de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, aussitôt arrivés à Chavignolles, devaient s'occuper de jardinage; il était donc à la fois *nécessaire et vraisemblable* de situer leur installation au début du printemps, plutôt qu'en juin ou en juillet. De là sans doute le choix de ce « *dimanche* 20 *mars* ».

Le voyage de Pécuchet avec les bagages, de Paris à Falaise, dure neuf jours, soit le 29 mars (p. 23). Deux jours plus tard, il retrouve Bouvard à

Chavignolles, soit le 31 mars ou le 1er avril (ibid). Le soir même, ils constatent que les arbres de leur jardin bourgeonnent (p. 24); il y a déjà des carottes et des choux.

L'action du roman est alors commencée depuis deux ans et neuf ou dix mois, si nos calculs sont exacts : elle va de juillet-août 1838 à avril 1841. Les deux copistes ont à ce moment tout près de cinquante ans.

Chapitre II. Horticulture. Agriculture. Arboriculture. — Printemps. Il y a du soleil (*pour se garantir du soleil*, p. 29), des chenilles (ibid). Les travaux de jardinage des deux amis remplissent probablement le printemps et l'été de 1841 ; mais aucun détail précis n'est donné sur la nature de ces travaux. On voit seulement que Bouvard plante une pivoine (p. 29). « *Les bras nus, côte à côte, ils labouraient, sarclaient, émondaient... puis allaient prendre le café sur le vigneau pour jouir du point de vue* » (page 29). A la page suivante : « *Puis les mauvais jours survinrent, la neige, les grands froids. Ils s'installèrent dans la cuisine... causaient au coin du feu, regardaient la pluie tomber.* » (p. 30) : étant donné ce qui précède, il ne peut s'agir que de l'automne 1841 et de l'hiver 1841-1842; la neige est tout à fait exceptionnelle dans le Calvados au mois d'avril, et, lorsqu'ils se réfugient ainsi au coin du feu, il y a déjà longtemps d'ailleurs que nous voyons les deux amis installés à Chavignolles. On remarquera que cette année là est plutôt une année de préparation pour la véritable expérience horticole qui ne commencera qu'en 1842.

« *Dès la mi-carême, ils guettèrent le printemps* » (p. 30). Cette petite phrase nous transporte ainsi NÉCESSAIREMENT en février ou mars 1842. Malgré que l'année soit tardive (p. 30) le jardin fournit des légumes en quantité satisfaisante (« *petits pois — les asperges donnèrent beaucoup*; *la vigne promettait* » (p. 30). — « *Puisqu'ils s'entendaient au Jardinage, ils devaient réussir dans l'agriculture, et l'ambition les prit de cultiver leur ferme* » (ibid.) Cette résolution, qui marque une nouvelle étape de leur expérience, peut être ainsi datée approximativement de juin ou juillet 1842, après qu'ils ont pu constater les premiers résultats de leurs travaux de jardinage. Ils abordent alors l'agriculture.

Pour se renseigner, ils vont visiter l'exploitation de M. de Faverges. La plaine est « *couverte de blés mûrs* » (p. 31). — On fane la luzerne (ibid), le foin (ibid), les paysans moissonnent et font les meules (ibid), fauchent des seigles (p. 33), tandis que d'autres cependant sèment des turneps (p. 32) ou labourent d'autres champs (p. 33). — Peut-être y a-t-il quelques erreurs dans le rapprochement de ces travaux agricoles différents dont les deux copistes contemplent le spectacle pendant la même journée. *En réalité* ils ne s'exécutent pas tous *exactement* à la même époque, mais s'espacent sur deux mois ou trois mois, de juillet à fin de septembre ou début d'octobre. Les turneps, plante bisannuelle, se sèment à la fin de l'hiver,

et au milieu de l'été. Dans l'ensemble, cette visite à M. de Faverges, qui coïncide avec le temps de la moisson, peut être datée août 1842.

Ils cherchent querelle à leur fermier, qui les quitte (ibid.) ; ils prélèvent, sur leur capital disponible, une somme de 20.000 fr. pour les frais de première exploitation (ibid.). « *Au mois de novembre, ils brassèrent du cidre* » (p. 36). Nous sommes évidemment toujours en 1842.

Flaubert continue : « *L'année suivante, ils firent les semailles très dru. Des orages survinrent. Les épis versèrent* » (p. 36). Ceci n'a de signification possible que pour l'année 1843, et se réfère aux semailles de la fin de l'hiver, aux orages du printemps et du début de l'été, quand les épis sont déjà formés. Vers la même époque, ils entreprennent d'épierrer le Butte : « *Tout le long de l'année... on voyait l'éternel banneau, avec le même homme et le même cheval, gravir, descendre et remonter la petite colline* » (pages 36-37).

La chronologie du roman devient ici assez incertaine, faute de renseignements précis. Jusqu'à ce moment, les deux amis ont dirigé leur ferme ensemble, y couchant à tour de rôle, pour mieux surveiller. Mais, si l'on en juge par la nature des ennuis qui marquent le temps de cette direction commune, — notamment celui-ci : « *ils prirent des gens mariés; les enfants pullulèrent* » (page 37) — il semble bien qu'elle ait dû se prolonger au moins jusqu'à la fin de 1843. Le texte mentionne encore des travaux de battage en grange (ibid.), qui sont généralement réservés pour l'arrière-saison, ce qui confirme l'induction précédente.

Après la constation d'un vol commis à leur préjudice, ils décident de se partager désormais la tâche : Bouvard s'occupera seul de la ferme ; Pécuchet « *pris de remords à l'encontre du jardin* » (page 37) emploiera tout son temps à le tenir en état. Sitôt dit, sitôt exécuté. Il ne semble pas qu'on ait, à ce moment de l'action, dépassé l'année 1843, qui a été toute entière remplie par cette expérience agricole menée en commun.

Pécuchet se consacre donc à l'horticulture (p. 37 et suiv.). Ses premiers travaux, construction de couches, boutures, marcottages, greffes, etc., *sont des occupations de printemps* (p. 38). Il plante des tournesols ; les boutons d'or et les géraniums fleurissent (p. 38). Il élève des melons (p. 39) qui viennent à maturité. Il « *se tourne vers les fleurs* » (p. 40) parce que ses autres expériences échouent. Tous ces détails d'horticulture s'organisent assez bien, s'accordent et se succèdent dans l'ordre vrai. L'horticulture l'absorbe pendant toute l'année 1844, « *jusqu'aux approches du froid* » (p. 40).

Parallèlement, Bouvard poursuit ses tentatives agricoles ; il y aventure, dit Flaubert, « *ce qui lui reste de capitaux disponibles*, 30.000 *fr.* » (p. 42). Ses *récoltes* sont médiocres (p. 42) *les grandes chaleurs* font périr en partie les animaux de sa ferme (p. 43). Il ne peut être question que de l'été de 1844, et l'année se trouve ainsi remplie toute entière par la double expérience malheureuse de Pécuchet en horticulture et de Bouvard en agronomie. On

ne peut supposer un temps moindre, puisqu'il faut, pour la vraisemblance du récit, que les copistes puissent constater l'insuccès de leurs méthodes et l'échec de leurs efforts; or il s'agit ici non pas d'études théoriques, mais d'entreprises pratiques, au résultat appréciable desquelles une année au minimum, avec la succession de ses saisons, est nécessaire.

Le récit continue, et nous lisons : « *En dépit des chaulages pernicieux, des binages épargnés et des échardonnages intempestifs* [opérations d'arrière-saison et d'hiver, faites en vue des prochaines récoltes], *Bouvard, l'année suivante* [par conséquent en 1845] *avait devant lui une belle récolte de froment* » (p. 44). Survient alors l'incendie des meules par combustion spontanée (p. 45 et suiv.). Il ne peut s'agir évidemment que des meules édifiées aussitôt après la moisson de cette année même. Le désastre se place ainsi à la fin de l'été 1845; il compromet leur fortune : « *pas de marchandises à vendre* [à la ferme] *aucun effet à recevoir, et, en caisse, zéro. Le capital se marquait par un déficit de* 33.000 fr. (p. 48). — *Encore deux ans d'une agronomie pareille, leur fortune y passerait. Le seul remède était de vendre* » (ibid.).

Il est probable que pendant cette même année 1845, Pécuchet, de son côté, a continué ses travaux d'horticulture. Mais sur ce point le roman ne fournit aucune indication. Une fois décidée la vente de la ferme, les deux amis reprennent dans leur maison de Chavignolles l'existence commune (p. 48), et se résignent de faire des économies. C'est seulement alors que, dégoûtés de l'agronomie, et entrevoyant que l'arboriculture, bien conduite, peut donner des bénéfices appréciables, et devenir une spéculation, ils vont s'y consacrer d'un commun accord (p. 49). Sauf erreur dans nos calculs, cette décision doit dater de l'automne 1845 ou du début de 1846. Adoptons provisoirement tout au moins ces chiffres, sauf à les rectifier si la suite du récit nous y oblige.

Bouvard et Pécuchet achètent des plants, organisent des espaliers, taillent leurs arbrisseaux. « *Six mois après les plants étaient morts* » (page 49) Nous serions amenés ainsi au milieu du premier trimestre. Mais Flaubert continue : « *Nouvelles commandes au pépiniériste et plantations nouvelles dans des trous encore plus profonds; mais la pluie détrempant le sol, les greffes d'elles-mêmes s'enterrèrent et les arbres s'affranchirent* » (pages 49-50). Tout cela, à moins d'invraisemblance, ne s'accomplit pas en un jour. Il faut supposer un délai appréciable, et nous avons déjà atteint, *au minimum* de notre calcul, la fin de mars ou le début d'avril 1846 *quand a lieu la seconde plantation*. S'agit-il des pluies de la mauvaise saison ? On ne peut guère le croire, puisqu'on lit aussitôt après : « LE PRINTEMPS VENU, *Pécuchet se mit à la taille des poiriers* » (page 50). Bouvard de son côté taille et conduit les abricotiers, les cerisiers, etc. (ibid). Ces opérations ne peuvent être faites qu'au début d'une année, à l'époque où la sève monte, et sur ce point, l'indication de saison est la marque d'un réalisme rigoureux. En dépit de l'imprécision des détails, nous admettrons

qu'arrivés à ce point du récit nous sommes toujours au printemps de 1846. Supposer qu'il s'agit de 1847 constituerait, à mon avis du moins, un décalage excessif, même en tenant compte du coefficient d'erreurs qui peuvent s'être glissées dans cette discussion. Mais tout cela est, on le voit, au point de vue chronologique, assez obscur et assez incertain.

« *Enfin des poires parurent, et le verger avait des prunes* » (page 51). A ce moment survient l'orage qui ravage le jardin et détruit les espérances des deux amis (p. 51-52). L'époque de ce nouveau désastre, précisée par l'indication des fruits, ne peut être que la fin de l'été de 1846, soit août-septembre. Bouvard et Pécuchet, consternés, renoncent à l'arboriculture « *qui pourrait bien être une blague, comme l'agronomie* » (p. 53) et, pour tirer parti de leur jardin bouleversé, conviennent de l'aménager d'une façon artistique (p. 54). Cette résolution les oblige à quelques lectures (p. 54). Elle exige d'eux surtout des travaux importants, dont l'exécution doit durer assez longtemps. Il leur faut pour réussir beaucoup de tâtonnements (p. 55), plusieurs voyages sur les rives de l'Orne pour choisir des granits, et plusieurs voyages à Falaise (p. 56). Ils aménagent la charmille, un labyrinthe dans le bosquet, bâtissent un tombeau étrusque, transforment la cahute en cabane rustique, édifient un rocher artificiel, creusent un bassin, taillent leurs ifs en forme de paons, de cerfs, de fauteuils, ou de cylindres, etc. (p. 55-57). Il est difficile d'évaluer, même approximativement, le temps VRAISEMBLABLE nécessaire à l'exécution de toute cette architecture. Les mots : « *Depuis six mois les autres* (*arbres*) *derrière ceux-là imitaient plus ou moins des pyramides* », etc. (p. 57) me semblent fixer un minimum qui nous reporterait alors aux premiers mois de 1847 ; car on ne peut admettre que l'aménagement du jardin, après l'orage survenu en août-septembre 1846, ait pu être terminé avant la fin de l'année d'une façon assez parfaite pour que, fiers de leur œuvre, ils songent à offrir un grand dîner aux Chavignollais, afin de la leur faire admirer.

Ce dîner a lieu le soir (« *dès quatre heures la grille était grande ouverte* », p. 58) ; par conséquent à une saison où les jours sont encore assez longs pour qu'on ait le temps, après la table, de se promener dans le jardin avant la nuit noire. Il fait du soleil (Mme Foureau s'abrite sous son ombrelle ; le notaire à un panama, p. 58 — « *le soleil, traversant la toile, jetait une lumière blonde sur le lambris* » p. 59). On mange des huîtres (p. 59) ; mais ce détail ne peut guère aider à déterminer l'époque de la fête, si l'on songe que la scène se passe dans le Calvados, non loin de la mer, dans un pays où l'on est habitué à manger des huîtres sans danger en toute saison. Par contre un des convives observe que « *les petits pois sont en retard* » — qu'avec une taille pareille de leurs arbres, jamais les copistes n'OBTIENDRONT de fruits (p. 62). Ces deux indications plus précises permettent de conjecturer que l'on est en mai ou juin 1847. Toute cette partie du récit est également d'une chronologie très incertaine, le calcul ne peut procéder que par hypothèses vraisemblables, sans aucun

point de repère assuré. D'autres détails du même épisode, par exemple: « *le vagabond ... disparut dans les avoines* » (p.63), confirment que nous sommes bien en été, c'est-à-dire à peu près au milieu de l'année 1847.

Après l'insuccès de ce festin, un temps probablement assez long s'écoule pendant lequel « *dégoûtés du monde, Bouvard et Pécuchet résolurent de ne plus voir personne, de vivre exclusivement chez eux* » (p. 66). La saison froide arrive bientôt : « *chaque soir, en regardant le bois brûler, ils discutaient sur le meilleur système de chauffage* » (p. 66). Ils imaginent de fabriquer des conserves (p. 66) et se mettent en tête de découvrir partout des fraudes alimentaires; « *leurs études se développent* » (p. 67). Ils achètent le matériel d'un distillateur en faillite (p 67) et entreprennent la confection d'une liqueur, la « Bouvarine » (p. 68). « *Vers la fin de l'automne*, dit Flaubert, *des taches parurent dans les trois bocaux de conserve* » (p. 68). C'est le seul renseignement d'époque pour toute cette fin de chapitre. Je suppose que nous sommes toujours en 1847; mais si l'on examine dans le roman tout ce que nos deux héros trouvent moyen de faire, d'essayer, de rêver, depuis leur grand dîner jusqu'à l'éclatement de l'alambic qui met fin à leurs expériences, on est forcé de conclure à un raccourcissement certain des faits exposés, par rapport au temps qu'ils auraient exigé dans la réalité. Le moins qu'on puisse estimer, dans les limites de la logique et de la vraisemblance, c'est que le chapitre II ne dépasse pas la fin de l'année 1847. Si les bases sur lesquelles nous avons raisonné jusqu'à présent, en suivant le texte, sont exactes, et si aucune erreur d'interprétation n'entache notre discussion, je serais même tenté de croire que 1848 est déjà commencé lorsqu'un beau jour l'alambic saute. La cause réelle de l'accident échappe aux héros de Flaubert. « *C'est que peut-être*, dit Pécuchet, *nous ne savons pas la chimie* » (p. 70).

Cette phrase termine le chapitre II. Avant d'aller plus loin, résumons les résultats obtenus par cette analyse :

Il y a neuf ans et demi que Bouvard et Pécuchet se connaissent (juillet-août 1838, — janvier 1848). Il y en a tout près de sept qu'ils sont installés à la campagne (avril 1841-janvier 1848). Ces sept années ont été consacrées à des expériences malheureuses d'horticulture, d'agronomie, d'arboriculture, de distillation. Les deux copistes, qui avaient au moment de leur première rencontre 47 ans, en ont maintenant près de 57.

J'ai cru devoir m'étendre longuement sur ce début du roman, afin de montrer comment le calcul procède par inductions et se développe d'étapes en étapes, tantôt reposant sur des éléments certains fournis par le texte, (dates précises citées, délais nettement indiqués), tantôt s'appuyant au contraire sur des renseignements beaucoup plus vagues qu'il s'agit alors d'in-

terpréter et de concilier avec les données positives recueillies par ailleurs; il progresse alors par hypothèses et par conjectures, selon les lois de la logique et de la vraisemblance. Je me suis appliqué à n'évaluer partout *qu'au minimum* le temps qu'il FAUT SUPPOSER NÉCESSAIRE à l'accomplissement des événements successifs mentionnés dans le récit, sous peine de tomber dans l'absurdité. De telle sorte que je crois être resté partout au-dessous de la vérité, et qu'en fait, *dans la réalité positive, dans la vie, un Bouvard et un Pécuchet en chair et en os, s'ils exécutaient tout ce que Flaubert fait exécuter à ses personnages,* entreprenaient, étudiaient et expérimentaient tout ce que ceux-ci entreprennent, étudient et expérimentent, auraient besoin, même pour des résultats aussi négatifs, d'y consacrer *beaucoup plus d'années encore que je n'en ai calculées pour l'action du roman.*

En d'autres termes, ce « minimum vraisemblable », partout respecté, constitue une marge destinée à compenser les erreurs possibles d'interprétation. Le seul moyen certain pour apprécier la durée de l'action de *Bouvard et Pécuchet, dans la réalité imaginée* par Flaubert, serait évidemment de s'en tenir aux cinq ou six dates indiquées par le roman, sans s'inquiéter des détails secondaires du récit, sans se préoccuper de savoir si les uns s'accordent avec les autres; mais ce serait alors éluder le problème véritable du Réalisme de Flaubert dans ce livre. Au contraire, ce « minimum de vraisemblance » que je me suis imposé de ne pas dépasser en raisonnant sur ces détails secondaires, doit avoir pour effet d'augmenter la probabilité du calcul; si désormais, chemin faisant, nous constatons un écart manifeste entre les résultats ainsi obtenus « pour le moins » et une date précise, un repère certain fourni par la suite du texte, la défaillance du Réalisme de Flaubert n'en apparaîtra que plus clairement démontrée.

Chapitre III. Chimie, Médecine, Géologie. — Transition très artificielle: l'éclatement de l'alambic, janvier 1848. — Bouvard et Pécuchet étudient la chimie des métaux et la chimie organique (p. 72-73). Aucune indication de temps. Minimum deux mois, janvier et février.

Transition : une visite chez le docteur Vaucorbeil, qui les entretient de sa profession et leur prête des planches anatomiques, les décide à abandonner la chimie (p. 74). Lectures nombreuses; travaux pratiques avec le mannequin Auzoux (p. 75-78). Temps indéterminé. Il semble bien que cette expérience de la médecine dure plus longtemps que celle de la chimie : environ trois mois, soit mars-mai 1848. De l'anatomie, ils passent à la

physiologie. On est en été (« *à l'ardeur du soleil* », p. 79). A propos de la génération, où Pécuchet se révèle très ignorant, nous apprenons incidemment son âge. Comme il a 47 ans au début du roman, en 1838, il devrait, d'après mon calcul, en avoir à présent 57. *Il en aurait beaucoup moins dans LA RÉALITÉ IMAGINÉE* par Flaubert. Le texte dit en effet « *A cinquante-deux ans, et malgré le séjour de la capitale, il possédait encore sa virginité* » (p. 80). Ceci paraît bien une nouvelle invraisemblance et constituer une défaillance sensible du Réalisme de Flaubert.

Après des expériences nombreuses de physiologie (p. 80-84) qui ne peuvent pas durer moins de 3 mois encore (ce qui nous amène facilement en août-septembre 1848), « *un mois se passa dans le désœuvrement; puis ils songèrent à leur jardin* » (p.84). Ils y font quelques travaux (équarrissage d'un arbre : « *Bouvard avait, très souvent, besoin de faire arranger ses outils chez le forgeron* ». C'est donc *au minimum* en octobre-novembre 1848 qu'ils abandonnent la physiologie pour l'hygiène. Transition artificielle : la rencontre par Bouvard d'un colporteur qui lui vend le *Manuel de santé* de Raspail (p. 85). Ils se mettent à soigner les malades du pays, notamment Mme Bordin, qu'ils guérissent *en un mois* (p. 86). Aucune indication précise ne permet d'évaluer avec certitude le temps que dure cet essai de thérapeutique, appelé par Vaucorbeil « *exercice illégal de la médecine* »; mais il paraît évident, d'après le récit, qu'il se prolonge longtemps. Enfin ils reconnaissent que l'hygiène « *n'est pas une science* » et y renoncent (p. 93).

A la page suivante, nous lisons : « *Ils allèrent prendre le café sur le vigneau. La moisson venait de finir, et des meules, au milieu des champs, dressaient leurs masses noires sur la couleur de la nuit bleuâtre et douce* » (p. 94). C'est bien là un décor d'été. Ils admirent des étoiles filantes (p. 96). Comme il ne peut, d'après nos calculs précédents, être question de *la moisson* de 1848, force est de conclure que nous sommes alors en juillet-août 1849.

A propos des étoiles filantes, ils lisent Buffon (p. 97), font encore d'autres lectures (Bernardin de Saint-Pierre, Depping, etc., p. 97-98), reviennent à Buffon et s'intéressent à l'histoire naturelle. Ils essaient quelques expériences de tératologie, de morphologie, qui, *vraisemblablement*, demandent un certain temps. Après quoi ils passent à la géologie (p. 100-119), expérience à l'étude de laquelle j'ai consacré plus loin tout un chapitre de ce travail, où on la trouvera analysée en détail. Il paraît impossible qu'ils aient commencé, avant le mois de novembre 1849, à s'initier à cette science; leur tentative, avec les lectures, les voyages, les recherches qu'elle entraîne, n'a pu durer moins de 6 ou 8 mois. Nous serions ainsi APPROXIMATIVEMENT en juillet 1850, lorsque les copistes abandonnent la géologie : « *mieux vaudrait nous occuper d'autre chose* » (p. 119).

L'incident qui sert à Flaubert de transition entre la géologie et l'archéologie a de nouveau pour cadre un paysage d'été : « *Une lisière de mousse*

bordait un chemin creux, ombragé par des frênes, dont les cimes légères tremblaient; des angéliques, des menthes, des lavandes exhalaient des senteurs chaudes, épicées; l'atmosphère était lourde » (p. 119). Les deux copistes ont soif et entrent chez Gorju pour boire : ils remarquent chez le paysan un bahut Renaissance, découverte qui les transforme tout d'un coup en archéologues. Le point de départ de cette expérience nouvelle serait ainsi l'été de 1850.

Ils auraient mis deux ans et demi à étudier successivement et à pratiquer la chimie, la médecine, l'histoire naturelle, la géologie. Ce n'est évidemment pas beaucoup, et nous ne serons pas étonnés s'ils ne sont arrivés à rien de sérieux dans aucune de ces sciences, — sinon à s'en dégoûter. Or, dans les pages qui précèdent, j'ai comme partout évalué la durée « au minimum » ; l'écart *réel* n'en sera que plus apparent tout à l'heure, quand le roman nous fournira de nouveau une date certaine, inconciliable même avec ce minimum de vraisemblance.

Chapitre IV. Archéologie. Histoire. Critique historique. — « *Six mois plus tard, ils étaient devenus des archéologues* » (p. 123). Nous arrivons ainsi au début de 1851. Pendant ce temps, les deux amis rassemblent tout leur bric à brac, et transforment leur maison en musée (p. 123-129). Ils font de nombreuses excursions aux environs. Les « *six mois* » de Flaubert ne sont certainement qu'un minimum pour toute l'expérience d'archéologie.

Ensuite, par une transition assez naturelle d'ailleurs (p. 129), ils versent dans le celticisme. L'épisode de la visite que fait Mme Bordin à leur musée (pages 130-133) ne peut guère être antérieure à avril ou mai 1851. D'autres visiteurs se succèdent, Girbal, Foureau, Heurteaux, Langlois, Beljambe (p. 134), probablement à quelques jours d'intervalle. M. de Faverges enfin vient voir leurs collections. Le récit de cette visite donne l'occasion de contrôler, par un point de repère chronologique précis, l'exactitude des calculs auxquels nous nous sommes livrés, ou plus exactement leur accord avec l'évaluation chronologique de Flaubert lui-même, dans la « réalité » qu'il imaginait.

En effet, dans la cour de la maison, M. de Faverges croise Mélie, la servante que les deux copistes ont engagée le jour où, chez Gorju, ils ont découvert un vieux bahut Renaissance, c'est-à-dire huit ou dix mois auparavant, d'après le contexte. Mélie, en apercevant le visiteur, s'enfuit. « *Ils la questionnèrent, et elle conta qu'elle avait servi dans sa ferme* [au comte de Faverges]. *C'était cette petite fille qui versait à boire aux moissonneurs quand ils étaient venus*, DEUX ANS PLUS TOT » (p. 136). Or, la visite de Bouvard et de Pécuchet à l'exploitation agricole du gentilhomme, racontée au chapitre II, se place, d'après notre calcul, en août 1842 (voir ci-dessus, page 70); il y aurait donc, sauf erreur, *neuf* ans et non pas *deux*. L'écart est considérable et, sur ce point encore, le Réalisme de Flaubert paraît en défaut. Nous

sommes très éloignés en tous cas de la rigueur et de la précision que M. Bovet a constatées en étudiant *Madame Bovary*.

Bouvard et Pécuchet, plongés dans l'archéologie celtique, vont notamment voir le « *menhir du Passais* » (p. 138). Le paysage décrit est celui d'une journée d'arrière-saison : « *Un peu de pluie tombait; au loin, les flocons de brume montaient, comme de grands fantômes* » (p. 138). Nous sommes approximativement, en septembre-octobre 1851.

Poursuivant leurs études, Bouvard et Pécuchet font un grand nombre de démarches et de lectures, s'intéressent aux faïences anciennes (p. 139-146). L'année 1851 s'achève *au minimum* sur cette expérience, qui aurait duré environ un an et demi. Ce n'est pas trop, si l'on songe que pendant ce temps ils ont réuni un nombre considérable d'objets prétendus antiques, qu'ils ont fait plusieurs voyages, à Falaise, à Balleroy, à Domfront, Curcy, Bully, Fontenay, etc., qu'ils ont acquis quelques notions d'archéologie celtique, de céramique, et dévoré beaucoup de livres. Le récit de Flaubert, très chargé de faits, d'incidents dont la succession demande vraisemblablement quelque intervalle, donne l'impression d'exiger davantage encore, tant il raconte d'efforts, de tentatives et d'activité intellectuelle et physique dépensées en pure perte.

De l'archéologie, Bouvard et Pécuchet passent assez naturellement à l'étude de l'histoire proprement dite (p. 146). Ici, le roman nous fournit brusquement une date précise, qui se trouve en désaccord manifeste avec les résultats obtenus par notre calcul. On lit, page 147 : « *Ils recoururent à M. Thiers.* C'ÉTAIT PENDANT L'ÉTÉ DE 1845, *dans le jardin, sous la tonnelle.* » Notre estimation nous a amenés à penser que ces études historiques de Bouvard et Pécuchet ne pouvaient pas être antérieures à 1852, *au minimum*. L'écart serait donc de sept ans. Comme, d'autre part, il est certain, d'après les « repères », que Bouvard et Pécuchet n'ont pas pu s'installer à Chavignolles AVANT le mois d'avril 1841, il faudrait admettre, pour trouver Flaubert d'accord avec lui-même, que quatre ans seulement ont suffi à ses héros pour exécuter et apprendre tout ce qu'ils ont appris et exécuté depuis qu'ils vivent à la campagne. L'invraisemblance est flagrante. La réalité, dont le Maître a eu LA VISION et qu'il a décrite ne peut pas, MATÉRIELLEMENT, coïncider avec une réalité POSSIBLE. Si comme termes extrêmes on prend ces deux dates du roman : janvier 1839 = héritage de Bouvard; été 1845 = début des études d'histoire, non seulement on ne parvient pas à concilier entre elles, dans l'intervalle, les nombreux détails secondaires qui donnent une indication, même vague, sur la durée écoulée; mais, en outre, jamais la logique, ou même le bon sens, ne permettront de supposer que tant d'événements relatés aient pu, dans la *réalité vraie*, (si simplifiés qu'ils soient dans le récit), tenir tous ensemble en si peu d'années.

En d'autres termes, à l'inverse de ce qui a pu être démontré presque

mathématiquement à propos de *Madame Bovary*, la « Vérité supérieure », but de l'Art de Flaubert, reste, dans *Bouvard et Pécuchet*, en contradiction et en désaccord formels avec la VÉRITÉ RÉELLE POSSIBLE. Ainsi la chronologie de *Bouvard* n'a rien d'une chronologie réaliste, au sens ou M. Bovet a défini ce mot.

Je ne crois pas devoir poursuivre plus avant, au moins d'une façon aussi minutieuse, cette analyse trop longue. Elle deviendrait vite fastidieuse, et justiefierait le reproche de « couper les cheveux en quatre » que je devine bien que l'on m'adressera. Au surplus, les résultats obtenus sont déjà probants. L'exemple de la discussion relative aux quatre premiers chapitres de *Bouvard* a permis d'en apprécier les procédés et la méthode. On a pu constater que, si l'évaluation proposée pour la durée de l'action romancée, dans la « *réalité de Flaubert*, » repose sur un calcul personnel, (c'est-à-dire, en somme, sur l'impression que laisse le texte même du livre), cette évaluation est soumise à des réserves, et croit ne pas outrepasser la vérité. Or nous avons relevé déjà plusieurs invraisemblances, et des contradictions de dates qu'il paraît difficile d'expliquer, si l'on ne reconnaît pas que l'Art réaliste de Flaubert a été beaucoup moins sévère, dans son dernier roman, qu'en 1857, pour *Madame Bovary*. A elle seule cette vérification resterait par elle même intéressante. La suite de cet exposé en apportera la confirmation. J'abrégerai désormais la discussion, me contentant de signaler au passage les jalons chronologiques fournis par le roman, et d'indiquer au fur et à mesure les déductions parallèles de mes propres appréciations, toujours appuyées sur la vraisemblance. La conclusion se dégagera d'elle-même, d'après l'écart des dates obtenues.

La fin du chapitre IV est consacrée aux études historiques de Bouvard et de Pécuchet, qui se mettent en tête d'écrire la vie du duc d'Angoulème, projet dont un essai de réalisation leur demande certainement un temps assez long. Le chapitre V traite de leurs études littéraires et grammaticales. Au début du chapitre V, un renseignement précis: « *l'hiver s'y passa* » (p. 164) [à lire Walter Scott, qui, de l'histoire, les conduit aux belles-lettres proprement dites]. Il ne peut s'agir, semble-t-il, que de l'hiver 1852-1853. Les belles-lettres (romans, tragédies, comédies, théâtre, rhétorique, grammaire, esthétique, tentative d'écrire un roman, etc...) occupent les copistes au minimum pendant toute l'année 1853, au moins jusqu'à l'automne. Il est difficile en effet de supposer que tant de lectures et de discussions, exposées dans le

récit de Flaubert, demandent un délai moindre. Or, au début du chapitre VI, nous rencontrons de nouveau une autre « date-repère » certaine : « *Dans la matinée du* 25 *février* 1848, *on apprit à Chavignolles, par un individu venant de Falaise, que Paris était couvert de barricades* » (p. 191). L'écart chronologique s'affirme. Je crois en effet que nous devrions être au moins en 1854 en calculant depuis le début du roman. Différence : six ans. Historiquement, la plantation d'un arbre de la Liberté à Chavignolles ne pouvait avoir lieu qu'en 1848, sans doute en mars ou avril. La date des émeutes qui éclatent dans les environs du village est précisée par cette phrase : « *Un dimanche* (*c'était dans les premiers jours de juin*)» (p. 200). L'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la Présidence de la République, à laquelle il est fait allusion p. 208 (« *les six millions de voix refroidirent Pécuchet* »), donne la date du 10 décembre 1848. A la page suivante, la phrase : « *Plus tard, au printemps, ils rencontrèrent M. de Faverges qui leur apprit l'expédition de Rome* » (p. 209) avance l'action du roman jusqu'en 1849. C'est cette même année que M. de Faverges est élu à l'Assemblée Législative et qu'un grand déjeuner a lieu au château pour célébrer ce succès. Or les élections eurent lieu réellement en mai 1849; et nous devrions être au moins en 1859-1860.

A la fin du chapitre VI, nous trouvons une nouvelle « date-repère » : *Madame Bordin entra. C'était le* 3 *décembre* 1851 » (p. 224). L'action racontée dans ce même chapitre se déroulerait donc, d'après Flaubert, en quatre ans, février 1848-décembre 1851. Mais si l'on observe que, *d'après nos calculs*, l'action, quand on plante à Chavignolles un arbre de la Liberté, aurait dû se passer non pas en 1848, mais en 1854, nous serons forcés d'admettre que la date *exacte* qu'il faut substituer à décembre 1851 est, par conséquent, décembre 1858. Bouvard et Pécuchet auraient alors 67 ans.

C'est à cet âge, si, jusqu'ici ma discussion est logique, qu'ils vont entreprendre leur expérience de l'amour (chapitre VII). On estimera peut-être qu'au point de vue d'un réalisme rigoureux, il y a là encore quelque invraisemblance. A s'en tenir aux dates indiquées par Flaubert lui-même, comme ils ont 47 ans lors de leur première rencontre, en 1838, ils en auraient maintenant d'après notre évaluation 60. Le chapitre VII est très court, et l'action rapidement conduite. On peut estimer qu'il n'excède pas la période décembre 1851-juillet ou août 1852 environ; ceci d'après quelques indications de saisons citées dans le texte : par exemple « *les bourgeons commencaient à s'ouvrir... elle se baissa pour cueillir des violettes* » p. 236; après quoi, chute de Pécuchet dans les bras de Mélie, sa maladie et sa douloureuse désillusion (p. 238-240). Je crois donc que le chapitre VII, avec la même rectification d'années que plus haut, doit se terminer sur l'année 1859, à peu près en son milieu.

Bouvard et Pécuchet se mettent alors à la gymnastique, qui les occupe *au moins* jusqu'à l'automne : « *L'automne venu ils se mirent à la gymnastique*

de chambre » (p. 242). Après la gymnastique, ils abordent les sciences occultes et tentent de guérir les malades — humains et animaux — par l'hypnose.

Une expérience tentée sur une vache a lieu au printemps : « *Les pommiers étaient en fleurs* » (p. 253). La séance de magnétisme dans leur jardin est ensuite décrite dans un paysage d'été: « *des oiseaux chantaient, l'odeur du gazon attiédi se roulait dans l'air; le soleil passait entre les branches; on marchait sur de la mousse* » (p. 255). Nous serions alors, d'après la chronologie de Flaubert, en mai ou juin 1853, d'après la nôtre en mai ou juin 1860. Les lectures et les expériences spirites des deux copistes sont nombreuses et vraisemblablement leur demandent beaucoup de temps (p. 255-262). Après l'occultisme, ils se tournent vers la magie (p. 263-270), puis abordent la philosophie proprement dite (p. 270-280); après des lectures considérables, ils se dégoûtent des philosophes. Le moins qu'on puisse supposer, pour la durée *vraisemblable* de telles études et des expériences qui les accompagnent, c'est me semble-t-il qu'elles remplissent la fin de l'année 1853 et les mois d'hiver de 1854 — d'après mon calcul 1860-1861. Ils reviennent ensuite aux études philosophiques (p. 286), se font sceptiques, puis anarchistes (p.287-288). Ils tiennent des discours subversifs qui irritent contre eux leurs concitoyens. Une indication de saison, p. 293 : « *Au milieu de l'été* », relative à un incident postérieur à cette crise de doute, semble ne pouvoir s'appliquer qu'à l'été de 1854 (= 1861). Le manque de croyances et de certitudes, résultat de leurs rêveries métaphysiques et d'une véritable indigestion de systèmes contradictoires, rend Bouvard et Pécuchet si malheureux qu'ils pensent au suicide. « *Le soir du* 24 *décembre* » [1854 = 1861] (p. 295) ils s'y décident; le tintement de la cloche qui appelle les fidèles à la messe de minuit les arrête à temps; ils assistent à la cérémonie et brusquement sentent « *comme une aurore se lever dans leur âme* » (p. 298). C'est la fin du chapitre VIII, dont l'action a commencé au milieu de 1852 (= 1859).

Le chapitre IX est rempli par le récit de la crise de mysticisme que subissent Bouvard et Pécuchet, de leurs pieuses lectures, de leur conversion et de leur retour aux pratiques du catholicisme. On voit passer successivement *le Vendredi-Saint* (p. 301), *le mois de Marie* (p. 305). Ils vont en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Délivrance (p. 306-312). C'est en été, pendant la saison chaude (p. 309). Ils y rencontrent leur ami Barberou ; et nous lisons : « *Barberou*, DEPUIS VINGT ANS, *avait enduré toutes sortes de fortunes* » (p. 310). Cette indication est à la fois une rectification chronologique, et un nouvel élément d'incertitude et de flottement, au point de vue du Réalisme de Flaubert. Ce Barberou est en effet la dernière personne que Bouvard ait approchée avant de quitter Paris pour Chavignolles (p. 22). Ils ne se sont jamais revus depuis. Or, ce départ ayant lieu en 1841, les « vingt ans » mentionnés ici situent le pèlerinage à N.-D. de la Délivrance, et la rencontre, en 1861. Cette date se rapprocherait beaucoup de juin ou juillet 1862 qui serait exactement,

SELON NOUS, la date vraie, réelle, si, depuis l'origine de cette discussion, aucune erreur n'a faussé notre calcul. L'écart qui était tout à l'heure de sept ans, se réduirait ici à un an. D'autre part si nous évaluons le temps écoulé sur la base des points de repère très sûrs de la révolution de 1848 et du coup d'État de 1851, (en essayant alors de concilier avec ceux-ci et entre eux les détails secondaires du récit qui fait suite à ces deux événements), nous sommes amenés à penser que le pèlerinage des copistes a eu lieu en 1855, — ce qui rétablirait l'écart de sept ans déjà constaté tout à l'heure. On voit combien augmente, à mesure qu'on pousse plus loin l'analyse, l'incertitude chronologique qui plane sur l'action de *Bouvard et Pécuchet*.

A cette même époque, Mme Bordin leur achète leur ferme (p. 313). Puis le récit continue jusqu'à l'hiver : « *Maintenant, ils y venaient* [au château de Faverges] *trois fois la semaine, vers cinq heures, en hiver, et la tasse de thé les réchauffait* » (p. 319). C'est alors l'hiver 1855-1856 (= 1862-1863). Le récit de ces visites et des discussions religieuses qui les accompagnent remplit les pages suivantes; une indication de saison se présente : « *C'était le soir, vers la fin d'août* » (p. 325). D'après le contexte, et logiquement, voici l'action du roman transportée au milieu de 1856 (=1863). Le récit se poursuit pendant plusieurs pages, sans aucune précision permettant d'en apprécier la durée. Puis, de nouveau, survient une « date-repère » très nette qui (dans la chronologie de Flaubert), nous fait franchir d'un seul bond trois années: « *C'était l'époque de la guerre d'Italie* » (p. 334); c'est donc à dire 1859, alors que nous pensions être en 1857, 1858 tout au plus; en tenant compte de l'écart de sept années précédemment constaté, en réalité 1864 ou 1865.

Très peu de temps après, — et la même année certainement, — Bouvard et Pécuchet se font confier la garde de deux enfants, Victor et Victorine (p. 337-346). Le chapitre X^e^ et dernier, consacré d'abord à la tentative pédagogique des copistes, commencerait ainsi avec l'année 1860, d'après Flaubert, — 1867 selon nos calculs. Les deux copistes auraient alors tout près de 76 ans.

Après la pédagogie proprement dite et leurs essais, probablement assez longs, pour instruire les deux enfants, Bouvard et Pécuchet s'occupent de phrénologie. Un an parait être ici, d'après le récit, le minimum nécessaire à ces efforts infructueux. Nous passons ainsi de 1860 à 1861 (= 1867 à 1868). Ce chapitre X ne contient d'ailleurs presque aucun détail susceptible de fournir une approximation : les mots « *par une nuit de janvier* » (p. 358) ne peuvent, à mon sens, se rapporter qu'à janvier 1861 (=1868). De même plus loin : « *on était au commencement d'avril* » (p. 363). Quelques lignes avant, la phrase « *que d'histoires depuis trois ans* » (p. 363) fait allusion au temps écoulé depuis que les deux amis se sont séparés de leur fermier Gorju, c'est-à-dire ont vendu leur ferme à Mme Bordin : événement qui remonterait ainsi à 1858 (=1865) tandis que nous l'avons attribué à l'année 1855 (=1862). Bouvard et Pécuchet

tentent d'inculquer à Victor et à sa sœur quelques notions de morale, de piété, d'art, de littérature, etc. Ils échouent devant les mauvais instincts des deux enfants (p. 367 et suivantes). Le temps nécessaire à ces tentatives d'éducation est évidemment fort long; les faits et les incidents abondent. Toutefois, rien encore ne permet dans le texte d'en évaluer la durée. Victor et Victorine, qui sont très jeunes quand les copistes les prennent en garde, (c'est-à-dire en 1860), grandissent, et atteignent tous deux l'âge de la puberté; on peut admettre que 8 ou 9 ans sont nécessaires à l'accomplissement de tout ce que contient le récit de Flaubert, jusqu'au moment ou Bouvard et Pécuchet imaginent de donner une conférence publique pour exposer leurs idées. La partie rédigée du chapitre X se termine sur cet incident. Encore ces 8 ou 9 ans me paraissent-ils bien n'être qu'un minimum indispensable. Nous parviendrions ainsi, d'après la chronologie de Flaubert, à 1868 ou 1869. On peut observer d'ailleurs que les idées réformistes des deux copistes et leurs tendances libérales et révolutionnaires, très nettes dans le plan qui termine le chapitre X, correspondent assez à ce qu'était en effet l'état de l'opinion dans beaucoup de régions, un ou deux ans avant la fin de l'Empire.

Je ne crois pas que Flaubert ait pensé conduire son roman au delà de 1870. Aucune allusion n'est faite à la guerre, même dans le sommaire de la partie inachevée; et certainement cet événement aurait eu, sur Bouvard et Pécuchet, une répercussion que le romancier aurait signalée.

On peut en définitive admettre que DANS LA RÉALITÉ IMAGINÉE PAR FLAUBERT, 1869 marque le terme extrême de l'action dont il a lui-même fixé le début en 1839 par une date certaine. Trente ans auraient donc été nécessaires, d'après sa propre vision, à l'accomplissement de tout ce que contient le roman. Il suffit de relire d'un bout à l'autre *Bouvard et Pécuchet* pour se rendre compte que ce chiffre approximatif de 30 ans auquel nous arrivons, non seulement n'est pas excessif, mais constitue même, dans la limite *vraisemblable* des forces humaines, un strict minimum. Je veux dire par là qu'*en réalité, dans la vie*, il faudrait probablement bien davantage pour faire tout ce que font Bouvard et Pécuchet, apprendre tout ce qu'ils apprennent, même superficiellement, lire tout ce qu'ils lisent, éprouver tout ce qu'ils éprouvent, penser et discuter tout ce qu'ils discutent. Le calcul d'approximation que j'ai poursuivi parallèlement à celui qui s'en tient aux « dates-repères » de Flaubert, donne un chiffre plus élevé : d'après cette évaluation en effet, l'action du roman se prolongerait jusqu'en 1877 environ, c'est-à-dire occuperait trente-huit années. Dans cette hypothèse, les deux copistes, qui ont 47 ans au début du roman, en auraient 85 quand ils se remettent à copier.

Il y aurait là une invraisemblance évidente qui tranche la question. Toutefois elle n'est guère moindre dans l'hypothèse où l'action du roman se dénoue en 1869, ce qui donne à Bouvard et à Pécuchet 77 ans. On remar-

quera d'ailleurs qu'à une seule exception près, nulle part il n'est fait allusion à l'âge des copistes, aux approches ressenties de la vieillesse, ni aux infirmités possibles. Ils ont environ 61 ans (68 ans) quand ils se mettent de la gymnastique; et à la fin du roman, au dernier chapitre, ils se montrent encore très jeunes, au moins d'intentions (p. 364). Sur ce point, l'Art réaliste de Flaubert se révèle une fois de plus en défaut. Ce n'est qu'un détail, dans la conception d'un ensemble aussi formidable, d'une matière aussi vaste, aussi touffue, que l'est *Bouvard et Pécuchet*. Mais de tels détails n'ont pas été négligés dans *Madame Bovary;* on constaterait sans peine qu'ils ne l'ont pas été non plus dans l'*Education sentimentale*.

En terminant cette discussion, je veux m'excuser à nouveau de l'avoir faite aussi longue, aussi ingrate. A dire vrai, en commençant cette enquête, je ne pensais pas être entraîné à disséquer d'aussi près le récit de Flaubert, ni que l'analyse m'amènerait à tant de redites, inévitables pour la clarté de la démonstration. On estimera peut-être que les résultats obtenus atténuent, dans une certaine mesure, ce que leur recherche offre de trop laborieux. Il n'est pas inutile, avant de conclure, de les grouper et de les résumer.

Leur principal intérêt, c'est d'être, pour ce roman de Flaubert, très opposés à ceux que M. Bovet a constatés en étudiant, d'une manière analogue, son premier livre. Le Réalisme du Maître, dans *Bouvard et Pécuchet*, apparaît partout d'une précision beaucoup moins rigoureuse, moins solide, moins parfaite. Au point de vue chronologique, en particulier, il est certain qu'il n'a pas conçu *sa réalité*, ni dans l'ensemble ni dans les détails, avec le soin minutieux et méticuleux qui domine sa vision de la *réalité* dans l'histoire d'Emma. La substruction des faits matériels demeure souvent confuse, d'une complexité déconcertante. Les incidents de transition (j'en ai donné tout à l'heure quelques exemples, que j'aurais pu sans peine multiplier, et on en trouvera d'autres relevés dans la suite de ce travail), sont assurément habiles et heureusement inventés; mais ils semblent parfois artificiels, en ce sens qu'ils se surajoutent aux événements antérieurs bien plutôt qu'ils n'en dérivent par un lien nécessaire de cause à effet. Le plan de *Bouvard* n'a pas cette logique implacable, fatale, qui constitue la beauté architecturale de *Madame Bovary*. Depuis la première rencontre des deux Bonshommes sur le boulevard Bourdon, jusqu'au moment où ils reprennent leur ancienne occupation de copistes, une période de durée assez incertaine s'écoule, trente ans, peut-être trente-huit. On hésite à choisir entre ces deux chiffres; et dans cet intervalle, ni les saisons, ni même les années ne se succèdent avec une rigueur

absolue. Pour tout dire, seul, le point de départ de l'action, été de 1838, reste acquis avec certitude; mais à mesure qu'elle progresse, des contradictions surgissent, se renouvellent et le vague apparaît. De temps à autre, en suivant le texte, on trouve cependant une date complète, la mention d'un événement bien défini auquel il est facile d'attribuer un millésime. On dirait que Flaubert, en indiquant ces jalons, a eu chaque fois l'intention de rassurer la marche hésitante de son lecteur, de le remettre dans le droit chemin. Or, précisément, ces indications sont beaucoup plus troublantes qu'utiles, et augmentent la confusion, puisqu'il est difficile, quand on y regarde de près, de les concilier entre elles, de les mettre d'accord avec les détails secondaires du récit qui les encadrent, et puisqu'elles ont surtout pour effet de traduire à nos yeux des invraisemblances et des impossibilités. L'une des plus sensibles est relative à l'âge des deux copistes : Flaubert a tenu à le fixer au début de son livre; ensuite, à propos de Pécuchet, il donne une précision nouvelle ; or celle-ci n'est déjà plus d'accord avec l'indication primitive; si nous considérons enfin la période de trente ou trente-huit ans pendant laquelle se prolonge l'action, nous aboutissons à une invraisemblance plus grande, Bouvard et Pécuchet devant atteindre un âge aussi avancé sans que leur activité physique ou intellectuelle se ralentisse un seul instant, sans que leurs forces les trahissent. Cependant, durant cette même période de temps, aucun changement ne se produit non plus parmi le groupe des personnages secondaires du roman ; les comparses qui assistent au dénouement sont les mêmes que ceux de l'exorde : personne ne meurt, personne ne quitte le pays, — ce qui *dans la réalité vraie de la vie*, est assez peu fréquent pour un tel intervalle.

Peut-on expliquer ces flottements, ces contradictions et ces invraisemblances, comme M. Bovet a expliqué les « erreurs » de *Madame Bovary?* Si nous avions sous les yeux le dossier autographe de *Bouvard*, peut-être y découvririons-nous la preuve de contaminations successives qui auraient fini par laisser leur trace dans le scénario définitif. Mais ce moyen de contrôle nous échappe. Il n'est pas impossible que la *vision* de Flaubert ait évolué, et que la réalité imaginée et décrite par lui en dernier lieu garde, surtout par sa chronologie faussée, la marque de cette évolution (1). On peut être

(1) Les manuscrits de *Bouvard et Pécuchet*, brouillons, notes, scénarios, et l' *Album* dont nous parlerons plus loin, ont été donnés à la Bibliothèque de Rouen par Mme Franklin-Grout en mai 1914. Les brouillons et scénarios, à eux seuls, représentent *onze mille* feuillets non

tenté aussi de ne voir, dans les cas relevés par nous, que de simples négligences, des moments d'inattention de Flaubert; mais l'exemple de *Madame Bovary* est là pour prouver au contraire jusqu'à quel point son Réalisme peut être minutieux et rigoureux, quand il l'a voulu ainsi. Je crois justement qu'ici il ne l'a pas voulu, et l'explication des « erreurs » de *Bouvard et Pécuchet* n'est pas, comme pour celles de *Madame Bovary*, de nature psychologique et esthétique ; elle tient bien plutôt à la différence du genre de ces deux livres, si éloignés d'appartenir à la même conception artistique qu'il n'y a pour ainsi dire entre eux aucune commune mesure.

M. Anatole France a écrit de Flaubert qu'il avait été « le géant au bon dos, le grand Christophe qui, s'appuyant péniblement sur un chêne déraciné, passa la littérature de la rive romantique à la rive naturaliste, sans se douter de ce qu'il portait, d'où il venait et où il allait » (1). L'image est jolie, mais assez inexacte. Il s'en doutait si bien, que nous devons probablement *Madame Bovary* à la conscience claire qu'il eût des tendances naturelles de son caractère et des formes instinctives de son génie, — s'il est vrai, (comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs) que *Madame Bovary* a été un exercice utile auquel il a voulu résolument se condamner. Toutefois, le jugement de M. Anatole France correspond bien aux deux groupes assez nettement tranchés de romans qu'on se plaît souvent à distinguer dans l'œuvre entier de Flaubert, les uns d'une couleur et d'une tonalité générale romantiques, comme *Salammbô*, *Hérodias*, *Saint-Julien*; les autres relevant d'une inspiration plus manifestement naturaliste: *Madame Bovary*, *l'Education sentimentale* et *Un cœur simple* en sont les types. A ce point de vue, *Bouvard et Pécuchet* appartient certainement à la même « rive » littéraire que ceux-ci. Mais il est nécessaire d'ajouter que ce livre, s'il provient d'une conception d'art naturaliste, a surtout un caractère symbolique très accusé. Il exprime non pas, comme *Madame Bovary*, la « vision artistique » d'une Réalité *plus vraie que la vie réelle*, mais la pensée synthétique et philosophique de Flaubert, sa vision critique et ironique du champ immense où se joue l'activité intellectuelle et réfléchie de l'homme.

A ce titre, on comprend que l'encadrement extérieur de cette vision, le décor « réel » dans lequel elle se développe et s'affirme, n'avait, pour ainsi

paginés, et il y a *soixante* dossiers de notes et documents. Ce formidable ensemble ne pourra être consulté que quand les œuvres de Flaubert tomberont dans le domaine public.

(1) *La vie littéraire*, 3e série.

dire, qu'une importance très secondaire. L'essentiel, c'était cette pensée philosophique elle-même représentée et traduite, comme sur la scène d'un théâtre, par les gestes et les gambades comiques de Bouvard et de Pécuchet. Qu'importe l'âge vraisemblable des acteurs, le temps que dure la comédie, son exacte division en scènes et actes plus ou moins inégaux, si tout ce qui compte et doit subsister tient dans les paroles générales qu'ils prononcent, et surtout dans la conclusion dernière de leurs mésaventures, dans le mot de le fin : « *Tout leur a craqué dans la main... Copier comme autrefois* » ? Pour passer cette revue de toutes les sciences et de toutes les occupations humaines, pour trouver le temps de mimer, de la première page à la dernière, cette « *encyclopédie traitée en farce* », (et en farce amère), faut-il dix ans, ou vingt, ou cinquante ? Il ne nous soucie pas beaucoup de le savoir, et je crois que Flaubert lui-même, s'il se l'est demandé, ne s'en souciait guère davantage. La chronologie, élément fondamental (comme la topographie des lieux d'ailleurs) dans sa vision d'une réalité vécue, devait passer tout à fait au second plan dans la genèse d'un exposé critique de systèmes et d'idées. Il a cité des dates dans *Bouvard et Pécuchet ;* mais il l'a fait, semble-t-il, un peu au hasard, sans vérifier si elles étaient d'accord avec le reste de son récit, si elles s'appliquaient, d'une façon plausible, au contexte des autres événements racontés. Est-ce la cérémonie de la plantation d'un arbre de la Liberté ou la description d'une petite émeute campagnarde qui est l'essentiel du chapitre qu'il situe lui-même en 1848 ? Non, sans doute, mais bien le bouillonnement des rêveries sociales qui, à cette même époque précise, fermentaient et germaient dans les cerveaux français, et qui reflétées, par ses deux copistes, vont lui permettre de résumer en quelques pages, bourrées d'incidents divers et irréels, trois ou quatre années de l'histoire politique et économique de notre pays. Février 1848 ou décembre 1851 ne sont donc pas ici deux « dates », au sens mathématique et rigoureusement réaliste qu'on est tenté de leur attribuer d'abord, mais deux *notations symboliques* se référant au mouvement contemporain des esprits et de l'opinion en France. De même pour justifier le réveil de la foi religieuse chez Bouvard et chez Pécuchet, c'est-à-dire pour se ménager une transition vraisemblable entre l'examen critique des systèmes métaphysiques et celui des dogmes et des pratiques du catholicisme, il fallait à Flaubert un fait susceptible d'émouvoir le mysticisme sentimental de ses héros. Il a choisi la messe de minuit du 24 décembre. Mais, à cette date précise, il n'a ajouté aucun millésime. C'est nous

qui avons eu la curiosité indiscrète de nous demander de quelle année il pouvait bien être question. Et je serais assez surpris que lui-même, si on lui avait posé l'interrogation, ait été du premier coup en mesure d'y répondre d'après son plan.

En résumé, je crois que juger *Bouvard et Pécuchet* du même point de vue que M. Bovet a jugé *Madame Bovary* serait se méprendre sur les véritables intentions de Flaubert et sur la conception d'art à laquelle il a obéi en écrivant ce livre. Son Réalisme y présente des imperfections bien autrement graves que n'en comporte le récit des aventures d'Emma, et par contre n'a pas les mêmes qualités de netteté et de vérité immédiate. Une enquête du même ordre que celle de M. Bovet, au moins quant à la chronologie de l'œuvre, méritait d'être tentée. Tant bien que mal j'ai essayé de la pousser jusqu'à ses résultats les moins arbitraires. Mais elle ne pouvait pas conduire à des conclusions du même ordre, car il n'y avait pas de point de comparaison solide entre le récit d'une crise passionnelle et sentimentale, un roman fondé sur l'observation psychologique et retraçant l'évolution d'un caractère, les mœurs d'un milieu déterminé, la progression fatale d'une destinée, — et la synthèse philosophique et critique des idées contradictoires qui se partagent l'esprit humain. On peut admirer plus ou moins *Bouvard et Pécuchet*, et, dans l'ordre de ses préférences personnelles, le classer avant ou après telle autre œuvre naturaliste de Flaubert. Mais lui reprocher comme un défaut d'Art les flottements et les incertitudes de sa chronologie, le Réalisme imprécis de ses paysages ou de sa topographie, serait avouer, me semble-t-il, qu'on comprend mal sa valeur véritable et prêter à l'auteur une conception qu'il n'a probablement jamais eue en le composant.

CHAPITRE IV

LA QUESTION DES ORIGINES ET LA QUESTION DES SOURCES DOCUMENTAIRES DANS *BOUVARD ET PÉCUCHET*

Le problème des *sources livresques et documentaires* de *Bouvard et Pécuchet* n'est pas tout à fait le même que celui des *origines* proprement dites du roman, et ne doit pas être confondu avec lui. Leur valeur et leur intérêt ne sont pas du même ordre, les procédés de discussion par lesquels on peut tenter de les résoudre, diffèrent. Le problème des *origines* pose les questions suivantes : où Flaubert a-t-il pris le thème, le sujet, de son livre ? l'a-t-il tout entier sorti de son cerveau, conçu sans le secours d'aucun apport étranger ? est-ce une création spontanée, ne ressortissant que du travail de son imagination, c'est-à-dire de son génie ? l'a-t-il au contraire emprunté à la réalité extérieure, à la vie ? A-t-il connu, soit par lui-même, soit par un témoin, quelque histoire analogue d'un ou de deux Bonshommes qui, ayant fait un petit héritage, se retirent à la campagne, essaient, par mille tentatives malheureuses, de goûter les joies intellectuelles qui leur ont été jusqu'alors interdites, les plaisirs de l'activité et des sens qu'ils ignorent, les avantages matériels d'une aisance nouvelle pour eux — mais échouent partout, et, en fin de compte, désabusés, sceptiques, ne sachant plus où rencontrer le bonheur, reprennent leur ancien et machinal métier de copistes ? Peut-être d'ailleurs l'une ou l'autre de ces hypothèses extrêmes ne fournit-elle pas, à elle seule, toute la solution cherchée. Flaubert aurait pu, par exemple, trouver son point de départ dans un fait réel dont une enquête approfondie permettrait de reconstituer et de vérifier les éléments authentiques; puis, avec son talent de romancier, il aurait ensuite modifié plus ou moins ces éléments vrais, les aurait organisés autrement qu'ils ne l'ont été dans la réalité; il aurait brodé sur son canevas, pour transformer le récit d'un incident banal en œuvre d'art. Ou bien encore, dans ses grandes lignes, peut-être a-t-il emprunté le sujet de son livre à quelque écrivain qui avant lui l'avait déjà ébauché ? il s'agirait dès lors d'examiner dans quelle mesure et pour quelles raisons esthétiques il l'a autrement traité

et développé, quelle est la part propre à chacun dans l'invention et la combinaison des diverses péripéties de l'intrigue, et quelle pensée son devancier et lui-même se sont proposés d'exprimer en racontant tour à tour, sous une forme littéraire différente, une même série, ou une série similaire, d'événements réels ou fictifs. Nous sommes ici dans le domaine des suppositions possibles *a priori*. C'est la discussion plus ou moins complexe de ces diverses questions qui constitue ce que j'appelle, en bloc, le problème des *origines* du roman. Elles se mêlent souvent et chevauchent les unes sur les autres. Quelle que soit la solution définitive à laquelle on doit aboutir, une telle discussion n'a qu'un but : préciser et éclairer notre connaissance de l'œuvre, en nous permettant de pénétrer plus avant dans la pensée de l'auteur, en nous faisant mieux apprécier ses intentions et la nature de son travail créateur.

Le problème des origines s'est posé d'une façon très nette et typique pour *Madame Bovary*. Il est aujourd'hui résolu par des enquêtes comme celles de MM. Georges Rocher, Emile Deshayes, Raoul Brunon, Georges Dubosc, Charles Lefèbvre, etc., qui ont eu pour objet de reconstituer, dans sa réalité vraie, authentique, le « fait-divers Delamarre » d'où est parti Flaubert, d'identifier tous les personnages du livre, de fixer la topographie des lieux où se déroule l'action. Une étude entreprise d'un point de vue fort différent, comme celle de M. Bovet, dont j'ai parlé tout à l'heure, complète et achève la démonstration. Non seulement on sait aujourd'hui à quelle *réalité vraie* Flaubert a emprunté l'histoire d'Emma Bovary, mais on sait en outre comment il a *interprété cette réalité en la transcrivant* sous forme de vision d'art. Pour *Bouvard et Pécuchet*, le problème ne se présente pas du tout de la même manière, et sa solution est beaucoup moins avancée.

Dans un article de la *Revue de Paris* du 15 août 1912 (1), j'ai signalé l'analogie curieuse qui existe entre le sujet de *Bouvard*, réduit à sa charpente essentielle, et le sujet d'une nouvelle intitulée *Les Deux Greffiers*, publiée par le publiciste Maurice, le 14 avril 1841, dans la *Gazette des Tribunaux*, reproduite le mois suivant dans le *Journal des Journaux*, reprise enfin le 7 février 1858 par l'*Audience*. Ce dernier périodique, à la fois littéraire et juridique, était dirigé à l'époque par un ami de Flaubert et de Bouilhet, nommé Eugène Delattre. Flaubert a-t-il connu *Les Deux Greffiers* de Maurice ? Il y a, certes, des présomptions sérieuses pour le croire, mais

(1) *Les ancêtres de Bouvard et Pécuchet*. Reproduit au tome II (chap. VIII) de *Autour de Flaubert*.

rien n'autorise cependant une affirmation décisive. Les ressemblances frappantes des deux récits ne constituent pas des preuves formelles; tout au plus des coïncidences remarquables et amusantes. Le Maître doit-il une partie de son inspiration, ou, si l'on veut, le germe de celle-ci, à l'obscur journaliste collaborateur de l'*Audience?* La supposition n'est pas absurde, mais on ne saurait dire davantage (1). Même si cette conjecture venait à être positivement vérifiée, il resterait encore à savoir si Maurice lui-même avait emprunté *à la réalité vécue* les personnages de sa nouvelle et les principales péripéties de son sujet; j'ai dit plus haut qu'à mon sens une telle hypothèse restait invraisemblable; admettre que Flaubert soit redevable de son sujet à Maurice, c'est seulement reculer d'un échelon la difficulté. On voit donc que les conditions dans lesquelles le problème se pose sont entièrement différentes de celles dans lesquelles il s'énonce à propos de *Madame Bovary*, où le doute n'est pas possible.

Mais alors intervient, comme une nuance et un complément, le problème des *sources livresques et documentaires* du roman. Sur une donnée empruntée à autrui ou purement imaginaire, il a composé le livre formidable que l'on sait. De quels matériaux s'est-il servi pour l'écrire? Peut-on retrouver les textes, les citations exactes à l'aide desquelles il s'est amusé à bâtir cette critique amère des résultats auxquels peut parvenir l'intelligence humaine? Car, sur ce point au moins, la comparaison de son œuvre avec la nouvelle de Maurice donne un résultat net: à supposer même que l'apparente similitude de l'idée développée dans celle-ci et dans le roman signifie quelque chose, quant aux origines de *Bouvard*, il est certain que Flaubert ne doit aux *Deux Greffiers* aucun des éléments de l'érudition livresque qui s'étale à chaque page de son livre. Dès lors, on est en droit de se demander : où a-t-il trouvé ceci ou cela? Auprès de qui s'est-il documenté pour tel détail, telle idée mise dans la bouche de ses héros? Quels ouvrages, d'auteurs qu'il désigne d'ailleurs, contiennent en réalité les balourdises que ses copistes s'empressent de retenir comme des vérités premières? Éclairées par le contexte, sont-ce bien toujours d'ailleurs des balourdises, ou simplement des banalités et des truismes? En transcrivant et en interprétant, Flaubert ne fausse-t-il pas le caractère de ce qu'il cite? N'a-t-il pas quelquefois dénaturé et exagéré dans

(1) J'ajoute que, depuis 1912, j'ai eu en mains toute la correspondance de Boulhet à Delattre, et plusieurs lettres de Flaubert à ce dernier ; également, d'autres documents provenant des papiers de Delattre. Il n'y est nulle part question de la nouvelle de Maurice.

le sens burlesque ? Le comique de son roman reste-t-il partout impartial ? A-t-il toujours très exactement compris ? — Pour répondre à ces diverses questions, on voit qu'il est nécessaire de vérifier tout d'abord si tous les livres dont se repaît la curiosité naïve et impatiente des deux Bonshommes existent, d'en dresser la liste bibliographique permettant de se reporter au texte original, pour le conférer ensuite avec le passage incriminé du roman. De ces rapprochements se dégageront peut-être des indications intéressantes quant aux procédés d'art du Maître et à la méthode de son érudition.

On observera que des questions analogues ne se posent pas à propos de *Madame Bovary*, où l'érudition proprement dite est nulle. Au contraire, si nous examinions *la Tentation de Saint-Antoine*, ou *Saint-Julien l'Hospitalier*, par exemple, le problème resterait le même, il se dédoublerait également, et la nuance apparaîtrait encore plus tranchée entre la discussion des *origines réelles* de l'un ou l'autre ouvrage, et celle de ses *sources documentaires*. Flaubert a pris soin de nous dire que l'idée première d'écrire une *Tentation de Saint-Antoine* lui vint en 1845, à Gênes, en contemplant un tableau de Breughel l'ancien ; celle de *Saint-Julien* lui fut inspirée par un vitrail de la cathédrale de Rouen, — et peut-être aussi par une verrière de la petite église de Guérande, visitée en 1847 (1). Le point de départ est donc ici acquis avec une absolue certitude ; le thème lui a été fourni, *dans la réalité*, par une rencontre de hasard, par un spectacle familier ; il n'a fait que broder ensuite sur un canevas qui, primitivement, n'était pas une création spontanée de son génie, — qui, pour mieux dire, n'avait rien d'inventé. Voilà pour les origines. Comment, ensuite, est-il parvenu à édifier cette magnifique reconstitution exégétique et historique de la Société chrétienne au IVe siècle ? Quels documents lui ont fourni, pour l'époque féodale, ces détails précis du costume, des mœurs, des pratiques de la vénerie ? C'est une toute

(1) « J'ai vu à Gênes un tableau de Breughel représentant la Tentation de Saint-Antoine qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la Tentation de Saint-Antoine ; mais cela demanderait un autre gaillard que moi. » (*Corresp.* I, 162 ; à Le Poittevin, 13 mai 1845.) — Cf. *Notes de voyage*, I, 36-37, la description du tableau. — Pour *Saint-Julien*, se rappeler la dernière phrase du conte, et la lettre (*Corresp.* IV, 319) qu'il adresse le 16 février 1879 à l'éditeur Charpentier : « Je désirais mettre à la suite de *Saint-Julien* le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois, rien de plus ; et cette illustration me plaisait précisément parce que ce n'était pas une illustration, mais un document historique. En comparant l'image au texte, on se serait dit : Je n'y comprends rien ! comment a-t-il tiré ceci de cela ? »

autre affaire, dont la solution ne dépend pas de la réponse précédemment formulée. Pour l'obtenir, il est nécessaire de dépouiller ses notes, sa *Correspondance*, de rechercher quelles lectures il a faites à l'époque où il écrit l'un et l'autre des deux ouvrages considérés, de deviner même, au besoin, parmi les volumes qu'il garda toute sa vie comme livres de chevet, celui ou ceux dont il pouvait revendiquer l'autorité, pour tel ou tel point particulier de son érudition. En d'autres termes, pour *Saint-Julien* aussi bien que pour la *Tentation*, *Salammbô* ou *Hérodias*, il faut, si l'on veut être complet, même lorsqu'on connaît avec certitude le fait qui a donné naissance à l'un de ces livres, le document iconographique ou littéraire qui lui en a inspiré l'idée initiale, établir en outre ce que, dans les travaux scientifiques, (et en particulier dans les thèses de doctorat modernes), on appelle généralement une « bibliographie des ouvrages consultés et utilisés ». Un tel travail s'ajoute logiquement a l'étude critique d'une œuvre dont, par ailleurs, on a déterminé déjà l'origine et la genèse (1).

D'une façon générale, quel que soit le roman de Flaubert que l'on envisage, il convient de distinguer entre le thème proprement dit, — le sujet réduit à ses grandes lignes, l'idée offrant matière à des développements plus ou moins variés — et les détails du récit. On doit s'efforcer d'expliquer d'abord *comment et pourquoi* le sujet a été *conçu*, ensuite de justifier et de contrôler les éléments littéraires, historiques ou scientifiques, d'*exécution*. La réponse à la première partie du problème est généralement simple et rapide. Elle tient souvent dans une anecdote biographique, dans un fait divers, ou un souvenir noté sur un journal de route, comme pour *Madame Bovary* et la *Tentation*, voire dans une hypothèse plausible, comme pour *Bouvard et Pécuchet*. Au contraire, le problème des sources documentaires et la vérification des matériaux livresques examine l'œuvre de beaucoup plus près ; il est fait pour renseigner sur la solidité de sa structure. Discuter ce problème, c'est se proposer de contrôler l'exactitude des broderies et des arabesques qui décorent la trame de l'étoffe de façon à y discerner ce qui est croquis fidèle, caricature ou pure invention. C'est surtout entreprendre de démontrer,

(1) Une étude complète des sources documentaires de la *Tentation*, de *Saint Julien* et d'*Hérodias*, reste à faire. Pour *Salammbô*, elle a été amorcée d'abord par M. Georges Doublet : *La Composition de Salammbô d'après la Correspondance de Flaubert* (Toulouse, 1894. Chapitre V), puis par M. F.-A. Blossom (même titre, Baltimore, 1914), par MM. P.-B. Fay et A. Coleman dans l'ouvrage signalé au précédent chapitre ; en dernier lieu enfin achevée et complétée par M. Benedetto (cf. supra, p. 59).

par des exemples concrets, comment travaille Flaubert, comment il tire parti des matériaux offerts à ses investigations, comment il les modifie et les transforme au besoin, pour traduire en style, — c'est-à-dire en expressions d'art — des données généralement arides, ou insignifiantes par elles-mêmes, ou prolixes, ou contradictoires. Par là se révèlent les procédés de son Art, les ressources de son érudition, ce qui doit permettre de reconstituer sur des bases précises l'effort de son imagination et de sa réflexion. Une étude de ce genre, toute ingrate qu'elle paraisse, peut donc, même limitée à *Bouvard*, apporter une contribution utile à la critique générale de l'esthétique de Flaubert (1).

Il a écrit, dans sa *Correspondance* : « L'Art, plus il ira, sera scientifique. — La littérature prendra, de plus en plus, les allures de la science. — Le grand Art est scientifique. » Il l'entendait sans doute d'une façon très large. De telles formules mettent en cause aussi bien le principe de l'impersonnalité de l'œuvre que celui de l'impassibilité de l'artiste ; elles expriment à la fois le caractère de généralité et d'universalité que doit revêtir l'œuvre d'art — (« l'art n'étant pas fait pour peindre des exceptions ») — et son indifférence absolue par rapport aux règles courantes de la morale, aux postulats de la sociologie, aux ambitions de la politique. Elles marquent la soumission nécessaire de l'écrivain à une réalité objective non pas *sentie*, mais *imaginée ;* elles interdisent par suite au pur artiste de conclure. Suivant la nature particulière et le genre propre du livre qu'il écrit, l'Art scientifique de Flaubert se dirige alternativement d'après l'un ou l'autre de ces principes, qui en assurent la méthode. Dans des romans ayant, comme *Salammbô* et *Hérodias*, le caractère indiscutable d'être des essais de reconstitution historique, sa préoccupation scientifique se manifestera par une documentation archéologique considérable, propre à faciliter la divination des détails « saillants et probables » grâce auxquels il espère animer et faire vivre, devant le lecteur, sa propre représentation du passé. Dans des livres comme la *Tentation*,

(1) L'intérêt du problème des sources documentaires d'une œuvre d'art apparaît clairement dans la magistrale édition que M. Paul Berret a publiée récemment de la *Légende des Siècles* (*Collection des grands écrivains de la France*, Hachette, 1920. 2 vol. in-8°). L'érudition de Victor Hugo y est passée au crible, et les résultats de cette enquête sont des plus instructifs. — Voir aussi la thèse de doctorat de M. Berret : *Le Moyen âge européen dans la Légende des siècles et les Sources de Victor Hugo* (Paris, H. Paulin, 1911), et un article du même auteur : *Les Comprachicos et la mutilation de Gwynplaine dans « l'Homme qui rit » ; étude de sources* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-décembre 1914).

comme *Saint-Julien*, qui sont des « légendes » où l'imagination plastique et le lyrisme de l'auteur peuvent se réserver une part plus large, la documentation esthétique, archéologique et historique, intervient encore pour fournir une base fixe à la beauté de l'œuvre et contenir, dans les limites du vraisemblable, les fantaisies de son invention, les écarts possibles de sa vision poétique. Dans un livre comme l'*Education sentimentale* qui, tout en racontant une aventure romanesque imaginaire (au moins dans l'ensemble, et le personnage de Mme Arnoux mis à part), veut en même temps retracer le tableau moral de la société française aux environs de 1848, — où il se propose d'écrire à la fois une page d'analyse psychologique et un chapitre d'histoire contemporaine, — Flaubert s'entourera, avec plus de soins encore, de tous les renseignements authentiques nécessaires; il dépouillera les journaux, les périodiques, les tracts, les mémoires du temps; il y notera des nuances d'opinions et de sentiments, choisira des incidents caractéristiques et vrais, et tout cela sans que son récit trahisse l'érudition, n'alléguant rien dont il ne puisse, au besoin, fournir les preuves. Dans un roman comme *Bouvard et Pécuchet*, qui prétend être une « encyclopédie critique en farce » (1), il est évident que l'abondance et l'exactitude de la documentation livresque prendra encore plus d'importance.

Le problème des sources présente donc, à propos de *Bouvard*, un intérêt et une netteté qu'il n'offre pas ailleurs au même degré. C'est d'ailleurs le seul de ses romans où Flaubert ait nommé, et cité, les auteurs par lui consultés — sous le masque de ses deux copistes. A aucune autre époque de sa vie que celle comprise entre 1870 et 1880, sa *Correspondance* n'est plus riche en renseignements bibliographiques, en indications de documents utilisés : à sa nièce, à George Sand, à Mme des Genettes, à tous ceux auxquels il écrit presque chaque jour, il parle de ses lectures et des opinions qu'elles lui suggèrent. A peine a-t-il arrêté son sujet qu'il prévoit déjà l'énorme labeur documentaire qu'il va lui demander. « Comme je vais, écrit-il à George Sand, commencer un bouquin qui exigera de moi de grandes lectures et que je ne veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais ? » (2). Aussitôt après son retour de Bagnères-de-Luchon, où il avait accompagné sa nièce malade, c'est-à-dire en août-septembre 1872, il entreprend en effet ses lectures.

(1) *Corresp.* IV, 122 (à Mme des Genettes, 19 août [1872]).
(2) *Corresp.* IV, 118 (12 juillet 1872).

Il y revient dans presque toutes ses lettres, et les qualifie volontiers d'« immenses », de « colossales » (1). Les chiffres qu'il indique sont des plus suggestifs; en un mois, en février ou mars 1873, tout en composant le premier acte du *Sexe Faible*, il lit, pour *Bouvard et Pécuchet*, vingt volumes (2). Il avoue en avoir « avalé » 194, du 20 septembre 1872 au 4 août 1873 : « Et dans tous, ajoute-t-il, j'ai relevé des notes; de plus, j'ai écrit une comédie et fait le plan d'une autre. Ce n'est pas l'année d'un paresseux ! » (3). Un an plus tard, il en est à 294; et cependant il a achevé et fait représenter, dans l'intervalle, le *Candidat*, et publié *Saint-Antoine* (4). En 1880, à la veille de commencer le dernier chapitre de son roman, il écrit enfin à Mme des Genettes : « Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux Bonshommes ? à *plus de* 1500! Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur, et tout cela ou rien, c'est la même chose ! Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant; de cela, je suis sûr ! » (5).

Flaubert n'aimait pas se vanter; on peut tenir pour exact, à quelques unités près, ce chiffre formidable. Ni *Salammbô*, ni la *Tentation*, ne représentent un effort de documentation comparable. Est-il possible, est-il même légitime, d'espérer dresser une liste même approximative de ces 1500 volumes ? l'entreprise serait à peine réalisable si l'on pouvait consulter les dossiers conservés à la Bibliothèque de Rouen (6) ; ils contiennent vraisemblablement un grand nombre de références précises. Mais cet élément d'information fait défaut. Au surplus, je crois qu'une telle liste bibliographique ne serait pas d'un intérêt partout égal pour une étude critique de *Bouvard et Pécuchet*. Il est probable, en effet, que si Flaubert a lu et annoté tous ces ouvrages, tous ne lui ont pas servi au même titre pour son roman. Ceux qui ont l'habitude des travaux de pure érudition savent combien de fois, séduits par l'appât d'un titre prometteur, ils ont, sans profit, perdu des heures ou des journées entières en des recherches creuses. Or *Bouvard et Pécuchet*, conçu comme une « encyclopédie critique », est à sa manière une œuvre d'éru-

(1) *Corresp.* IV, 127 (août 1872; à Mme des Genettes) et 173 (4 août 1873; à la même).

(2) *Ibid.* IV, 155 (à Mme des Genettes).

(3) *Ibid.* IV, 173 (4 août 1873; à Mme des Genettes).

(4) *Ibid.* IV, 211 (vers juin 1874; à la même).

(5) *Ibid.* IV, 410 (févier 1880). — Ce chiffre de 1500 volumes est confirmé dans une lettre à Maupassant de mars ou avril 1880 (*Ibid*, p. 410).

(6) Voir ci-dessus, page 86, note 1.

dition en même temps qu'un roman; pareille mésaventure n'a pas été épargnée probablement à Flaubert.

Le chiffre cité par la *Correspondance* ne doit donc être retenu que comme l'indication du prodigieux travail documentaire que lui a coûté son livre. Il reste à dire brièvement par quels procédés d'investigations on pourrait s'ingénier à reconstituer une bibliographie de *Bouvard*.

Des documents de nature différente, mais tous également sûrs, en fourniraient les éléments : c'est d'abord le roman lui-même. Flaubert nomme un grand nombre d'auteurs, de savants, que lisent ses copistes, sur l'autorité desquels ils s'appuient pour poursuivre sans relâche leurs expériences malheureuses, — et dans les œuvres desquels ils ne découvrent que contradictions, obscurités ou erreurs grossières. Il est évident que les lectures attribuées par Flaubert à ses héros sont ses propres lectures; ils n'ont pas d'autre érudition que la sienne. Toutefois, le texte de *Bouvard* ne cite pas toujours, d'une façon complète, le titre de l'ouvrage mis en cause; il arrive que l'auteur seul soit désigné, et son bagage littéraire ou scientifique peut être nombreux. En pareil cas, le contexte du roman, et le sujet général du chapitre considéré, permettent le plus souvent d'identifier sans trop de peine celui de ses livres auquel le Maître a voulu faire allusion.

On obtiendrait donc, rien qu'en dépouillant ainsi *Bouvard* et grâce à quelques recherches élémentaires, une première série de matériaux bibliographiques déjà importants. On complèterait en procédant de la même manière pour les lettres de Flaubert de 1872 à 1880; beaucoup d'indications précises de sources consultées s'y rencontrent, qui souvent doublent et confirment les précédentes.

J'ai pu enfin, à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque municipale de Rouen (1), retrouver les états des « prêts » consentis à Flaubert pendant la période qui nous intéresse, et spécialement à l'occasion de *Bouvard et Pécuchet*. Les emprunts de la Nationale vont du 6 janvier 1870 au 8 mai 1878 (2);

(1) Grâce à l'obligeance de MM. de la Roncière et E.-G. Ledos, pour la Nationale, et Robert Pinchon, pour Rouen. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici également mes plus vifs remerciements.

(2) L'autorisation d'emprunter à la Nationale est du 4 janvier 1870. Le 6, Flaubert emporte *Sancti Epiphani opera, gr[aece] et l[atine] rec[ensuit] Petavius.* — *Col[oniae Lipsiae]*, 1682. (Tome I). Il rend ce volume le 10 mars. Ce prêt ne concerne pas *Bouvard et Pécuchet*, dont il n'a pas encore arrêté le sujet, mais la *Tentation de Saint-Antoine*. Cf. *Corresp.* IV, 27 (à G. Sand, 2 juillet 1870) et 29 (à Mlle de Chantepie, 8 juillet 1870); *Lettres à sa nièce*, 159 (15 juillet 1870).

ceux de Rouen, du 31 mai 1856 au 7 janvier 1880 (1). Le grand mérite de ces listes, quant à la détermination des sources documentaires du roman, c'est qu'elles offrent des renseignements exacts non seulement pour les noms des auteurs et les titres des ouvrages, mais même pour les éditions consultées. Il s'agit, en effet, d'inscriptions faites par des bibliothécaires, sur des registres officiels, donnant la description bibliographique presque complète des volumes sortis, avec leur cote. En outre, les dates successives des emprunts et des rentrées ont également leur valeur; elles permettent en effet — en ce qui concerne les prêts de la Nationale au moins — de fixer approximativement l'époque et la durée des différents séjours de Flaubert à Paris entre 1873 et 1878; ces « états de prêts » peuvent par là-même aider au classement chronologique des lettres dans lesquelles il relate ces séjours, et éclairent, sur quelques points, sa biographie. Il n'est pas jusqu'à l'émargement des emprunts qui n'offre aussi son petit intérêt anecdotique. Tantôt Flaubert lui-même appose sa signature; tantôt, à Rouen, son ami Edmond Laporte signe en son nom; tantôt enfin, pour faire transporter chez lui, rue Murillo ou rue du Faubourg-Saint-Honoré, les volumes dont il a besoin, il envoie à la Nationale son fidèle domestique Emile Colange, dont la grosse écriture mal formée et le paraphe prétentieux s'étalent sur la page du registre réservée à « M. Flaubert, homme de lettres ».

J'ai reproduit en appendice, à la fin de ce volume, ces listes de prêts. Elles constituent la troisième source des matériaux à utiliser et à consulter, pour les travailleurs qui voudraient se donner à tâche d'établir la bibliographie de *Bouvard et Pécuchet*. Mais la véritable utilité qu'il y aurait à dresser cette liste ne saurait se réduire à l'énumération plus ou moins complète, plus ou moins sèche, d'auteurs classés par ordre alphabétique, et de titres exactement énoncés. J'ai dit plus haut que l'étude des sources documentaires de *Bouvard* devait tendre surtout à dégager les procédés d'art du Maître, à les mettre en lumière, à vérifier par des exemples concrets l'application qu'il a faite, dans des cas particuliers bien définis, des principes et des théories fondamentales de son esthétique ; ainsi conçue, une telle enquête

Le second emprunt de Flaubert est du 11 février 1873 : ALLAN KARDEC, *Le livre des esprits*, 5e édition (Paris, 1861).

(1) Certains registres, correspondant à peu près aux années 1863-1874 n'ont pas été retrouvés. Le premier emprunt de Flaubert relatif à *Bouvard et Pécuchet* est du 10 août 1877. Avant cette date, le dernier prêt constaté remonte au 8 juin 1859, mais, évidemment, ne concerne pas le roman que nous étudions.

devient une des formes que peut revêtir un examen critique de son œuvre considérée au point de vue littéraire. Il faudrait donc reprendre les uns après les autres les chapitres du roman (ou ses principaux passages) dont on aurait, pour commencer, identifié les sources livresques, puis comparer celles-ci au texte de Flaubert, discuter les résultats de cette comparaison, et en déduire enfin des lois et des idées générales. L'essentiel en effet n'est pas de savoir où Flaubert, grand lecteur, travailleur infatigable, a été puiser les éléments primitifs de son érudition, où il a recueilli cette quantité formidable de notes qui formaient son volumineux dossier, de huit pouces de hauteur. Mais plutôt de se rendre compte de la manière dont il a ensuite « digéré » les matériaux ainsi accumulés, de voir comment il les a fondus entre eux et transformés, avec quelle fidélité il a interprété les auteurs sur l'autorité desquels s'appuient ses copistes.

Mais ceci revient à dire qu'il faudrait reprendre, en sous-œuvre, tout le travail de composition et d'écriture de Flaubert, non seulement relire après lui 1500 volumes, ou davantage, mais reconstituer ensuite, sur les mêmes bases et avec la même documentation, la psychologie toute entière de son Bouvard et de son Pécuchet. Car leur érudition et leur concept scientifique, tels qu'ils apparaissent dans le roman, représentent non pas ce que Flaubert savait et concevait *par lui-même*, mais ce que deux cerveaux comme ceux de ses Bonshommes, avec l'esprit et le caractère qu'il leur prête et dans les conditions où ils opèrent, pouvaient *vraisemblablement et logiquement* retenir et concevoir à l'occasion de chaque science particulière. Ici comme ailleurs, l'œuvre n'exprime pas *directement* la pensée ou la vision de l'auteur, mais seulement cette vision et cette pensée *transposées dans des âmes différentes* de la sienne, projetées au dehors et traduites par d'autres individus que lui-même (1). Une telle entreprise équivaudrait donc tout simplement à vouloir se substituer à Flaubert pour écrire, après lui et comme lui, *Bouvard et Pécuchet*. Je me suis contenté de choisir trois cas isolés parmi tous ceux qui s'offraient et qui pouvaient être analysés de la même manière. J'ai contrôlé les sources sur lesquelles s'appuie le roman dans ces trois passages considérés à part, suivi le texte pas à pas, et essayé de montrer comment Flaubert a utilisé ici ses éléments d'information, quels procédés de son Art, quelles règles d'esthétique en ont fixé l'interprétation et l'emploi. Le premier exemple a trait à la tentative des copistes pour apprendre l'histoire par des

(1) C'est ce que Faguet a parfaitement expliqué dans son *Flaubert*, p. 132-133.

moyens mnémotechniques; quelques lignes m'ont fourni l'occasion de dire à quelles étranges lectures Flaubert a eu recours, sur quels matériaux baroques, funambulesques, s'appuie parfois son érudition. Le second exemple se refère aux exercices de gymnastique des Bonshommes. Le troisième, à leur expérience géologique.

CHAPITRE V

GRÉGOIRE DE FEINAIGLE, MAITRE D'HISTOIRE DE BOUVARD ET DE PÉCUCHET

S'étant mis en tête de devenir des historiens, Bouvard et Pécuchet, assez vite, commencent à patauger. Ils confondent les événements, faute de pouvoir retenir les dates :

« Heureusement qu'ils possédaient, dit Flaubert, la mnémotechnie de Dumouchel, un in-12 cartonné, avec cette épigraphe « instruire en amusant ».

Ce Dumouchel, ami de Pécuchet, « professeur », pour lequel il a le plus grand respect, apparaît dès les premières pages du roman (1); plusieurs fois nommé au cours du récit, il devait même revenir à la fin du livre, d'après le plan ; mais je crois bien que c'est un personnage imaginaire, tout autant que Bouvard ou Pécuchet lui-même. Plusieurs Dumouchel ont écrit. L'un d'eux, auteur d'un mémoire sur la *Contribution foncière et le cadastre en* 1836, de *Recherches historiques sur l'apanage*, d'une brochure sur *la Réforme électorale*, avait été, vers 1835, receveur des contributions directes à Rouen. Il est possible que Flaubert, ayant retenu ce nom entendu dans sa jeunesse, s'en soit servi pour baptiser plus tard un des comparses de son roman. L'homonymie est assez curieuse. Un autre Dumouchel (Jean-Baptiste), recteur de l'Université de Paris, puis évêque du Gard, a publié, aux environs de l'année 1800, un certain nombre de mandements, de lettres pastorales, de *Narrationes excerptae ex latinis scriptoribus;* ce n'est certainement pas lui que Flaubert pouvait avoir en vue. Est-il d'ailleurs prouvé qu'il ait songé à un écrivain authentique et réel, en présentant un Dumouchel auteur d'une mnémotechnie ? Rien n'est moins démontré. C'est peut-être pure invention. Si l'on admettait l'affirmative, le personnage visé serait plutôt Jean-François-Adolphe Dumouchel, inspecteur de l'Académie de Douai, né à Paris en 1804, qui a écrit plusieurs ouvrages de pédagogie à l'usage des classes, une *Arithmétique élémentaire, théorique et pratique* (Paris, 1843),

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 5.

un *Cours élémentaire de cosmographie* (Paris, 1849), des *Leçons de pédagogie, conseils relatifs à l'éducation et à l'enseignement des enfants dans les écoles primaires* (Paris, 1851), une *Biographie des personnages illustres de la France*, en 2 volumes (Paris, 1853-1857) et un recueil d'historiettes morales, *Vice et vertu, sagesse et inconduite* (Paris, 1841). Son œuvre, comme on le voit, est très mêlé. Il est bien contemporain de l'époque où se passe l'action du roman de Flaubert. Sa qualité d'inspecteur d'académie est très voisine de celle de professeur, dont est si fier l'ami de Pécuchet, — et Pécuchet lui-même. Enfin, le caractère et la nature des livres laissés par ce Dumouchel authentique s'accordent parfaitement avec le caractère de l'ouvrage dont Flaubert dit que le Dumouchel de son roman aurait été l'auteur. Je suis tenté de croire que les deux, dans la réalité, ne font qu'un seul et même individu, malgré l'objection que le nom véridique n'aurait pas même été altéré. Mais on sait, de reste, qu'il y a eu de même un PÉCUCHET notaire à Rouen. — Quoiqu'il en soit, le Dumouchel de Douai n'est l'auteur, *en fait*, d'aucune mnémotechnie. Il n'y a donc pas là de source documentaire à contrôler, et nous sommes forcés, pour en apprécier les mérites, de nous en tenir à ce qu'en dit Flaubert. « Elle combinait, nous apprend-il, les trois systèmes d'Allévy, de Pâris, et de Fenaigle. »

Allévy et Pâris ont existé. Ils ont eu même, comme mnémonistes, leur heure de célébrité. Dans un très amusant article de *la Revue*, publié le 15 avril 1913, M. Robert Anchel a étudié, au point de vue précisément de *Bouvard et Pécuchet*, leurs systèmes, et donné des détails curieux sur leur enseignement, en mentionnant leurs ouvrages consultés et résumés par Flaubert. Mais qu'est-ce que ce Fenaigle, qui, d'après le roman « divise l'univers en maisons, qui contiennent des chambres ayant chacune quatre parois à 9 panneaux, chaque panneau portant un emblème » ? — Sur le compte de Fenaigle, M. Anchel reconnaît de bonne grâce son ignorance. « L'admirable inventeur, écrit-il, reste mystérieux. N'est-il que l'irréel produit de l'imagination du romancier désireux d'ajouter quelques traits à son analyse satirique ? Cela paraît peu vraisemblable, puisque les autres, Allévy et Pâris, ne sont pas des êtres fictifs, et qu'ils auraient à la rigueur suffi à exercer la verve de Flaubert. Ou bien Fenaigle est-il resté caché à la faveur de quelque altération subie par son nom ? Je n'en sais rien, mais j'incline à le croire. »

C'est en effet l'hypothèse exacte. FENAIGLE est tout simplement une orthographe défectueuse pour FEINAIGLE, que d'aucuns ont encore écrit

FAINAIGLE. Un hasard m'a révélé ce personnage, et voici (pour compléter tardivement l'article de M. Robert Anchel) quelques indications à son sujet.

Quand Grégoire de Feinaigle vint à Nancy, dans le courant de l'année 1805, il approchait la quarantaine, étant né en Allemagne, probablement en Bavière, en 1765. Mais cette première partie de sa vie reste à découvrir. Quel était exactement son lieu d'origine, quelles études spéciales l'avaient préparé à l'enseignement qu'il allait répandre en France ? Selon toutes vraisemblances, il avait été l'élève de Johann Christof Friedrich von Arétin, savant estimé qui devint conservateur en chef de la bibliothèque de Munich et avait publié, entre autres travaux, l'année d'avant, des *Réflexions sur la véritable portée et sur l'utilité de la mnémonique* (1). On peut supposer que son « patron » envoyait Feinaigle, comme il avait envoyé d'autres disciples à l'étranger, pour propager une invention dont il était très fier.

En méditant un passage de Cicéron (*de Oratore*, II, 86-88), la baron d'Arétin avait conçu en effet un système merveilleux, destiné à aider et à fixer la mémoire, en classant les choses à retenir, ou les signes symboliques de ces choses, dans un ordre déterminé, par le moyen de tableaux méthodiques faciles à graver dans l'esprit. Dans ce système, comme plus tard, nous le verrons, dans celui de Feinaigle, tout reposait sur des rapports de positions et sur des associations d'images artificiellement suggérées et combinées ; principe fort ancien d'ailleurs, s'il est vrai que Simonide de Cos en ait fait usage pour rappeler ses souvenirs dans une circonstance mémorable, comme le racontent Cicéron, Pline et Quintilien.

Feinaigle, en s'emparant du procédé, se contenta de le rajeunir, d'en compléter les détails d'application. Et il en fit sa propriété. Si jamais il avait reçu mandat de défendre les intérêts et la gloire du baron d'Arétin, le premier effet de la *Mnémonique* fut de lui faire oublier totalement sa mission. A Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps, il n'hésita pas à présenter comme sienne une méthode qui avait, disait-il, « sur les méthodes antérieures, les avantages les plus marqués ». Et la Société des sciences et arts de cette ville décerna sur-le-champ ses éloges à la « Mnémonique de M. le professeur Feinaigle (2) ».

A Nancy, après avoir donné, dans la salle même de l'auberge où il était

(1) Munich, 1804.

(2) *Notice sur la mnémonique... par Grégoire de Feinaigle*. — Paris, imp. de Bertrand-Pottier, 1806. In-8°, *passim*.

descendu, quelques séances publiques, qui obtinrent un certain succès, il soumit de nouveau au contrôle de l'Académie des sciences, lettres et arts, la *découverte* dont il s'attribuait tout le mérite. Il était cependant trop habile pour divulguer à tout venant le secret des « procédés nouveaux et jusqu'à présent inconnus dont l'effet était de faciliter l'emploi du système et d'en étendre l'application sur tous les objets de nos études »; pour être assuré de débiter sa marchandise, il fallait bien qu'il l'enveloppât d'un peu de mystère. Il ne communiqua donc à l'Académie que les éléments essentiels de sa Mnémonique, ajoutant qu'au surplus il gardait par devers lui « son secret ». Aussi le rapporteur de la commission académique, M. de Bouteillier, fut-il contraint, par cette réserve, de demeurer sur le terrain des plus vagues généralités. Il ne laissa pas néanmoins d'encourager ses collègues à voter de confiance une attestation favorable (1).

Feinaigle n'en demandait pas davantage. D'autres témoignages officieux suivirent bientôt, entre autres celui de M. Mollevaut, proviseur du lycée de Nancy, dont le frère, également proviseur à Metz, déclarait hautement que « M. de Feinaigle, par les expériences les plus incontestables et les plus éclatantes, non seulement s'était acquis une réputation distinguée, mais encore s'était rendu cher à tous ceux qui ont à cœur la gloire des sciences et des lettres et qui, par leurs efforts ou par leurs succès, en cultivent ou en étendent l'empire » (2).

Muni de pareils certificats, Feinaigle ouvrit un cours payant où bientôt les auditeurs furent assez nombreux. L'instruction nécessitait de 12 à 15 leçons, et coûtait 72 francs. Il va sans dire que l'on était tenu de souscrire à la totalité des leçons, et surtout de payer d'avance. Feinaigle exigeait aussi l'engagement de ne pas révéler avant deux ans, sans sa permission, le détail de la méthode. Le cours terminé, il s'empressa de disparaître, changeant de ville avant que les braves gens aient eu le temps de reprendre leurs esprits et de regretter leurs écus.

Il va ensuite répéter à Lunéville, à Besançon, à Epinal, à Dôle, à Dijon, ce petit tour d'escamotage. Partout il émerveille d'abord le public par la rapidité des résultats obtenus, et récolte les attestations les plus flatteuses. Il récolte aussi d'assez jolis bénéfices. Pour sauvegarder sa dignité de pro-

(1) Cf. *Précis analytique des travaux de la Société académique... de Nancy pendant le cours de l'année* 1806. — Nancy, 1806. In-8°, pp. 37 et suiv.

(2) *Notice sur la Mnémonique...*, pp. 36 et suiv.

fesseur et n'avoir pas à s'inquiéter des détails matériels que comporte l'installation d'un cours, l'aménagement d'une salle, il se faisait accompagner d'un aide qui, en même temps, servait d'interprète, car il s'exprimait difficilement en français.

Dès le début, un élève, nommé François Guivard, avait manifesté des aptitudes particulières. Feinaigle l'avait initié aux arcanes de son système, et pris pour disciple, comme lui-même l'avait été, croyons-nous, du baron d'Arétin. Et c'est ainsi que, le 16 frimaire an XIV (7 décembre 1805), avant de quitter Nancy, il fut amené à délivrer à ce Guivard un papier signé de sa main, aux termes duquel il certifiait l'avoir choisi « en qualité d'unique général délégué, pour enseigner la Mnémonique à toutes les personnes qui désirent l'apprendre ».

« Je déclare, en outre, disait-il, que je ne me suis déterminé à ce choix qu'après avoir donné audit Guivard toutes les connaissances nécessaires pour bien enseigner mon art, et après m'être convaincu qu'on peut à cet égard lui accorder autant de confiance que l'on m'en accorderait à moi-même » (1).

Guivard était donc parti de son côté en tournée, pendant que Feinaigle continuait la sienne. A Reims, en avril 1806, à Douai en mai, à Lille en juin, il avait prêché la bonne parole et s'était attiré des témoignages de satisfaction aussi élogieux que ceux délivrés par ailleurs à son maître (2). Tous deux se retrouvent à Paris vers le milieu de l'été et Guivard, honnêtement, rend des comptes à Feinaigle, qui s'empresse de reconnaître « l'exactitude la plus scrupuleuse dans toutes les opérations » de son délégué. Mais, à Paris, la situation des deux compères s'annonce d'abord comme moins brillante.

Feinaigle pensait sans doute que, dès le premier jour, au seul bruit de son nom, et sur la réputation qui devait l'avoir précédé, un flot de souscripteurs allait se déverser devant l'Hôtel de Bretagne, 54, rue Saint-André-des-Arcs, où il était descendu. Mais les Parisiens, quand ils ne sont pas les pires badauds, ont l'entêtement du scepticisme et de l'indifférence. En vain, depuis six mois, Feinaigle sollicitait un brevet d'invention, et l'autorisation de se livrer à des expériences publiques qui devaient convaincre les incrédules : on ne répondait pas à ses lettres, et le client se faisait attendre.

(1) Guivard [*Avis de*] *Changement de domicile. Cours de mnémonique*. — Paris, impr. de J. Hénée (1807). In-8°, p. 8.

(2) Guivard, *op. cit.*, pp. 9-11.

L'avenir de la Nouvelle Mnémonique semblait compromis lorsqu'il eut la chance de rencontrer un certain M. Blanc, ancien professeur de philosophie et de belles-lettres, « créateur de l'*okygraphie*, méthode couronnée par le jury de l'Instruction publique », qui occupait alors une situation de sous-chef de bureau à la Préfecture. M. Blanc fut séduit, mit en mouvement le personnel de son administration, où bientôt l'on ne parla plus que de Mnémonique. Tant et si bien que le conseiller d'État-préfet, Frochot, en eut l'écho, et consentit à ce qu'on examinât la question dans ses bureaux.

Le 8 novembre 1806, Guivard, Feinaigle, et le « secrétaire » de ce dernier, Jacques Vetter, procédaient, dans le cabinet de M. Blanc, à une épreuve particulière avec le complaisant sous-chef, quand survint le maire du 7e arrondissement, M. Hémar de Sévran. Celui-ci fut si fort ébahi du spectacle que, spontanément, il donna rendez-vous à Guivard et à Feinaigle pour le 13 du même mois, afin de tenter une expérience concluante. Au jour dit, Hémar de Sévran remit entre les mains du professeur neuf enfants, de 8 à 12 ans, choisis par lui-même à l'école primaire de son arrondissement. Pendant deux jours, de dix heures du matin à quatre heures de relevée, Feinaigle et Guivard cuisinèrent les malheureux bambins. Le 14 au soir, Hémar de Sévran se présenta pour l'examen général, escorté, nous dit-il, « du secrétaire de la municipalité, de deux membres du bureau de bienfaisance et de plusieurs employés de sa mairie ».

Ce fut un triomphe ! On interrogea les candidats sur l'arithmétique, sur les capitales de l'Europe et les départements de l'Empire français, sur la géométrie, sur la chronologis des rois de France, sur la botanique, sur le code civil, sur l'histoire romaine. Aucun n'eut une seconde d'hésitation.

Toutes les réponses furent d'hommes « consommés dans la pratique de ces connaissances si diverses ». Répétée quelques heures plus tard, devant un autre jury, dans les locaux de la Société d'agriculture, l'épreuve fut tout aussi concluante. Hémar de Sévran, converti du coup à la Mnémonique, adressa aussitôt un long rapport au Préfet de la Seine (1). J'en extrais seulement ce passage significatif :

« Le jeune Chevrier, âgé de 10 ans, a produit sur l'esprit des auditeurs l'impression la plus vive. Cet enfant, au dire même de son instituteur ordinaire, est celui sur lequel on osait le moins fonder d'espérances... Ce très

(1) *Notice sur la Mnémonique*, pp. 59 et suiv.

jeune élève a fait l'exposition du système de botanique de M. de Jussieu. Ce système se divise en 3 parties :

1) Les acotylédones.
2) Les monocotylédones.
3) Les dicotylédones.

Ces trois parties se subdivisent en 15 classes et chaque classe en un nombre différent de familles. La huitième classe, entre autres, a 18 familles. Chacune de ces familles porte des noms techniques difficiles à prononcer, tels que les Orobranchoïdes, les Rhinantoïdes, les Acantoïdes, les Polemonacées, les Apocinées, les Hylospermes. En nommant au jeune Chevrier une famille botanique, il savait aussitôt la classer, en prononçant avec la plus grande facilité tous ces termes nouveaux pour lui, et entièrement étrangers pour la plupart des spectateurs. »

De son côté M. Blanc en référa directement à son chef. Persuadé enfin, Frochot écrivit le 6 décembre à Feinaigle pour le féliciter et l'autoriser à faire des expériences publiques. La première eut lieu en présence du Préfet lui-même, à l'Hôtel de Ville, le 18 décembre; une seconde le 25 décembre, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 45, sous la présidence du directeur des sourds-muets, l'abbé Sicard, membre de l'Institut (1).

C'était pour Feinaigle la consécration solennelle, et comme un avant-goût de la fortune. Craignant de ne pas suffire à la tâche ou peut-être par simple reconnaissance des services rendus par Guivard, dès le 15 novembre 1806, devant Me Lahure, notaire, il avait passé avec son fidèle délégué un contrat d'association en bonne et due forme pour la durée d'une année. Ils ouvraient un cours à frais communs, avec répartition par moitié des bénéfices. Guivard était spécialement chargé de l'organisation des exercices publics; il pouvait, à l'occasion, donner des leçons, conjointement avec Feinaigle; il lui était enfin permis de recueillir les souscriptions, dont le prix était élevé de 72 fr. à 100 fr. (2).

La raison sociale Feinaigle-Guivard fut quelques mois en vogue. Les élèves ne manquaient pas; le public se décidait à « marcher ». Quelques gazettes entretenaient une réclame tapageuse; d'autres ne se lassaient point de plaisanter; mais Feinaigle se gardait bien de répondre, sachant que les

(1) Cf. le programme de cette seconde séance : *Mnémonique. — Nouvelle expérience publique.* — Paris, impr. de Lenormand (1806). In-8°.

(2) Cf. Guivard [*Avis de*] *Changement de domicile*, pp. 6 et 12.

quolibets sont comme un écho de la gloire, et valent parfois autant de profits que les éloges. Il allait enfin recevoir les honneurs de l'actualité.

Le 24 février 1807, deux revuistes, Dieulafoi et Gersin, le mirent sur la scène du Vaudeville, dans une pièce en un acte mêlée de couplets, intitulée *les Filles de Mémoire* (1). L'acteur Vertpré, qui jouait le rôle de *Fin-Merle*, y apparaissait vêtu d'une ample robe jaune, nuance safran, sur laquelle étaient peints, en noir et en rouge, des animaux, une oie, un dindon, un canard, un aigle, d'autres encore, tous servant de signes mnémoniques.

Fin-Merle, c'est-à-dire Feinaigle, a engagé un pari : il doit le soir même présenter au public ses deux filles, sa servante Suzanne, et sa cousine, Mlle de la Jonquière, qu'il a dressées à son système. On voit, au lever du rideau, les quatre jeunes filles occupées à préparer l'expérience; mais elles bâillent, manquent de s'endormir. L'effort inepte que Fin-Merle exige de leurs cerveaux les accable; elles jugent sévèrement sa méthode, qui, « vous faisant apprendre dix choses pour une, a pour conséquence qu'on n'en retient aucune ». Celui qui l'enseigne est un sot, « qui perd son temps à marier des idées et des paroles, tandis qu'il a près de lui quatre filles qui mériteraient bien la préférence ». Un petit complot se forme, compliqué d'une double amourette entre les filles du bonhomme et deux jeunes gens que Fin-Merle ne veut pas accepter comme gendres, les sachant hostiles à sa découverte. Une scène assez vivement conduite nous fait assister à la leçon : feignant de vouloir se convertir, un des prétendants interroge celle qu'il aime, et lui demande, en présence du maître, la référence exacte de quelques vers du théâtre classique. L'élève, au début, répond fort bien; mais les vers de Racine et de Voltaire sont si habilement choisis, expriment avec tant d'éloquence la passion de l'examinateur, que la jeune fille se trouble, s'embrouille, réplique par d'autres tirades, qui sont autant de déclarations enflammées. Fin-Merle se lamente, puis se fâche. Heureusement la soubrette, Suzanne, trouve un moyen d'arranger la situation : elle prouve à Fin-Merle qu'il a perdu lui-même, avec ses rêveries de faux savant et ses inventions charlatanesques, la mémoire des promesses qu'il a faites autrefois, celle par exemple de consentir au mariage de ses filles dans telles conditions, maintenant réalisées, d'augmenter les gages de sa domestique, d'épouser pour sa part Mlle de la Jonquière. Elle lui rappelle des faits précis, sur l'air de *Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en*. Confondu, Fin-Merle, hésite encore, craignant pour son pari. Mais

(1) Paris, chez Mme Masson, 1807. In 8°.

l'un de ses futurs gendres offre de l'en garantir, s'il renonce à tout jamais à son enseignement. Marché conclu. Et tout se termine, comme il convient, par un triple hyménée.

La critique n'était pas bien méchante. Mais les choses vont rarement au théâtre comme dans la vie réelle, et Feinaigle, au moment même où on le brocardait au Vaudeville, commençait de s'en apercevoir.

Il avait eu la maladresse de publier dans les journaux un avis par lequel il se déclarait SEUL *professeur de mnémonique;* cette prétention irrita son co-associé, qui réclama, en vertu de leur traité. Mais déjà les clauses de ce traité n'étaient plus respectées. Feinaigle augmentait encore le prix des cours sans consulter Guivard, s'arrangeait pour recevoir toutes les souscriptions, les empochait et refusait de rendre des comptes. Il finit par interdire à Guivard l'entrée des cours, sous prétexte que, celui-ci s'exprimant mieux en français, les élèves s'adressaient à lui de préférence.

On saisit du litige les tribunaux. Feinaigle soutint qu'il ne s'agissait pas d'un contrat définitif, mais seulement d'un avant-contrat, d'un projet à étudier. Les juges, cependant, autorisèrent Guivard à faire opposition entre les mains des souscripteurs pour la part des bénéfices lui revenant. Feinaigle, au comble de la rage, engagea une violente campagne de presse, attaquant à la fois l'honneur et les capacités professionnelles de son adversaire. Guivard riposta par un *Avis de changement de domicile*, où il dénonçait toute la genèse du différend, produisant à l'appui de sa revendication les pièces authentiques, certificats et traité. Il disait notamment :

« Étranger, sans aucun domicile, sans aucune possession en France qui puisse offrir une garantie de ses actions, M. de Feinaigle a soin de percevoir la totalité des prix de chaque cours dès la première leçon, se gardant bien de faire consigner, afin d'être toujours prêt à prendre la fuite au premier moment qui lui paraîtra favorable, en emportant tout le produit des souscriptions. »

Il eut enfin cette suprême habileté de s'installer Hôtel de Modène et de Nice, 12, rue Jacob, et d'ouvrir là une série de cours complets en 15 leçons pour le prix de 48 francs.

Dès lors, ce que la Mnémonique comptait encore d'adeptes se tourna du côté de Guivard. Aussi bien, la plaisanterie n'avait que trop duré. Les plus naïfs, ceux qu'avaient d'abord amusés ces divertissements curieux, comprenaient que la méthode de Feinaigle, bonne tout au plus à fixer dans l'esprit

quelques nomenclatures, ne pouvait être d'aucune utilité, et que des mots ne feront jamais la Science. Guivard continua-t-il les succès de son maître ? Comment se terminèrent ses démêlés avec Feinaigle ? Nous l'ignorons. A partir de 1807, on perd toute trace de l'un et de l'autre.

Après avoir intrigué tout Paris, encombré les journaux de ses boniments et de ses doléances, Feinaigle était totalement oublié quand on annonça, en 1820, qu'il venait de mourir à Londres.

Quel secret renfermait donc ce système, dont il faisait espérer monts et merveilles ? Était-ce l'invention d'un psychologue de génie, ou la fantaisie d'un déséquilibré ? A tant de belles paroles, qui sentent l'escroquerie vulgaire, se mêlait-il un peu de raisonnement scientifique ?

Sauf une courte *Notice sur la Mnémonique* (1), imprimée à Paris en 1806 (qui contient les attestations mentionnées par nous et les rapports de l'administration préfectorale), un programme de l'expérience du 25 décembre 1806 (2), et un Tableau mnémonique (3), il ne semble pas que Grégoire de Feinaigle ait jamais rien écrit, touchant les principes et l'application de sa découverte. En 1811, à Francfort, parut une *Mnemonik, oder praktische Gedächtnisskunst*, traduite en anglais l'année suivante (4) ; mais cette méthode a été bien plutôt rédigée par quelque auditeur inconnu, d'après les leçons de Feinaigle, que composée par lui-même, et n'est pas, à proprement parler, son œuvre.

Toutefois, en 1808, à Lille, chez Thomas Naudin (5), fut publié un *Traité complet de Mnémonique, ou art d'aider et de fixer la mémoire en tous genres d'études et de sciences*, par M*** (6). Quel en était l'auteur ? Le nom de

(1) Voir supra, p. 103, note 2.

(2) Voir supra, p. 107, note 1.

(3) *Mnémonique, ou Art de fixer la mémoire... par le prof. Grég. de Feinaigle* — (S. l. n. d.), in-16, 9 p. et planche. — Ce n'est, à proprement parler, qu'une nomenclature des images mnémoniques correspondant aux 400 premiers nombres.

(4) *The new art of memory, founded on the principles taught by M. G. von Feinaigle. To wich is prefixed some account of the principal systems of artificial memory.* — London, 1812. In-12, pl.

(5) Et à Paris, chez les marchands de nouveautés.

(6) In 8°, XXX-249 p., planches. Ce volume, ainsi que la *Notice sur la Mnémonique* et ce que j'ai appelé tout à l'heure le *Tableau mnémonique*, existe à la bibliothèque de Rouen. Toutefois, M. R. Pinchon, bibliothécaire, a l'extrême obligeance de me faire observer qu'ils font partie d'une collection mise à la disposition du public seulement après 1880. Il n'est pas impossible

Feinaigle n'est pas prononcé dans le volume, mais ce ne serait pas là une raison suffisante pour lui en refuser la paternité. Cependant Barbier penche pour un certain J. Didier; d'autres, au contraire, pour François Guivard. En tous cas, c'est bien du système de Feinaigle qu'il est question : sans entrer dans le détail, nous pouvons, grâce à ce *Traité*, essayer d'en donner une idée, d'en dégager au moins les principes essentiels.

Il a pour point de départ ce passage du *de Oratore*, II, 86-88, où Cicéron remarque que les notions des choses se gravent d'autant mieux dans l'esprit qu'elles y parviennent par le moyen des sens, surtout de la vue, le plus représentatif de tous, plutôt que par la voie de l'entendement, de la raison; en d'autres termes, que les images des choses, ou leurs symboles sensibles, frappent plus la mémoire que les idées abstraites. Le problème consiste donc à multiplier les signes concrets des choses à retenir, à les coordonner pour en éviter la confusion, à créer des associations par lesquelles l'image, aussitôt que parue, suggérera l'idée.

La coordination se fera par la localisation des images, l'attribution à chacune d'une position déterminée dans l'espace, par rapport aux autres images. C'est la clef de voûte du système. Cicéron affirmait : *Sed locis opus est. Etenim corpus intelligi sine loco non potest*. Et il recommandait d'employer des *loca* nombreux, bien connus, suffisamment dégagés, à peu de distance les uns des autres; en même temps, des images claires, et capables de frapper vivement l'imagination.

Fort de ce conseil, Feinaigle s'était donc ingénié à diviser, selon le mot très exact de Flaubert, « l'univers en maisons ».

Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas ici de véritables emplacements matériels, individuellement déterminés, mais de pures constructions mentales pouvant servir de cadre uniforme à nos représentations sensibles. En d'autres termes, le concept seul intervient dans le système de Feinaigle, et non la chose réelle. Il a choisi seulement, comme base de ses explications, cette notion banale, de façon que le simple énoncé du mot « maison » évoquât immédiatement, dans l'esprit de chacun, une image familière; mais en théorie chacun reste libre de penser l'édifice qu'il veut, et les différentes parties de cet édifice selon son caprice.

cependant de supposer que Flaubert a pu, à titre gracieux, en recevoir auparavant communication soit par l'entremise de son ami Edmond Laporte, habitué de la bibliothèque, soit même du temps que Bouilhet en était conservateur.

Il suppose d'abord, dans cette maison idéale, une chambre carrée; l'un des murs est marqué par la porte, celui qui fait face, par la cheminée; celui de gauche, par la fenêtre; celui de droite, par une commode. Avec le plancher et le plafond, cela donne au total six parois utilisables. Si l'on découpe le plafond par ses diagonales, et si l'on développe ensuite la chambre tout entière en rabattant les côtés dans le plan du plancher, on obtient la figure ci-dessous :

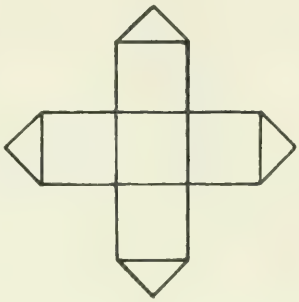

Fig. 1.

Appelons le plancher paroi 0, le mur de la fenêtre paroi 1, celui de la cheminée paroi 2, celui de la commode paroi 3, celui de la porte paroi 4, le plafond paroi 5; on a :

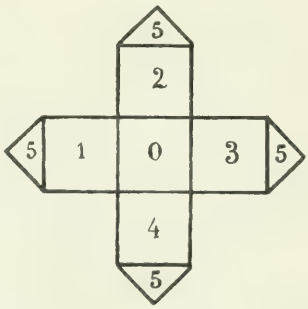

Fig. 2.

Ces parois sont les *tableaux* qui vont servir de réceptacles aux idées. Pour parvenir à les y fixer, Feinaigle divise maintenant chaque tableau en

9 cases (1) désignées par un numéro d'ordre : en partant du plancher de la chambre (paroi 0) il obtient ainsi :

1	2	3
4	5	6
7	8	9

Fig. 3.

La même opération est successivement répétée pour les parois 1, 2, 3, 4, en continuant, à partir du chiffre 9, la série numérique des cases. Toutefois, on inscrit les dizaines dans les triangles formés par la projection des 4 fragments découpés du plafond (chacun de ces fragments ne comptant lui-même que pour une case) et de telle façon que le nombre 10 correspondra au triangle surmontant la paroi n° 1, le nombre 20 au triangle surmontant la paroi n° 2, et ainsi de suite; on aura donc :

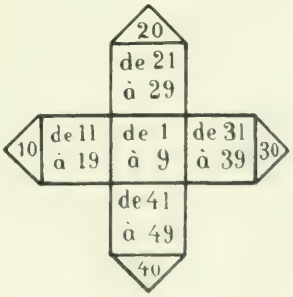

Fig. 4.

Soit en tout 49 cases, ou compartiments, dans la chambre entièrement divisée.

Il faut remarquer que la position de n'importe quelle case est immédiatement déterminée par les deux chiffres qui composent son numéro d'ordre.

(1) Ce sont ces *cases* que Flaubert a nommé des *panneaux*. Il ne compte d'ailleurs que 4 parois, ou tableaux, et omet le plancher et le plafond.

celui des dizaines indiquant la paroi ou tableau, celui des unités le rang que la case y occupe; ainsi :

25 = 5e case du 2e tableau.

43 = 3e case du 4e tableau.

Enfin, comme 49 ne fait pas une somme ronde, on reconstituera fictivement l'unité rompue du plafond, et l'on admettra que la réunion des cases 10, 20, 30 et 40 se nomme case 50.

A présent, imaginez qu'il y ait dans la maison dix chambres pareilles à celle-ci, et que vous les divisiez toutes d'après les mêmes règles, voilà cinq cents compartiments prêts à recueillir toutes les idées qu'il vous plaira d'y déposer. N'est-ce pas un admirable résultat ?

Mais encore faut-il remplir ces cadres vides, effectuer ce dépôt méthodique, utiliser ces casiers si précieux à l'exercice futur de notre mémoire. Jusqu'ici, en effet, nous n'avons décrit que les charpentes du magasin. Quelles marchandises y ranger ? comment, par le simple énoncé des numéros d'un rayon, arriver à savoir aussitôt et à retenir toujours le produit qu'il contient, ou inversement, par le produit, à préciser aussitôt son rayon ?

Heureusement le candide Feinaigle ignore les complications. — Tout simplement, répond-il, en y clouant des étiquettes choisies de telle sorte que leur titre évoque en même temps la nature exacte du produit et le rang du casier. Il suffira donc d'apprendre par cœur la liste de ces étiquettes pour acquérir la topographie complète du magasin et, quelle que soit la marchandise demandée, être assuré de placer, sans hésitation, la main dessus.

En somme, pour pratiquer la Nouvelle Mnémonique, il est nécessaire de posséder d'abord une mémoire capable de retenir fidèlement, dans un ordre déterminé, une nomenclature de quatre ou cinq cents mots, voire davantage. Telle est, en effet, la lourde pétition de principe que Feinaigle était contraint d'introduire à la base de son système. En cela d'ailleurs il ne différait pas de ses devanciers, ni de ses successeurs. Prenez la Mnémonique de Félicien et Alexis de Castilho, celle de Pâris ou celle d'Allévy, il faut toujours supposer le problème résolu, et les élèves naturellement doués de la qualité qu'on se pique d'éveiller et de développer en eux. C'est même sans doute à cette condition inavouée, mais indispensable, que ces extravagantes conceptions doivent d'avoir parfois réussi, sur quelques sujets prédisposés.

Voyons cependant comment les choses vont se passer.

Un chiffre, un nombre, ne parlent pas beaucoup à l'esprit : au numéro

des casiers Feinaigle substituera maintenant des images; mais — c'est ici le fin du fin de la méthode, le triomphe de son ingéniosité — ces images seront de telle nature que leurs contours offriront quelque ressemblance sensible avec la forme graphique du chiffre ou du nombre substitué. Ainsi se cimenteront des associations indestructibles : il suffira de voir le nombre, ou d'y songer, pour se rappeler l'image; et inversement l'image, perçue ou évoquée, suggérera aussitôt le numéro du casier auquel elle correspond. Notez d'ailleurs que cette ressemblance extérieure, ces analogies formelles, Feinaigle ne prétend pas du tout les inventer arbitrairement : elles sautent aux yeux; d'après lui, dans tous les objets qui nous entourent, qui composent le décor habituel de notre vie, nous pouvons, d'un simple coup d'œil, lire des chiffres et des nombres. Qui n'aurait, par exemple, l'idée d'une faux en voyant un 7? En raisonnant de la sorte pour les 9 premiers nombres, Feinaigle déclare que :

1 évoque l'image d'une *tour*,
2 celle d'un *cygne* qui nage,
3 celle d'un *rempart* crénelé,
4 celle d'un *miroir*, d'une glace,
5 celle d'un *fauteuil*,
6 celle d'un *cor de chasse*,
7 celle d'une *faux*,
8 celle des cornes d'un *cerf*,
9 celle d'une *poêle à frire*.

De même, en utilisant la combinaison des images simples entre elles :

33 devient le profil de *nuages* sur le ciel,

16 la silhouette de *Cérès*, déesse des moissons, debout et tenant négligemment sa faucille la pointe en l'air, — et ainsi du reste, jusqu'à 50.

Voilà donc étiquetés tous les casiers de notre première chambre. Les mêmes étiquettes peuvent servir aux casiers de la seconde, et des suivantes, si, pour chacune, nous voulons recommencer à 1 la série numérique. Mais si nous préférons la continuer, un jeu de l'esprit tout aussi naturel nous fournira les images qui correspondent *évidemment*, dit Feinaigle, à 51 et aux nombres supérieurs, jusqu'à 100, jusqu'à 200, et au delà. Pourquoi, en effet, nous arrêter en si bonne voie? Lui-même s'amuse à en dresser la liste jusqu'à 400. Il conseille toutefois de restreindre, et de s'en tenir à la première centaine, qui peut répondre à tous les besoins.

Cette fois, notre magasin est prêt, rien n'y manque. Parois, compartiments, numéros des compartiments et des parois, images servant à répertorier les compartiments, tout est en ordre. Si les préparatifs un peu délicats de cet aménagement général n'ont pas trop bouleversé déjà le bon sens du candidat mnémoniste, il va être capable d'empiler dans ce dépôt tout ce qu'on lui confiera, sans risquer de jamais s'y perdre ni de mélanger les objets.

Comment s'y prendra-t-il ? On a déjà exigé de lui un effort intellectuel qui aurait suffi, dans bien des cas, à lui permettre d'apprendre directement ce qu'il pouvait avoir besoin de retenir. Néanmoins l'instrument merveilleux qu'il a maintenant en sa possession reste inutilisable, s'il ne consent pas à faire encore un effort et à le répéter autant de fois qu'il voudra accumuler et classer des souvenirs différents.

C'est la dernière opération nécessaire, la complication suprême qui doit justifier toutes les autres. Dans le système de Feinaigle, la maison, la chambre, la division des parois, la désignation symbolique des cases ne sont que les préliminaires. Nous parvenons enfin à l'acte essentiel, duquel dépendent les services inappréciables que nous en attendons.

Entre les choses à fixer dans sa mémoire, et les étiquettes de ses casiers, il faut maintenant que l'élève invente des *rapports*, qu'il les réunisse dans une même représentation mentale, qu'il compose chaque fois, avec ce double élément, une petite scène où tous deux joueront un rôle, — qu'il associe, en d'autres termes, l'idée de chaque chose à l'image mnémonique d'un compartiment déterminé, ce qui équivaut à associer l'idée de la chose à un numéro d'ordre, puisque l'image mnémonique se confond dans son esprit avec un chiffre ou un nombre. Voici du reste l'exemple assez simple proposé par Feinaigle lui-même :

•

Soit à retenir, dit-il, une suite de substantifs pris au hasard.

J'ai sous la main le premier volume de la *Correspondance* de M. de Voltaire, édition in 4°. Et, prenant le premier mot de chaque page en commençant par la première, je trouve :

1. Petite chienne.
2. Zéphyr.
3. Solitude.
4. Campagne.
5. Lit.
6. Ville.

7. Bonnet.
8. Estomac.
9. Malade, etc...

Pour retenir ces mots dans l'ordre où ils se trouvent, je fais mes *rapports*. Parmi tous ceux qui se présentent, je m'arrête à ceux-ci :

1° Je place ma *petite chienne* en vedette sur l'*observatoire* (*la tour*) pour m'avertir de l'approche des étrangers.

2° Je regarde mon *cygne* dans son bassin et je m'aperçois que ses plumes sont fortement agitées par le *zéphyr*.

3° Mon *rempart* est presque détruit, la guerre a désolé les environs, qui n'offrent plus qu'une vaste *solitude*.

4° Cette *glace*, heureusement placée en face de la croisée, offre une belle vue et répète la *campagne*.

5° Cette *chaise longue* (*fauteuil*) présente assez de place pour y faire un *lit*.

6° Le bruit du *cor de chasse* réveille l'habitant des *villes*.

7° Je place un *bonnet* sur la pointe de ma *faulx*.

8° Mon *cerf* ne peut courir : son *estomac* est enflé et traîne jusqu'à terre.

9° On fait cuire dans le *poêlon* des aliments pour le *malade*.

Si maintenant on me demande quel mot est placé au n° 2 : 2 ou *cygne* sont pour moi la même chose ; je rappelle le rapport que j'ai fait et je me souviens que les plumes du *cygne* sont agitées par le *zéphyr*. — Veut-on le huitième mot ? je songe au *cerf* dont la marche pénible et lente me rappelle l'*estomac* gonflé.

Si, changeant la question, on me demande quelle place occupe le mot *bonnet ?* je cherche le rapport que j'ai établi, et la *faulx* me donne le numéro 7. Etc... (1).

N'allons pas plus loin. Cet exemple typique met assez en relief le procédé de Feinaigle. Mais le plus merveilleux, sans doute, c'est que ce procédé était susceptible de jouer dans tous les cas, dans toutes les circonstances, à peu près de la même manière : aucune notion, en effet, aucun ordre de connaissance n'échappe à la Mnémonique. Considérez plutôt la table des chapitres du fameux *Traité* : Étude de l'arithmétique, de l'histoire, de la chronologie, de la botanique, de la jurisprudence et des Codes civil, criminel, de commerce, etc., de la géographie, des mathématiques, de l'algèbre, des langues mortes et vivantes, — que désirer davantage ? En quelques jours, et *sans peine*, par un emploi judicieux de cette méthode, on était assuré d'acquérir une science encyclopédique à décourager Pic de la Mirandole. Quelle révo-

(1) *Traité complet de mnémonique*, pp. 23-25

lution dans la vie pratique et spéculative ! quel progrès apporté tout à coup dans l'exercice quotidien de notre activité intellectuelle ! Et comment ne pas crier à l'injustice, quand un tel bienfaiteur de l'humanité, pour une découverte aussi extraordinaire, se voit refuser un brevet d'invention !

Il resterait maintenant à suivre la démonstration de Feinaigle dans le détail des applications particulières de la *Mnémonique*. Tout son enseignement ne se réduit pas à ce que nous venons d'en dire. En réalité, à chaque matière différente, correspond une série de complications nouvelles. Si vous voulez retenir la classification de Linné, ou les titres et les sous-titres du Code civil, n'espérez pas y parvenir à l'aide des « rapports » faciles à établir qui vous ont servi pour apprendre les premiers mots des pages de la *Correspondance* de Voltaire. S'il est vrai que l'opération mnémonique se conçoit d'après un principe uniforme, à mesure que changent les facteurs du problème, changent aussi les conditions dans lesquelles elle s'effectue. Ici interviendront des formules, des phrases rimées, des clichés cabalistiques, comme dans le système de Pâris; là des équivalences littérales, des calembours, comme dans l'*Allévytechnie*. Plus nous avançons dans la lecture de notre *Traité*, plus les chambres s'enchevêtrent et se multiplient dans des maisons de plus en plus nombreuses, plus les figures primitives se confondent, se combinent les unes avec les autres, et servent à la fois de symboles représentatifs à des notions hétéroclites, plus les associations d'idées sont subtiles et les comparaisons hasardeuses. Il est des cas où le *cerf* devient une *biche*, le *cor de chasse* une *ménagerie*, le *cygne* un *cheval* ou un « *quadrupède* », et le *rempart* un *dromadaire*. Mais aussi à quelles drôleries, à quelles puérilités désopilantes n'aboutit pas l'imagination dévergondée de Feinaigle !

Il faut pourtant renoncer à en donner ici d'autres aperçus, car le moindre exemple entraînerait d'interminables explications. Aussi bien le professeur avait-il écarté, *a priori*, toute objection à sa doctrine. La plus évidente, celle qui se présente d'abord à la pensée, c'est l'épouvantable confusion qui va s'implanter dans le cerveau des malheureux néophytes. A moins de supposer autant de maisons qu'on a de choses de nature différente à retenir, et dans chacune de ces maisons autant de chambres distinctes que de familles ou d'espèces, si c'est la maison réservée à la botanique, — autant que de siècles et de règnes, si c'est la maison de l'histoire — autant que de pays, de provinces, de départements, s'il s'agit de géographie, — et ainsi du reste, à

l'infini — comment fera l'élève mnémoniste, lorsqu'il aura déposé successivement, dans le même compartiment d'une maison unique, des idées aussi disparates que Carcassonne, Mont-Blanc, Poméranie, Henri IV et Champignons ? — Mais Feinaigle ne s'embarrasse pas pour si peu. Est-ce donc là, réplique-t-il, ce qui vous arrête ? Il suffirait, au besoin, de prévenir le candidat qu'on va l'interroger sur telle ou telle matière :

« On ne doit jamais craindre, quoiqu'on ait fixé dans la même case des objets qui se rapportent à l'arithmétique, à la jurisprudence, à la chronologie, de prendre une image pour une autre. Qui s'aviserait de répondre que le dix-neuvième roi de France est Mahomet ? »

Voilà en effet qui tranche toute difficulté. Rien qu'à cette phrase on pourrait juger de l'inventeur et du système.

D'ailleurs, dès la première page du *Traité de Mnémonique*, le lecteur sait à quoi s'en tenir. En tête du volume que j'ai sous les yeux, une planche, gravée à l'eau-forte, représente un vague paysage encombré de cabanes, toutes bâties sur le même modèle. Dans les intervalles sont des personnages, des animaux, les objets les plus divers : une paire de pistolets, un canon crachant sa mitraille, un livre ouvert, une hache, une coupe renversée, un bûcher. Cela s'intitule : *Tableau des événements remarquables depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au commencement du XIXe siècle*. Tout y est, depuis l'âne et le bœuf de Bethléem, jusqu'à la tête de Minerve, couronnée de laurier et de chêne, emblème de Napoléon Ier, qui, *placée sur le trône du plus grand des monarques, rappelle sa puissance, sa sagesse, sa valeur et ses victoires*.

Est-ce ce frontispice qui séduisit Bouvard et Pécuchet ? Comment s'étonner à présent si, dans leur désir de tout apprendre, de tout emmagasiner, ils ont eu recours à Feinaigle, en même temps qu'à Pâris et à Allévy, pour se guider à travers le labyrinthe de l'histoire ?

Mais si l'on est tenté de sourire, ou d'éprouver à propos de Feinaigle un peu de cette pitié douloureuse, de cette compassion inquiète, qu'inspirent toujours les fous inoffensifs et les illuminés malchanceux, ne faut-il pas admirer surtout la conscience littéraire de Flaubert, qui, pour écrire dix lignes de son roman, a pris soin de feuilleter, d'annoter pareilles élucubrations — rendant ainsi à ces trois mnémonistes un éminent service, qu'ils n'auraient jamais obtenu de leurs propres travaux, celui de fixer pour longtemps leurs noms dans la mémoire des hommes ?

CHAPITRE VI

BOUVARD ET PÉCUCHET GYMNASTES

L'expérience qu'ils font des femmes et de l'amour ne procure, à Bouvard et à Pécuchet, qu'une déception nouvelle. Madame Bordin s'avère, selon la rude expression de Bouvard, une « sacrée garce ». Mélie laisse à Pécuchet des souvenirs douloureux. L'intimité des deux Bonshommes manque même de sombrer à la suite de cette crise de désir et de sentimentalisme qui les a saisis. Ils s'en rendent compte à temps, reviennent à la raison et à la santé, s'embrassent, et estiment nécessaire de réagir. Ils font d'abord de l'hydrothérapie : « *Nus comme des sauvages, ils se lançaient de grands seaux d'eau, puis ils couraient pour rejoindre leur chambre* » (1). Ce régime énergique leur plaît et leur profite. « *Alors*, dit Flaubert, *ils voulurent s'améliorer le tempérament par la gymnastique. Et, ayant pris le Manuel d'Amoros, ils en parcoururent l'atlas* » (2).

Don Francisco Amoros, marquis de Sotelo, naquit à Valence en 1769. Il débuta dans la carrière des armes comme cadet au Régiment du roi, et le 6 août 1791 fut nommé lieutenant en récompense d'une action d'éclat et d'une grave blessure reçue à la tête. On le trouve, le 27 août 1807, colonel à la tête d'un régiment de milice (3). Très brave, très entreprenant aussi, il était comblé d'honneurs, régidor de San-Lucar, conseiller au conseil royal des Indes et gouverneur de l'infant François de Paule. Mais, en 1808, Ferdinand VII tomba et le trône passa à Joseph Bonaparte, déjà roi des Deux-Siciles. La gratitude n'empêcha pas Amoros de se prononcer fortement en faveur du nouveau souverain, et bien lui en prit, car aussitôt de nouvelles récompenses affluèrent: le 25 novembre 1808, il est nommé conseiller d'État; le 9 février 1809, commissaire des provinces de Burgos et de Guipuczcoa;

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 240.

(2) *Ibid.* Chap VIII, pages 241 à 245.

(3) Cf. *Déclaration de M. Amoros, réfugié espagnol, naturalisé français, et exposé de ses services, accompagné de pièces justificatives.* (Paris, impr. de P. N. Rougeron, 1817. In-8°.) — Voir aussi *Biographie des hommes vivants...* (Paris, Michaud, 1816. Article Amoros.)

le 1er février 1810, intendant général de la police, c'est-à-dire ministre. Trois ans plus tard, une insurrection générale des Espagnols, soutenue par les Anglais, met en péril le trône de Joseph. Amoros fait de vains efforts pour l'empêcher de s'écrouler ; il organise des compagnies de garde nationale et appelle tous les citoyens aux armes. Après la défaite de Vittoria, Joseph abandonne sa couronne, et en avril 1814 Ferdinand VII rentre en Espagne. Amoros se réfugie alors en France. Presque ruiné, il s'occupe d'abord de journalisme, et participe à la rédaction du *Nain jaune*. Sa femme doña Maria de Théran était cependant demeurée à Madrid; ne pouvant atteindre le colonel fugitif, Ferdinand VII fit remettre à doña Maria l' « *invitation* » d'avoir à s'éloigner à « *au moins* 20 *lieues* » de la capitale. Elle eut beau atermoyer, il fallut obéir. Amoros saisit aussitôt ce prétexte, et, de Paris, adressa à Ferdinand VII une réclamation en espagnol et en français sous ce titre : « *Représentation du conseiller d'Etat espagnol don François Amoros à S. M. le roi Ferdinand VII, portant plainte des persécutions dont sa femme doña Maria de Théran souffre de la part du capitaine général de Castille-la-Neuve, don Valentin Belbis, et exposition de la conduite de M. Amoros dans les convulsions politiques de sa patrie* »(1). Il y affirmait, entre autres choses que les Français ne devaient pas regretter le sang versé en Espagne, « *parce qu'ils n'ont combattu que pour assurer dans ce royaume l'empire des lumières, des lois et de la justice* ». La presse s'empara du factum, en exagéra l'importance, le déforma. Dans la *Gazette de France*, M. de Sevelinges attaqua vigoureusement cette brochure; Amoros répliqua sur le même ton dans le *Nain jaune*. En quelques semaines, il en résulta pour lui une espèce de popularité, suspecte sans doute au gouvernement de Louis XVIII, en raison des sentiments bonapartistes et libéraux qu'il affichait, mais suffisante néanmoins pour le tirer de l'obscurité. Il put même croire, aux Cent-Jours, que la fortune allait de nouveau lui sourire. Porte-parole désigné des réfugiés espagnols, il fit à Napoléon, en leur nom et au sien propre, des offres de service. Le 5 juin 1815, dans une lettre ouverte publiée par le *Nain jaune*, il annonça au public qu'il venait d'entrer dans la garde nationale de Paris; et il ajoutait *qu'il se considérait comme plus honoré d'être garde nationale de la première cité d'une nation dont César est le premier citoyen que s'il était encore conseiller d'Etat, ministre ou colonel dans un royaume de moines ou d'inquisiteurs*. Treize jours plus tard, c'était Waterloo. Remonté sur le trône de ses ancêtres, Louis XVIII eût le bon goût

(1) Paris, Renard, 1814. In-8°.

de ne pas se souvenir des menées, plus tapageuses que dangereuses, d'Amoros. Celui-ci, d'ailleurs, devenu prudent, ne se mêlait plus de politique, ni de propagande, mais bien d'éducation. Admis dans quelques cercles, où son grade de colonel étranger lui était une recommandation suffisante, il s'efforçait de faire prévaloir dans les établissements militaires et civils les principes de la méthode de Pestalozzi, dont il avait fait l'expérience en Espagne. Il souhaitait voir donner au développement des aptitudes physiques des jeunes gens, à leur entraînement sportif, comme nous dirions aujourd'hui, les mêmes soins, la même attention, qu'à la culture de leur esprit et de leur sens moral. Les deux progrès, selon son opinion, allaient de pair.

Il avait, sur l'enseignement de la gymnastique, des idées sinon originales, au moins intéressantes, et il s'efforçait de les faire prévaloir en France, non seulement dans l'espoir de pouvoir par ce moyen améliorer et assurer sa situation, mais aussi avec la pensée plus noble de rendre service à sa nouvelle patrie. Reconnaissant à Louis XVIII de la tranquillité dans laquelle on lui permettait de vivre, depuis qu'il avait renoncé aux intrigues politiques il « *désirait montrer au monarque légitime qui l'avait admis au nombre de ses sujets, son dévouement, sa gratitude et son amour* ». Le 10 juillet 1816, sur les rapports favorables du duc de Richelieu, premier ministre, secrétaire d'État et des relations extérieures, et du préfet de la Seine, comte de Chabrol-Volvic, il obtint ses lettres de nationalité. Un article tendacieux, publié peu après dans la *Biographie des hommes vivants*, faillit tout remettre en cause : on y rappelait son attachement au trône de Joseph Bonaparte, les termes malheureux de sa *Représentation* à Ferdinand VII et plusieurs circonstances où il s'était révélé plutôt brouillon et fomenteur de troubles qu'homme d'État et de gouvernement. N'ayant pas « *les moyens de poursuivre ses calomniateurs devant les tribunaux* », il se contenta de répondre par une nouvelle brochure qui parut en 1817 : *Déclaration de M. Amoros, réfugié espagnol, naturalisé français, et exposé de ses services, accompagné de pièces justificatives.* Il y reproduisait des certificats élogieux : par exemple celui du marquis d'Alménara, attestant, le 26 mai 1816: « *que M. Amoros s'est toujours opposé au despotisme des gouvernements militaires en Espagne et qu'il y a laissé une opinion de bon Espagnol et d'homme de probité* »; — du Maréchal duc de Bellune, en date du 14 mars 1817 : « *que la conduite de M. Amoros a été toujours juste et modérée, généralement approuvée des Espagnols et des Français et qu'il a donné des preuves de désintéressement et d'honnêteté dans l'exercice de ses*

fonctions de commissaire royal de l'armée devant Cadix »; — du Maréchal Suchet, duc d'Albuféra, le 22 mars 1817 : « *que M. Amoros a mérité de ses compatriotes de la ville de Valence en Espagne des témoignages de leur considération et qu'il s'est distingué par son ardent désir de défendre les droits de ses concitoyens et d'être utile aux troupes françaises* ». Ayant ainsi réussi à faire taire les médisants (ou du moins cru qu'il avait réussi) et justifié tant bien que mal son passé un peu lourd, Amoros pût se consacrer tout entier à sa chère gymnastique. Il y sacrifia, dit-il, les restes de sa fortune, refusant les « *offres avantageuses de l'étranger* »; et, place Dupleix, entre le Champ de Mars et la barrière de Grenelle, il fonda, en 1817, le « Gymnase normal », pour l'application de sa méthode.

Le succès en fut assez rapide. Lui-même en rend compte sans modestie de la façon suivante :

« M. Amoros ne tarda pas à fixer l'attention publique, à mériter la confiance des familles les plus respectables de la capitale, à attirer dans son établissement les fils des hommes les plus illustres de toutes les parties du monde, et à être honoré de la protection spéciale des ministères des affaires étrangères, de la police, de l'intérieur et de la guerre. Des commissions de savants, de médecins, d'inspecteurs de l'Université, de généraux, le comité des fortifications et plusieurs maréchaux, des pairs de France, des députés et d'autres personnes marquantes, nationales et étrangères, firent des rapports tellement avantageux sur l'importance de cet établissement et sur l'excellence de son esprit et de la méthode d'éducation physique, gymnastique et morale de M. Amoros, que les ministères de la guerre et de l'intérieur lui donnèrent, en 1820 et 1821, une organisation plus étendue » (1).

Dès 1819 en effet, le Préfet de la Seine, signalant au Ministre de l'intérieur l'utilité et la bonne tenue générale du Gymnase, déplorait de le voir installé dans un local insuffisant et réclamait déjà son extension : « *Il faut*, disait le rapport, *un terrain d'au moins cent mètres de côté pour placer les portiques et pour l'emplacement nécessaire aux élèves. Un espace huit à dix fois plus grand ne serait pas trop étendu pour les courses à pied et à cheval, le grand jeu de paume, la lutte, les fossés, les bassins pour la natation, etc...; en tout* 25 *arpents environ, ou* 9 *hectares! Ce terrain doit être dans une bonne exposition* » (2). L'importance

(1) *Gymnase normal. Observations du colonel Amoros, directeur de cet établissement...* (Paris, Delaunay, 1827. In-8°).

(2) *Mémoire pour le gymnase normal, militaire et civil...* (Paris, impr. de P. Renouard, 1824. In-8°, page 39).

d'une telle création explique que le projet n'ait reçu aucune suite. Amoros dût se contenter de son local, auquel une subvention inscrite au budget du Ministère de l'intérieur permit toutefois d'apporter quelques améliorations partielles. Le 2 mars 1822, la commission du gymnase rattachée au Ministère de la guerre déclarait « *à l'unanimité, que l'établissement de M. Amoros mérite de faire partie des institutions militaires. Les troupes des différentes armes, assujetties à cet enseignement, y trouveraient les plus sérieux avantages* ». La santé des jeunes élèves, surtout, ne pouvait qu'y gagner ; Amoros ne manquait pas une occasion de déclarer que des enfants « *venus difformes au gymnase ont été parfaitement guéris après trois mois d'expériences* » (1). Il prétendait même réussir au traitement radical de la *phtisie pulmonaire!* Il lui advint enfin une bonne fortune : le 3 mai 1823, le petit Auguste Target, âgé de 15 ans, élève du Gymnase, sauva la vie d'un autre enfant « *qui se noyait dans un abreuvoir* ». Le fait, porté à la connaissance de la duchesse d'Orléans, valut au jeune Target « *une action de la Caisse de survivance et d'accroissement* » (2). Il rapporta surtout à Amoros une publicité dont il sut très habilement tirer parti au profit de l'Institution qu'il avait crée. Il était temps ; car, au bugdet de 1824, la subvention du Ministère fut retirée au Gymnase normal. Il pouvait maintenant s'en passer : sa clientèle civile devenait de plus en plus nombreuse et choisie. Amoros, ancien gouverneur de l'infant d'Espagne François de Paule, se montrait justement fier de compter aujourd'hui parmi ses élèves le duc de Chartres, le duc de Nemours, et le prince de Joinville, qui ne dédaignaient pas de venir, à la source même, puiser l'onde bienfaisante de son enseignement, — encore bien que le duc d'Orléans eût fait établir un gymnase spécial à Neuilly pour l'entraînement de ses fils. Sous Charles X, sous Louis-Philippe, la fortune du colonel suivit les progrès constants de ses succès et de sa réputation. Il fut créé Inspecteur des gymnases militaires, et Chevalier de la Légion d'honneur.

En décembre 1835 l'Académie des sciences lui décerna un prix de 3000 fr. « *en récompense de ses travaux sur l'éducation physique, gymnastique et morale* ». Amoros mourut à Paris en 1848.

Pour consacrer son œuvre par un monument digne d'elle, il avait publié, en 1839, dans la collection Roret, 2 volumes in-18 d'un *Nouveau manuel*

(1) *Gymnase normal, Observations...*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 27.

d'éducation physique, gymnastique et morale, illustrés par un atlas in-8° oblong. C'est l'ouvrage que Bouvard et Pécuchet, impatients d'entreprendre par l'exercice et l'hygiène leur régénération physique, consultent. L'avant-propos contient un exposé de principes qui vaut la peine d'être cité textuellement :

« La gymnastique, y est-il dit, est la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos mœurs, et le développement de toutes nos facultés. La gymnastique embrasse la pratique de tous les exercices qui tendent à rendre l'homme plus courageux, plus intrépide, plus intelligent, plus sensible, plus fort, plus industrieux, plus adroit, plus véloce, plus souple et plus agile, et qui nous dispose à résister à toutes les intempéries des saisons, à toutes variations des climats, à supporter toutes les privations et les contrariétés de la vie, à vaincre toutes les difficultés, à triompher de tous les dangers, et de tous les obstacles, à rendre enfin des services signalés à l'État et à l'humanité. La bienfaisance et l'utilité commune sont le but principal de la gymnastique; la pratique de toutes les vertus sociales, de tous les sacrifices les plus difficiles et les plus généreux, sont ses moyens; et la santé, le prolongement de la vie, l'amélioration de la force et de la richesse individuelle et publique sont ses résultats positifs. »

Comment résister aux séductions d'un tel programme ? On conçoit que les héros de Flaubert, voulant essayer sur eux-mêmes une expérience de rénovation physique — et aussi un peu morale, — aient choisi pour guide le *Manuel* d'Amoros. Quels renseignements Flaubert y a-t-il trouvés, et comment les a-t-il utilisés ? (1).

Pour s'en rendre compte, il faut examiner en détail les premières pages du chapitre VIII du roman, et en conférer le texte avec l'ouvrage d'Amoros, sans se laisser rebuter par la sécheresse technique de celui-ci ni par la nécessité d'une analyse minutieuse et de quelques précisions bibliographiques : elles sont indispensables, si l'on veut bien saisir les procédés du Maître et voir comment il « transpose en style », c'est-à-dire en œuvre d'art, de simples notes documentaires. Avant tout, à l'exemple de Bouvard et de Pécuchet, consultons l'*Atlas*.

« Tous ces jeunes garçons (dit Flaubert), accroupis, renversés, debout, pliant les jambes, écartant les bras, montrant le poing, soulevant des fardeaux, chevauchant des poutres, grimpant à des échelles, cabriolant sur des trapèzes, un tel déploiement de force et d'agilité excita leur envie. »

(1) Il est question d'Amoros dans une *Lettre* de Flaubert *à sa mère*, p. 484, qui paraît être de la fin de 1878; ce qui permet de dater à peu près la composition, ou plutôt l'écriture, de ce chapitre.

Cette phrase, si bien rythmée — énumération d'attitudes variées qui viennent se résumer et se condenser dans l'apposition finale — correspond à la seconde partie de l'*Atlas* et traduit exactement l'impression juste qu'il ne pouvait marquer de laisser dans l'esprit des deux Bonshommes. Il se compose de 50 planches gravées, contenant chacune une dizaine de figures numérotées. Les planches I à XIV sont des dessins d'appareils ou, comme dit Amoros, de « *machines et d'instruments* » de gymnastique (1); mâts, échelles, portiques, barres parallèles, perches, haltères, etc. Il y en a 79 espèces. La planche XV comprend le plan du Gymnase militaire et civil projeté, qu'Amoros n'avait pas renoncé à obtenir des libéralités de Louis-Philippe ; en outre le plan du Gymnase des sapeurs-pompiers qui existait à Paris, rue Culture-Sainte-Catherine; la pl. XVI le plan du Gymnase royal de Saint-Cloud, établi « *pour les exercices de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux* ». — Les planches XVII à L enfin, qui provoquent l'admiration de Bouvard et de Pécuchet, représentent « *les figures des positions et des exercices des élèves, expliquées dans les chapitres du Manuel et désignées par des numéros d'ordre* ». Il y en a 326 ! (2).

Ce chiffre, à lui seul, prouve que Flaubert n'exagère en rien quand il parle d'un grand « *déploiement de force et d'agilité* ». Sous chacun des éléments de sa phrase, on pourrait noter une référence à une ou plusieurs figures de l'*Atlas*, à telle ou telle page du *Manuel*. Non seulement il n'invente pas, mais il néglige résolument beaucoup d'attitudes bien plus étranges et bien plus amusantes que celles dont l'esprit de ses deux héros reste frappé. Voici par exemple, figure 29, un gymnaste, debout sur sa jambe gauche, qui embrasse son pied droit avec une désarticulation du genou tout à fait curieuse. Ailleurs (fig. 39 à 42), des élèves marchent sur la pointe arrondie de pieux fichés en terre, — tantôt isolément, tantôt en se tenant à deux par la taille et les épaules, ressemblant assez à des valseurs. D'autres luttent corps à corps (fig. 55, 56, 61), tirent sur les deux extrémités d'une corde (fig. 72, 73, 75),

(1) « On a donné le nom de machines à toutes les constructions qui sont scellées, qui restent toujours sur la même place... On a donné le nom d'instruments à tout ce qui est maniable et facile à transporter par une ou deux personnes. » (*Manuel*, I, p. 1.)

(2) Une note, p. 64 du *Manuel*, tome I, nous apprend que : « La rédaction des dessins primitifs des machines a été faite par M. Amoros fils, lieutenant en premier d'artillerie; les figures ont été dessinées d'abord par M. Delarue et quelques-unes par le prince Gagarin; ensuite elles ont été réduites par M. Tardieu et M. Constant Viguier, et les planches ont été gravées par MM. Tardieu et Meurillon. »

jouent à saute-mouton (fig. 99), se suspendent par un bras, par un jarret, par la pointe des pieds (fig. 134, 127). On en voit deux (fig. 86) qui se promènent sur une poutre, et portent une espèce de palanquin où est assise une femme costumée en religieuse: ce n'est, dit le *Manuel* (I, 468), qu'une malade ou une blessée. Un autre encore (fig. 84) enveloppé de flammes et de fumée arrache à la mort un enfant grimpé sur son épaule et cramponné à ses cheveux, — un second enfant, qu'il a saisi par la peau du dos et qu'il porte du bras droit, — et enfin leur jeune mère, empoignée dans son bras gauche, et dont la chevelure dénouée traîne à terre. A part deux ou trois dessins où les gymnastes portent des uniformes militaires, tous ces hommes sont nus, ou du moins en caleçon et sanglés d'une ceinture. Ils sont imberbes; leurs cheveux ont cette mèche bouclée sur le front, et ces favoris le long des oreilles, qui caractérisent les têtes masculines de 1830. Les biceps et les triceps saillent, les pectoraux bombent. Mais à la figure 76 toutefois, la scène change : elle représente —nous apprend le *Manuel* (1)— l'aventure survenue à M. Lambert Cutubert, de Newcastle, lequel, passant à cheval sur le pont de pierre de Sandifort, au-dessus d'un torrent, saute avec sa monture effrayée par-dessus le parapet du pont « *à 20 pieds de hauteur sur l'eau* ». Le cheval fut tué, mais le cavalier put se raccrocher à un arbre et échapper à la noyade. On l'aperçoit (même tête que ses camarades, mais cette fois en habit et cravate montante) suspendu dans le vide à une branche, tandis que son chapeau de haute forme tombe à l'eau, que le cheval, naseaux dilatés par la peur, s'abat en plein milieu de la cascade, et qu'à l'arrière-plan, sur le pont, une jeune dame — « *sa femme ou sa fiancée* »? — lève au ciel des bras éplorés. Ce fait-divers authentique était en effet considéré par Amoros comme preuve des bienfaits et de l'utilité de la gymnastique.

Flaubert n'a pas parlé de ces merveilles, que Bouvard et Pécuchet contemplaient cependant dans l'*Atlas* d'Amoros. Il a négligé volontairement ces détails anecdotiques, comiques, extraordinaires; il n'a pas retenu davantage le caractère équivoque de certains dessins où les positions de ces éphèbes nus, enlacés deux à deux et renversés sur le sol, confinent à l'obscénité. L'imagination de ses copistes n'était pas tournée de ce côté, heureusement ! En feuilletant ce document, Flaubert pouvait sans peine donner libre carrière à sa verve bouffonne, et écrire une page comparable, comme ton et comme ironie, à celle de *Par les Champs et par les Grèves*, où il décrit quelques

(1) Tome I, p. 451-452.

gravures aperçues dans une chambre d'auberge de Cancale (1). La différence d'expression et de caractère marque tout le progrès de son Art et de son Réalisme depuis 1847. Dans *Bouvard et Pécuchet*, il veut en effet traduire l'impression ressentie par ses personnages, et non la sienne propre, comme dans un journal de route où l'on consigne ses souvenirs. Puisque ses héros sont conçus comme des types et non comme des individualités, leur sentiment doit être celui que l'*Atlas* d'Amoros est susceptible de laisser dans l'esprit du plus grand nombre de lecteurs, une impression générale, et non celle de tel ou tel tempérament d'artiste plus ou moins ironique et critique, qui n'aurait été, en dernière analyse, que la vision particulière de Flaubert lui-même. C'est pourquoi, me semble-t-il, il n'a retenu, des figures de cet *Atlas*, que les attitudes simples, les gestes élémentaires, souvent répétés, reproduits en de nombreux dessins ; il a rejeté et négligé par contre tout ce qui correspondait à des circonstances exceptionnelles, mélodramatiques, que Bouvard et Pécuchet ne devaient pas s'attendre vraisemblablement à rencontrer en entreprenant l'expérience de la gymnastique. Pour la même raison, il n'a pas tenu compte des exercices trop compliqués, des contorsions anormales du corps ou des membres. Ce qu'il dit de l'*Atlas* d'Amoros tient en six lignes; mais sa description contient l'essentiel de ce qui « réellement » devait et pouvait frapper l'imagination de Bouvard et de Pécuchet, et par suite stimuler leur zèle.

« Cependant, continue Flaubert, ils étaient contristés par les splendeurs du gymnase décrites dans la préface. Car jamais ils ne pourraient se procurer un vestibule pour les équipages, un hippodrome pour les courses, un bassin pour la natation, ni une Montagne de gloire, « colline artificielle ayant trente-deux mètres de hauteur ».

Cet alinéa se refère non plus à l'*Atlas* proprement dit, mais au *Manuel* d'Amoros, improprement appelé ici « Préface ». On y trouve (2) l'explication détaillée de la planche XVII qui figure le plan du fameux « Gymnase normal » projeté par le colonel, avec la description des quarante-deux « *parties, machines et instruments* » qu'il devait comporter. Flaubert, comme on va en juger, n'invente rien, n'exagère rien, et suit même fidèlement son guide.

Dans ce Gymnase, dit Amoros, on devait pouvoir entrer en voiture —

(1) *Par les Champs et par les Grèves*, pages 300-303.
(2) Tome I, pages 57 à 61.

et en sortir de même, nécessairement. A cet effet, il avait prévu tout d'abord un « *grand vestibule pour descendre d'équipage à couvert* ». Venait ensuite un « *amphithéâtre pour les leçons de physiologie, de chant, pour les démonstrations et les autres théories de la méthode* »; puis les bâtiments pour la réception des élèves, des parents et des visiteurs, les logements du « *directeur gymnasiarque* » et des professeurs, les salles d'escrime, de boxe, les classes, les écuries. A côté, un jeu de paume. Près d'un stade réservé aux courses à pied devait se trouver un « *hippodrome pour les courses à cheval et en char* », que Flaubert n'a pas oublié. Il y avait non pas un seul, mais bien quatre bassins ; un pour la natation pendant l'été, un pour la natation pendant l'hiver, « *pouvant prendre*, précise Amoros, *l'eau chaude d'une des pompes du Gros Caillou* »; et les deux derniers « *pour les exercices de la marine sur des mâts, des balandres et à voiles latines, et pour placer des avirons tout autour et apprendre à ramer en cadence* ». La « *Montagne de la gloire* » dont parle Bouvard, est ainsi décrite :

« Divisée en trois plans inclinés à différents degrés, et un côté vertical ou à pic, cette montagne doit avoir cent pieds de hauteur [exactement les 32 mètres de *Bouvard et Pécuchet*] et un puits ou mine dans son axe, surmonté d'une tour pour les escalades des phalanges des doigts. Un front fortifié sera adossé à la partie inférieure de l'escarpement. »

Enfin, la merveille des merveilles de cet établissement modèle — celle qui dût surtout enthousiasmer et désespérer les deux héros de Flaubert, impuissants à la réaliser dans leur petit jardin de Chavignolles — c'était le « *manège découvert ou grande chaîne gymnastique* » : elle était constituée par « *trois pistes circulaires tangentes aux points d'intersection de la droite joignant leurs centres* ». Dans le cercle du milieu avait lieu la « *course en spirale* »; dans les deux autres « *les courses concentriques* ».

« La statue du patron du gymnase, Henri IV, qui pratiqua avec tant de bonheur la gymnastique, sera placée au milieu du cercle du centre, sur un piédestal de dix pieds au moins d'élévation; dans les centres des deux autres cercles, on pourrait placer deux colonnes sur l'une desquelles on inscrirait les noms des élèves qui remporteraient les prix annuels de vertu, et sur l'autre les noms des personnes qui auraient contribué à fonder l'établissement »

Bouvard et Pécuchet n'espéraient pas d'élèves; ils s'exerçaient pour leur propre compte. Il était douteux, au surplus, que la générosité de leurs con-

citoyens leur permît jamais d'installer à Chavignolles un tel gymnase dont les bâtiments, (à l'échelle du plan d'Amoros), eussent couvert un terrain d'environ 700 m. de longueur sur 450 de largeur. C'est sans doute pourquoi ils ne paraissent pas s'être autrement intéressés à cette « Chaîne de gymnastique » : la « Montagne de gloire » notée par Flaubert suffisait, avec le vestibule, l'hippodrome et les bassins, à traduire l'impression de splendeur décourageante qu'il voulait indiquer comme étant caractéristique de l'état d'esprit de ses deux Bonshommes, après ce premier contact avec Amoros. Flaubert a donc procédé ici comme tout à l'heure pour l'*Atlas;* parmi tous les détails réjouissants, comiques, disproportionnés que contient le *Manuel*, et qui pouvaient aisément lui fournir la matière d'une description truculente et bouffonne, il a réduit son choix à deux ou trois éléments d'ordre assez simple, dont l'énoncé n'exigeait aucune explication technique, qui ne devaient pas choquer outre mesure le bon sens du lecteur, ni excéder la vraisemblance de la vision normale que ce mot « gymnase » fait naître dans l'esprit de la plupart des gens — et par suite de ses deux copistes. Tout ce qui, dans le *Manuel*, représente l'invention fantaisiste et exagérée d'Amoros, il le néglige volontairement. Choix du trait caractéristique, mesure dans l'impression qui doit ressortir de son roman, tendance constante à la généralisation des sentiments, à la logique des pensées qu'il prête à ses deux copistes, telles sont bien, ici comme ailleurs, les bases et les directives de l'Art de Flaubert.

Le récit de l'expérience gymnastique de Bouvard et de Pécuchet se poursuit pendant 4 ou 5 pages. Les détails cités sont partout rigoureusement conformes aux instructions précises du *Manuel* et aux figures de l'*Atlas*. Pour apprécier l'emploi que Flaubert a fait de cette double source documentaire, et le soin avec lequel il a tiré parti de ses notes, il faut continuer pas à pas l'analyse de son texte.

Le « *Cheval de voltige en bois* », (B.P., p. 241) est représenté sous les n° 272 à 318 de l'*Atlas*. Les exercices gradués qu'il est prescrit d'exécuter avec cet instrument sont expliqués longuement dans le *Manuel* (tome II, pages 424-445). Ils sont destinés à procurer les plus grands avantages aux troupes d'infanterie appelées à participer, en même temps que la cavalerie, aux opérations de la guerre. Et ici je ne résiste pas à la tentation de citer textuellement quelques lignes d'Amoros, pour donner une idée exacte de ce qu'on trouve dans son traité didactique :

« S'agit-il, écrit le colonel, de faire passer une rivière à *la nage* (1) à des fantassins, en les plaçant en croupe d'un régiment de cavalerie ? ils pourront le faire s'ils ont appris, avec le cheval de voltige, à monter en croupe et à se tenir fermement cramponnés à leurs conducteurs, commes les Français le firent pour passer les rivières de l'Agger et de la Siez en Allemagne et celle de Lavis dans le Tyrol en 1796. Veut-on encore qu'un escadron, qui va couper par une marche rapide la retraite à un ennemi ou s'emparer avant lui d'un poste avantageux, soit renforcé par des fantassins pour assurer le but de l'expédition ? On fera courir après les soldats de cet escadron un nombre *égal* de gymnasiens, et, sans les arrêter, ils sauteront en croupe, arriveront à *l'endroit désigné*, et rendront les services qu'on attendait d'eux. »

De telles réminiscences historiques abondent dans le *Manuel*. Elles en agrémentent un peu les longueurs. Elles ne pouvaient manquer de frapper l'imagination de Bouvard et de Pécuchet; mais je suppose surtout qu'elles durent amuser Flaubert. Il aurait été, semble-t-il, dans le ton et dans la note générale de son roman, d'y faire quelque allusion; mis dans la bouche de ses copistes, invoqués et rappelés par eux, ces exemples, plus ou moins authentiques, mais devenus à leurs yeux et dans leur jugement des preuves décisives des mérites de la gymnastique amorosienne, eussent ajouté un trait comique de plus à leur caractère. Mais, outre que ce sont précisément des détails anecdotiques, (que l'art de Flaubert rejette), ils sortaient, pour ainsi dire, du champ de l'expérience décrite. Bouvard et Pécuchet sont des héros très pacifiques, que leur état de santé préoccupe beaucoup plus que les avantages militaires de la voltige. Il n'aurait donc pas été vraisemblable qu'à propos d'un cheval de bois dont ils hésitent à faire l'emplette, les considérations belliqueuses développées par Amoros vinssent à l'emporter, dans leur conduite, sur d'autres considérations d'un intérêt pratique plus immédiat. Flaubert sur ce point encore s'est donc bien gardé, pour des raisons d'art et de vraisemblance supérieures, de suivre aveuglément le *Manuel* qu'il annotait. Il en a retenu seulement les indications typiques essentielles. « *Un cheval de voltige, en bois, avec le rembourage, eût été dispendieux* » écrit-il (B.P., p. 241). Ce rembourage est, en effet, ce qui frappe tout d'abord quand on feuillette l'*Atlas ;* le cheval de voltige, y est représenté partout avec une croupe énorme, un poitrail débordant où s'adaptent un cou très mince et des pattes de devant grêles. Il est nettement difforme, à force d'être trop rembouré. La question d'économie, qui arrête les deux Bonshommes et leur in-

(1) C'est Amoros qui souligne.

terdit cette acquisition « *dispendieuse* » devient par là une notation d'un réalisme très exact; nous aurons l'occasion de la relever encore plus loin dans le même chapitre; la fortune de Bouvard et de Pécuchet est déjà fortement entamée quand ils se mettent à faire de la gymnastique; il n'aurait pas été *vraisemblable* de les montrer se procurant, à la campagne, les appareils compliqués et coûteux qu'Amoros pouvait souhaiter d'introduire dans son établissement modèle.

Les héros de Flaubert renoncent donc à la voltige, et se rabattent sur les exercices d'escalade et d'équilibre. Le tilleul déraciné du jardin fait naturellement office de « *mât horizontal* », comme dans l'*Atlas* d'ailleurs où est représenté un tronc d'arbre posé sur deux tréteaux; une poutrelle du contre-espalier sert de « *mât vertical* »: Amoros n'en dessine pas d'autre modèle. Ainsi, à peu de frais, Bouvard et Pécuchet peuvent, avec plus ou moins de succès, continuer leur entraînement.

L'alinéa suivant dans le roman donne lieu à une petite difficulté, quant au contrôle des sources de Flaubert; il écrit :

« Les « bâtons orthosométiques » lui [à Bouvard] plurent davantage : c'est-à-dire deux manches à balai reliés par deux cordes, dont la première se passe sous les aisselles, la seconde sur les poignets; et, pendant des heures, il gardait cet appareil, le menton levé, la poitrine en avant, les coudes le long du corps. »

Toutes les éditions de *Bouvard* impriment « bâtons orthosométiques » ENTRE GUILLEMETS, comme si Flaubert citait textuellement l'auteur auprès duquel il se documente, c'est à dire sans doute Amoros. Or, j'ai cherché vainement dans le *Manuel* ces fameux « bâtons orthosométiques ». Nous verrons à diverses reprises, dans ce travail, qu'il faut se méfier un peu de l'exactitude littérale des citations faites par Flaubert, ou plutôt des passages soulignés dans son texte, comme s'il reproduisait fidèlement les paroles d'autrui. Trouvant, sur ce point particulier, en défaut la source livresque jusqu'alors exactement suivie par le Maître, j'ai cherché à m'expliquer où il avait pu découvrir l'idée et le nom de l'instrument décrit; et voici ce qui me paraît le plus vraisemblable :

Amoros représente (*Atlas*, fig. 53) et décrit (*Manuel*, I, p. 441) un appareil très simple; il se compose de « *deux bâtons de* 3 *pieds* 7 *pouces de longueur, unis au moyen de deux cordes de* 8 *pouces de longueur, séparées de six*

ou 7 pouces entre elles ». Ceci correspond exactement à l'appareil dépeint par Flaubert. Mais Amoros le nomme « *bâtons à lutter debout par derrière* » (*Manuel*, *ibid.*, et p. 41); l'exercice est le suivant : DEUX gymnastes, placés dos à dos, saisissent chacun un des bâtons, passé derrière leurs omoplates, le maintiennent « *avec le pli ou l'articulation des bras* », et tirent « *en inclinant le corps en avant et en conservant les bras bien fléchis* »; le plus fort des deux entraîne l'autre, qui est le vaincu. Il n'y a rien de commun, on le voit, entre cette lutte à DEUX personnages et l'usage que fait Bouvard TOUT SEUL d'un instrument analogue; rien non plus entre les « *bras fléchis* » des lutteurs d'Amoros, et les coudes du copiste « *collés le long du corps* ». Toutefois, l'explication de ce paragraphe du roman, dont l'origine documentaire n'apparaît pas tout d'abord, est peut être dans un second passage du *Manuel* qui précise, toujours à propos des mêmes « bâtons », mais sans en décrire l'emploi, sans même parler de lutte : « *cet instrument est tout à fait* ORTHOPÉDIQUE; *et, bien employé, peut corriger plusieurs vices de conformation du thorax, des épaules et de la colonne vertébrale* » (page 41).

Dès lors je me demande si l'appellation : « *bâtons orthosométiques* » et la vision de la position mal commode adoptée par Bouvard, ne résulteraient pas d'un travail de création synthétique et d'adaptation vraisemblable élaboré dans l'esprit de Flaubert, en une série d'étapes qu'on peut imaginer semblables à celles-ci :

Bouvard et Pécuchet n'ont à leur disposition, pour se procurer ou se fabriquer des instruments de gymnastique, que des matériaux courants et des moyens assez limités. Ils sont loin, nous l'avons vu, des splendeurs décrites par le colonel. La question du prix de revient les intéresse beaucoup; elle les a obligés déjà à renoncer au cheval de voltige; c'est la même raison qui, plus loin, leur fera regretter de ne pouvoir posséder « *le trémoussoir ou fauteuil de poste imaginé sous Louis XIV par l'abbé de Saint-Pierre* ». Ils ne peuvent donc s'entraîner et s'assouplir qu'à l'aide d'appareils simples, dont leur jardin, leur maison, le pays de Chavignolles et les conditions même de leur existence campagnarde leur fournissent à bon compte tous les éléments. De là le tronc d'arbre, la poutrelle du contre-espalier, bientôt le saut à la perche, les échasses et la « *bascule brachiale* » dont nous aurons à parler. Cette considération de simplicité et de bon marché, très sensible dans le récit de leur expérience, en soutient partout la vraisemblance réaliste et peut être retenu comme un des principes directeurs de la « vision » de Flaubert.

Or, l'*Atlas* d'Amoros lui offrait (figure 53) le dessin d'un appareil répondant bien, par sa simplicité et par la nature des matériaux qui le composent, aux conditions exigées : ce sont précisément ces « *bâtons à lutter debout par derrière* ». Mais supposer une « *lutte* » entre Bouvard et Pécuchet devenait impossible; Pécuchet apparaît partout, dans le roman, comme étant plus petit, plus maigre, moins robuste, moins lourd que Bouvard. Il n'aurait donc pas résisté, il n'y aurait pas eu, à proprement parler, de combat, ni même d'entraînement appréciable pour personne.

Si les réflexions qui précèdent se sont imposées à l'esprit de Flaubert (et il ne me semble pas absurde de l'admettre), il se voyait donc amené *logiquement* à n'imaginer, comme possible, qu'un exercice individuel; par suite à modifier l'emploi habituel des « *bâtons à lutter* » d'Amoros, en les adaptant à une attitude d'assouplissement *vraisemblable* et profitable à l'un ou à l'autre de ses personnages.

Celle qu'adopte Bouvard traduit exactement la vision plastique qui s'est imposée à Flaubert, étant donné l'instrument choisi : Bouvard est bien forcé en effet de bomber la poitrine en avant, et, pour soutenir l'appareil dont la première corde a été « *passée sous ses aisselles* » (comme dans le *Manuel* d'Amoros), d'allonger les avant-bras contre son corps, puisque c'est « *avec les poignets* » qu'il raidit la seconde corde par derrière lui, et à hauteur, à peu près, du milieu de ses cuisses. En d'autres termes, Flaubert « voit » les deux manches à balai *verticaux*, et appliqués parallèlement aux deux bras du patient, au lieu que dans la « lutte » d'Amoros ils demeurent *horizontaux* et maintenus dans les coudes fléchis des gymnastes. Dans une certaine mesure, une telle position pouvait, en effet corriger « *les vices de conformation du thorax, des épaules et de la colonne vertébrale* » de Bouvard; et le *Manuel* d'Amoros ne prévoit pas autre chose. Enfin le mot « *orthopédie* » écrit par Amoros à ce sujet a pu suggérer à Flaubert cette appellation « *bâtons orthosométiques* » pour désigner l'instrument destiné ainsi à redresser tout le corps de son copiste (1).

Les explications qu'on vient de lire ne reposent que sur des conjectures, et je les propose comme telles. J'ai insisté sur cette hypothèse, parce que, si on

(1) Peut-être Flaubert connaissait-il le libellé complet des *Observations* d'Amoros signalées plus haut. C'est : *Réponse à l'ouvrage du docteur Lachaise ayant pour titre : Précis physiologique sur les courbures de la colonne vertébrale, lesquelles sont corrigées par les méthodes du gymnase normal.* »

l'admet, elle paraît de nature à faire comprendre, par un exemple concret, comment Flaubert travaille, assimile les notes qu'il a rassemblées, les modifie et les transforme, selon les besoins immédiats de son récit et les nécessités vraisemblables de la « réalité » qu'il a dessein de décrire. Nulle part, dans son œuvre, il ne se sent lié rigoureusement et étroitement par un document livresque, quel que soit l'auteur, obscur ou célèbre, véridique ou mensonger, bon ou mauvais guide, auquel il emprunte les éléments de son érudition. Il en retient seulement une idée, l'essentiel, un geste ou une attitude, un fait précis, autour duquel viennent se cristalliser ensuite tous les éléments de sa propre vision. Il ne se croit nullement tenu de suivre pas à pas son modèle, ni même de le citer textuellement, encore moins de le copier avec servilité. Au contraire, dans son esprit, tout cet apport documentaire, étranger à son invention personnelle, s'organise, s'adapte, se modifie et se transforme au besoin, pour la plus grande logique du récit. Ce sont les lois de son Art et les bases de son Réalisme. Jamais il ne parle, ne voit, n'expérimente, *par lui-même ou pour lui-même;* mais partout, c'est Bouvard ou c'est Pécuchet qui se substituent à lui, et c'est par rapport à ces héros imaginaires, à la mesure de leur intelligence, dans les conditions où ils pourraient en fait étudier ou expérimenter, que lui-même choisit parmi ses notes, tient compte de celles-ci, élimine les autres, combine et crée dans son cerveau une représentation des choses adéquate à ce qu'aurait pu être, pour ses héros vivants, LA RÉALITÉ VRAISEMBLABLE. Cette réalité imaginée reste ainsi conforme aux principes d'une esthétique raisonnée. L'étude analytique des sources de son roman peut servir à en fournir la démonstration.

Poursuivons cependant, dans ses détails et surtout à titre de curiosité, l'analyse du récit des exercices gymnastiques de Bouvard et de Pécuchet :

« A défaut d'haltères, dit Flaubert, le charron tourna quatre morceaux de frêne qui ressemblaient à des pains de sucre se terminant en goulots de bouteille. »

L'*Atlas* d'Amoros représente des haltères de la forme usuelle donnée à ces instruments, c'est-à-dire terminés aux extrémités par deux sphères; mais je n'y trouve nulle part les appareils décrits par Flaubert; le *Manuel* n'en fait pas mention davantage. Cependant, Amoros parle (*Manuel*, I, 369 et 370) indifféremment d'haltères et de « massues ». Il les nomme aussi « cloches muettes ». Est-ce cette appellation qui a suggéré à Flaubert la *forme*

de bouteilles » qu'il note ? les massues de son roman évoquent, en effet, jusqu'à un certain point, les contours de battants de cloche. En tous cas, les exercices qu'il décrit sont exactement ceux que prescrit le *Manuel :* « *on doit porter ces massues à droite, à gauche, par devant, par derrière* ». — Quant aux « *mils persans* » dont il est question à la ligne suivante du roman, je ne les vois pas davantage indiqués dans Amoros. Mais le Dictionnaire de Larousse définit : « *Mils : sorte d'exercice gymnastique auquel on se livre avec des haltères ou massues, et qui a été emprunté aux Perses modernes.* » Il est possible qu'une définition de ce genre, rencontrée par hasard ailleurs que dans le *Manuel* consulté par ses copistes, ait, par association d'idées, inspiré à Flaubert la pensée des instruments qu'il met, à défaut d'haltères, dans les mains de ses copistes. Ici encore nous devinons une contamination documentaire probable, mais dont la nature exacte nous échappe. L'hypothèse d'une deuxième source livresque venant se surajouter au traité d'Amoros n'est pas impossible. On s'expliquerait ainsi non seulement les « *mils persans* ». mais la « *gymnastique de chambre* » dont il est question plus bas dans *Bouvard et Pécuchet*, et ce « *trémoussoir ou fauteuil de poste* », dont je ne vois pas trace non plus dans Amoros. Le même Larousse écrit : « *Trémoussoir : machine propre à se donner du mouvement, à prendre de l'exercice sans sortir de sa chambre, et qui consiste dans une sorte de fauteuil inventé par le célèbre abbé de Saint-Pierre* » (1). Notre enquête sur les sources du roman reste, sur ces deux points, en défaut (2).

Le roman continue par la description des sauts à la perche exécutés par Bouvard et Pécuchet, et ceci, ne souffre aucune difficulté. Amoros (*Manuel*, II, p. 64 et 71) donne un « *tableau des diverses dimensions des fossés et des longueurs que doivent avoir les perches pour les franchir* », et il a soin de recommander : « *Au moment de détacher vos pieds de la terre, fixez le* GAUCHE *fortement sur la partie antérieure de la plante* », détails techniques que n'oublie pas Flaubert et qu'il résume ainsi : « *Ensuite, ils recherchèrent les fossés ; quand ils en avaient trouvé un* A LEUR CONVENANCE, *ils appuyaient au milieu une longue perche, s'élançaient pied du* GAUCHE, *atteignaient l'autre bord, puis recommen-*

(1) Charles-Irénée Castel de Saint-Pierre, abbé de Tiron, qui fut élu membre de l'Académie Française le 3 mars 1695.

(2) Larousse n'est qu'une hypothèse, mais non invraisemblable. Le *Nouveau Dictionnaire*, sauf les suppléments, avait paru en entier avant 1878, c'est-à-dire à l'époque ou Flaubert écrit *Bouvard*.

çaient». — Après quoi, pour terminer le paragraphe, brusquement, le ton du récit change; le poète, évocateur et visionnaire des lignes, des contours et des paysages, succède en Flaubert au simple collectionneur de mots techniques, à l'érudit solidement documenté : il ajoute : « *La campagne étant plate, on les apercevait de loin; et les villageois se demandaient quelles étaient ces deux choses extraordinaires, bondissant à l'horizon.* »

Dans l'œuvre de Flaubert, l'artiste non seulement ne perd jamais ses droits, mais intervient sans cesse pour renforcer, — parfois d'une simple touche plastique, comme ici, — et rehausser la représentation purement réaliste des choses.

« Exercice de la bascule brachiale : J'ai inventé cet exercice, dit Amoros (*Manuel*, II, 272 et suiv.), pour les gens de lettres et les employés dans les bureaux qui me demandaient un genre de mouvement facile et qui pût rompre de temps en temps la gêne et la monotonie des positions stationnaires auxquelles ils sont condamnés pour remplir leurs devoirs ou pour suivre leurs inclinations studieuses. »

Bouvard et Pécuchet pouvaient-ils rêver mieux? Ce paragraphe du *Manuel* obligeait, pour ainsi dire, Flaubert à ne pas exclure le bascule brachiale des exercices d'entraînement essayés par ses copistes.

« *Simple et facile à établir*, continue Amoros, — susceptible *en très peu de temps de procurer une quantité de mouvements et un emploi de force musculaire assez grand* — pouvant être installée *dans un cabinet, dans une chambre noire à côté, dans un corridor, sous un hangar, enfin partout, pourvu que l'on puisse disposer de* 10 *à* 15 *pieds de hauteur;* on peut placer une poutre ou une forte planche de champ qui aura *deux poulies à* 3 *ou* 4 *pieds de distance entre elles; on passe un cordeau de la grosseur du petit doigt par ces deux poulies*... à chaque bout de la corde, *on fixe un petit bâton*... La corde sera bien tendue quand les personnes qui vont se balancer *l'auront prise* et se trouveront exactement placées au-dessous de chaque poulie. Pour commencer l'exercice, l'un des deux basculateurs *pousse la terre avec ses pieds* pour s'élever en l'air, comme s'il voulait faire un saut vertical; l'autre fléchit bien les jambes ayant les genoux en avant et *raccourcit les bras vers la terre autant qu'il le peut*... La personne qui est en l'air *tend à descendre* immédiatement... Elle doit fléchir tout de suite les jambes en avant et raccourcir les bras, portant les mains vers la terre autant que ses forces le lui permettront. L'autre, au contraire, doit se relever, se redresser, s'allonger autant qu'elle le pourra, et donner une secousse à la terre ou au plancher *au moment de le quitter et de s'élever en l'air pour monter*

ainsi le plus haut qu'il pourra... Cet exercice amuse beaucoup, et, si on le fait bien et pendant 4 ou 5 minutes, produit une transpiration abondante. »

Voici maintenant la description de Flaubert :

« Alors, ils établirent dans le fournil une bascule brachiale. Sur deux poulies vissées au plafond passait une corde tenant une traverse à chaque bout. Sitôt qu'ils l'avaient prise, l'un poussait la terre de ses orteils, l'autre baissait les bras jusqu'au niveau du sol; le premier, par sa pesanteur, attirait le second qui, lâchant un peu la cordelette, montait à son tour; en moins de cinq minutes, leurs membres dégouttelaient de sueur. »

Il y a, dans *Bouvard*, 9 lignes. L'explication de la bascule brachiale tient 5 pages du *Manuel* d'Amoros dont on n'a lu plus haut qu'un extrait sommaire. La comparaison est significative. On voit que tous les détails pittoresques ou comiques de l'exercice ont été exactement retenus par Flaubert, à l'exclusion des précisions techniques ou physiologiques qui ne pouvaient convenir à son récit; surtout, il n'a tenu aucun compte des digressions morales, philosophiques, sociales, auxquelles se livre Amoros, ici comme ailleurs, chaque fois qu'il s'agit de vanter les bienfaits de sa méthode et les résultats obtenus. Le procédé ordinaire de Flaubert ressort nettement de ce rapprochement. Comme il fait œuvre d'art, et non pas œuvre didactique, il commence par choisir parmi ses notes documentaires, et condense, avant de les «traduire en style», celles qu'il met à part. Il n'omet rien d'essentiel, et respecte scrupuleusement, dans sa technique propre, l'esprit et la nature de l'exercice décrit. Mais il élimine tout le fatras inutile. A défaut du *Manuel* d'Amoros, n'importe qui pourrait, grâce aux neuf lignes de *Bouvard*, réaliser une « bascule brachiale » et s'en servir. On n'en saurait demander davantage. Pour terminer sa description, Flaubert résume enfin en un dernier trait synthétique et pittoresque l'action accomplie par ses héros, ce qui les arrête à l'exercice indiqué. Et c'est encore Amoros qui lui fournit ce détail, par lequel la « bascule brachiale » rentre logiquement dans l'expérience des Bonshommes : Pécuchet et Bouvard, devenus gymnastes pour « *s'améliorer le tempérament* », ne pouvaient souhaiter mieux que d'obtenir, par ce moyen, une bienfaisante transpiration.

D'autres fois, de tout un développement, Flaubert ne retiendra qu'un seul mot; mais il y ajoute alors, de son crû, la note comique qui peint la bêtise de ses personnages :

« Ils tâchèrent de devenir ambidextres, jusqu'à se priver de la main droite temporairement ».

Amoros avait écrit :

« Un médecin a dit que, parmi les enfants élevés dans les « Ascétériums », il ne doit plus y avoir de *gauchers;* mais j'ajoute qu'il ne doit pas y avoir non plus de *droitiers* exclusifs, ni de *jambiers gauchers*, etc., car toute impossibilité de faire un excercice, de se servir d'un membre, est non seulement une gaucherie, mais un grand défaut dans une éducation soignée. Il y a un grand nombre d'arts dans lesquels on ne peut réussir si l'on n'est point *ambidextre :* la chirurgie, l'art vétérinaire, celui d'aiguiseur, de tisserand et plusieurs autres sont de ce nombre. Ainsi les ressources de la technologie et les richesses productives d'un État peuvent s'augmenter en raison de la multiplication des *ambidextres;* cette faculté de se servir des deux mains a l'avantage de procurer un repos à l'une des deux... Il faut vaincre avec soin l'habitude vicieuse que les enfants contractent dans les collèges et chez eux, où l'on ne s'occupe point de les rendre *ambidextres* » (*Manuel*, I, 339).

Flaubert n'a pas inventé « l'emploi de la gymnastique comme moyen de sauvetage » qui séduit aussi ses copistes. Tout un chapitre du *Manuel*, le Xme, y est consacré. Il a pour titre : « *Des actes de bienfaisance et des exercices qui disposent à les exécuter; des peines et des récompenses que l'on doit donner, suivies de l'enseignement de l'art de relever une ou plusieurs personnes et de les porter sans embarras, avec sécurité, sans leur faire de mal, et en conservant toujours une main libre ou les deux pour chercher des appuis et passer partout.* » Amoros ne décrit pas moins de 24 exercices différents; leur explication technique est diluée comme toujours, au milieu de digressions morales sur le bien et le mal, le courage et la peur, avec nombre d'exemples historiques à l'appui. On y voit rappelée, entre autres, l'anecdote du jeune Target, dont il a été question plus haut, et le « secours des Saxons », épisode raconté par le baron Fain, selon lequel une vingtaine de mille blessés de toutes les nations furent ramenés à Dresde, après la bataille de Bautzen, en 1813, *dans des brouettes*, par les villageois du pays. Flaubert n'a retenu de cette anecdote que le mot « *brouette* » ; mais comme il n'y avait pas de blessés à évacuer à Chavignolles, il fallait modifier un peu. C'est l'un des compères qui en joue le rôle, pour le plus grand entraînement de son camarade : « *L'un feignait d'être évanoui, et l'autre le charriait dans une brouette, avec toutes sortes de précautions.* » Le plus souvent, ce sont des enfants qu'Amoros arrache ainsi aux périls les plus divers : incendies, naufrages, éboulements, enlisements. Il avait même inventé, pour

en sauver trois ou quatre à la fois, un « *sac* » de forme spéciale (*Manuel*, I, p. 467, et *Atlas*, p. XIII, fig. 73). Mais toutes les catastrophes variées appartiennent au domaine de l'accidentel, du mélodramatique ; comme telles (outre l'invraisemblance) il ne pouvait y être fait allusion dans le récit de Flaubert. La notion de « *sac* » intervient donc, sans qualificatif d'aucune sorte, non comme un appareil compliqué et spécial, mais comme le plus banal des objets qu'on rencontre à la campagne. Parmi les personnages secondaires du roman figure un maître d'école : les copistes pouvaient donc « s'exalter » à l'idée d'employer le gymnastique à sauver — de dangers imaginaires — les élèves d'Alexandre Petit. Mais à ces trois détails seuls se réduit le long chapitre d'Amoros, source de multiples inventions comiques ou extravagantes qui pouvaient convenir à la note grotesque du roman, mais auraient forcément excédé la mesure de vraisemblance d'un récit dont le Réalisme est partout épuré par l'Art.

Les exercices d'escalade sur des échelles de corde et d'assaut aux murs tiennent deux chapitres (XX et XXVIII) du *Manuel*. On y retrouve aisément toutes les indications de détails utilisées par Flaubert. On devine qu'ici, plus encore qu'ailleurs, l'ancien colonel de la milice espagnole ne pouvait oublier d'appuyer ses démonstrations sur des exemples empruntés à l'histoire militaire. Il en cite, en effet, un très grand nombre. Flaubert en a retenu deux, qui trouvent place dans son récit. Ils sont de nature à frapper particulièrement l'attention de Bouvard et de Pécuchet, et de plus s'adaptent parfaitement aux conditions matérielles dans lesquelles ceux-ci peuvent pratiquer, à Chavignolles, l'escalade.

Il s'agit de la prise de Fécamp par Bois-Rosé et de l'attaque du Fort-Chambray par les soldats de Bonaparte. A peu de frais, sans beaucoup de mal, les copistes pouvaient se flatter de répéter en petit, chez eux, ces deux prouesses historiques. Le mur en ruine existait dans le jardin depuis leurs expériences d'horticulture et d'architecture-paysagiste. Quant à l'échelle de Bois-Rosé, avec une corde et quelques bâtons, ils pouvaient la fabriquer eux-mêmes. La « *reprise du port de Fécamp sur la côte de Caux en Normandie, en* 1593, *par le sieur Bois-Rosé, officier* » est racontée par Amoros. (*Manuel*. II, pages 227 à 230), et l'échelle représentée dans l'*Atlas* (pl. VI, fig. 17 a). Quant à l'épisode du Fort-Chambray, Amoros le relate d'après les propres déclarations du général Dode, dont il cite une lettre de 3 pages (*Manuel*, II, 374-377). Le mur en ruine se prêtait mieux à un tel genre d'es-

calade (grâce aux aspérités de ses pierres) que la tour d'Amoros, « *haute de* 15 *ou* 20 *pieds, destinée à exercer les phalanges* » et qui, bâtie au sommet de la fameuse Montagne de gloire « *devait servir à donner des assauts et à grouper les vainqueurs de cet art difficile dans les cérémonies publiques* » (*Manuel*, I, 301). — L'ambition de Bouvard et de Pécuchet ne pouvait vraiment pas prétendre à de tels triomphes.

Il n'y a rien à noter de spécial pour l'exercice des échasses auquel se livre Pécuchet, et qui se termine si malencontreusement par une chute dans les haricots. Amoros range cet exercice parmi les « *arts d'agrément* » qui complètent et parachèvent toute sa méthode d'enseignement (*Manuel*, II, chap. XXXII). Les échasses y voisinent avec le tir au pistolet, au fusil, à l'arbalète, à l'arc, le patin, le jeu de ballon, l'art de dessiner et de modeler, la danse, l'escrime, la musique : car tout cela rentrait dans le programme du fameux Gymnase civil et militaire ! — Simplicité de l'instrument exigé, — appropriation de cet instrument à la conformation physique du personnage, tel qu'il apparaît dans le reste du roman, telles sont les remarques suggérées par les quatre lignes où Pécuchet est représenté pratiquant les échasses. « *La nature*, dit Flaubert, *semblait l'y avoir destiné* »: on le revoit aussitôt tel qu'il est apparu boulevard Bourdon, à la première page du livre, petit, maigre, avec de longues jambes « *prises dans des tuyaux de lasting, qui manquaient de proportion avec la longueur du buste* ». Bouvard, beaucoup plus lourd, plus gros, n'était pas bâti pour se tenir en équilibre « à quatre pieds du sol » sur des palettes d'échasse : son gros ventre, son dos rond, le désignaient bien plutôt pour les « bâtons orthosométiques » de tout à l'heure, qui ne pouvaient convenir par contre à la minceur de Pécuchet. Seul ce dernier, perché sur ses échasses et arpentant le jardin, pouvait évoquer « *une gigantesque cigogne qui se fût promenée* ». Dans tous ces détails minutieux, le Réalisme de Flaubert nous paraît d'une logique rigoureuse, et parfaitement organisé.

Il reste pour finir à dire un mot des chants et des pièces de vers que Bouvard et Pécuchet, fidèles aux prescriptions de leur guide, chantent et récitent pendant leurs exercices.

Ce côté musical et lyrique de la gymnastique est un des plus réjouissants de la méthode enseignée par le colonel Amoros. Il en donne ainsi la justification dans sa préface :

« Des exercices purement corporels, dit-il, dans lesquels des enfants

ou des jeunes gens lutteraient simplement de force ou d'adresse, loin de produire quelqu'adoucissement dans nos mœurs, leur communiqueraient probablement une sorte de rudesse et de grossièreté fort à craindre. »

Il avait donc imaginé d'assujettir tous les mouvements de ses élèves au rythme et à l'accompagnement musical; il y trouvait, quant à l'ordre et à la régularité, un avantage certain. Mais le haut comique de cette innovation — comique que Flaubert ne pouvait pas laisser échapper — réside dans la nature et le genre des chants qui soutiennent ce rythme : leurs paroles, dit en effet le *Manuel*, « *doivent exprimer les sentiments les plus élevés qui puissent remplir un cœur humain, le respect et l'adoration envers Dieu, l'amour du Roi, le dévouement à la patrie, etc...* ». Ceux qui liront ces lignes ne pourront se défendre de sourire, en se remémorant peut-être quelque chanson de route apprise au régiment ! Je doute qu'Amoros eût admis dans son Gymnase modèle la moins audacieuse de celles qui ont conduit nos soldats à la victoire. Tout un chapitre du *Manuel*, le IIIe, est consacré à célébrer les vertus et les bienfaits du chant ainsi destiné à suivre et à scander les mouvements gymnastiques : avantages physiologiques d'abord, parce que le chant contribue au développement des organes respiratoires; avantages moraux et sociaux surtout parce « *qu'ils unissent et confondent la gymnastique avec la morale, et rendent inséparables l'idée des actions que la première rend capable d'exécuter, et celle de l'application de ces actions au service du prince, de la patrie et de l'humanité* » (*Manuel*, I, 92 et 93) (1).

Chaque exercice se présente donc escorté d'une ou de plusieurs strophes appropriées : on me permettra de citer ici quelques exemples, afin de bien montrer la variété, et aussi le comique, de la méthode préconisée par le bon colonel. Il y a l'hymne religieux, qu'on entonne en venant se mettre en rangs, avant les classes, et aussi en rompant les rangs, pour les récréations :

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence,
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer;
La voix de l'univers annonce sa puissance
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer. (*Manuel*, p. 119.)

(1) « Je chante, dit encore Amoros, comme d'autres parlent ou prêchent! je m'honore d'employer ce langage pour produire les résultats que j'obtiens, et je fais chanter mes élèves pour leur faire du bien et les conduire à aimer toutes les vertus sociales et à l'acquisition des facultés qui sont nécessaires pour les pratiquer. La conscience me fait un devoir de suivre ces principes. L'expérience m'autorise à les croire exacts, et je remplirais mal ma mission philantropique si je déviais de leur observance » (page 113).

Cet autre chant convient au pas gymnastique modéré sur place :

La justice est des rois le plus noble partage,
Elle est de leur grandeur le plus ferme soutien;
Par elle ils sont, de Dieu, la véritable image
Et leurs autres vertus, sans elle, ne sont rien.

Si le pas gymnastique sur place est accéléré, on chante :

Dans les sables brûlants, dans les climats glacés
Partout se reproduit l'amour de la patrie.
Dans les climats heureux, sagement policés,
Il doit être plus fort que l'amour de la vie. (*Manuel*, p. 144.)

Celui-ci, en ré majeur, avec 2 dièzes (*Manuel*, p. 144), paroles de L.-P. de Jussieu, musique de Paz, accompagne le « *mouvement des extrémités supérieures, inférieures et du corps* (sic »); il inspire, dit Amoros, la force et la constance:

Courage, amis, courage,
Gardons-nous de céder;
Quand on voit le rivage
On est près d'aborder.
Courage, amis, courage.

Courage, amis, courage;
Méprisons la douleur,
Le rocher, de l'orage
Ne craint pas la fureur.
Courage, amis, courage. (*Manuel*, I, p. 163.)

Ce dernier enfin, chanté pendant les repos, a le mérite d'être composé en vers acrostiches sur les notes de la gamme :

DOminateur de la nature
RÉponds, Dieu clément, à ma voix.
MIroir de la justice pure
FAçonne mon cœur à tes lois;
SOLdat fidèle à ta consigne
LA remplir comblera mes vœux;
SI de te plaire je suis digne
DOrénavant je suis heureux. (*Manuel*, I, 171.)

Si nous ignorions à quelle époque a été écrit le traité d'Amoros, ces poèmes, à eux seuls, permettraient de le dater.

Flaubert ne pouvait pas laisser tout à fait de côté les éléments d'une bouffonnerie de si haut goût; en feuilletant Amoros, il n'avait que l'embarras du choix. Toutefois, le *Manuel* n'est plus ici la seule source consultée et utilisée. Bouvard et Pécuchet s'entraînent en chantant; mais les fragments d'hymnes reproduits dans le roman sont empruntés parfois à un autre Recueil du même Amoros, intitulé : « *Cantiques religieux et moraux, ou la Morale en actions, à l'usage des enfants des deux sexes, ouvrage spécialement destiné aux élèves qui suivent les exercices du cours d'éducation physique et gymnastique dirigé par M. Amoros* » (1). C'est ce *Recueil*, dédié « *aux mânes de Henri le Grand, roi de France* », (protecteur, nous le savons, du noble art) que Flaubert a mis à contribution, en même temps que le *Manuel*, pour compléter, en quelque sorte, les notes prises dans ce dernier. Il y a ici un dédoublement, et une contamination de documents assez singulière.

En effet, des trois chants que Flaubert s'amuse à mettre dans la bouche de ses héros, le premier (dont le roman ne cite que le premier vers) figure en même temps dans le *Manuel* et dans le *Recueil* d'Amoros; le voici tout au long :

Un Roi sage, un roi juste, est un Dieu sur la terre;
Il semble à son empire enchaîner les mortels;
Effroi de l'opresseur du faible il est le père;
Ses sujets, dans leurs cœurs, lui dressent des autels.

Les paroles sont de M. Constant Dubos, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Le *Recueil* nous apprend (p. 41) que ce chant était destiné à « *disposer les sentiments des élèves à l'amour, au respect et à la reconnaissance que l'on doit à son souverain* ». Mais le roman s'écarte ici légèrement des indications fournies par Amoros; en effet, Bouvard et Pécuchet entonnent ce cantique « *en marchant* » alors qu'il est fait pour cadencer « *le pas modéré gymnastique sur place, les mains sur les hanches* ». En outre, ce n'est pas « *l'hymne n° 9* », comme le dit Flaubert, mais le chant III, strophe première, du *Recueil*.

Des inexactitudes analogues se remarquent pour le deuxième chant des Bonshommes :

(1) Paris, Colas, 1818. In-16. — Je désignerai cet ouvrage par le mot *Recueil*, pour abréger.

... quand il se battaient les pectoraux :
Amis, la couronne et la gloire, etc.

Ce vers ne figure nulle part dans le *Manuel*, mais seulement dans le *Recueil* (chant XV, page 138). Il appartient à l'andante du morceau, et voici la strophe entière :

La constance, autant que l'ardeur,
Est le gage de la victoire.
Amis, la couronne et la gloire
Attendent le front du vainqueur.

Après ces mots vient la strophe commençant par :

Courage, amis, courage...

que j'ai citée tout à l'heure, et qui figure, elle, dans le *Manuel*. C'est, comme on l'a vu, le chant qui accompagne « *les mouvements des extrémités supérieures, inférieures, et du corps* ». Par contre, le chant destiné à l'exercice qui consiste « *à se frapper la poitrine avec les poignets alternativement* » — exercice que Flaubert attribue à ses copistes — est très différent ; le voici, d'après le *Manuel* (p. 153) sur des paroles de Morel de Vindé, pair de France :

Un homme sans courage et sans activité
Enervé chaque jour par sa lâche paresse
Sans vertus, sans talents, éprouve que sans cesse
Les vices et l'ennui suivent l'oisiveté.

Enfin, le troisième chant de Bouvard et de Pécuchet :

... au pas de course :
A nous l'animal timide,
Atteignons le cerf rapide,
Oui, nous vaincrons,
Courons, Courons, Courons.

est donné à la fois par le *Manuel* (p. 271) et par le *Recueil* (n° XVI) ; il est écrit « *en fa majeur, avec un bémol* ». Les paroles sont de L.-P. de Jussieu. Or il accompagne, d'après Amoros, pas le pas de course, proprement

dit, mais *la course de vélocité*; et Flaubert en use assez librement avec le texte de ce cantique, car voici la strophe véritable et complète :

Amis, serions nous surpassés
Par un animal timide ?
Non, dans la carrière élancés
Atteignons le cerf rapide.
Oui, nous vaincrons !
Courons, courons !

On voit, par ces trois exemples très nets, que les passages donnés dans les éditions comme étant des citations, et présentés sous cette apparence soit par le procédé typographique des caractères italiques, soit entre guillemets, ne sont pas toujours, tant s'en faut, des transcriptions littérales de la source à laquelle Flaubert emprunte sa documentation. C'est une remarque que nous aurons bientôt l'occasion de vérifier à nouveau. Il modifie à l'occasion et arrange les textes des auteurs qu'il consulte. Quelles raisons l'y déterminent ? on ne parvient pas toujours à les définir. Toutefois, si la lettre diffère, l'esprit — c'est-à-dire, dans le cas présent, le caractère comique des chants, le poncif des paroles, — est respecté, ce qui est en somme l'essentiel. On peut donc conclure, d'une façon assez générale, que si la documentation du Maître est partout solide, nulle part cependant elle ne s'astreint à demeurer servile ou étroite, en s'enfermant dans les limites d'une fidélité trop rigoureuse qui risquerait de donner à l'œuvre un tour d'érudition pédantesque et entraînerait à sacrifier toute considération supérieure d'art et d'harmonie de la forme au souci de l'exactitude parfaite.

Si nous voulions maintenant résumer l'analyse qu'on vient de lire à propos de l'expérience gymnastique de Pécuchet et de Bouvard, il me semble que les observations suivantes pourraient être proposées, sous forme de conclusions :

A en juger tout au moins par l'emploi fait ici des sources documentaires qu'il consulte et annote, l'Art réaliste de Flaubert ne repose ni sur le choix de l'accidentel, de l'anecdotique, du compliqué, du baroque, ni sur la recherche exclusive (et par là même arbitraire et forcée) de l'élément grotesque ou stupide des choses, vers lequel son tempérament d'artiste et son esprit critique l'inclinaient cependant. Ayant le *Manuel*, l'*Atlas* et le *Recueil*

d'Amoros sous les yeux, la matière ne lui manquait certes pas. Sans trahir son guide, et rien qu'en imaginant la tentative de ses personnages conforme aux principes d'entraînement du colonel — sinon aussi complète, du moins identique en quelques-uns de ses exercices, — il aurait trouvé sans peine le moyen de donner libre cours à sa verve ironique, de satisfaire à ce goût du bouffon et du ridicule qu'avouent à maintes reprises ses lettres, — et de s'amuser ainsi lui-même aux dépens de l'auteur dont son plan l'amenait à dépouiller les œuvres. Il ne l'a pas fait néanmoins, ou du moins il a su garder partout la juste mesure. En particulier cet enseignement musical, ces chants, ces préceptes philosophiques, sociaux, religieux, moraux, rattachés par Amoros sous forme de cantiques, à l'assouplissement physique du corps et des membres, lui offraient ce qu'il a appelé dans sa *Correspondance*, à propos d'un autre ouvrage et pour un sujet très différent, une « Californie de grotesque »; c'est à peine cependant si, en quelques lignes, il a exploité cette mine précieuse. Il effleure la question d'une touche discrète, et son art modéré, très maître de lui, s'interdit le plaisir de céder à la tentation d'une charge trop facile, ou la personnalité de l'auteur, le caractère et la tournure d'esprit de l'homme qu'il était, se fussent décélées. Le nombre des exercices auxquels se livrent ses deux copistes est minime, si l'on considère tous ceux qu'il pouvait, rien qu'en feuilletant Amoros, leur prêter. Or ces exercices sont choisis avec soin parmi les plus simples de la méthode amorosienne; ils ne nécessitent que des instruments rudimentaires, faciles à se procurer ou à fabriquer à la campagne, dans les conditions où vivent Pécuchet et Bouvard, et avec les ressources dont ils disposent: le respect de la vraisemblance du récit est toujours, sur ce point, la raison décisive de cette discrimination, qui a souci d'éviter tout défaut, tout reproche d'exagération.

A deux ou trois allusions près, et pour des motifs d'art analogues, il a négligé aussi le fatras des réminiscences historiques et des souvenirs militaires qui accompagnent les explications techniques du colonel; l'imagination d'un Pécuchet et d'un Bouvard devait pourtant en être naturellement frappée; ces grands exemples vécus, ces preuves authentiques de l'utilité et des bienfaits de la gymnastique ne pouvaient que stimuler leur zèle et les engager à poursuivre, toujours davantage, leur entraînement. N'oublions jamais en effet que ce sont les copistes (et non pas Flaubert personnellement), qui lisent Amoros et se laissent diriger par lui; en d'autres termes, l'opinion critique du Maître touchant la méthode et l'enseignement du colonel ne

s'exprime pas directement, mais est transposée de lui-même en eux, se formule suivant leurs habitudes de pensée, leurs goûts et leur caractère. Cependant ici encore, et quoique la vraisemblance psychologique n'eût pas été altérée pour cela, Flaubert se limite, se contente d'exemples typiques et élimine de son récit presque tout ce qui encombre le traité d'Amoros.

Ainsi, partout, il condense et choisit judicieusement parmi ses notes documentaires, ne s'abandonne à aucune des impulsions, des préférences de son propre tempérament, substitue ses héros à lui-même, et se maintient dans les proportions d'un art équilibré, sobre et partout vraisemblable. La matière utilisable était ici, à propos de la gymnastique amorosienne, particulièrement abondante et facile à employer ; avec la propension naturelle en Flaubert à se repaître, partout où il en trouvait trace, de la bêtise et du ridicule humains, elle était surtout extrêmement séduisante. Aussi me semble-t-il que, dans ce passage du roman, la modération de ses développements, la mesure de son ironie, l'art avec lequel il a su s'abstenir, ne sont pas ce qu'il faut admirer le moins.

On a dit que « *l'élément comique de Bouvard et Pécuchet, loin d'être bien fondu dans le roman, ne coulait pas de la même veine* » que l'élément critique et que l'érudition scientifique destinée à montrer le développement intellectuel des copistes; on y a vu quelque chose d'un peu factice, et on a jugé que « *ce comique n'était là que parce qu'il fallait que le livre fut grotesque* » (1). Il fallait, en effet, que, par certains côtés, le livre présentât des aspects grotesques et risibles; il s'agit, à l'origine, d'une « encyclopédie en farce » jouée, et copiée ensuite par deux Bonshommes qui sont des caricatures, d'amusants fantoches. Mais, ceci étant admis, il paraît bien que l'examen détaillé de ce morceau, où le comique fleurit à chaque pas et s'impose pour ainsi dire à Flaubert, démontre bien plutôt que, loin d'avoir surenchéri sur son modèle, d'avoir inventé ou voulu forcer la note, il est demeuré partout bien au-dessous de ce que lui offraient les sources livresques (et par conséquent « réalistes ») par lui consultées. Par ailleurs, les procédés de son art, ses moyens et ses ressources s'y révèlent identiques à ceux que l'on peut constater ailleurs : il n'avance rien qu'il ne puisse appuyer sur un texte *formel;* mais il ne se sent pas lié cependant par la lettre de ce texte, et, le cas échéant, ne se prive pas de l'arranger et de le modifier selon les besoins ou les néces-

(1) M. René Dumesnil : *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles?* (*Mercure de France*, 16 juillet 1914).

sités de son œuvre. Tantôt il résume et resserre; beaucoup plus rarement il développe et amplifie. Ce qu'il dit est exact, et même (on l'a vu pour les différentes manœuvres d'assouplissement de Pécuchet et de Bouvard) techniquement assez précis. Mais l'essentiel seul subsiste dans le récit; les détails inutiles ou confus, tout l'accessoire, disparaîssent.

Ainsi, la vision qui naît dans l'esprit de Flaubert, à propos de telle ou telle action déterminée de ses personnages, repose toujours sur l'élément caractéristique, fondamental, de l'action similaire décrite et commentée par Amoros; autour de ce noyau, d'origine purement documentaire, étranger à l'imagination propre de l'auteur, vient se cristalliser en quelque sorte une représentation subjective qu'il traduit ensuite en style. Un geste, une attitude physique, une silhouette, un contour pittoresque expriment et fixent pour le lecteur cet élément caractéristique *retenu* et *vu* par Flaubert lui-même; tels, ici « *ces deux choses extraordinaires bondissant à l'horizon* » quand les copistes sautent à la perche, et la « *gigantesque cigogne qui se fût promenée* », quand Pécuchet monte sur ses échasses. Tout le secret et toute valeur de son Art tiennent dans des notations plastiques de ce genre.

On peut se demander, pour finir, pourquoi, pour quelles raisons profondes, Bouvard et Pécuchet échouent dans leur expérience de la gymnastique comme dans toutes leurs autres tentatives. L'explication est donnée ici même par une phrase du texte : « *Pécuchet en accusa leur méthode... si bien qu'ils devaient se remettre aux principes* ». La grande liberté que Flaubert a prise, en effet, avec Amoros, c'est qu'il n'a pas respecté du tout la progression recommandée par le colonel; ses Bonshommes ne se sont pas trompés en prenant celui-ci pour guide, car son *Manuel* reste bon à suivre, encore que compliqué; malheureusement, ils s'en écartent de prime abord dans ce qu'il a de plus important, à savoir son programme rationnellement et scientifiquement établi. Ils commencent par où l'enseignement du Gymnase normal prescrit que l'on doit terminer, ou peu s'en faut. Ils vont du difficile au simple, sans souci d'observer dans leur entraînement une gradation raisonnable. Ils font de la gymnastique à bâtons rompus; mais, avant que de s'y adonner, ils ont négligé de discuter avec eux-mêmes cette question préalable, et pourtant essentielle : « *Convient-elle à des hommes de nos âges?* » C'est à la fin seulement, alors qu'ils sont déjà découragés, épuisés, « *n'osant plus se mouvoir par crainte des accidents* », qu'ils y songent. Hélas ! il est trop tard; l'expérience aboutit à un résultat négatif et lamentable : « *ils restaient*, écrit Flaubert,

tout le long du jour assis dans le Muséum, à rêver d'autres occupations ». Ainsi, comme toujours, ils ont surtout manqué de méthode et de prudence; mais cette fois, par extraordinaire, au lieu d'accuser la gymnastique elle-même, et d'en proclamer la faillite, ils prennent à demi conscience de leur erreur initiale, au moment même où ils renoncent à poursuivre.

Nous allons voir, en étudiant de la même manière leur expérience géologique, qu'ils ne montrent pas toujours la même clairvoyance.

CHAPITRE VII

BOUVARD ET PÉCUCHET GÉOLOGUES

« Ce que c'est que mon œuvre, écrivait en 1879 Flaubert à Mrs. Tennant, à propos de *Bouvard*. Cela est difficile à dire en peu de mots. Le sous-titre serait : « *Du défaut de méthode dans les sciences* » (1).

Il y a, du « *défaut de méthode dans les sciences* », bien des degrés variables; pour mieux dire, il y a des façons bien différentes de ne rien comprendre aux sciences lorsqu'on les étudie sans méthode; on finit d'ailleurs toujours ainsi par s'en dégoûter. Un de ces modes consiste à mettre, en quelque sorte, la charrue devant les bœufs — à commencer par où il conviendrait de terminer — à vouloir approfondir les conclusions sans s'être, au préalable, rompu l'esprit aux prémisses — à aborder les difficultés avant d'avoir assuré sa marche par un entraînement élémentaire. C'est, nous venons de le voir, une des principales raisons pour lesquelles Bouvard et Pécuchet échouent dans leur expérience de la gymnastique et sont contraints bientôt d'abandonner.

Une autre condition d'insuccès, en matière d'Art comme en matière de Science, est de s'y précipiter sans conviction, sans foi, sans attrait, — sans même cette curiosité naturelle à l'homme qui est, selon Aristote, le fondement et l'origine de toute philosophie. Faire de l'Art ou de la Science pour tuer le temps, parce qu'on n'a rien de mieux comme distraction, de plus urgent pour occuper ses loisirs, — parce qu'une circonstance fortuite vous y incite et vous dirige dans tel sens plutôt que dans tel autre, — c'est, presque infailliblement, courir à la lassitude, à l'incompréhension totale, aux résultats négatifs. Les Sciences, comme les Arts, ne révèlent leurs véritables joies et leurs bienfaits réels qu'à ceux qui savent les bien comprendre; et, pour comprendre entièrement une chose, peut-être n'y a-t-il pas encore de meilleur procédé que de commencer par l'aimer.

Bouvard et Pécuchet usent leur existence en une série de tentatives et de travaux qui ne leur procurent aucune satisfaction durable, aucun bénéfice

(1) *Corresp.* IV, 390.

solide. Ils ne passent pas toujours sans motifs *apparents* d'une expérience à la suivante, d'une étude déterminée à une autre étude étrangère. Des transitions, nous l'avons vu plus haut, ont été ménagées par Flaubert; le plan du roman, si l'on se place au point de vue littéraire, n'est ni incohérent, ni illogique. Mais si l'on considère sous un angle différent la succession des essais malheureux auxquels se livrent les deux copistes, on est forcé de reconnaître que l'ordre dans lequel ces essais nous sont présentés et racontés offre quelque chose d'assez factice, d'interchangeable. Il résulte souvent d'incidents épisodiques greffés sur l'action générale du roman par une habileté de l'écrivain, mais qui n'en font point partie intégrante, et dont la vérité logique du récit n'exigeait pas l'intervention. Toute autre, au contraire, est la succession des événements qui, régis par un déterminisme rigoureux, conduisent Emma Bovary du couvent et de la maison paternelle jusqu'à la déchéance morale et au suicide; ici, l'ordre des faits, ou, si l'on veut, la suite des chapitres du livre, est immuable, commandée par la vraisemblance de l'action, par la conception réaliste du sujet. Dans *Bouvard et Pécuchet*, l'action proprement dite demeure presque nulle. Ce livre, selon l'excellente définition de Maupassant, se présente comme « *une revue de toutes les sciences telles qu'elles apparaissent à deux esprits assez lucides, médiocres et simples* » (1). Mais il n'y faut chercher ni une progression soutenue de faits qui s'enchaînent et dépendent les uns des autres par des rapports étroits de causes à effets, ni une évolution fatale, inéluctable, de deux caractères réagissant contre ces faits. Pécuchet et Bouvard, copistes de leur métier, n'aiment rien, n'ont jamais rien aimé que leur bureau à double pupitre et leur copie; cela seul — sans qu'ils s'en doutent d'ailleurs — les intéresse, les fait vivre, répond à leur tempérament, satisfait leurs goûts, les rend heureux. La meilleure preuve, c'est qu'après tant de tâtonnements, de renoncements, c'est à leur copie et à leur pupitre qu'ils reviennent.

Dès lors peut-on s'étonner s'ils manquent tout ce qu'ils entreprennent, se fatiguent très vite, et, à peine une expérience engagée, changent aussitôt pour une expérience nouvelle ? D'avance, le résultat de celle-ci est prévu : ils éprouveront une déception semblable ; à l'enthousiasme du début, à la fièvre des premiers moments — *tout beau, tout nouveau*, dit le proverbe — succédera une même lassitude, parce que, dans toutes ces étapes, dans ces directions variées où ils aiguillent leur activité, ils ne mettent

(1) Maupassant : *Préface aux lettres de Flaubert à G. Sand*, p. 24.

au fond rien d'eux-mêmes, qu'un besoin prétentieux et quasi maladif de tout embrasser, de tout effleurer, sans rencontrer nulle part de motif valable et décisif de se fixer. Sans doute, ils manquent généralement de méthode; on le constate sans peine pour les diverses branches de la Science qu'ils étudient. Mais il leur manque surtout « *ces raisons assez fortes les obligeant à persévérer* » dont parlait Jane Welsch à Thomas Carlyle (1). Ils vont d'une matière à l'autre, d'une étude déterminée à une étude très différente, selon que l'occasion, le hasard, les y pousse, — se flattant chaque fois de mieux réussir et sans se rendre compte que cette égale aptitude à entreprendre toutes choses suffit, de soi et *a priori*, pour exclure toute chance sérieuse de succès.

On a vu déjà des exemples de ceci et il est facile de les multiplier. Pourquoi, renonçant à la gymnastique, se lancent-ils dans la magie et dans l'occultisme ? parce qu'un matin, près de l'auberge de Chavignolles, où il venait chercher une bouteille de vin d'Espagne, Bouvard croise le clerc de Marescot portant un guéridon, et connaît de la sorte la mode nouvelle des tables tournantes. Cette rencontre inopinée n'a, dans l'action proprement dite du roman, d'autre valeur que celle d'une transition imaginée par Flaubert, de façon à amener, après une expérience malheureuse en gymnastique, une autre expérience qui ne se relie en rien à la précédente. C'est donc un pur artifice littéraire; considérée au point de vue du Réalisme du sujet, elle ne vaut que comme un incident de pure forme servant de prétexte à une nouvelle dispersion de la curiosité intellectuelle des deux Bonshommes; tout autre épisode autrement conçu pourrait lui être substitué, sans nuire à la vraisemblance de l'intrigue. — Pourquoi, après s'être faits horticulteurs, agronomes, et finalement distillateurs, Pécuchet et Bouvard deviennent-ils soudain chimistes ? Parce que leur alambic éclate, et que, consternés dès le premier moment, sans plus réfléchir, ils se persuadent que la catastrophe n'aurait pas eu lieu s'ils avaient su la chimie. — Pourquoi, de géologues, se font-ils archéologues ? parce qu'une après-midi d'été, ayant soif et pénétrant chez Gorju pour boire un verre d'eau, ils aperçoivent chez ce vagabond un bahut Renaissance qui sert de coffre à avoine. — Dans ces trois cas, et dans bien d'autres, le « joint » imaginé par Flaubert est plausible et suffisant, sans doute, quant à la continuité du récit, à sa progression esthétique. Mais on voit immédiate-

(1) Lettres inédites de Jane Welsch à Thomas Carlyle (*Mercure de France*, 16 mai 1914).

ment que ses copistes pourraient tout aussi bien, *mutatis mutandis*, devenir archéologues après avoir été gymnastes, ou horticulteurs après avoir abandonné la chimie. — Ne pas trouver dans ses goûts, dans ses besoins, dans son intérêt pratique ou spéculatif, dans les tendances naturelles de son esprit et dans les formes accoutumées de son activité, des mobiles d'action plus pressants, plus impérieux que ceux-là, et se déterminer à entreprendre des études aussi vastes, aussi ardues et éloignées les unes des autres, uniquement en raison de semblables contingences, c'est s'exposer à ne devenir jamais que de mauvais hypnotiseurs, de piètres chimistes et de très naïfs archéologues.

C'est risquer de se méprendre complètement sur l'objet propre à ces diverses branches de la Science, sur la recherche spéciale qu'elles poursuivent, les procédés dont elles disposent et les résultats auxquels elles peuvent prétendre. C'est, en somme, condamner son effort à une déconvenue presque inévitable, faute de s'être préparé, ou d'être naturellement prédisposé, avant que de l'accomplir, à le bien diriger, à le modérer, à le régler, et à savoir en apprécier à propos les bénéfices et les lacunes.

Il semble, en résumé, que Bouvard et Pécuchet manquent de méthode non seulement *dans la pratique*, c'est-à-dire par la façon dont ils essaient de s'assimiler les principes et les découvertes de chacune des sciences dont ils abordent l'étude, mais en quelque sorte *théoriquement, et à l'origine, antérieurement à toute étude*. Ils prétendent expérimenter sans aucun esprit critique, sans posséder aucune notion préacquise, aucun critérium leur permettant de discerner s'ils sont dans la bonne voie ou dans la mauvaise. Ils se lancent résolument, — audacieusement même, et avec une belle confiance aveugle d'ignorants, — vers ce qui représente pour eux l'inconnu, la nouveauté, l'inexploré. Mais ils ne savent, au moment de s'élancer, ni ce qu'ils veulent, ni où ils vont, ni ce qu'ils sont susceptibles de rencontrer en chemin, ni en quoi il peut leur être utile et profitable de faire le saut. Certes, ils ont le désir très vif, immodéré, de s'instruire, d'apprendre, de devenir de plus en plus savants. Et ce désir chez eux, dans un grand nombre de cas, est désintéressé, — ce qui répond bien à la théorie chère à Flaubert, la Science pour la Science, comme on dit l'Art pour l'Art. Mais encore faudrait-il qu'ils sachent, qu'ils devinent tout au moins, ce qu'ils souhaitent apprendre, qu'ils aient un but précis, une curiosité définie, un besoin qui leur trace une directive, et canalise, à l'occasion, l'éparpillement tumultueux de leurs efforts. Le défaut de cette condition préjudicielle paraît bien être,

le plus souvent, la cause réelle de leurs malheurs et de leurs échecs, bien plutôt qu'un défaut de méthode expérimentale ou de compétence technique se manifestant dans l'étude de chacune des branches de la science. Car si ce désir d'apprendre est louable en soi, et légitime pour deux hommes de loisir, il risque fort de devenir un danger et une source nécessaire de désillusions, tant qu'il reste un désir vague, non délimité, non justifié, susceptible de revêtir telle forme, de prendre telle direction que les circonstances lui imprimeront — instable, indifférent à la matière qu'il s'agit d'absorber, pourvu seulement qu'elle soit nouvelle, et qu'elle change de ce qu'on a précédemment appris ou cru apprendre.

L'expérience que Bouvard et Pécuchet font de la géologie, est, à ce point de vue, l'une des plus curieuses et des plus instructives de tout le roman. Mieux qu'ailleurs encore s'y révèlent cette inintelligence primordiale du sujet dont il vient d'être question, cet attrait de la nouveauté pour elle-même, parce qu'elle est la nouveauté, et ce rôle déterminant de la circonstance fortuite comme principe d'action et de travail. Dans plusieurs autres occasions, leurs tentatives ont au moins un point de départ, une cause, qui expliquent et justifient, de leur part, un surcroît d'activité. Quand ils se mettent à la gymnastique d'Amoros, ils y ont un intérêt immédiat et précis : ils veulent « *s'améliorer le tempérament* ». S'ils s'y prenaient autrement, peut-être réussiraient-ils. S'ils s'intéressent à l'histoire des religions et à la discussion critique des dogmes, c'est qu'après une crise de doute et de souffrance morale qui les conduit presque au suicide, ils se sentent émus par un renouveau de sentimentalité mystique, brûlent de retrouver les croyances réconfortantes du premier âge, et tentent de concilier leur Raison avec la Foi. S'ils étudient la pédagogie, c'est qu'ils ont pris, par charité, la garde de deux enfants dont ils voudraient faire de bons sujets. Supposons que, piochant ou bêchant leur petit jardin, ils aient découvert, profondément enfoui dans le sol, quelque débris fossile d'animal ou de végétal inconnu, quelque empreinte bizarre gravée sur une roche ; — que, se promenant aux environs de Chavignolles, ils aient remarqué, au flanc abrupt d'une colline, dans une carrière en exploitation, une disposition superposée des bancs de terrains alternés, — comme on en remarque par exemple dans la vallée de la Seine, autour des Andelys, ou dans les Ardennes, près de Mézières, entre le Theux et Romery ; — supposons qu'un cataclysme ait fait surgir, au large des côtes du Calvados, une île nouvelle ; — que la terre ait tremblé. Imaginons un phénomène quel-

conque, insignifiant ou considérable qui ait pu attirer leur attention sur le problème de la formation des montagnes, des vallées, des couches de roches différentes, — qui les ait obligés à se demander comment vit et se transforme, comment finira cette Terre que nous habitons. Nous comprendrons alors pourquoi, tout d'un coup, Bouvard et Pécuchet abordent la géologie. Leur expérience, ayant à sa base cet étonnement qui est le point de départ de toute exploration scientifique, ne sera ni ridicule, ni même téméraire. Malheureusement, dans le récit de Flaubert — et, sans aucun doute, intentionnellement, pour la portée critique du roman — rien de semblable ne la précède.

Ils se mettent à la géologie uniquement parce que leur ami Dumouchel, un jour, en même temps qu'il leur adresse la facture d'un microscope, les prie de recueillir pour lui des ammonites et des oursins, « *curiosités dont il était toujours amateur, et fréquentes dans leur pays* », et, pour les stimuler, joint à sa lettre deux livres, le *Discours sur les révolutions du Globe*, de Cuvier et les *Lettres* de Bertrand (1).

Savent-ils exactement ce que c'est qu'une ammonite et un oursin ? on peut se le demander. — Mais se doutent-ils de ce qu'est la géologie, des problèmes qu'elle essaie de résoudre, des principes fondamentaux qui la régissent, et des observations élémentaires qui l'ont fait naître ? la réponse est presque certainement négative. Ils ont tout au plus, de la géologie, la notion confuse et très générale, très imprécise, que donne une éducation primaire, et quelques lectures de hasard où ce nom est prononcé. Mais c'est tout. Ils vont cependant, pour la géologie, pendant un temps assez long, délaisser toute autre occupation, se passionner, dévorer un grand nombre de volumes, se donner beaucoup de mal, et se créer même quelques ennuis. Le hasard, sous la forme de Dumouchel, les transforme soudain en géologues ; et, quant à la géologie elle-même, sans discuter aucunement en quoi elle peut les intéresser ou leur être utile, ils se décident à l'étudier surtout parce qu'elle leur

(1) Bertrand (Alexandre-Jacques-François), né à Rennes le 5 avril 1795, mort le 21 janvier 1831. — Le *Discours sur les révolutions de la surface du Globe*, de Cuvier, n'est que le Discours préliminaire de son grand ouvrage : *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, publié à Paris en 1812, 4 vol. in-4 . Il y reste incorporé, sans titre propre, jusqu'en 1830, c'est-à-dire jusqu'à la 6e édition française des *Recherches*. Mais des traductions anglaises et allemandes de cet ouvrage ayant isolé le *Discours*, Cuvier se décida à le publier également à part, en français, sous le titre indiqué ci-dessus. — Je consulte l'édition française parue chez d'Ocagne, à Paris, en 1830 (in-8 , II-408 p. tableaux et planches). — Quant à Bertrand, j'ai sous les yeux ses *Lettres sur les révolutions du Globe*, 5e *édition, enrichie de notes nouvelles par MM. Arago, Elie de Beaumont, Al. Brongniart, etc.* (Paris, J. Tessier, 1839. In-8 , VII-501 p., planches).

offre ce mérite incontestable d'être une nouveauté pour eux, un champ encore inexploré ouvert tout à coup aux impatiences de leur curiosité.

Or, pour des néophytes, les deux livres envoyés par Dumouchel, et par lesquels commence leur initiation, étaient assez mal choisis. Ni l'un ni l'autre, en effet, n'est, à proprement parler, un traité didactique de géologie contenant les définitions élémentaires et fondamentales de cette science, ou ses règles pratiques d'observation et d'expérimentation. Ce sont bien plutôt des synthèses de résultats acquis, des systèmes, des constructions idéales relatant l'histoire de la Terre, telle que l'ont conçue Cuvier et Bertrand. Le premier de ces ouvrages, signé du nom d'un savant illustre, expose les principes d'une méthode nouvelle, celle qui prétend déterminer, par l'examen des fossiles, l'âge et l'époque de formation des terrains. L'autre est un travail de vulgarisation à l'usage des gens du monde; Bertrand, ancien élève de l'École Polytechnique, et médecin plus connu par ses études sur le somnambulisme et le magnétisme animal que par ses *Lettres*, accueille avec une bienveillance éclectique les théories géologiques les plus opposées, emprunte à l'un ceci, à l'autre cela, et se bâtit, en dehors de toute observation personnelle, une doctrine où les anecdotes, les singularités, les cas particuliers, les exceptions constatées ou rapportées, abondent, et prennent plus d'importance que les idées générales et les vues d'ensemble.

Toutefois, pour être complet dans l'énumération des premiers maîtres de géologie de Bouvard et Pécuchet, il faut mentionner encore, à côté de Cuvier et de Bertrand, Buffon. En effet, quelque temps avant cet envoi de Dumouchel qui les « excite » (le mot est de Flaubert) sur la géologie, les deux copistes ont un soir aperçu au ciel une pluie d'étoiles filantes; surpris par ce phénomène, ils se sont demandé aussitôt comment l'univers s'était fait :

« Cela doit être dans Buffon, répondit Bouvard dont les yeux se fermaient. »

Et Flaubert continue :

« Les *Époques de la nature* leur apprirent qu'une comète, en heurtant le soleil, en avait détaché une portion qui devint la Terre. D'abord les pôles s'étaient refroidis. Toutes les eaux avaient enveloppé le globe; elles s'étaient retirées dans les cavernes; puis les continents se divisèrent, les animaux et l'homme parurent. — La majesté de la création leur causa un ébahissement infini comme elle » (1).

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 97.

Il n'y a pas beaucoup de géologie dans tout cela ; d'ailleurs le commerce des deux copistes avec Buffon ne dure guère ; déconcertés, ils se rabattent aussitôt sur des lectures moins troublantes pour leur imagination, les *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, et les *Merveilles et beautés de la nature en France*, de Depping. La pluie d'étoiles filantes n'est pas, dans le roman de Flaubert, le phénomène observé par ses héros qui les transforme soudain en apprentis-géologues : le hasard, c'est-à-dire Dumouchel, reste seul responsable de cette métamorphose, — et s'il faut citer Buffon, avec Cuvier et Bertrand, c'est surtout pour mémoire, parce qu'ils ont lu ses *Époques de la nature*, avant le *Discours* de Cuvier et les *Lettres*, et que, peut-être, ils n'ont pas tout à fait oublié cette première et déjà lointaine initiation aux mystères qui maintenant les sollicitent.

De cette triple lecture résulte donc, dans l'esprit de Bouvard et de Pécuchet, la conception primitive de ce qu'est la science géologique, du but qu'elle vise et surtout des résultats dont elle se dit certaine. N'ayant eux-mêmes aucune idée préconçue, aucune observation personnelle, ils vont adopter, sans hésitation critique, les vues de Bertrand, de Cuvier et de Buffon, — sans soupçonner un seul instant que parfois ces vues se heurtent et se contredisent.

Car, par rapport aux trois grandes théories principales auxquelles toutes les autres théories géologiques peuvent se rattacher, actualisme, évolutionnisme et catastrophisme, il se trouve qu'avec Buffon l'actualisme s'amalgame déjà à quelques hypothèses dans lesquelles les cataclysmes ont une large part — que Cuvier est nettement et absolument catastrophiste — et que, dans l'espèce de mosaïque élaborée par Bertrand, des conjectures évolutionnistes se révèlent déjà, dont on peut prévoir le développement futur. Comment Pécuchet, comment Bouvard, songeraient-ils à prendre position en une pareille controverse ? Sont-ils seulement capables de deviner qu'elle puisse être discutée ? Jamais encore ils ne sont sortis au grand air et n'ont examiné le sol d'assez près pour y observer la trace de phénomènes que, par comparaison avec les effets des phénomènes actuels, ils pourraient s'ingénier à reconstituer. Peu leur importe actualisme, catastrophisme et évolutionnisme, puisqu'ils les ignorent également. Et c'est, me semble-t-il, la critique la plus juste et la plus suggestive que pouvait faire Flaubert du défaut *initial* de méthode qui préside à l'expérience et à l'étude de ses personnages. Il les montre en train de construire à leur tour, d'après les données fournies

par Cuvier, Bertrand et Buffon, combinées, confondues, organisées, une vision d'ensemble, un système *a priori* du passé du globe, grâce auquel, avant d'avoir acquis l'A. B. C. de la science nouvelle qu'ils abordent, ils vont se croire déjà géologues. Une conception dogmatique, qui ne pouvait être qu'une conclusion, précède les recherches et les observations sur le terrain qu'ils vont entreprendre, l'étude qu'ils vont approfondir. Une « Histoire de la Terre » se dessine de toutes pièces dans leur esprit, avant même qu'ils se soient jamais demandé si la Terre avait une histoire.

C'est dire assez que, dès l'origine, ils sont mal engagés, et que leur tentative, à moins d'être très bien conduite, risque fort d'aboutir, comme les autres, à une lamentable déconvenue.

Si maintenant nous examinons de plus près, — et au point de vue des sources livresques utilisées par Flaubert, des procédés réalistes de son art, — le texte du roman, nous apercevons mieux encore les conséquences fâcheuses de cette mauvaise méthode d'études scientifiques de Bouvard et de Pécuchet.

« Après ces lectures [Buffon, Cuvier et Bertrand] ils se figurèrent les choses suivantes :

« D'abord une immense nappe d'eau, d'où émergeaient des promontoires tachetés par des lichens, et pas un être vivant, pas un cri. C'était un monde silencieux, immobile et nu; puis de longues plantes se balançaient dans un brouillard qui ressemblait à la vapeur d'une étuve. Un soleil tout rouge surchauffait l'atmosphère humide. Alors des volcans éclatèrent, les roches ignées jaillissaient des montagnes, et la pâte des porphyres et des basaltes, qui coulait, se figea. Troisième tableau : dans des mers peu profondes, des îles de madrépores ont surgi; un bouquet de palmiers, de place en place, les domine. Il y a des coquilles pareilles à des roues de chariot, des tortues qui ont trois mètres, des lézards de soixante pieds; des amphibies allongent entre les roseaux leur col d'autruche, à mâchoire de crocodile; des serpents ailés s'envolent. Enfin, sur les grands continents, de grands mammifères parurent, les membres difformes comme des pièces de bois mal équarries, le cuir plus épais que des plaques de bronze, ou bien velus, lippus, avec des crinières et des défenses contournées. Des troupeaux de mammouths broutaient les plaines où fût depuis l'Atlantique; le *Paleotherium*, moitié cheval, moitié tapir, bouleversait de son groin les fourmilières de Montmartre, et le *Cervus giganteus* tremblait sous les châtaigniers à la voix de l'Ours des cavernes, qui faisait japper, dans sa tanière, le Chien de Beaugency, trois fois haut comme un loup.

« Toutes ces époques avaient été séparées les unes des autres par des cataclysmes, dont le dernier est notre déluge. C'était comme une féerie en plusieurs actes, ayant l'Homme pour apothéose » (1).

Telle est la « vision » par laquelle s'ouvre, dans le roman, l'expérience géologique de Bouvard et de Pécuchet. Où Flaubert a-t-il recueilli les notes qui lui ont servi d'éléments pour l'écrire ?

Dans les *Époques de la Nature* de Buffon, auxquelles il faut joindre sans doute la *Théorie de la Terre* qui en constitue la première partie ; dans le *Discours* de Cuvier et dans les *Recherches sur les ossements fossiles* du même auteur ; enfin et surtout dans les *Lettres* de Bertrand. Ce sont les trois sources indiquées par Flaubert lui-même comme consultées par ses copistes ; la *Correspondance* n'en mentionne pas d'autre, ni davantage les listes de ses emprunts à la Bibliothèque Nationale ou à la Bibliothèque de Rouen. Toutefois il n'est pas impossible que d'autres ouvrages aient été aussi feuilletés et dépouillés par lui, dont la trace nous échappe. La question peut se poser en particulier pour le livre de Louis Figuier, la *Terre avant le déluge*, dont la première édition parut en 1863, chez Hachette, avec des illustrations gravées sur bois par Riou. J'ai eu plusieurs fois l'impression que le passage de *Bouvard et Pécuchet* qui nous intéresse s'inspirait peut être directement des planches de ce volume, sous lesquelles on est tenté d'inscrire, comme légendes, les phrases, ou les fragments de phrases, du romancier. De même il faut se souvenir qu'à l'époque où Louis Bouilhet écrivait ses *Fossiles* (1852-1854), Flaubert, qui suivait de très près la composition du poème de son ami, qui en épluchait les détails techniques et, selon sa coutume, proposait même des corrections importantes (2), pouvait avoir eu entre les mains quelques traités de paléontologie ou de géologie. Une réminiscence de ces lectures anciennes lui est-elle revenue, quand il décrivait la « vision » de ses héros ? L'hypothèse est plausible. Toutefois, rien ne la confirme d'une façon certaine. Il faut donc s'en tenir aux faits acquis, et considérer que les trois ouvrages essentiels désignés plus haut lui ont fourni, à eux seuls, les matériaux de la page citée de *Bouvard*.

Mais devons-nous maintenant essayer de préciser davantage les références livresques de chacun des mots, des qualificatifs, des détails pittoresques de cette « vision » d'ensemble qu'il prête à ses deux Bonshommes ? Est-il possible, est-il même légitime, de prétendre retrouver tous les textes

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 100-101.

(2) Cf. Léon Letellier : *Louis Bouilhet...*, (Paris, 1919 In-8°, Chap. X, p. 176.

de Bertrand, de Cuvier ou de Buffon, d'où il a tiré telle notation de couleur ou d'aspect du globe aux périodes primitives ? Quand il écrit par exemple : « *c'était un monde silencieux, immobile et nu* » faut-il se demander lequel des trois auteurs, maîtres de géologie de Bouvard et de Pécuchet, a employé avant lui-même, ces épithètes si hautement représentatives, ou les lui a suggérées ?

Ainsi posée, la question ne se discute même pas. Un examen des sources du roman qui tendrait à obtenir un pareil résultat se transformerait rapidement, d'étude critique, en accusation déguisée de plagiat. Flaubert se documente minutieusement, s'appuie partout sur une érudition considérable, vérifiée avec le plus grand soin. Mais il est banal et presque injurieux d'ajouter qu'il n'a jamais besoin du secours d'autrui, même indirectement sollicité, pour découvrir l'expression juste, mélodique, adéquate au sujet, — la forme parfaite qui traduit sa pensée. Prise dans son ensemble, la « vision » de Bouvard et de Pécuchet présente, au point de vue scientifique, une approximation technique et une homogénéité suffisantes pour correspondre, en effet, à la conception que devaient se faire du passé de notre globe, sur la foi des guides choisis par eux, deux profanes comme les copistes. On constate aisément que ceux-ci ne se « *figurent* » rien que Buffon, Cuvier ou Bertrand n'aient pu leur suggérer. Cette remarque générale — qu'une lecture, même sommaire, permet de contrôler — résout à elle seule, pour ce passage du roman, tout le problème des sources documentaires de Flaubert.

Si nous voulions toutefois pénétrer plus avant dans le détail, il semble bien que les *Lettres* de Bertrand aient été, plus que les deux autres livres, mises par le Maître à contribution. En particulier l'alinéa qui commence par: « *Troisième tableau : dans des mers peu profondes*, etc... » paraît lui avoir été inspiré par une planche de l'édition in-8° (5e édition, Paris, 1839) de cet ouvrage, gravée par Antoine Tardieu, d'après un dessin de M. de La Bèche ; elle représente des « *Reptiles, poissons, crustacés et mollusques antédiluviens* » dans un paysage exactement semblable à celui de Flaubert. La mer est peu profonde (indication qui se rencontre déjà dans Buffon et dans Cuvier, et que reprend à son tour Bertrand [pages 16, 26, 125 et suivantes] en signalant en outre l'apparition « *d'îles de madrépores* »). La planche représente ces îles semées, en effet, de quelques « *bouquets de palmiers, de place en place* ». Les ammonites flottant à la surface des eaux ou reposant sur les fonds ont, à l'échelle du dessin, des dimensions énormes, et peuvent faire penser à des

« *roues de chariot* ». On ne voit pas de tortues sur la gravure. Mais le texte de Bertrand en parle longuement (pages 236-236) et signale la découverte « *d'un radius de tortue de mer qui indique une carapace de près de* 8 *pieds de longueur* »; Flaubert, quand il écrit « *des tortues qui ont trois mètres* » s'écarte donc très peu de l'autorité qu'il consulte. Il en est de même pour ses « *lézards de soixante pieds* »; cependant Bertrand, qui s'étend sur la découverte de plusieurs débris fossiles appartenant aux genres *Geosaurus*, Cuv. et *Megalosaurus*, Cuv., donne seulement, comme dimensions, 30 pieds pour l'un et « *plus de* 45 » pour l'autre. — La phrase suivante du roman : « *des amphibies allongent entre les roseaux leur col d'autruche à mâchoire de crocodile; des serpents ailés s'envolent* » est la transcription, en style, des croquis de la planche de Bertrand représentant les monstres antédiluviens, Ichthyosaures, Plésiosaures et Ptérodactyles. — De même encore pour les premiers mammifères du globe, tels que les imaginent Bouvard et Pécuchet, en particulier pour le « *paleotherium, moitié cheval, moitié tapir, qui bouleversait de son groin les fourmilières de Montmartre* »; une autre planche des *Lettres* de Bertrand nous montre deux *paleotheriums*, adulte et petit, avec des « membres difformes comme des pièces de bois mal équarries » — tels en un mot que les décrit Flaubert. Toute une *Lettre* de Bertrand, la XIVe, est consacrée à ces pachydermes et aux genres voisins; et l'auteur spécifie expressément (page 207) : « *Ce qui, relativement à ces animaux, peut ajouter pour nous à l'intérêt de leur découverte, c'est qu'ils ont vécu dans les lieux même que nous habitons... La plupart des lieux qui forment aujourd'hui les carrières à plâtre de nos environs leur servirent de tombeau, et Montmartre, en particulier, fut leur dernier refuge.* »

Enfin, la dernière phrase de cet alinéa de *Bouvard* : « le *Cervus giganteus* tremblait sous les châtaigniers, à la voix de l'Ours des Cavernes, qui faisait japper dans sa tanière le Chien de Beaugency, trois fois haut comme un loup » provient, sans aucun doute cette fois, de la note suivante récoltée par Flaubert au bas de la page 219 des *Lettres* de Bertrand :

« On a trouvé à Avaray, près de Beaugency, dans une couche qui renfermait des ossements de mastodonte, d'ours, de rhinocéros, et de *Dinotherium*, quelques débris d'une espèce gigantesque du genre Chien qui, en supposant l'animal construit dans les proportions du Loup, était deux fois plus grand, à peu près. Il devait en effet n'avoir pas moins de 8 pieds depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue, sur au moins 5 pieds de hauteur au train de devant. »

On voit, par ces exemples, qu'il ne serait peut-être pas impossible de préciser toutes les références des sources livresques utilisées par Flaubert dans ce paragraphe. Les rapprochements que nous venons de faire permettent en tous cas de se rendre compte de la façon dont il se documente, et de pénétrer ses procédés de composition.

Avant tout, — nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, mais on ne saurait trop insister — il se substitue à ses personnages, se transpose en eux, voit par leurs yeux, raisonne avec leur cerveau, sent et éprouve avec leur caractère. C'est tout le secret de son Art réaliste, partout soutenu par le travail créateur de sa propre imagination. Ce que Pécuchet et Bouvard « *se figurent* », après avoir lu Buffon, Cuvier et Bertrand, c'est, bien entendu, ce que Flaubert lui-même « se figure » après les mêmes lectures, car Bouvard et Pécuchet sont des personnages conventionnels, fictifs, dépourvus de toute existence réelle objective, et ne pensant que ce que Flaubert veut bien leur faire penser. Mais encore faut-il bien préciser; dire que « leur vision » n'est autre, au fond, que la propre « *vision* » de Flaubert n'est pas tout à fait un truisme, car jamais, chez lui, ses héros de roman ne servent de masques et de porte-paroles dissimulant sa propre personnalité; jamais ils n'expriment ou ne miment son « moi » pensant et sentant; jamais les événements de l'intrigue — plus ou moins vraie en fait, — à laquelle ils sont mêlés dans l'œuvre, ne sont les événements vrais de la vie de Flaubert. C'est ce qu'il faut bien comprendre quand on parle de son art impersonnel et impassible.

Comment Flaubert lui-même, *considéré individuellement*, se représentait-il les diverses étapes parcourues par notre planète, depuis la condensation de la nébuleuse primitive jusqu'à l'apparition de l'homme et à la période historique ? Quelle « *vision* » ses connaissances scientifiques, ses lectures très étendues, ses observations personnelles, sa réflexion, lui permettaient-elles d'en concevoir ? Il ne l'a pas dit, et ce n'est assurément pas de *Bouvard et Pécuchet* qu'on aurait le droit de déduire la moindre notion à ce sujet. Le problème est tout différent.

Ce qui nous intéresse, c'est l'origine, la nature et les formes des connaissances ou des rêveries géologiques qu'il attribue à son Bouvard et à son Pécuchet. Les trois auteurs principaux qu'il a consultés, les sources qu'il cite comme ayant servi à l'initiation des deux copistes, Buffon, Bertrand et Cuvier, nous sont connues. Les ouvrages annotés sont identifiés. Ceci

étant acquis, il semble que Flaubert a dû procéder de la manière suivante : dépouillant sa propre personnalité, — tous les éléments de son jugement, de sa raison, de sa critique, étant mis de côté, — il a lu, dépouillé, confronté les trois auteurs, *comme auraient pu le faire et comme devaient le faire logiquement*, RÉELLEMENT, Bouvard et Pécuchet, esprits simplistes, naïfs, ignorants en la matière. Il s'est appliqué à noter et à retenir *ce qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention de ses copistes et d'être retenu par eux*, ce qui parlait le mieux à leur imagination, ce qui était davantage susceptible d'évoquer à leurs yeux des aspects pittoresques de paysages, de les étonner, de leur laisser une impression de monstruosité, d'étrangeté, d'hétéroclite. Un dossier plus ou moins volumineux de notes a été ainsi constitué; il représentait le résultat de ces lectures faites, si l'on peut ainsi dire, par Flaubert « dans la peau » de Bouvard et de Pécuchet. Après quoi, l'art consommé du romancier est intervenu : il a consisté, précisément, à fondre et à amalgamer, en un tableau d'ensemble où tout se tient et s'unit harmonieusement, les plus caractéristiques de ces notes — celles qui pouvaient, comme il le dit quelque part ailleurs, « *laisser la même impression au plus grand nombre* ». — Ces notes préparatoires, par elles-mêmes, étaient sèches, arides, disparates; prises isolément, elles n'offraient aucune qualité plastique; réunies bout à bout, elles auraient trahi l'érudition factice et la documentation de commande. Il a donc fallu que, sur la masse de ces notes livresques, une représentation d'ensemble s'organise dans l'esprit de Flaubert; c'est le travail de création subjective qui lui est propre et dénote son génie. Cela fait, il ne lui restait plus qu'à projeter au dehors de lui-même, c'est-à-dire à exprimer en style, ce tableau, transposé dans le cerveau et dans l'imagination d'un Bouvard et d'un Pécuchet, et présenté comme étant « *leur vision* » et non pas la sienne.

D'une part, un soutien constant de l'imagination par le réel, — c'est-à-dire ici par des faits ou par des renseignements scientifiques empruntés à des ouvrages de savants — d'autre part une transposition du réel par l'imagination, une élaboration subjective des matériaux accumulés, un transfert, en des âmes fort différentes de la sienne, du résultat obtenu par ce travail créateur, — tel me paraît être le double processus qui résume son art réaliste et qui en assure la plénitude et l'équilibre.

Bouvard et Pécuchet ne commencent vraiment leur expérience géologique qu'après avoir achevé en eux-mêmes le travail de construction théo-

rique et de systématisation *a priori* qui aboutit à cette notion assez incohérente de l'histoire de la Terre à travers les siècles. Alors, seulement, sont entreprises les recherches et les observations — bien simplifiées d'ailleurs — qui leur procureront, peut-être, les matériaux indispensables à l'édifice déjà tout bâti dans leur esprit. C'est du moins dans cet ordre que Flaubert a présenté la succession des faits; et cet ordre, conçu avec une intention évidente, constitue à lui seul une critique très nette du défaut de méthode des deux copistes. J'ai essayé, jusqu'ici, d'exposer pourquoi, en agissant de la sorte, ils semblaient mal engagés dans l'étude de la science nouvelle offerte à leur curiosité; ils l'ont abordée à contre-pied et en amateurs. Si nous examinons maintenant la suite du récit, nous voyons se développer les conséquences fâcheuses et inévitables de cette erreur. Le roman soulève en outre, au point de vue de la documentation livresque sur laquelle s'appuie l'érudition scientifique de notre auteur, plusieurs questions intéressantes. On y voit enfin se manifester et se confirmer les procédés déjà connus de son Art. J'en signalerai chemin faisant l'emploi, mais je m'appliquerai surtout à déterminer et à contrôler ses sources, et pour cela je serai obligé de suivre de plus près encore le texte, et de multiplier les citations et les indications bibliographiques, au risque de paraître faire étalage d'une compétence prétentieuse en la matière.

« Ils furent stupéfaits, dit Flaubert, d'apprendre qu'il existait sur les pierres des empreintes de libellules, de pattes d'oiseaux. Et, ayant feuilleté un des manuels Roret, ils cherchèrent des fossiles. »

Ce manuel n'est pas autrement désigné. Rien, par ailleurs, ne permet de l'identifier avec une absolue certitude. Flaubert a-t-il songé au *Nouveau manuel complet de géologie*, par J.-J.-N. Huot, édition revue par Ch. d'Orbigny (Paris, 1852), ou au *Nouveau Manuel complet de paléontologie*, en deux volumes, par Marcel de Serres (Paris, 1846)? Ces deux ouvrages font en effet partie de la collection Roret; ils étaient publiés à l'époque où Pécuchet et Bouvard sont censés s'occuper de géologie; ils mentionnent également ces empreintes qui les étonnent. Le livre de Marcel de Serres, en particulier, parle des « *coprolithes, lesquels sont des excréments de bêtes pétrifiés* », dont il est question aussitôt après dans le roman; ce savant a en effet, le premier, signalé l'existence de débris de ce genre dans des couches tertiaires, en a décrit complètement un exemplaire recueilli près d'Issel, et déterminé sa provenance d'une manière qui est, aujourd'hui encore, généralement admise.

Mais comme il ne semble pas que Flaubert ait tiré, des *Manuels Roret*, d'autres indications que les quelques lignes citées plus haut, la vérification de cette source reste assez peu importante. Il n'en est pas de même pour le passage suivant, qu'il convient d'abord de rappeler tout au long :

« Un après-midi, comme ils [les copistes] retournaient des silex au milieu de la grande route, M. le Curé passa. »

[Interrogés, ils avouent que leurs enquêtes, jusqu'alors, n'ont pas été bien fructueuses :]

« J'ai entendu dire, répliqua l'abbé Jeufroy, qu'autrefois on avait trouvé à Villers la mâchoire d'un éléphant. »

« Du reste, un de ses amis, M. Larsoneur, avocat, membre du barreau de Lisieux et archéologue, leur fournirait peut-être des renseignements. Il avait fait une histoire de Port-en-Bessin où était notée la découverte d'un crocodile.

« Bouvard et Pécuchet échangèrent un coup d'œil; le même espoir leur était venu... Ils attendirent durant trois semaines la réponse de Larsoneur. Enfin elle arriva.

« L'homme de Villers qui avait déterré la dent de mastodonte s'appelait Louis Bloche; les détails manquaient. Quant à son histoire, elle occupait un des volumes de l'Académie Léxovienne, et il ne prêtait point son exemplaire, dans la peur de dépareiller sa collection. Pour ce qui était de l'alligator, on l'avait découvert, au mois de novembre 1825, sous la falaise des Hachettes, à Sainte-Honorine, près de Port-en-Bessin, arrondissement de Bayeux.

« Suivaient des compliments. »

Devant cette accumulation de détails précis, le lecteur hésite; il est d'abord tenté d'accepter à la lettre tout ce que Flaubert lui raconte; puis, l'instant d'après, il se demande, au contraire, si on ne se moque pas un peu de lui. Nous sommes en effet en plein roman, et tout ceci pourrait bien n'être que de l'invention pure. Toutefois, on sait Flaubert si solidement documenté par ailleurs, et généralement si véridique, que cette page, en raison même de sa précision, sollicite le contrôle. Il paraît facile. Les indications du texte sont si nombreuses que la première recherche semble devoir permettre de retrouver l'origine des renseignements utilisés et de vérifier les faits allégués. Flaubert cite des noms propres, des lieux déterminés, une date, une référence bibliographique. Quelle est, dans tout ceci, la part de la vérité historique et scientifique, et la part de son imagination d'écrivain ?

Ainsi posé, le problème des sources offre mieux qu'un simple intérêt de curiosité ou d'amusement. Il ne se limite plus à ce seul fragment de *Bou-*

vard et Pécuchet; sa portée devient assez générale, car de sa solution dépendent un peu la confiance et l'opinion qu'on gardera de la valeur critique du roman tout entier, pour d'autres chapitres où les affirmations de l'auteur sont aussi nettes, aussi catégoriques, et engagent, comme ici, la question des bases réelles de sa prodigieuse érudition.

Or, du premier coup, on constate qu'il n'a jamais existé d'*Académie Léxovienne*, dans les travaux de laquelle aurait pu paraître une histoire de Port-en-Bessin ou de la région avoisinante. Aucune autre société savante du Calvados, que je sache, n'a rien publié de semblable au moins avant 1880. Nulle part je n'ai pu trouver trace d'une monographie historique ou géographique de Port-en-Bessin, à laquelle Flaubert aurait voulu faire ici allusion. En outre, ce Larsoneur, comme Pécuchet, comme Bouvard (comme leur ami Dumouchel peut-être) est un personnage imaginaire dont on chercherait en vain le souvenir dans les biographies locales ou dans les annales judiciaires du département. Dès lors que faut-il penser du contexte, de ce Louis Bloche, l'homme de Villers-sur-Mer, inventeur de la mâchoire de mastodonte, — et du crocodile, — et, en général, de la prétendue découverte de tels fossiles dans le sous-sol du pays normand ? Les résultats négatifs d'une première vérification rapide incitent à croire que le Réalisme de Flaubert, d'ordinaire si rigoureusement établi, a cédé le pas ici à sa fantaisie.

Il n'en est rien cependant. Ce passage du roman est aussi solidement charpenté que les autres; non seulement, la vraisemblance scientifique s'y trouve, dans l'ensemble, parfaitement respectée; mais la plupart des détails eux-mêmes sont authentiques; il est possible de déterminer les faits historiques sur lequel s'est appuyé le romancier, et de préciser ses sources. Les *Lettres* d'Alexandre Bertrand lui ont sans doute inspiré, en premier lieu, l'idée de stimuler, par l'espoir de découvrir un crocodile fossile, l'ardeur géologique de ses personnages.

Bertrand écrit en effet :

« Les crocodiles paraissent avoir été très communs, au moins dans les environs de Caen, à l'époque reculée qui nous occupe, car depuis quelques années seulement que l'attention est fixée sur les débris fossiles qu'on rencontre dans ces parages, on a recueilli les restes d'au moins dix individus de la même espèce (1) ».

(1) *Lettres*, p, 233.

Au surplus, la bibliographie relative aux crocodiles du Calvados était déjà fort abondante à l'époque de Flaubert, et il n'avait que l'embarras du choix. En particulier Cuvier, dont il avait consulté le *Discours sur les révolutions du globe*, parle longuement des sauriens fossiles de ce département dans son ouvrage : *Recherches sur les ossements fossiles*, suite du *Discours*. Dans un autre travail, intitulé : « *Sur les ossements fossiles de crocodiles et particulièrement sur ceux des environs de Honfleur et du Havre* » paru en 1808 dans les *Annales du Muséum* (1), le même savant développait la question. Il signalait la découverte de débris de ce genre d'abord dans les assises kimméridgiennes du cap de la Hève, puis dans des couches supérieures aux précédentes, et connues sous le nom de « marnes à Ptérocères » et « argiles de Criquebœuf »; enfin, dans les assises oxfordiennes de VILLERS-SUR-MER et de Dives. Il dénommait (*Recherches*, tome V), « *crocodile de Caen* » l'animal reconstitué par lui, que Ducrotay de Blainville discutait d'ailleurs peu de temps après et qualifiait, dans une de ses lettres, de « monstre anatomique ». — On sait que les travaux de Cuvier ont été le point de départ de toute une controverse. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, dans les *Annales des Sciences naturelles* (tome XXIII) et dans les *Mémoires du Muséum* (1831) reprit à son tour le problème. Puis les allemands, avec Bronn et Kaup, s'appliquèrent à l'identification et à la diagnose de ces débris; il en résulta une série de genres, *Teleosaurus*, *Steneosaurus*, *Mystriosaurus*, également qualifiés CADOMENSIS, ce qui indique assez que les habitants attribués à ces animaux antédiluviens n'étaient pas éloignés des lieux où se passe l'action de *Bouvard et Pécuchet*.

D'autres naturalistes comme Quenstedt, Hermann von Meyer, Richard Owen, s'emparèrent ensuite de la même question et ne réussirent qu'à la compliquer davantage. Enfin Eudes-Deslongchamps, en 1863, — dix ans avant l'époque où Flaubert préparait son roman — publia à Caen ses copieux et savants « *Mémoires sur les Téléosauriens de l'Époque Jurassique du département du Calvados* », où, s'appuyant sur ses propres observations et sur celles de ses devanciers, il distinguait jusqu'à 18 espèces de crocodiles fossiles dans cette région; les uns, disait-il, provenaient des carrières des environs de Caen, établies dans les bancs calcaires correspondant stratigraphiquement au *fuller's earth* des Anglais; d'autres, des bancs du lias supérieur de Curcy, de la Guaine, d'Amayé-sur-Orne, villages peu éloignés

(1) Tome XII.

de Caen; d'autres du terrain callovien de Sannerville et de Mesnil-sur-Bavant et de l'oxfordien de Dives; d'autres enfin avaient été recueillis aux environs de Falaise, dans les carrières de Bazoches et d'Aubigny, et dans l'oolithe de Ranville et de Luc (1).

Mais, un fait plus récent encore, d'une importance considérable pour l'histoire des fossiles du Calvados, avait, *très peu de temps avant l'époque où Flaubert commençait son roman*, remis à l'ordre du jour la question spéciale des crocodiles antédiluviens de la région. En effet, en 1871, Morel de Glanville découvrit dans les falaises des Vaches-Noires, près de Dives (Calvados), enfermées dans les bancs de l'oxfordien inférieur (zone à *Ammonites athleta* et *A. Duncani*, callovien de d'Orbigny), une superbe tête de saurien fossile, d'une espèce encore non décrite, qui est une des plus belles pièces de la galerie de paléontologie du Muséum de Paris. Il avait appelé ce crocodile *Steneosaurus Heberti*, du nom du savant professeur de l'époque à la Sorbonne. La découverte fit beaucoup de bruit, surtout dans les milieux scientifiques normands : et il n'est pas douteux que les amis de Flaubert, Pennetier ou Pouchet (ce dernier membre d'honneur de la Société des Sciences naturelles de Rouen), en aient été dès le premier moment avertis. Cinq ans plus tard, Morel de Glanville rendait compte de sa découverte dans le *Bulletin de la Société géologique de France* (2) et s'exprimait ainsi :

« Les côtes de la Manche sont des contrées favorisées où les géologues peuvent chercher en toute confiance. Ils y satisferont leur désir de connaître, et leurs persévérantes investigations pourront être récompensées par le plaisir d'exhumer quelque nouveau spécimen de ces anciens sauriens qui vivaient si nombreux et si variés, sur les rivages des mers anciennes. »

N'est-ce pas là exactement le programme de l'expédition que Flaubert fait entreprendre à ses copistes, sur la côte des Hachettes, dans l'espoir d'y découvrir, eux aussi, des débris de crocodiles ?

Ceci cependant n'implique pas que Flaubert ait connu la *Note* de Morel de Glanville, ni les travaux d'Eudes-Deslongchamps, ni les autres traités dont les titres viennent d'être rappelés. La bibliographie, sur ce sujet des

(1) Du même Eudes-Deslongchamps, il avait paru encore, dans les *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, arts et belles-lettres de Caen* en 1869 (p. 31), une « *Notice sur les animaux fossiles de la famille des Téléosauriens recueillis en Normandie* » où le même problème est repris et discuté, particulièrement pour les couches géologiques des environs de Caen.

(2) Avril 1876 : 3e Série, tome IV, p. 342 et suiv. L'étude est intitulée : « *Sur la cavité crânienne et la position du trou optique dans le Steneosaurus Heberti* ».

sauriens fossiles du Calvados, est, nous l'avons dit, extrêmement abondante, et je n'ai voulu citer ici que des exemples, à titre de sources *possibles*, toutes étant antérieures, par leurs dates de publication, à l'époque où notre auteur écrivait le chapitre géologique de son *Bouvard*. — Qu'il ait consulté de tels ouvrages de pure science, ces études très techniques — qu'il en ait même connu l'existence — rien n'autorise à l'affirmer. Mais c'est une hypothèse possible, dont il faut par conséquent faire état dans l'examen critique et analytique que nous poursuivons. On voit tout au moins qu'il avait, au point de vue de la vérité scientifique — c'est-à-dire au point de vue du Réalisme de son art et de la vraisemblance de son récit — d'excellentes raisons pour imaginer que ses héros, mis par l'abbé Jeufroy sur la piste de crocodiles fossiles dans les environs de Chavignolles, allaient se mettre en campagne pour essayer d'en découvrir, à leur tour, des vestiges.

Il convient d'ailleurs, — à propos de l'érudition scientifique de Flaubert, — de faire ici une remarque générale très importante, car à défaut de documents authentiques, elle permet de deviner — de supposer — comment il a pu, pour l'ensemble de ce passage de son roman et bien d'autres sans doute qui traitent de sciences naturelles, être documenté et renseigné.

A Rouen même, à l'époque où il préparait *Bouvard et Pécuchet*, entre 1870 et 1880, il entretenait avec des savants comme Pennetier et Pouchet, sans parler de son frère Achille, médecin, des relations de camaraderie très cordiales et très suivies. Son secrétaire bénévole, Edmond Laporte, se trouvait de même lié avec la plupart de ces naturalistes. Or, Rouen n'ignorait rien des découvertes géologiques et paléontologiques faites dans la région de Caen; les amis de Flaubert s'intéressaient certainement aux controverses soulevées, à propos d'elles, dans tous les milieux scientifiques de France. Une trouvaille comme celle de Morel de Glanville ne passait pas inaperçue. Elle rendait au problème des crocodiles, en particulier, un regain d'actualité dont l'écho même affaibli devait arriver jusqu'à l'ermite littéraire de Croisset. Une conversation a-t-elle orienté et déterminé, sur ce point, les recherches et la documentation livresque de Flaubert? C'est non seulement une conjecture plausible, dont il faut tenir compte, mais elle est, de plus, assez vraisemblable; s'occupant de géologie, ayant à parler des observations géologiques *réalisables* dans le Calvados, Flaubert était à même de se renseigner sur place, et il devait être, par ses amis, très bien renseigné.

Il me paraît probable que les choses se sont ainsi passées. Ce n'est pas de lui-même, peut-être, que Flaubert a été chercher, dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Normandie* (1), année 1828, *l'Essai de Topographie géognostique du Calvados* par M. de Caumont, travail considérable et classique, qui est, à l'exclusion de toute autre étude scientifique, la source de ce passage entier de *Bouvard et Pécuchet*. Est-ce Achille Flaubert ? Georges Pouchet ? ou Pennetier qui le lui a signalé ? Nous ne le saurons sans doute jamais, et peu importe. Ce qui est certain, c'est que cet *Essai* du savant géologue a été par lui dépouillé de très près, soigneusement annoté, et lui a fourni tous les détails historiques et précis du fragment qui nous intéresse.

Pour bien nous en rendre compte, comparons les textes respectifs, en distinguant entre les deux découvertes révélées par l'abbé Jeufroy à Bouvard et à Pécuchet, — celle de débris d'éléphant fossile d'une part, — ensuite celle de débris de crocodile. Voici d'abord pour le premier fait :

M. DE CAUMONT ÉCRIT :

« Outre quelques coquilles silicifiées des roches inférieures, nous trouvons dans le diluvium (du Calvados) des débris de quadrupèdes. Le Muséum d'histoire naturelle de Caen possède une dent d'éléphant fossile découverte à *Villers-sur-Mer* avec trois autres dents semblables».

[Et, au bas de la page :]

« Les dents de mammouth dont nous parlons furent trouvées *il y a quelques années*, avec une portion *de la mâchoire de l'animal*, par le *sieur Bloche, pêcheur à Villers-sur-Mer, qui depuis longtemps recueille les fossiles de cette localité et en fait commerce*. Elles étaient engagées dans les argiles diluviennes qui supportent le sable des dunes, le long de la côte plate située *entre Villers et Benerville*, etc.» (2).

FLAUBERT ÉCRIT :

Autrefois...
à *Villers*-[sur-Mer]...

la mâchoire d'un éléphant [plus loin la dent de mastodonte]... *l'homme de Villers.. Louis Bloche..* [plus loin] : *Sans doute les habitants* [de Villers] *étaient jaloux de leurs fossiles ? A moins qu'ils ne les vendissent aux Anglais ?*

Aucun doute n'est possible. La seule mention du nom de Bloche

(1) Il me paraît évident que les « *Mémoires de l'Académie Léxovienne* », dont il est question dans *Bouvard*, désignent les « *Mémoires de la Société Linnéenne de Normandie* ». Entre les deux publications scientifiques, l'une réelle et l'autre inventée par Flaubert, il y a une certaine analogie euphonique qui à elle seule est assez suggestive.

(2) *Mémoires de la société Linnéenne de Normandie*, 1828, p. 140 et note.

suffirait à identifier la source de Flaubert, si, par ailleurs, le texte du roman ne concordait pas exactement, dans tous ses détails, avec les faits rapportés par M. de Caumont.

De même pour la deuxième découverte, celle d'un crocodile fossile :

M. DE CAUMONT ÉCRIT :

« Le calcaire blanc de l'oolithe inférieure [de la côte du Calvados] contient généralement peu de fossiles...

Cependant, dans la falaise des Hachettes, *entre Port-en-Bessin et Sainte-Honorine*, on y remarque une grande quantité d'éponges, de polypiers, et *des débris de crocodile*.

— [En note] : M. de Bazoches a découvert une portion de la *mâchoire d'un crocodile* dans l'oolithe qui forme la base *des falaises de Port-en-Bessin*, et *j'ai vu des vertèbres du même animal à Sainte-Honorine*.

En 1825 on a trouvé à deux lieues de Bayeux, dans la commune de Couvert, également dans la partie blanche de l'oolithe inférieure, un *crocodile entier* dont j'ai pu recueillir un grand nombre de fragments, etc... » (1).

FLAUBERT ÉCRIT :

« Il [*Larsoneur*] avait fait *une histoire de Port-en-Bessin où était notée la découverte d'un crocodile... Pour ce qui était de l'alligator, on l'avait découvert au mois de novembre* 1825 *sous la falaise des Hachettes, à Sainte-Honorine, près de Port-en-Bessin, arrondissement de Bayeux.* »

Le rapprochement des textes n'est ni moins suggestif, ni moins probant, dans le second cas que dans le premier.

Pour l'ensemble de ce passage de *Bouvard et Pécuchet*, nous nous trouvons donc en présence d'une source unique, dont Flaubert a tiré tous les éléments de son récit. A peine les a-t-il un peu arrangés et combinés entre eux. Cette source, utilisée tant en ce qui concerne la découverte de débris d'éléphant fossile que celle d'un crocodile, (dont l'abbé Jeufroy entretient les héros du roman), est *l'Essai de Topographie géognostique* de Caumont. Il n'y en a pas d'autre : à lui seul ce savant mémoire justifie toutes les affirmations du Maître, et les indications qu'au début nous pouvions être tentés de supposer fantaisistes.

(1) *Mémoires de la Société Linnéenne de Normandie*, p. 230, et note.

Mais alors demandons-nous pourquoi, parmi tant de traités, de notes, de volumes relatifs à la même question — qu'il pouvait se procurer sans aucune peine, que ses amis de Rouen étaient à portée de lui signaler ou de lui conseiller — pourquoi s'est-il arrêté à ce seul *Essai?* Est-ce ignorance, défaut d'érudition et de culture scientifique? On ne peut guère l'admettre de sa part. — Pourquoi aussi, puisqu'il avait pris soin de dépouiller et de minutieusement annoter cet *Essai* (peut-être rencontré par hasard, peut-être consulté à côté de beaucoup d'autres de même nature), n'en a-t-il retenu que deux tout petits faits mentionnés en bas de page, authentiques sans doute, appuyés sur l'autorité d'un géologue reputé, mais somme toute assez peu importants, ne constituant pas, par eux-mêmes, des résultats scientifiques bien considérables, de nature à modifier ou à augmenter sensiblement les notions antérieurement acquises quant au sous-sol du Calvados; — deux faits isolés, au milieu de bien d'autres dont parle le même M. de Caumont, et dont Bouvard et Pécuchet, ignorant tout des lois générales de la formation des terrains, des positions, et des rapports des fossiles aux couches variées qui les enveloppent, ne pouvaient en aucune manière apprécier la valeur — à supposer même qu'ils aient pu en contrôler sur place la véracité, et que pareille bonne fortune leur fût advenue de découvrir, à leur tour, aux Hachettes, une dent d'éléphant, ou le squelette d'un alligator?

La question est complexe. Elle ne peut être éclaircie que si l'on se réfère à la fois aux principes rigoureux de l'esthétique de Flaubert, aux nécessités pratiques de composition de son roman, et si l'on tient compte aussi de l'intention critique qui lui a fait imaginer que ses héros, inaugurant leurs études géologiques, allaient se lancer du premier bond à la recherche de fossiles — et, remarquons-le, de fossiles déterminés dans leur espèce — pour la seule raison, excellente à leurs yeux, qu'on en avait déjà rencontré auparavant de semblables aux mêmes endroits. Comme s'il suffisait de vouloir exhumer tel débris fossile plutôt que tel autre, pour n'avoir qu'à creuser la terre et être assuré du succès!

Quand Flaubert touche aux choses de la Science, il ne le fait jamais à la légère. Toujours il se présente armé de toutes pièces contre les objections possibles des spécialistes, qu'ils se nomment Froehner, ou Maurice Pézard (1) ou Pierre de Trévières (2). Cependant, qu'il s'agisse d'archéologie, d'histoire,

(1) *Salammbô et l'archéologie punique*, par Maurice Pézard (*Mercure de France*, 16 février 1908).
(2) *Les erreurs de Salammbô*, par M. P. de Trévières. (*La Grande Revue*, 25 avril 1912).

d'exégèse ou de science pure, nulle part il ne fait un étalage prétentieux et déplacé de son érudition (que tous ses biographes sans exception ont signalée, et que tous s'accordent à proclamer très étendue). Il pouvait aisément, dans ce chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, multiplier les termes techniques, les mots empruntés à la nomenclature, et, rien qu'en faisait une mouture habile de l'*Essai* de M. de Caumont, grâce à quelques notions rappelées à propos, à une énumération d'autres faits caractéristiques qui y sont cités, donner à son récit une allure beaucoup plus pédante. S'il ne l'a pas fait, c'est avant tout qu'il écrivait un *roman*, que la véritable Science ne se « romance » pas, que surcharger un roman de détails trop spéciaux, trop précis, trop scientifiques, eût été une faute de goût. Il lui suffisait de bâtir son intrigue sur quelques données rigoureusement historiques, confirmées par l'autorité d'un savant dont le témoignage pouvait, à l'occasion, être invoqué; aussi s'est-il contenté de deux renseignements authentiques, éliminant toutes les autres preuves expérimentales, toutes les autres constations faites par le même M. de Caumont, qui eussent alourdi son texte sans lui donner plus de portée, et qui auraient transformé un épisode littéraire en une démonstration doctrinale.

Qu'on étudie de même les sources de *Salammbô*, de la *Tentation*, d'*Hérodias*, ou de tel autre chapitre de *Bouvard*, partout on aboutit à une conclusion identique: des bases solides, une documentation vaste, soigneusement établie, un Réalisme très sûr de lui et capable de soutenir la discussion — mais aucune apparence de pédantisme, de tendance au dogmatisme professoral. Aucune lourdeur, aucune sécheresse, aucune aridité technique; partout au contraire une mise en œuvre d'artiste épris du Beau avant tout, qui simplifie, allège, et harmonise — sans qu'il y paraisse, — des notes documentaires rassemblées avec une patience, un labeur et un discernement que n'ont pas toujours, au même degré, les professionnels de la Science.

D'autre part, l'action de *Bouvard et Pécuchet*, telle qu'il l'avait conçue, prévoyait une excursion des copistes au bord de la mer, une falaise attaquée à coup de pioche, l'intervention d'un douanier et d'un garde champêtre, et l'arrestation momentanée des infortunés géologues. Pour amener cet épisode et le développer suivant le plan qu'il s'était tracé, on voit que Flaubert n'avait pas besoin de déployer beaucoup d'érudition. Mais il lui fallait imaginer et combiner un incident qui servirait de transition et de point de départ, en donnant à ses personnages l'idée d'un petit voyage ayant pour objet la re-

cherche de fossiles. Cet incident, c'est leur rencontre sur la route avec l'abbé Jeufroy, et le récit de découvertes intéressantes aux environs de Chavignolles. Or, l'*Essai* de M. de Caumont relatait précisément, entre bien d'autres faits du même ordre, deux trouvailles authentiques et récentes, qui constituaient bien des résultats scientifiquement acquis : celle de Louis Bloche, et celle de M. de Bazoches. La date, les lieux étaient connus ; la curiosité de Pécuchet et de Bouvard pouvait donc être, à bon droit, éveillée. Et ces deux anecdotes citées par M. de Caumont avaient, pour les besoins du roman, l'avantage essentiel de faire concevoir à Bouvard et à Pécuchet l'effort nécessaire aux études géologiques non pas comme exigeant un travail de cabinet ardu, théorique et froid, devant lequel ils se fussent peut-être rebutés — ou des observations sur le terrain compliquées et lointaines, qu'ils n'auraient pu entreprendre faute de moyens ou d'argent — mais bien plutôt comme une expérimentation toute simple et facile, agréable même, presque une promenade, sans tâtonnements et avec de grandes probabilités de réussite. De là, évidemment, le choix fait par l'écrivain de ces deux événements qui, au point de vue de la vraisemblance du sujet, étaient particulièrement propres à entraîner ses héros dans une expédition aux Hachettes.

Quel bénéfice et quelle gloire pour eux, en effet, si, sans chercher plus loin que Villers ou Port-en-Bessin, ils allaient exhumer à leur tour ces choses vraiment extraordinaires, des débris antédiluviens d'éléphant ou de crocodile, en plein département du Calvados! Qu'ils aient, sur le seul témoignage de l'abbé Jeufroy, conçu aussitôt l'espoir de telles découvertes, ce n'était pas une invention excessive, puisque *réellement* elles avaient été faites. Larsoneur, consulté par eux quant au bien fondé des propos du prêtre, ne leur fournit rien de plus que les renseignements mentionnés par M. de Caumont. Flaubert n'a rien ajouté ; aucune preuve, aucun détail complémentaire, provenant de la même source livresque ou d'une autre analogue, ne vient soutenir ou renforcer la vérité brutale de ces deux faits particuliers. Mais s'il n'a retenu qu'eux seuls de tout l'*Essai de topographie géognostique*, c'est qu'ainsi réduits à eux-mêmes et dépouillés de toutes les considérations vraiment scientifiques qui les encadrent, ces deux incidents, objectivement *réels et historiques* d'ailleurs, répondaient à la fois aux exigences de son plan et aux principes de son Art.

Et nous arrivons ainsi à une conclusion assez inattendue ; Flaubert, — dont c'est une des théories souvent proclamées que l'œuvre d'art n'est

pas faite pour peindre ou décrire des exceptions, s'écarte de l'accidentel, et tend toujours et partout au général, prend de plus en plus les allures de la Science, — Flaubert s'est ici, pour des motifs d'Art non douteux, appuyé dans ce récit épisodique sur deux événements sinon exceptionnels, au moins très spéciaux. Il en a fait, pendant quelques pages, le ressort de son roman; il les a isolés, dans le travail scientifique qui les relate, d'autres incidents semblables par lesquels ceux-là se complètent; il les a dégagés de tout l'appareil technique, de toutes les idées générales qui leur donnent au point de vue de la géologie, c'est-à-dire de la Science, leur valeur vraie. Ce ne sont donc plus ici des matériaux à proprement parler scientifiques qu'il utilise, mais plutôt des faits-divers, dont son Art littéraire tire le meilleur parti, tout en traitant encore des choses de la Science.

On devine que cette dérogation apparente aux dogmes fondamentaux de son esthétique n'a été, de la part de Flaubert, ni involontaire, ni illogique, ni inconsciente. Je crois bien plutôt qu'elle manifeste un des aspects de la pensée critique et philosophique qu'il exprimait tout à l'heure en disant de son roman qu'il pourrait avoir pour sous-titre : « *du défaut de méthode dans les sciences* ».

Quelle a été en effet son intention en imaginant que ses copistes, pour le début de leurs études expérimentales, allaient se mettre à rechercher tels ou tels fossiles ?

Nous venons de voir qu'il n'y avait rien d'invraisemblable à supposer qu'un tel projet leur soit venu, après les propos de l'abbé Jeufroy, ni à ce qu'ils aient déployé tant d'ardeur à l'exécuter. Leur caractère, — leurs habitudes de travail, leur curiosité naturelle, le tour de leur esprit, leur enthousiasme pour ce qui est nouveau, leurs manies, en un mot tout ce que nous savons par ailleurs de leur psychologie — justifie la soudaineté de cette expédition aux Hachettes. Mais, au degré où ils en sont de leurs connaissances géologiques, au moment du départ, demandons-nous ce que représentait exactement pour eux cette notion de *fossiles?* Nous comprendrons mieux alors comment Flaubert, en bâtissant tout un épisode avec les anecdotes historiques de l'éléphant de Villers et des crocodiles de Port-en-Bessin, n'a fait en somme que développer et souligner une fois de plus l'erreur initiale de ses héros.

La découverte de fossiles animaux ou végétaux, même appartenant à des variétés inconnues ou mal identifiées, ne constiue pas — en soi et par elle-même — un acte de géologie transcendante. Elle n'implique de progrès

appréciable dans le domaine de cette science que si l'on sait déduire ensuite, de trouvailles ainsi faites, — peut-être par hasard, — les conséquences générales, les confirmations, les preuves qu'elles comportent. Un terrassier peut, au cours de sa vie, avoir découvert des centaines de fossiles très rares et très précieux ; personne ne dira cependant qu'il possède, à cause de cela, la moindre notion de géologie.

Bouvard et Pécuchet, partant aux Hachettes, ou « retournant des silex sur la grande route », ressemblent fort à ce terrassier.

Ils ignorent tout de la stratigraphie, de la pétrographie, de l'anatomie comparée, et de tant d'autres branches de la Science qui, avec des moyens d'investigation différents, concourent toutes à reconstituer cette histoire du globe terrestre qui est, en somme, l'objet propre de la géologie. Ils ne possèdent aucune des notions fondamentales sans lesquelles ni les limites, ni le but de cette science ne se peuvent comprendre, et faute de quoi elle inspire même souvent, dans le public, un sentiment inavoué de défiance. Sans doute, par le *Discours* de Cuvier, ils ont bien appris que « c'est aux fossiles seuls qu'est due la naissance de la théorie de la Terre ; que sans eux l'on n'aurait peut-être jamais songé qu'il y ait eu, dans la formation du globe, des époques successives et une série d'opérations différentes (1) ». Mais comme ils sont aussi incapables de reconnaître et de classer, dans la série zoologique ou botanique, un fossile quelconque, que d'apprécier la précision de l'instrument chronographique constitué par la paléontologie appliquée à la stratigraphie, on ne saurait aucunement les approuver d'inaugurer, par la recherche de fossiles, leur étude de la géologie. Ils agissent en cela comme ces faux savants dont parle avec ironie le même Cuvier, qui « étudient, à la vérité, des débris fossiles de corps organisés, qui en recueillent et en font représenter par milliers, mais dont les ouvrages ne seront, en fin de compte, que des collections précieuses, parce qu'ils regardent ces pétrifications et ces fossiles comme des curiosités de cabinet plutôt que comme des documents historiques » (2). Telle est, exactement, la signification critique de cet amusant voyage des copistes aux Hachettes, intercalé par Flaubert dans son récit.

De nouveau se manifestent donc ici les conséquences inévitables de ce que j'ai appelé plus haut leur défaut initial de méthode, ou plutôt d'esprit scientifique. Ils ont commencé par se faire, en dehors de toute observation sur le

(1) *Discours*, p. 59.
(2) *Ibid.*

terrain une idée préconçue, systématique, de l'histoire de la Terre à travers les âges. A présent qu'ils s'en vont à la recherche de fossiles, leur désir est bien moins de poursuivre une expérience vraiment scientifique que de garnir les vitrines de leur petit musée, et d'encombrer de curiosités leur maison de Chavignolles, pour le plus grand ébahissement des visiteurs. En effet, un fossile représente pour eux non pas un document, un témoin, une preuve, ou même le point de départ d'une hypothèse plus ou moins féconde, mais une bizarrerie, un cas anormal, une anomalie un peu troublante, qu'il y a quelque mérite à mettre au jour. Supposez qu'au lieu d'un « *Ammonites nodosus* pesant bien seize livres », détaché par eux de la falaise — trouvaille qui pouvait, en fait, présenter quelque intérêt, et à laquelle cependant ils n'attachent aucune importance — ils aient eu la bonne fortune d'exhumer une dent d'éléphant, comme Louis Bloche, ou un os d'alligator, comme M. de Bazoches, ils auraient pris volontiers pour un brevet de compétence et de vrai savoir ce qui n'aurait été, après tout, que le résultat fortuit d'un hasard heureux.

Ils partent à la recherche de fossiles sans soupçonner le moins du monde en quoi la rencontre d'un fossile peut servir aux progrès de la géologie, ni comment cette rencontre, indifférente en elle-même doit, par voie de conséquences, ouvrir ou confirmer des aperçus nouveaux à l'horizon de cette science. Ils ne trouvent, aux Hachettes, aucun des fossiles qu'ils espéraient, et ils se désolent — comme si tel ou tel fossile déterminé se présentait nécessairement sur commande, surtout quand on ignore la nature et la formation du sous-sol qu'on explore. Ils en découvrent d'autres, des Térébratules, des Éponges, qu'ils négligent, comme si, dans le domaine infini de la Science, le plus petit fait expérimental n'avait pas sa valeur propre, au même titre que les observations les plus inattendues et les plus compliquées. Un fossile représente pour eux *l'exception*, et c'est bien pourquoi, sans s'en rendre compte, ils s'intéressent aux fossiles. Ainsi, c'est en s'efforçant de collectionner des exceptions qu'ils prétendent faire œuvre de Science véritable. Ils prennent pour l'essentiel ce qui n'est qu'un aspect particulier et secondaire du problème — pour *la fin* ce qui n'est que *les moyens*. Là est leur erreur ; par là se révèlent les lacunes primordiales de leur concept et de leur méthode. C'est l'erreur et ce sont les lacunes de tous les amateurs — et ils sont légion — qui croient, en se distrayant, s'adonner vraiment à la Science.

Dans un tout autre ordre d'idées cette fois, sur le terrain de la pratique et des

conditions même de leur expérience géologique, la suite du roman nous donne une preuve supplémentaire, et bien amusante, de cette méprise fondamentale sous l'empire de laquelle les héros de Flaubert poursuivent leur apprentissage.

On sait comment se termine l'épisode de la promenade aux Hachettes : faute de papiers, on arrête Bouvard et Pécuchet, dont l'imprudence a failli causer l'éboulement de la falaise calcaire qu'ils explorent (1). Ils ne sont relâchés qu'après avoir donné « leurs noms, prénoms et domicile, avec l'engagement d'être à l'avenir plus circonspects ».

Et Flaubert ajoute :

« Outre leur passeport, il leur manquait bien des choses ; et, avant d'entreprendre des explorations nouvelles, ils consultèrent le *Guide du Voyageur géologue*, par Boué » (2).

Ce n'était pas un mauvais guide ; sa lecture pouvait leur être profitable, à la fois pour les renseignements d'un intérêt pratique immédiat qu'ils désiraient se procurer, et aussi au point de vue général de leurs études. Certes, Ami Boué reste loin de compter au premier rang des savants de son époque. Cependant son livre n'est pas sans valeur ; averti, sérieux, au courant des questions qu'il traite, Boué expose son sujet d'une façon claire, impartiale et suffisamment bien informée. Ce n'est pas chez lui, sans doute, qu'il faut chercher ces hypothèses originales, ces aperçus d'ensemble qui révèlent un grand esprit ; mais il rend un compte fidèle des résultats acquis par ses de-

(1) L'arrestation de Bouvard et Pécuchet par les autorités du lieu de leurs fouilles n'a rien d'arbitraire et ne constitue en rien un incident comique inventé par Flaubert, pour le besoin du tour grotesque qu'il voulait imprimer à son livre. Tous les géologues savent que pareille mésaventure est au contraire fréquente. Peut-être un fait de ce genre, plus retentissant, mais que j'ignore, survenu aux environs de Rouen, vers l'époque où il composait son livre, a-t-il inspiré l'écrivain. Je tiens de M. Paul Lemoine, professeur de géologie au Muséum, les deux anecdotes suivantes. Deux élèves de l'Ecole Normale supérieure, MM. Chudeau et Dereims, faisaient, il y a une trentaine d'années, des recherches géologiques dans le Plateau Central. Arrêtés, ils eurent beau déclarer noms et qualités, on les incarcéra. Il fallut correspondre avec Pasteur, directeur de l'Ecole, pour obtenir leur élargissement. — M. Gosselet, professeur à l'Université de Lille, officier de la Légion d'honneur, géologue de réputation mondiale, fut arrêté de même aux environs de Rethel, où il étudiait les terrains. Il passa 24 heures à la maison d'arrêt. On lui reprocha même d'avoir assassiné le véritable M. Gosselet, et de s'être emparé de ses papiers et de sa décoration.

(2) *Guide du géologue voyageur, sur le modèle de l'* « Agenda Geognostica » *de M. Léonhard,... par Ami Boué.* — Paris, G. Levrault, 1835-1836. 2 vol. in 12. — Boué fut un des fondateurs de la *Société géologique de France*, avec Prevost, Deshayes, etc. Outre son *Guide*, il publia entre autres, de 1849 à 1858, un *Essai d'une carte géologique du globe terrestre*.

vanciers, et développe avec netteté ces notions élémentaires et fondamentales de la géologie que Pécuchet et Bouvard ont un si grand besoin de connaître. Au reste, son livre est conçu moins comme un traité dogmatique que comme un questionnaire. Respectant le plan du savant de Heidelberg, M. de Léonhard, qui lui sert de modèle, Ami Boué soumet à son lecteur les problèmes à résoudre, et lui indique, sur chaque point particulier, d'après l'état actuel de la science, les réponses les plus probables qu'on peut y faire. Il éveille ainsi et satisfait en même temps la curiosité des débutants et des profanes qui le consultent.

Une telle méthode était excellente dans le cas des deux copistes. Elle pouvait les engager dans la voie d'expérimentations fécondes, provoquer de leur part des réflexions et des raisonnements fructueux, faire en un mot travailler leur cerveau et les amener progressivement à une conception de la géologie, de son objet et de ses moyens, toute différente de celle qu'ils avaient puisée jadis dans Cuvier ou dans Bertrand. Malheureusement, ils négligent la partie vraiment scientifique de l'ouvrage de Boué et semblent, dans le roman de Flaubert, n'en avoir feuilleté que les premières pages, tout à fait accessoires, quoique remplies de bons conseils et d'avis précieux. Ils y cherchent non pas ce qu'un géologue, qui commence ses études par le commencement, peut voir et observer autour de lui, quels aspects de la configuration du sol s'offrent à ses yeux, quelle enquête il doit approfondir, et ce que signifient les particularités qu'il remarque. Ils y cherchent seulement comment il convient qu'un vrai géologue soit habillé, quel est le détail de son accoutrement, quel matériel il emporte, et les préceptes de conduite qu'il doit suivre en voyage pour s'éviter bien des ennuis. La Science, évidemment, n'a rien à faire dans tout cela; ce n'est même pas un aspect indirect et dérivé de celle-ci, mais son envers, ou plutôt sa négation. Mais précisément Bouvard et Pécuchet s'y trompent encore; ces « à-côtés » de la question en deviennent pour eux le principal. Peu s'en faut que munis de ces quelques recommandations comme d'un viatique, ainsi préparés par la lecture de Boué à entreprendre des excursions nouvelles, ils ne se considèrent, d'ores et déjà, comme parvenus à l'apogée de leur connaissance géologique, et n'ayant autant dire plus rien à apprendre.

Ils revêtent, en somme, l'habit du géologue modèle beaucoup moins pour la géologie elle-même que parce qu'il leur semble que le savoir du géologue tient tout entier dans son habit, en dépend, ne peut s'acquérir sans

lui, et que, s'habiller de la sorte, c'est déjà devenir beaucoup plus savant.

L'intention critique est ici évidente. Flaubert s'amuse aux dépens de ses héros et étale à plaisir leur ridicule. En fait, ce ridicule est une fois de plus le résultat de cette erreur initiale de jugement et d'intelligence scientifique, en conséquence de laquelle ils passent leur temps à méconnaître le but véritable, les procédés et les limites des diverses branches de la Science qu'ils abordent. Quant aux détails de ce paragraphe relatif à l'ouvrage de Boué, Flaubert n'a rien inventé, rien exagéré. Quelques citations, en regard de son propre texte, permettront de le constater et de retrouver, une par une, les sources livresques de sa documentation :

FLAUBERT	AMI BOUÉ
(*Bouvard et Pécuchet*, p. 106). « Il faut avoir, premièrement un bon havre-sac de soldat, puis une chaîne d'arpenteur, une lime, des pinces, une boussole et trois marteaux passés dans une ceinture qui se dissimule sous la redingote et « vous préserve ainsi de cette apparence originale que l'on doit éviter en voyage. » (1)	— « Pour les voyages à pied, il faut avoir un havre-sac en peau avec une couverture de toile cirée ou garnie de poils, et à plusieurs compartiments. Pour porter le havre-sac, la meilleure méthode est celle des soldats. » (Page 73.)
	— « Instruments supplémentaires : une chaîne d'arpenteur ». (Page 75.)
	— « Une lime peut être quelquefois nécessaire pour les essais au moyen de la râclure ». (Page 45.)
	— « La tenaille-pince est une chose encore plus rarement employée. Cependant, elle peut être utile pour extraire et couper de grandes plaques de roches fossiles, telles que des schistes bitumineux à poissons ou plantes fossiles, des schistes calcaires lithographiques, etc. » (Page 33.)
	— « Instrument pour déterminer la direction et l'inclinaison des couches : le compas ou boussole du mineur diffère de celle du navigateur... C'est un instrument indispensable ». (Page 34.)

(1) Les guillemets sont dans le texte de Flaubert.

— « On ne peut avoir moins de deux marteaux. L'un doit être du poids de 2 à 2 livres 1/2 jusqu'à 8 livres pour casser des roches, et l'autre du poids de 16 à 20 onces pour achever d'arranger les échantillons. » (page 29.)

— « Le géologue ayant à l'ordinaire deux marteaux, le plus gros se porte à la main, et le petit dans la poche. Cet arrangement a l'avantage qu'en faisant passer le bois de son marteau dans sa manche d'habit, on peut traverser les villes et arriver dans les auberges sans être sujet à des questions ou des réceptions désagréables... Certains géologues ont une espèce de ceinture ou un baudrier de cuir pour porter leurs marteaux ; je pense que c'est se charger inutilement, s'embarrasser dans les pas difficiles, et surtout se donner un air singulier, chose si importante à éviter pour quelqu'un qui parcourt en détail un pays. » (Pages 32 et 33.)

Comme bâton, Pécuchet adopta franchement le bâton de touriste, haut de six pieds, à longue pointe de fer.

— « Un bâton de bois solide et léger, ayant 6 à 7 pieds de long, et avec une pointe de fer, est un objet indispensable pour des excursions alpines. » (Page 75.)

Bouvard préférait une canne-parapluie, ou parapluie-polybranches dont le pommeau se retire pour agrafer la soie, contenue à part dans un petit sac. (1)

— « Pour se garantir de la pluie et de la neige, le meilleur préservatif est d'avoir avec soi un parapluie de soie à plusieurs branches, qui ne soit pas trop pesant, et qui puisse servir en même temps de bâton et de parapluie. » (Page 72.)

Ils n'oublièrent pas de forts souliers,

— « La chaussure est un des objets les plus importants en voyage... Les souliers doivent être faits plutôt de cuir de buffle, ou d'Amérique, que de cuir de bœuf, car il y a une grande différence de résistance entre ces deux espèces de cuir. » (Page 70.)

avec des guêtres,

— « Pour donner au pied un pas sûr et

(1) Je n'ai pas retrouvé, dans le *Guide* de Boué, l'origine de ce détail noté par Flaubert.

empêcher l'entrée des pierres, de la boue et de l'humidité dans les souliers, les guêtres paraissent l'habillement le plus convenable, d'autant qu'elles servent contre les intempéries du temps. » (Page 71.)

chacun « deux paires de bretelles, à cause de la transpiration » (1),

— « Il est bon d'avoir deux paires de bretelles pour pouvoir changer quand on en a mouillé une par la transpiration. » (Page 68.)

et, bien qu'on ne puisse « se présenter partout en casquette », ils reculèrent devant la dépense « d'un de ces chapeaux qui se plient et qui portent le nom du chapelier Gibus, leur inventeur » (1).

— « On ne peut pas se présenter partout avec un bonnet, et, en général, on ne peut rien mettre dedans, tandis que le fond du chapeau offre toujours au géologue une dernière ressource pour mettre son mouchoir, des objets précieux, et même certains échantillons, quand le havre-sac et les poches sont remplies. Lorsqu'un voyage se fait en partie en voiture et en partie à pieds, une bonne manière, c'est d'avoir un bonnet dans la voiture, et un chapeau ordinaire, dit Gibus, se pliant en claque, qui n'embarrasse pas dans un équipage comme un chapeau ordinaire, etc... » (Page 70.)

Le même ouvrage donne des préceptes de conduite : « Savoir la langue du pays que l'on visitera. » Ils la savaient (1).

— « Il faut tâcher, autant que possible, de savoir la langue du pays qu'on visite; si cela ajoute infiniment à l'agrément des voyages, on s'épargne aussi beaucoup de vexations de différents genres. » (Page 89.)

« Garder une tenue modeste ». C'était leur usage (1).

— « En voyage, il faut une tenue modeste et sans recherches. » (Page 88.)

« Ne pas avoir trop d'argent sur soi »; rien de plus simple (1).

— « Il faut s'arranger de manière à n'avoir jamais de trop fortes sommes sur soi, etc.» (Page 90.)

Enfin, pour s'épargner toutes sortes d'embarras, il est bon de prendre « la qualité d'ingénieurs» (1). — Eh bien! nous la prendrons!

— « Se donner le titre de mineur ou d'ingénieur des ponts et chaussées est une chose utile qui épargne au géologue voyageur bien des questions oiseuses, etc. » (Page 89.)

(1) Même observation que plus haut à propos des guillemets.

Comme on le voit par ces rapprochements, la trame documentaire du récit de Flaubert est, ici comme ailleurs, minutieusement et solidement tissue. Tout cet alinéa relatif au *Guide* d'Ami Boué est le résumé, la mise en œuvre littéraire, d'une série nombreuse de notes, de citations, d'extraits recueillis par le romancier au cours de son travail préparatoire, combinés ensuite, arrangés, fondus entre eux. Et, nous devons le redire ici, s'il n'invente rien, il n'ajoute rien non plus aux indications fournies par la source qu'il consulte. Il abrège au contraire beaucoup, condense, en un mot ou en une phrase, des pages entières de son auteur, en dégage l'élément essentiel, caractéristique, original ou comique, selon la nuance qu'il a dessein d'exprimer. — Pour en finir avec Ami Boué, deux observations générales, suggérées par l'emploi que Flaubert a fait de son *Traité du géologue voyageur*, semblent trouver ici leur place.

Nous avons déjà, au précédent chapitre, indiqué la première; c'est qu'il faut un peu se méfier, en lisant *Bouvard et Pécuchet*, des phrases imprimées entre guillemets dans les éditions. Elles ne sont pas toujours — à beaucoup près — des citations textuelles, littérales. Cependant, il est certain que ce procédé typographique, employé par les éditeurs, doit correspondre à une particularité du manuscrit. Je n'ai pas eu celui-ci sous les yeux. J'ignore donc si ces guillemets des éditions traduisent, en réalité, une indication due à la main du Maître (et c'est une question que je pose). Mais je suis tenté de supposer bien plutôt qu'ils résultent d'une interprétation défectueuse de passages seulement *soulignés* sur l'autographe.

S'il en était ainsi, leur signification serait, selon les circonstances, très différente. Des guillemets inscrits par Flaubert voudraient dire qu'il a prétendu reproduire exactement le texte de l'auteur qu'il discute ou dont il rapporte l'opinion. Or, le contrôle démontre qu'il n'en est pas toujours ainsi. Les phrases entre guillemets de *Bouvard et Pécuchet* sont plus souvent des adaptations et des transcriptions plus ou moins fidèles que des citations. Au contraire, le fait d'avoir *souligné* seulement, sur son manuscrit, les passages litigieux, indiquerait plutôt qu'il ne s'est pas donné, — lui, Flaubert, ni davantage ses copistes, ce qui revient au même — comme responsable de telle ou telle idée baroque, de telle ou telle invention drôlatique mentionnée dans le roman, mais qu'il faut en attribuer la paternité à l'auteur étranger dont il parle. Il aurait pu souligner ainsi, dans ses propres notes, au cours de son travail de documentation, pour mettre en vedette ce qui l'avait frappé davantage, ce dont il escomptait l'utilisation pour l'avenir, au moment où

il se mettrait à écrire; — puis, plus tard, en composant avec son dossier devant lui, il n'aurait eu qu'à relever sur ses notes les passages *essentiels soulignés*, comme exprimant et résumant au mieux la pensée de l'auteur consulté; il aurait enfin *souligné* pareillement sur ses manuscrits, afin de mieux s'y reconnaître lui-même, ou, peut-être, de ne plus raturer à cette même place. Son intention aurait été alors de se rappeler, et de prévenir éventuellement ses lecteurs, qu'il reproduisait *l'esprit*, mais non *la lettre* d'autrui; de tels passages, s'ils ont été *soulignés* seulement par Flaubert, comme je le crois, auraient dû dans les éditions paraître *en italiques*, comme il est d'usage, et non *entre guillemets*.

Je donne pour ce qu'elle vaut cette hypothèse, appuyée sur la vérification rigoureuse de la plupart des phrases présentées comme étant des citations dans le texte imprimé de *Bouvard et Pécuchet*. Sans savoir si l'examen attentif du manuscrit la démentirait ou la confirmerait, elle offre au moins pour avantage d'expliquer tant bien que mal ce fait d'expérience et de constatation courante que, là où nous lisons des guillemets dans *Bouvard et Pécuchet*, il est rare que Flaubert cite, à proprement parler, le livre dont il parle; ce signe typographique est donc loin d'avoir ici la valeur qu'on est convenu de lui attribuer.

L'autre remarque, dont le *Manuel* gymnastique d'Amoros nous a déjà fourni des éléments nombreux, a trait au choix que Flaubert sait faire dans la masse des notes par lui recueillies, et à la mesure extrême — je dirais volontiers, à la discrétion, — qui préside à ce choix.

On lui a reproché l'ironie voulue de son roman, et d'avoir fait exprès de ne retenir, des nombreux ouvrages qu'il passe en revue, que les opinions les plus grotesques, les inventions les plus baroques, les balourdises les plus épaisses, des auteurs examinés. On a blâmé la partialité de son récit et l'intention mordante de son exposé. On a dit qu'il dénaturait et faussait à plaisir le sens et la véritable portée scientifique des livres qu'il discute, en montrant toujours ses héros indifférents aux aspects sérieux, neufs, profonds, de ces ouvrages, attachés au contraire à leurs aspects triviaux, naïfs ou stupides. On a parlé de parti pris et répété qu'il cherchait moins à faire rire au dépens de ses copistes — dont c'était d'ailleurs le rôle — qu'aux dépens de tous les écrivains, littérateurs, orateurs, théologiens, historiens ou savants, qui défilent devant lui, et dont Bouvard et Pécuchet absorbent les œuvres. Pour se dispenser de reconnaître à son livre une haute portée critique et phi-

losophique, on a objecté ce don spécial, ce talent particulier, cette manie et ce besoin qu'il avait de dépister partout, sans indulgence, avec une habileté rare doublée d'une érudition très étendue, la bêtise humaine, l'erreur, la banalité des opinions partout où il en rencontrait la trace, du premier coup d'œil, et avec une sûreté et une maîtrise incroyables. Chacun connaît, à ce propos, l'anecdote fameuse du discours de réception de Scribe à l'Académie Française. Flaubert y avait relevé cette phrase : « La Comédie de Molière..... nous parle-t-elle de la révocation de l'Edit de Nantes ? » Aussitôt il avait noté au-dessous : « Révocation de l'Edit de Nantes, 1685. Mort de Molière, 1673. » Ces deux dates, assurément, en disaient plus que de longs et savants commentaires.

Qu'il ait eu naturellement ce don et cette tendance, le *Dictionnaire des Idées reçues* et l'*Album*, dont nous parlerons plus loin, le démontrent assez. L'édition Conard de *Bouvard et Pécuchet* donne, en appendice, sous le titre : « *Extraits d'auteurs célèbres* » un grand nombre d'énormités du genre de celle de Scribe, découvertes par Flaubert, et signées non seulement du nom des maîtres, mais parfois du nom d'auteurs de très modeste envergure; il s'en délectait. C'était le « parc aux huîtres » où il aimait pêcher des perles. Il y a bien, dans ce genre de critique, la marque d'un tour très particulier et très accentué de son esprit. Mais ce trait de caractère, cette forme spéciale de son talent, de son érudition, de son jugement — très apparente dans les *Lettres* où il s'abandonne sans contrainte, — est tempérée ailleurs et limitée par des considérations d'art et de bon goût. Grâce à cela, dans ses romans, alors même que sans aucun doute Flaubert s'amuse et prend plaisir à se moquer de la sottise ou de l'ignorance d'autrui, jamais il n'abuse d'une ironie facile; il se contente d'indications typiques et généralement brèves, et ménage, en quelque sorte, celui qu'il a l'air de prendre à parti.

L'exemple, frappant déjà pour le cas du *Manuel* d'Amoros, ne l'est pas moins pour le *Guide* d'Ami Boué. Toute la première partie de ce traité, intitulée « *Préparatifs et instructions préliminaires pour les voyages géologiques* » lui offrait une matière bouffonne des plus abondantes, où il n'avait qu'à puiser, sans scrupules, pour la plus grande joie de son lecteur et pour la sienne. Le chapitre des *Vêtements* est un des plus réjouissants du livre, comme aussi celui des *Passeports* avec la distinction faite entre les « *pays à Gendarmes* » et les « *pays sans Gendarmes* » et aussi celui de l'*Hygiène du voyageur géologue*. Cependant il s'est borné aux quelques éléments dont

nous avons recherché tout à l'heure l'origine livresque, et il a laissé de côté les textes dont l'absurdité comique aurait pu tenter un humoriste qui n'aurait pas été doublé, comme lui, d'un artiste. Son sens esthétique, la mesure classique de son Art, l'ont empêché d'accumuler des détails qui, même d'une drôlerie authentique, auraient surchargé son récit et forcé la note. Dans Boué comme dans Amoros, ou plutôt dans les matériaux rassemblés en consultant ces deux auteurs, il a *choisi* juste ce qui était nécessaire, pour montrer à la fois et l'erreur de ses héros et le grotesque des livres mis en cause. Ce tact, cette modération dans l'ironie et dans la critique, semblent partout, chez Flaubert, les marques distinctives de son génie.

Arrivés à ce point dans l'examen que nous poursuivons, essayons avant d'aller plus loin de résumer ce qu'ont été jusqu'à présent les études et les expériences géologiques de Bouvard et de Pécuchet.

Ils ont commencé par la triple lecture de Buffon, de Cuvier et de Bertrand, grâce à laquelle s'est échafaudé dans leur esprit un système complet de l'histoire de la Terre. Après quoi, ils ont complété leur instruction première par la lecture d'un *Manuel Roret*, probablement celui de Marcel de Serres. Puis, sans s'éloigner beaucoup de chez eux, ils ont fait quelques promenades à la recherche de fossiles, explorant les cailloux des routes et visitant les talus des sentiers, aux environs même de Chavignolles. Ils entreprennent ensuite une expédition plus importante et plus sérieuse à la falaise des Hachettes; elle leur réussit assez mal. Sitôt de retour, ils s'emparent du *Guide* de Boué, afin d'y découvrir les causes de leur insuccès. Mais ils négligent toute la partie vraiment scientifique de l'ouvrage et n'en retiennent que des conseils élémentaires, bons pour la pratique et la commodité des voyages. Ainsi prémunis — ou croyant l'être — contre les ennuis et les dangers possibles de nouveaux déplacements, ils vont cependant continuer leurs efforts, multipliant les observations, abordant de nouvelles lectures, plus épris que jamais de géologie.

Le paragraphe relatif au livre d'Ami Boué marque donc, dans ce chapitre du roman, une étape et une transition. Il met fin à la première partie du récit de Flaubert et ouvre la seconde. En fait, Bouvard et Pécuchet, persuadés alors de posséder déjà bien plus que les rudiments de la science étudiée, ne savent rien et échouent partout. Ils n'ont rien découvert d'intéressant, rien au moins de ce qu'ils voulaient découvrir. Leur système explicatif du

passé géologique de notre globe est de leur part une rêverie de l'imagination qui ne repose sur aucune connaissance solide et raisonnée. Nous les avons vus constamment se méprendre et donner des preuves répétées de leur inaptitude à saisir le but véritable et l'objet propre de la géologie, les procédés et la méthode de cette science. La suite du chapitre ne fait que confirmer cette opinion et fournit des témoignages nouveaux de la même erreur perpétuée.

Cependant ils semblent, tout d'abord, s'engager en meilleure voie. Loin d'être diminuée par l'incident fâcheux des Hachettes, leur ardeur apparaît comme stimulée. Leurs courses deviennent de plus en plus fréquentes; ils s'absentent quelquefois pendant huit jours et « *passent leur vie au grand air* » (1). C'était un excellent moyen pour apprendre et retenir, bien préférable aux lectures et à la théorie écrite, qu'on ne comprend pas toujours, et qu'on déforme ensuite en voulant y réfléchir. Dans les conditions assez précaires où ils étaient à même de le faire, observer et expérimenter sur le terrain était encore la meilleure manière de cultiver cette étude qui les passionnait.

« Tantôt, sur les bords de l'Orne, ils apercevaient, dans une déchirure, des pans de rocs dressant leurs lames obliques entre des peupliers et des bruyères, ou bien ils s'attristaient de ne rencontrer le long du chemin que des couches d'argile. Devant un paysage, ils n'admiraient ni la série des plans, ni la profondeur des lointains, ni les ondulations de la verdure, mais ce qu'on ne voyait pas, le dessous, la Terre » (2).

Notons au passage ce mot : ils s'*attristaient*. Il renseigne immédiatement sur les résultats qu'il faut attendre d'un si beau zèle. Le savant qui s'attendrit ou se dépite, qui met de la sentimentalité dans ses observations et dans ses recherches, est encore bien loin de franchir le seuil de ces *templa serena* qu'exige la vraie connaissance scientifique. Éprouver joie ou tristesse parce que la Nature offre à nos yeux tel phénomène plutôt que tel autre, c'est montrer qu'on s'efforce moins d'en comprendre le spectacle et de l'expliquer objectivement, que d'associer indirectement le monde extérieur aux désirs et aux émotions accidentels de sa propre personnalité. Toutes proportions gardées, il y a des traces de romantisme latent dans cette petite désillusion des copistes-géologues à ne rencontrer, le long du chemin, que des couches d'argile.

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 107.
(2) *Ibid.*

Toutefois, leurs excursions ne sont pas tout à fait inutiles; ils y recueillent un nombre considérable d'échantillons:

« A la fin du jour, ils haletaient sous le poids... mais, intrépides, les rapportèrent chez eux. Il y en avait le long des marches, dans l'escalier, dans la chambre, dans la salle, dans la cuisine; et Germaine se lamentait sur la quantité de poussière » (1).

Constituer une collection de roches, de minéraux, de pierres de toutes sortes, c'est bien un point de départ sérieux et une base solide pour des études qu'on a l'intention de poursuivre (2). C'en est même un élément essentiel, au même titre qu'une bibliothèque nombreuse et tenue à jour. Mais il n'y a de collection scientifique digne de ce nom que rangée, ordonnée, classée. Pécuchet et Bouvard essaient de cataloguer la leur — et constatent bientôt que ce n'est pas une « *mince besogne* ». Ils se montrent ici, tout à coup, fort inférieurs à leur tâche. Flaubert l'indique en une courte phrase qui reste une des critiques les plus sévères formulées par lui sur l'ignorance et l'incapacité scientifique de ses héros. « *La nomenclature*, dit-il, *les irritait.* »

Si la nomenclature semble, à première vue, n'être pas toujours la partie la plus séduisante de la Science, il y a cependant de très grands savants — notamment des entomologistes — qui ne font, en matière de science, que de la nomenclature, et n'aiment leur science que pour elle. En tous cas, elle est partout, dans toutes les branches, indispensable; étant donné la complexité des phénomènes et le nombre infini des individus à étudier, il n'y aurait pas de sciences naturelles possibles sans une nomenclature nettement et dûment établie. En particulier la géologie a fait d'autant plus de progrès au cours du XIXe siècle que les répartitions des terrains par étages, assises, couches, etc., ont été mieux précisées, mieux définies, qu'on a dû, par suite, multiplier les termes servant à désigner les divisions, subdivisions, ordres et sous-ordres, et que, parallèlement, on a distingué scientifiquement des variétés de plus en plus nombreuses de roches, de minéraux et de fossiles caractéristiques. La complication de la classification, c'est-à-dire en somme de la nomenclature géologique, a marché de pair avec l'évolution et les progrès quotidiens de cette science.

Peu de temps avant l'époque où Bouvard et Pécuchet sont censés s'occuper de géologie, un pas en avant venait d'être réalisé en ce sens par un savant

(1) *Bouvard et Pécuchet*, pages 107-108.

(2) N'oublions pas d'ailleurs que Dumouchel leur a procuré un microscope.

sur l'autorité duquel ils vont s'appuyer cependant — faute de le comprendre — pour faire bon marché de la nomenclature. Omalius d'Halloy a proposé, vers 1830, une classification qui lui appartient en propre et dont les principes et les mots diffèrent de ceux sur lesquels reposent les classifications antérieures. Il est si loin de nier la valeur et l'importance des divisions géologiques qu'il y consacre tout un chapitre de ses *Éléments de géologie* (1) et qu'en manière de conclusion, pour fixer les idées, il dresse, à la fin de son livre, selon sa méthode, trois tableaux synoptiques, — l'un des propriétés et des caractères qui servent à distinguer les minéraux et les roches, l'autre des roches elles-mêmes, le troisième enfin des terrains repartis en classes, ordres, groupes spéciaux, étages, systèmes et « membres » — le tout accompagné de termes techniques le plus souvent créés par lui-même. — Mais Bouvard et Pécuchet ne prêtent aucune attention à ces tableaux ni aux discussions qui s'y rapportent. Du livre entier de ce géologue, qui n'est pas sans avoir quelques idées originales, ils n'ont retenu que cette boutade : « *Il résulte de cet état de choses que toutes ces divisions que l'on a établies pour classer les terrains ont éprouvé beaucoup de variations et que, loin d'être d'accord à ce sujet, chaque géologiste a pour ainsi dire sa méthode particulière* » (2). La phrase — qui n'est pas très française — constate un fait regrettable ; mais elle n'équivaut pas du tout à la négation de l'importance que peut avoir une bonne et complète nomenclature géologique. Bouvard et Pécuchet s'y trompent une fois de plus ; ils exagèrent tout au moins beaucoup quand ils déclarent « *qu'Omalius d'Halloy nous prévient qu'il ne faut pas croire aux divisions géologiques* » (3). A la vérité, ils se sont tout simplement emparés, sans en comprendre le contexte, d'une réflexion qui semblait les dispenser eux-mêmes d'essayer plus longtemps de s'assimiler des notions arides où ils s'embrouillaient : preuve nouvelle de la méconnaissance profonde qu'ils ont des nécessités de la véritable géologie.

Immédiatement après cette allusion à Omalius d'Halloy vient, dans le roman, un bref alinéa qui demande encore quelques commentaires. Flaubert écrit :

« Cette déclaration [qu'il ne faut pas croire aux divisions géologiques] les soulagea ; et, quand ils eurent vu des calcaires à polypiers dans la plaine de Caen, des phyllades à Balleroy, du kaolin à Saint-Blaise, de l'oolithe par-

(1) Paris, Levrault, 1831. In-8°.
(2) *Éléments de géologie*, p. 80.
(3) *Bouvard et Pécuchet*, p. 108.

tout, et cherché de la houille à Cartigny et du mercure à la Chapelle-en-Juger, près Saint-Lô, ils décidèrent une excursion plus lointaine, un voyage au Havre, pour étudier le quartz pyromaque et l'argile de Kimmeridge » (1).

Pourquoi Flaubert a-t-il imaginé de telles excursions ? quelle signification prennent-elles dans la critique générale qui est l'objet du roman ? et quel intérêt pour les études des deux copistes (2).

Telles qu'elles sont racontées en quatre lignes, elles apparaissent non pas comme des observations proprement dites, des expériences scientifiques dont les copistes auraient eu l'initiative, mais bien plutôt comme des vérifications et des contrôles de faits, qu'ils pouvaient avoir vu signalés dans des livres ou qui leur auraient été rapportés. Elles répondent, semble-t-il, à cette question qu'ils se seraient posée à eux-mêmes : « Est-il vrai, comme on le dit, qu'on trouve de la houille à Cartigny et des phyllades à Balleroy ? — Allons nous en rendre compte par nous-mêmes. »

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 108.

(2) Au point de vue des sources de sa documentation, Flaubert a trouvé la plupart de ces indications géologiques à la fois dans l'*Essai de topographie géognostique* de M. de Caumont, dont nous avons déjà parlé (*Mémoires de la Société Linnéenne de Normandie*, tome IV, 1828) et dans un autre travail du même auteur intitulé *Mémoire géologique sur quelques terrains de la Normandie occidentale*, également publié dans les *Mémoires de la Société Linnéenne*, tome II, 1825. Il est question longuement du « calcaire à polypiers » de Caen dans l'*Essai*, pp. 198 et suiv. Il est exact que Balleroy, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bayeux, est situé sur des schistes appelés en géologie « phyllades » ou « « grauwackes »; Caumont en parle p. 305, et cite plusieurs autres localités avoisinantes où cette assise se continue. Par contre, le « kaolin de Saint Blaise » reste d'origine douteuse. Il y a dans le Calvados un Saint-Blaise, hameau de la commune de Moutiers-en-Auge; le sous-sol fertile de cette vallée d'Auge est constitué par une couche argileuse très importante qui apparaît au-dessous du « forest-marble » à Sallenelles, sur les bords de l'Orne, et se prolonge jusque dans le département de ce nom. On appelle généralement cette couche « argile de Dives » et on l'emploie à faire d'excellentes tuiles. Mais ce n'est pas là, à proprement parler, le « kaolin de Saint-Blaise » de Flaubert. Dans cette même région de la Normandie, le gisement le plus important de kaolin est celui des Pieux, près du bourg de ce nom, à une quinzaine de kilomètres sud-ouest de Cherbourg. Il était encore exploité pour la porcelainerie de Bayeux à l'époque où Flaubert écrivait son roman. Cf. : G. Bonissent, *Essai géologique sur le département de la Manche* (Cherbourg, 1870), pages 109 et 118-119). Mais c'est dans le département de la Manche. Il y a encore du kaolin en un lieu dit en effet « Saint-Blaise » faubourg d'Alençon, où il est utilisé depuis le XVIIe siècle. Mais cette fois nous sommes dans l'Orne, assez loin par conséquent du pays qu'habitent les deux copistes. Il paraît peu probable que Flaubert ait voulu désigner cette localité comme but d'une de leurs excursions géologiques. M. de Caumont ne parle nulle part de kaolin. Mais, dans son *Mémoire*, p. 539, il indique que « *les argiles les plus onctueuses sont employées à faire de la poterie à Noron, Bernesq, Lison (Calvados), à la Chapelle-en-Juger, et à Saucemesnil (Manche)* ». De même, dans son *Essai*, p. 145 : « *L'argile est employée*

Ce n'est là, assurément, qu'une nuance, mais à mon avis, importante, et qui revêt peut-être une réelle portée. La pensée de Bouvard et de Pécuchet (pour mieux dire, celle que me paraît *intentionnellement* leur prêter Flaubert) n'est donc pas ici de s'instruire eux-mêmes; ils ne désirèrent pas accroître, par des découvertes et des études personnelles, leur bagage géologique; ce qu'ils veulent bien plutôt, c'est savoir *s'il est exact, comme l'affirment les auteurs*, que le sous-sol de Caen, de Saint-Blaise, de la Chapelle-en-Juger, est réellement ainsi constitué. Une arrière-pensée les stimule et les pousse, celle de constater la véracité ou le mensonge d'autrui, l'erreur ou le bien-fondé de certains propos entendus, d'assertions émises, de faits plus ou moins scientifiquement établis — et aussi, par contre-coup, l'arrière-pensée ou de surajouter au témoignage des autres géologues l'autorité de leur propre témoignage, ou bien, au contraire, de se ménager la gloire et la satisfaction de rectifier une opinion fausse.

En d'autres termes, si je ne me trompe, il rentre moins de curiosité scientifique véritable et désintéressée dans ces quelques excursions de Bouvard et de Pécuchet, que de suspicion méfiante, inquiète, et toute prête à s'enorgueillir démesurément de sa prudence, si par hasard elle se trouve, à l'ex-

à faire de la poterie et à dégraisser les frocs; le premier genre d'industrie est en activité à Saint-Désir, Prédauge et Manerbe; les produits sont connus en Basse-Normandie sous le nom de poterie de Lisieux. » Mais tout cela ne nous explique pas le kaolin de Saint-Blaise de Flaubert, dont j'ignore l'origine exacte. — L'oolithe se rencontre en si grande quantité aux environs de Caen et de Bayeux qu'il était légitime de supposer que Bouvard et Pécuchet en trouvent partout; le mot revient constamment dans l'*Essai* de Caumont, notamment pages 196 à 219 et 227 à 238. — Il n'y a pas de houille à Cartigny même (c'est à dire à Cartigny-l'Epinay, hameau de la commune d'Issigny, à 6 kilomètres est de la station de Lison). Mais cette localité est située entre Littry où la houille a été exploitée depuis le XVIIIe siècle jusqu'en 1878 environ, et Moon, où des sondages ont en effet rencontré la houille. Pour se renseigner sur l'existence des terrains houillers du Calvados, Flaubert n'avait qu'à ouvrir le *Mémoire* de Caumont, pages 548 à 551, et l'*Essai*, pages 274 à 280. Enfin, quant à la présence du mercure à la Chapelle-en-Juger, près de Saint-Lô, il était abondamment documenté par le *Mémoire* de Caumont, où on lit, pages 544 et 547 :

« A deux lieues et demie de Saint-Lô, à l'extrémité du terrain du grès bigarré, on trouve l'ancienne mine du Mesnildot, commune de la Chapelle-en-Juger, d'où l'on a extrait du mercure a différentes époques. La mine de la Chapelle-en-Juger est la seule mine de mercure qui ait jamais été exploitée en France. Les travaux ont été entrepris et abandonnés trois fois. Les premières excavations eurent lieu il y a environ 100 ans, les secondes vers l'année 1730, et elles furent considérables, car l'exploitation dura près de 12 ans... Les derniers travaux que l'on a faits à la mine de la Chapelle-en-Juger ne remontent guère au delà de 25 ou 30 ans; ils furent bien moins intéressants que les premiers, produisirent peu, et furent bientôt abandonnés. » — En résumé, les indications géologiques de Flaubert sont parfaitement exactes, et (sauf pour le « kaolin de Saint-Blaise »), les sources de sa documentation ne sont pas douteuses.

périence justifiée. — Certes, l'esprit critique est non seulement légitime mais essentiel en matière de sciences : toutefois, croire à la parole des maîtres qu'on s'est choisis, quand ils sont sérieux, ce n'est pas faire preuve d'une crédulité naïve, dans l'impossibilité matérielle où l'on se trouve généralement de pouvoir tout expérimenter par soi-même. On a dit de Flaubert qu'en écrivant *Bouvard et Pécuchet* il avait voulu se moquer un peu de lui-même, montrer, par le ridicule et les déconvenues de ses personnages, les tendances périlleuses de son propre esprit. Ici les deux copistes manifestent qu'ils sont bien plutôt sceptiques par parti pris que géologues curieux, avides d'études, compétents, ou en train de le devenir. Ils veulent surtout se démontrer à leurs propres yeux que leur savoir est aussi vaste que celui des vrais savants, — et peut-être, — et surtout, — prouver à leurs concitoyens qu'ils sont bien plus savants encore que les autres, puisqu'ils sont au besoin capables de les corriger et de remettre après eux les choses au point. Un discernement plus éclairé, une confiance plus modeste, est ici ce qui leur manque.

Jusqu'à ce jour, Bouvard et Pécuchet ont été nettement partisans de la théorie de Cuvier. On se rappelle la conclusion de leur vision systématique de l'histoire de la Terre : « Toutes ces époques avaient été séparées les unes des autres par des cataclysmes dont le dernier est notre déluge. C'était comme une féerie en plusieurs actes, ayant l'Homme pour apothéose. » On ne saurait mieux résumer, et en moins de mots, les idées du *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. De même, quand Flaubert nous montre ses héros explorant les bords de l'Orne, « toutes les collines, dit-il, étaient pour eux encore une preuve du déluge » (1). Il suffit d'ailleurs de rappeler ce qu'ils ont retenu surtout de leurs lectures et de leurs observations personnelles, depuis le début de leurs études, pour constater que leur conception géologique repose tout entière sur le catastrophisme.

Ce qui les a frappés, ce sont des faits isolés, assez rares, ou du moins dont nous connaissons un nombre relativement restreint d'exemples ; assez étranges, et même d'un caractère un peu mélodramatique (autant qu'on peut appliquer cet adjectif à des phénomènes naturels) ; des faits par lesquels restent un instant surpris et déroutés les témoins — ou les lecteurs — non avertis de la réalité scientifique, — un peu comme, au théâtre, les changements soudains de décors et les transformations à vue peuvent dérouter et surprendre

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 107.

ceux qui n'ont jamais vu les coulisses ni pénétré dans les dessous du plateau. A dire vrai, ces faits sont parfaitement compréhensibles et explicables; loin de s'en étonner, les vrais savants y reconnaissent les manifestations régulières, et souvent prévues, de lois très générales. Mais les héros de Flaubert sont toujours aux antipodes de la Science. Dès que leur imagination entre en jeu, ils ont une tendance instinctive à considérer comme inconciliable avec l'ordre normal des choses tout ce qui ne rentre pas dans la mesure de leur commun et ordinaire bon sens. Plus un phénomène leur paraît insolite, leur semble revêtir des formes antinomiques et contradictoires, dans le spectacle quotidien du monde, et plus ils s'y intéressent, plus ils lui accordent d'importance. Et comme ils s'empressent toujours de conclure du particulier au général, la somme de leur bagage géologique n'est plus constituée bientôt que par une série incohérente de cataclysmes, d'accidents locaux, de bouleversements partiels, entre lesquels ils ne se préoccupent d'établir d'ailleurs aucun lien.

C'est par exemple l'apparition, en 1836, au large de la côte de Sicile, entre le point où sont situées les sources minérales de Sciacca et l'île volcanique de Pantellaria, de l'île Julia. C'est la production, en 1538, à la suite d'une explosion violente, d'un boursouflement du sol auprès du Vésuve, auquel on a donné le nom de Monte-Nuovo. C'est le tremblement de terre de Lisbonne, fameux par l'étendue des ruines qu'il a causées, et auquel un chapitre de *Candide* a donné droit de cité dans la littérature. C'est encore bien d'autres événements du même genre, moins sensationnels. Bouvard et Pécuchet se souviennent d'avoir lu tous ces détails dans Bertrand où ils sont en effet longuement relatés (1). Il n'en faut pas davantage pour fortifier en eux cette opinion que le monde, depuis sa naissance, est soumis à un régime ininterrompu de catastrophes brutales, subites, défiant toutes les précautions et toutes les règles, et que, par suite, notre globe ne présente, pour les malheureux humains, aucune sécurité. Ces destructions successives se poursuivent sous nos pas. Elles procèdent par périodes de durée inégale, que rien, dans l'état actuel de la science, ne permet de calculer (2). On se rappelle la peur de Bouvard, aux pieds duquel tombe soudain, du haut de la falaise de Fécamp, « une pluie de graviers » (3) :

(1) *Lettres*, page 52 à 55, 65 et suivantes, 401 (note VI) et *passim*.

(2) Bertrand leur a appris que « le retour des grands tremblements de terre n'est soumis à aucune périodicité, dans quelque pays que ce soit » (*Lettres*, page 58).

(3) Cette « pluie de graviers » réveille probablement dans sa mémoire un souvenir de Ber-

« Pécuchet l'aperçut qui détalait avec violence, comprit sa terreur, cria de loin : « Arrête ! Arrête ! la période n'est pas accomplie. » Et, pour le rattraper, il faisait des sauts énormes avec son bâton, tout en vociférant : « La période n'est pas accomplie ! La période n'est pas accomplie ! »

Aucun raisonnement scientifique, bien entendu, aucune observation directe, aucune vérification probante ne justifie la conception catastrophique des héros de Flaubert. Elle résulte d'impressions, de souvenirs de lectures mal digérées ; elle est affaire de sentiment et non de déductions serrées ou d'expériences confirmées. Bouvard et Pécuchet sont catastrophistes, parce que les catastrophes, quelles que soient les formes qu'elles revêtent et les causes qui les produisent, paraissent toujours, dans l'ordre courant des choses, des anomalies, des exceptions, et que leur spectacle frappe l'imagination bien plus vivement que le tableau d'une évolution lente, insensible, suivie et régulière, des phénomènes. Ils sont catastrophistes de la même manière que, tout à l'heure, ils cherchaient partout des fossiles. S'il leur faut cependant une explication du volcanisme, c'est encore dans le domaine de l'exception — ou pour mieux dire de la fantaisie — qu'ils iront la chercher. La théorie de Buffon qui justifie le soulèvement des montagnes par la combustion profonde des pyrites et de la houille, l'expérience fameuse du chimiste Lémery la leur fournissent,toujours grâce à Bertrand dans les *Lettres* duquel ils en prennent connaissance (1). On sait comment Lémery prétendait avoir trouvé le moyen de fabriquer des volcans artificiels dans son laboratoire ; il creusait un trou en terre, le remplissait de fer et de soufre, humectait le mélange et y mettait le feu ; il en résultait aussitôt un dégagement de gaz, la production d'une chaleur considérable, et une explosion proportionnée à la quantité des matières employées. Pour simpliste qu'elle soit, cette façon de rendre compte des volcans suffit à la curiosité des Bonshommes, incapables du reste de la discuter ; comme Pécuchet objecte à son ami que des bouleversements comparables à ceux auxquels sont dus l'île Julia, le Monte-Nuovo ou le tremblement de terre de Lisbonne, n'intéressent pas la région tranquille du Calvados, Bouvard réplique aussitôt : « *Dans nos pays, les mines de houille et de pyrite martiale sont nombreuses et peuvent très bien, en se*

trand : « Non seulement ces terribles tremblements de terre détruisent les hommes et les habitations, mais ils ont encore assez de puissance pour changer, au point de le rendre méconnaissable, l'aspect du sol qu'ils ont ébranlé. Ils précipitent du sommet *des plus hautes montagnes d'enormes rochers* » (*Lettres*, page 54).

(1) *Lettres*, pp. 25-27 et 61.

décomposant, former des bouches volcaniques. Les volcans d'ailleurs éclatent toujours auprès de la mer » (1). Pas un instant ils ne soupçonnent qu'une telle explication n'explique rien du tout, ni l'émission des laves, ni les tremblements de terre à grande distance, ni la durée des éruptions volcaniques, ni la composition similaire des matières rejetées par des volcans souvent fort éloignés les uns des autres; mais elle les affole par l'idée du danger permanent qu'elle semble impliquer, et c'est la principale raison pourquoi ils l'adoptent. A peine a-t-il répondu à Pécuchet que Bouvard, promenant sa vue sur les flots, « *croit déjà distinguer au loin une fumée qui montait vers le ciel* ».

La notion de ce feu central, cause des cataclysmes les plus variés, ils l'ont apprise dans Buffon et dans Bertrand ; elle devient une obsession : « *il a brisé la croûte du globe, soulevé les terrains, fait des crevasses. C'est comme une mer intérieure ayant son flux et reflux, ses tempêtes ; une mince pellicule nous en sépare. On ne dormirait pas si l'on songeait à tout ce qu'il y a sous nos talons* » (2). Ainsi raisonnent nos deux copistes, que les théories géologiques du plutonisme ont plongés dans un état d'anxiété et d'inquiétude vraiment douloureux. N'est-ce pas d'ailleurs Bertrand qui parle « des désastres dont nous pouvons nous-mêmes, d'un moment à l'autre, devenir les victimes ? » (3). Jamais, jusqu'alors, ils n'y avaient songé; à présent qu'ils sont avertis, qu'ils connaissent (ou croient connaître) la cause profonde et constante de ces catastrophes, ils prennent peur et entrevoient aussitôt, comme une menace suspendue au-dessus de leur tête, la possibilité de nouveaux bouleversements qui les engloutiront, eux aussi, peut-être :

« Puisque l'île Julia, reprit Pécuchet, a disparu, des terrains produits par la même cause auront peut-être le même sort. Un îlot de l'Archipel est aussi important que la Normandie, et même que l'Europe. »

Bouvard se figura l'Europe engloutie dans un abîme.

— « Admets, dit Pécuchet, qu'un tremblement de terre ait lieu sous la Manche; les eaux se ruent dans l'Atlantique; les côtes de la France et de l'Angleterre, en chanchelant sur leur base, s'inclinent, se rejoignent, et v'lan! tout l'entre-deux est écrasé ! » (4)

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 110. — Comparez Bertrand, *Lettres*, p. 70: «La moitié au moins des volcans dont la situation nous est connue se trouvent sur les îles de l'océan, et la plupart de ceux qui composent l'autre sont situés au bord de la mer, ou à peu de distance des côtes. »

(2) *Bouvard et Pécuchet*, p. 109.

(3) *Lettres*, p. 125.

(4) *Bouvard et Pécuchet*, p. 111.

Ainsi travaille leur imagination ; en même temps, leur nervosité s'accroît. Le résultat, c'est la fuite éperdue de Bouvard, épouvanté par quelques cailloux dégringolés de la falaise devant lui, et la poursuite non moins amusante de Pécuchet. Mais, si nous demandons d'où provient, en dernière analyse, cet état d'esprit anxieux, tourmenté, qui n'a rien de scientifique — et qui, certes, ne marque pas un progrès dans leurs études — il semble que nous devions l'attribuer toujours à ce manque d'intelligence et de compréhension initiales qui, après les avoir d'abord entraînés à la découverte de fossiles déterminés, d'une dent d'éléphant ou de vertèbres de crocodile, — non pas pour l'intérêt chronographique et paléontologique de ces débris, mais à titre de curiosités, de raretés, et au détriment de toute observation directe et bien conduite, — leur fait également considérer quelques exemples authentiques de désastres localisés, de cataclysmes heureusement assez rares, comme exprimant la règle générale de l'histoire, le destin inévitable de notre planète, sans cesse menacée dans son existence, instable, incertaine et fragile.

Ici et tout à l'heure, leur erreur consiste donc à accorder une importance prépondérante à des phénomènes accidentels et spéciaux, et à prendre ces phénomènes exceptionnels pour la matière même de la Science, l'objet unique de ses investigations, le résultat le plus remarquable de ses découvertes. Leur tort est de croire qu'on bâtit toute une science avec un ou deux cas particuliers, et qu'un fait isolé, si extraordinaire, si incompréhensible même qu'on le suppose, constitue, à lui seul, une vérité proprement scientifique, et suffit pour vérifier une loi régissant, dans son ensemble, la marche fatale de tous les faits du même ordre. La tératologie est une partie de la physiologie générale, mais ne forme pas, à elle seule, toute la physiologie. Pécuchet et Bouvard, cherchant un ossement d'alligator, où s'effrayant du retour possible d'un désastre comme celui de Lisbonne, font non pas de la géologie, mais une espèce de tératologie géologique, qui n'a presque rien de commun avec cette science.

Il y a plus encore ; à y regarder de très près, on s'aperçoit en outre que pas un instant, depuis le début de leurs études, leur effort et leur zèle n'ont été tout à fait désintéressés.

C'est pour contenter leur ami Dumouchel qu'ils se sont lancés dans la géologie. C'est pour ébahir les habitants de Chavignolles — en particulier l'abbé Jeufroy — qu'ils ont recherché des fossiles et commencé une collec-

tion d'échantillons. Ils se sont donné, en fait, beaucoup de mal pour un profit minime; cependant le bénéfice de leurs études a été réel pour eux, quoique inavoué. Ils vont pouvoir, aux yeux de leurs concitoyens faire étalage de prétendue science et marquer par là leur supériorité sur la masse des petits bourgeois qui les entourent.

Le catastrophisme, qu'ils ont admis jusqu'alors, laisse au Déluge biblique toute son importance. Il suppose même beaucoup de déluges successifs et partiels, parmi lesquels un seul, le dernier en date, plus considérable, s'est commémoré jusqu'à nous, grâce à la tradition sacrée. Or, brusquement, le soir même de cette excursion à Fécamp où le souvenir des grands cataclysmes les a hantés,

« au Havre, en attendant le paquebot, ils virent, au bas d'un journal, un feuilleton intitulé : « *De l'enseignement de la géologie* » (1).

« Cet article, plein de faits, exposait la question comme elle était comprise à l'époque.

« Jamais il n'y eut un cataclysme complet du globe, mais la même espèce n'a pas toujours la même durée, et s'éteint plus vite dans tel endroit que dans tel autre. Des terrains de même âge contiennent des fossiles différents, comme des dépôts très éloignés en renferment de pareils. Les fougères d'autrefois sont identiques aux fougères d'à présent. Beaucoup de zoophytes contemporains se retrouvent dans des couches plus anciennes. En résumé, les modifications actuelles expliquent les bouleversements antérieurs. Les mêmes causes agissent toujours, la Nature ne fait pas de sauts, et les périodes, affirme Brongniart, ne sont après tout que des abstractions » (2).

A peine ont-ils lu ce feuilleton, que leur conception catastrophique du monde s'effondre. Subitement ils inclinent vers l'évolutionnisme, surtout lorsqu'à quelques jours de là, par des biographies et des extraits, ils ont pris teinture des doctrines de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire. Cuvier qui « *jusqu'à présent leur était apparu dans l'éclat d'une auréole, au sommet d'une science indiscutable* » perd d'un coup tout son prestige. Et ce revirement est en somme légitime et naturel. L'idée qu'ils s'étaient faite de l'histoire géologique de la Terre ne s'appuyait pas sur assez de preuves évidentes, sur assez de vérifications décisives, pour résister à la tentation d'une opinion

(1) Je n'ai pu retrouver nulle part ce « feuilleton » auquel Flaubert fait allusion. Il ne dit pas d'ailleurs qu'il s'agisse d'un journal du Havre plutôt que de tout autre pays. Dès lors la recherche est presque impossible.

(2) *Bouvard et Pécuchet*, pages 112-113.

tout à fait opposée, d'une croyance contraire qui n'offrait plus les mêmes menaces que l'autre. Au surplus, le savant incapable de reconnaître qu'il s'est trompé n'est pas un vrai savant; et ce n'est pas en abjurant le catastrophisme que les deux copistes témoignent qu'ils n'ont pas l'esprit scientifique. Mais on peut rester surpris qu'une volte-face aussi complète s'accomplisse en eux aussi vite, sans autre motif déterminant que la lecture rapide et vague d'un journal, à l'opinion duquel aucune observation directe n'apporte un supplément de preuve. Et le plus curieux, — et ce qui explique au fond la soudaineté de leur engouement — c'est le bénéfice immédiat qu'ils escomptent de ces théories nouvelles du transformisme et de l'actualisme :

« Tout cela contrariait les idées reçues, l'autorité de l'Église. » Bouvard en éprouva comme l'allègement d'un joug brisé : « Je voudrais voir maintenant ce que le citoyen Jeufroy me répondrait sur le déluge ! » (1).

N'oublions pas qu'il y a beaucoup du matérialisme et de l'athéisme de Homais dans le caractère de Bouvard et de Pécuchet. A peine initiés au système évolutionniste, leur pensée se retourne contre les croyances auxquelles l'évolutionnisme peut sembler porter atteinte. C'est le résultat le plus clair, et instantané, de ce pas en avant qu'ils viennent d'accomplir. Cet élargissement du champ de leur horizon scientifique se traduit aussitôt par une polémique anticléricale.

[Ils s'emparent des textes sacrés, discutent la Bible, et taxent Moïse d'exagération :]

« Que signifiaient, dans la Genèse « *l'abîme qui se rompit* » et « *les cataractes du ciel?* » Car un abîme ne se rompt pas, et le ciel n'a point de cataractes ! » (2).

Sur ces entrefaites surviennent d'autres comparses du roman, Girbal, Heurteaux, Beljambe l'aubergiste, Langlois l'épicier, enfin le comte de Faverges; et la discussion, ainsi amorcée, se poursuit.

Bouvard et Pécuchet ne se soucient guère, en ce moment, de démêler qui a raison, de Cuvier ou de Lamark, ni quelle conception géologique, (ca-

(1) *Bouvard et Pécuchet*, page 113.

(2) Ceci est sans doute une réminiscence de Bertrand, qui au début de ses *Lettres* expose le systeme de l'anglais Whiston : *Nouvelle théorie de la Terre, conforme au texte des saintes Écritures sur la création du monde en six jours, le déluge universel et la configuration générale* (Londres, 1916) et emploie presque mot pour mot les objections dont se servent contre l'abbé Jeufroy les copistes de Flaubert.

tastrophisme ou évolutionnisme) correspond le mieux aux apparences réelles, scientifiquement établies, du monde extérieur. Leur seule préoccupation est de reprendre tour à tour, contre l'abbé et le gentilhomme conservateur et traditionnaliste, tous les arguments subversifs et « *révolutionnaires* » qu'ils ont retenus çà et là de lectures hétéroclites (1). Ils veulent écraser sous une avalanche de faits plus ou moins authentiques, ceux qui les écoutent. Ils citent des témoignages au hasard, sans suite, tirent parti de tout ce qui paraît favorable à leur thèse, et n'ont d'autre but que de « *rouler le prêtre* ». Ils vont à bâtons rompus, d'un point à un autre, sans logique, sans déductions enchaînées, guidés seulement par une idée fixe, qui n'a rien de scientifique, mais qui trahit au contraire une intention de propagande confessionnelle : c'est à savoir que le Déluge biblique, auquel ils ne croient plus, n'est qu'une invention des sacristies, l'Écriture sainte un tissu de mensonges et d'absurdités, l'origine révélée du monde un non-sens en présence des faits réels aujourd'hui démontrés. C'est, en résumé, que les curés sont des imposteurs, que Dieu n'a rien créé du tout, ni l'Univers, ni l'homme— et que probablement Lui-même n'existe pas.

En d'autres termes, Bouvard et Pécuchet, évolutionnistes, utilisent tout

(1) La principale paraît avoir été celle des *Lettres* de Bertrand, comme on jugera par quelques détails : la « *pluie qui dépassait les plus hautes montagnes, lesquelles mesurent deux lieues* » (B.P., p.114) est notée par Bertrand exposant la théorie de Whiston, pages 13 et 32. — La phrase du roman (pages 114-115) : « *Le poids de l'atmosphère, la science nous le démontre, est égal à celui d'une masse d'eau qui ferait, autour du globe, une enveloppe de dix mètres. Par conséquent, si tout l'air condensé tombait dessus à l'état liquide, il augmenterait bien peu la masse des eaux existantes* » résume ce paragraphe de Bertrand (*Lettres*, page 337) : « *Le baromètre prouve qu'une colonne d'air depuis la terre jusqu'à la plus haute élévation de l'atmosphère, équivaut à celui d'une colonne semblable d'eau de dix mètres de hauteur. Le poids total de l'atmosphère est donc égal au poids d'une masse d'eau suffisante pour entourer le sphéroïde terrestre à dix mètres d'élévation. Par conséquent si l'air se condensait et tombait liquide sur la terre, il n'augmenterait pas d'une quantité bien notable la masse des eaux existantes.* » — Celle-ci, du roman, page 115 : « *Nierez-vous qu'on ait trouvé des coquilles sur les montagnes ? qui les y a mises, sinon le déluge !* » rappelle cette autre, des *Lettres* : « *Fabio Colonna et d'autres disent expressément que les coquilles fossiles n'avaient pu être portées dans les lieux où on les trouve que par les eaux du déluge* » (page 10). — Cette autre : « *Mais si votre déluge, repartit Bouvard, avait charrié des coquilles, on les trouverait brisées à la surface, et non à des profondeurs de 300 mètres quelquefois* » (B.P., p. 115) répond assez exactement à ce que dit Bertrand à propos du géologue anglais Woodward : « *Il sentit bien qu'il était impossible de supposer que toutes les couches qui, à diverses profondeurs, renferment des fossiles, se fussent formées par dépôts réguliers, dans l'espace d'une année, et d'autre part il avait assez bien observé ces débris d'animaux pour voir que leur accumulation n'était pas le résultat d'un transport tumultueux qui les eût brisés.* » (*Lettres*, pages 10-11.) Etc...

ce qu'ils viennent d'apprendre en géologie comme autant d'armes de combat contre le dogme catholique. Ils transforment la Science — ce qu'ils croient être la Science — en schisme, et la *personne* de l'abbé Jeufroy, *celle* du comte de Faverges, les intéresse ici beaucoup plus que la VÉRITÉ établie, démontrée, historique du passé de la Terre. Rien ne montre mieux que ce dialogue combien ils méconnaissent toujours l'esprit véritable et le but de la Science, puisqu'ils ne se servent d'elle que pour l'opposer à la Foi d'un prêtre. A bout d'arguments, et ne parvenant pas à convaincre leurs interlocuteurs, ils essaient enfin de les étourdir en frappant un dernier coup. Ils invoquent une autorité bien imprévue, — tout à fait fantaisiste d'ailleurs en matière de géologie — à laquelle les adversaires, qui certainement l'ignorent, ne répliqueront pas — qui, par son nom à consonnance exotique, fera sans doute impression sur eux, en augmentant d'autant l'opinion que les Chavignollais emporteront de leur compétence :

— « Moi, je vais plus loin, s'écria Pécuchet: l'homme descend des poissons!
Des rires éclatèrent. Mais, sans se troubler :
— « Le Telliamed! Un livre arabe !... » (1).

Malheureusement l'effet attendu est manqué. La discussion tourne court, l'assemblée se disperse, et Bouvard et Pécuchet, mécontents, déçus, trouvent encore moyen de remporter à leurs propres yeux une victoire d'amour-propre, en se répétant que l'abbé Jeufroy a « *le cachet du jésuitisme !* » Monsieur Homais n'aurait pas conclu autrement.

(1) *Bouvard et Pécuchet*, page 117. — Ce livre n'a rien d'arabe que dans l'imagination de Bouvard et Pécuchet : il s'agit de *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la Terre, de l'origine de l'homme, mis en ordre par J.-A. G**** [Guet]. — Amsterdam, 1748, 2 tomes, en 1 vol. in-12. — L'auteur est Benoit Maillet, dont Nodier a dit qu'il était le seul « qui se soit avisé de maculer d'un anagramme le frontispice d'un livre de sciences ». La vérité, c'est qu'il n'y a pas l'ombre de science dans le livre de Maillet; c'est la compilation la plus fantaisiste qui soit de légendes, de racontars, de contes bons à effrayer les enfants, — hommes à queue, hommes à une jambe et à une seule main, hommes marins, sirènes, géants et pygmées, pour ne parler que du chapitre de l'origine de l'espèce humaine, auquel il est fait allusion dans *Bouvard et Pécuchet*. Ceux-ci ne l'ont probablement pas lu, et c'est encore par les *Lettres* de Bertrand qu'ils auront connu sans doute le *Telliamed*. Bertrand écrit : « Quoique l'opinion de Maillet sur l'origine de la race humaine ressemble à celle d'un célèbre naturaliste de nos jours [en note : M. de Lamarck], je n'ose presque la faire connaître tant je sens qu'elle paraîtra ridicule et choquante. Suivant lui, nos premiers ancêtres ont été des poissons qui, devenus d'abord animaux amphibies quand les premières terres furent mises à sec, se sont transformés enfin en animaux tout à fait terrestres. Il ne craint pas d'appuyer son opinion sur les contes les plus ridicules, etc... » (page 19-20)

Cette discussion termine presque le chapitre du roman que nous avons analysé en détails, tant au point de vue des sources de Flaubert que de la pensée critique et philosophique du récit. Les deux copistes sont alors près d'abandonner la géologie. Ils font encore une dernière lecture, celle du *Manuel* de d'Orbigny. Mais c'est moins parce qu'ils sont curieux de connaître les divisions géologiques ou paléontologiques, ou d'y chercher la description d'un fossile, que dans l'espoir de confondre à nouveau l'abbé Jeufroy dont la « *lumière boréale* » les inquiète. Ils voudraient y trouver, contre lui, un argument triomphant, décisif, et toujours se prouver à eux-mêmes que ni cet ecclésiastique, ni les gens de son bord, ne sont plus savants qu'eux, mais méritent au contraire d'être considérés comme des imbéciles.

Après quoi, fatigués, découragés, en proie aux doutes et aux contradictions qu'ils ne peuvent résoudre, « *las de l'éocène et du miocène, du Monte-Nuovo, de l'île Julia, des mammouths de Sibérie et des fossiles invariablement comparés dans tous les auteurs à « des médailles qui sont des témoignages authentiques* » (1), ils n'essaient même plus de continuer leurs études. La passion du début est tombée. Ils ont perdu l'illusion en même temps que la curiosité, l'attrait du nouveau. Cette dérobade et ce dégoût suffiraient, à eux seuls, pour montrer ce qu'avait de factice et de faux, dans son principe comme dans ses résultats, l'intérêt qui depuis plusieurs mois, les attachait à la géologie. Ils y renoncent : « *Mieux vaudrait nous occuper d'autre chose* » !

Telle est la conclusion lamentable, et prévue, de cette expérience; c'est d'ailleurs celle de toutes les tentatives scientifiques successives qu'ils entreprennent. Celle-ci ne diffère des autres que par l'importance que Flaubert lui a donnée dans son roman, et par le caractère drôlatique de certains épisodes. Pour le surplus, elle ressemble aux précédentes et aux suivantes en ce qu'elle trahit, de la part de Bouvard et de Pécuchet, les mêmes prétentions ridicules, le même défaut absolu de méthode, la même incompréhension totale de ce qu'est la Science étudiée et des résultats qu'elle se propose d'atteindre, — en somme, les mêmes raisons profondes d'insuccès.

« *A qui se fier?.. La géologie est trop défectueuse.* » C'est le mot de la fin, qui résume leurs erreurs et exprime leur désillusion. N'est-ce pas plutôt leur manière de pratiquer la géologie qui a été défectueuse ? Et, s'ils s'en détournent maintenant, s'ils n'osent plus, après tant d'efforts, se fier à qui

(1) La phrase est de Fontenelle.

que ce soit, n'est-ce pas avouer par là même, implicitement, que leur point de départ a été faux, autant que décevant leur point d'arrivée. En se livrant à cette étude très spéciale, ils ont entendu se ménager à eux-mêmes, par curiosité autant que pour satisfaire leur amour-propre, un savoir d'emprunt, formé de notions mal définies glanées un peu partout, un ensemble plus ou moins homogène d'idées superficielles, plus mnémotechniques que raisonnées. Mais ils n'ont rien fait de ce qu'il aurait fallu faire pour fonder, sur des connaissances solides et des expérimentations complètes, les explications que réclamait leur impatience de savoir. Ils se sont montrés travailleurs, énergiques, entreprenants, audacieux même, dans une certaine mesure. Mais ils ont eu l'esprit *d'amateurs, et non de savants*. A aucun moment ils n'apparaissent sous les traits de géologues dignes de ce nom. Par tous les incidents groupés dans ce chapitre, par des mots ironiques, des détails ridicules, des critiques directes à peine dissimulées sous la forme impassible et impersonnelle qu'exigeait son art littéraire, Flaubert s'est amusé à faire bonne justice des ambitions téméraires de ces deux médiocres fourvoyés dans le labyrinthe des sciences. J'ai essayé, chemin faisant, de déceler les intentions critiques du romancier en paraphrasant son texte, en même temps que je m'efforçais de préciser les sources très réelles et authentiques de sa documentation.

Qu'on ne s'y trompe pas : l'échec de Pécuchet et de Bouvard, en matière de géologie, n'atteint pas plus le prestige et la valeur de cette science que leur échec sur le terrain de l'histoire n'atteint l'histoire ou, dans le domaine de la chimie, la chimie. Flaubert n'a pas voulu, ici plus qu'ailleurs, proclamer la faillite de la Science. Elle sort intacte de *Bouvard et Pécuchet*. Tout au plus ce roman, considéré sous un autre angle, soulève-t-il le problème tout différent de la relativité de la Science. On en a cité ici même une preuve, par une phrase incidente qui trahit la pensée profonde du Maître : « *A peine*, se disent ses héros en manière de consolation, *connaissons nous quelques endroits de l'Europe. Quant au reste, avec le fond des océans, on l'ignorera toujours !* » Mais c'est une autre question, qui met en cause la portée philosophique du livre tout entier. Je me réserve d'en parler brièvement aux dernières pages de cette étude.

CHAPITRE VIII

LE « DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES » DANS L'ŒUVRE DE GUSTAVE FLAUBERT

M. E.-L. Ferrère, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée d'Agen, a eu l'honneur, en janvier 1913, de présenter officiellement Gustave Flaubert en Sorbonne. Il me pardonnera si je le prends directement à partie à propos du *Dictionnaire des idées reçues*. Aussi bien, c'est à lui qu'on doit la connaissance de ce document curieux : il l'a, non pas tout à fait *découvert* parmi les papiers du Maître (car Maupassant, nous le verrons, et d'autres déjà l'avaient signalé), mais publié sous forme de thèse complémentaire de doctorat ès lettres, avec *Introduction* et commentaire (1). Il en a discuté les origines, la portée, et s'est efforcé de lui assigner une place légitime dans l'œuvre de Flaubert. J'ai eu le plaisir d'assister jadis à cette soutenance, j'ai relu depuis le volume de M. Ferrère, et je dois avouer que plusieurs de ses affirmations me semblent très contestables. Je crains surtout que la question ait été dès le début mal posée, incomplètement développée, et je crois possible d'y apporter une solution différente. Il convient, afin de serrer de plus près le problème, de le reprendre dans son entier, c'est-à-dire d'examiner ce qu'est le *Dictionnaire des idées reçues*, quels sont ses rapports avec les romans de Flaubert, en particulier avec *Bouvard et Pécuchet*.

Pour M. Ferrère, le *Dictionnaire* et *Bouvard* demeurent, en fait et logiquement, inséparables. Non seulement la leçon philosophique qui se dégage du premier, loin de contredire à celle du second, la complète et se fortifie

(1) Le *Dictionnaire des Idées reçues* a paru pour la première fois, dès le mois de novembre 1911, dans l'édition Conard de *Bouvard et Pécuchet*, pp. 415 et suiv., précédé d'une *Notice* explicative. L'ouvrage de M. Ferrère : le *Dictionnaire des idées reçues, texte établi d'après le manuscrit original et publié avec une introduction et un commentaire* (Paris, L. Conard, in-8°) est seulement de 1913. Toutefois M. Ferrère expose, dans son « Avis préliminaire », que le texte de l'édition Conard a été établi d'après sa propre copie, et revendique par suite la priorité de la *découverte*, sinon de la publication, de l'œuvre de Flaubert. Nous lui maintiendrons ce droit et nous ne distinguerons de sa thèse la *Notice* de l'édition Conard que lorsque celle-ci fournira des détails négligés par M. Ferrère dans son *Introduction*.

elle-même à son contact; mais, dans la pensée de Flaubert, le *Dictionnaire* était destiné à faire partie intégrante de *Bouvard*, rentrait dans le plan primitif de ce roman, servait à la mise en valeur et au développement final de l'intrigue. — A quel titre exactement? En quel endroit, par quelle transition habile se serait opérée l'incorporation d'un livre aussi peu « romancé » que le *Dictionnaire* dans le récit suivi des mésaventures traversées par les deux Bonshommes? c'est un point sur lequel M. Ferrère ne s'est pas expliqué nettement. — Mais, avant de discuter les raisons qui peuvent justifier son opinion, cherchons avec lui un élément d'unité entre les deux œuvres.

Sa thèse peut être ainsi résumée : inspiré à Flaubert par sa haine de la bêtise, du conventionnel, du prétentieux, du banal (haine qui est elle-même une forme de son pessimisme et manifeste un des aspects les plus originaux de son caractère), le *Dictionnaire*, répertoire du vide intellectuel, bréviaire encyclopédique de stupidité, évoque à l'esprit un type abstrait et impersonnel de « Bourgeois », qui réunit en lui, systématisés et comme étiquetés, tous les ridicules d'expression et de pensée. Ce Bourgeois idéal, pour mieux dire, ne pense point par lui-même et méprise ceux qui pensent. Il se contente de retenir, en chaque matière, des formules stéréotypées, des clichés de langage, des jugements tout faits, et son psittacisme lui tient lieu pratiquement de science et de bons sens. « *C'est parce qu'il ne pense pas qu'il accepte, les yeux fermés, toutes les conventions, mondaines ou sociales, dont il ne voit ni l'illogisme, ni l'inutilité, ni le ridicule, et qu'il laisse traîner dans sa conversation les plus plates banalités et les plus vides lieux communs; cela fait passer le temps, et tandis qu'on débite ces inepties creuses, on n'a pas besoin de penser. Le* Dictionnaire, *c'est la profession de foi béate de celui qui n'a jamais pensé et qui s'en trouve bien* (1) ». Bouvard et Pécuchet, au contraire, sont deux personnages dont le trait dominant est qu'ils essaient de penser; ils ont la curiosité sincère des choses de l'esprit, un vif désir de s'instruire, l'admiration enthousiaste des belles œuvres et des grandes découvertes de l'esprit humain. M. Ferrère l'observe d'ailleurs, et proteste contre l'opinion qui voudrait en faire de purs imbéciles : « *Ce sont*, dit-il, *deux grotesques, ce ne sont pas deux brutes* » (2). Ils ont sans doute le goût mauvais, la curiosité intempestive et maladroite, l'admiration irréfléchie et naïve; mais ils se distinguent encore de la masse des hommes qui vivent satisfaits de leur ignorance, et ils restent « *intellec-*

(1) Ferrère, *op. cit.*, p. 32.
(2) *Ibid.*, p. 33.

tuellement et moralement bien supérieurs aux bourgeois et aux rentiers qui les entourent, les Faverges, les Foureau, les Vaucorbeil et les Marescot » (1). Leur défaut, la cause véritable de leurs malheurs et de leurs désillusions, c'est qu'ils travaillent sans méthode, digèrent mal et trop vite ce qu'ils absorbent, manquent d'esprit critique, et demandent à la Science ce qu'elle n'est pas faite pour donner, un bonheur tangible et complet, des certitudes immédiates et définitives. Leur tort, nous l'avons démontré tout à l'heure, c'est de confondre Science et compilation laborieuse de notions superficielles; d'aborder la Science avec un esprit intéressé, avec la préoccupation d'idées ou de réalisations pratiques étrangères à son véritable objet, de ne pas cultiver la Science pour la Science, comme on doit faire de l'Art pour l'Art.

Dès lors, n'y aurait-il pas contradiction entre le « Bourgeois » du *Dictionnaire des idées reçues* et les deux bourgeois, si différents de caractère et plus individualisés, que sont Bouvard et Pécuchet ? M. Ferrère ne le croit pas. Flaubert, selon lui, non content de montrer le danger qu'il y a à penser mal, d'une façon désordonnée, aurait voulu en même temps signaler le péril aussi grand qu'il peut y avoir à ne pas penser du tout. Son roman, dans sa forme achevée, n'eût pas été, comme on l'a dit, *un réquisitoire sans appel dirigé contre la pensée humaine prise en soi;* mais, raillant du même coup la bêtise résultant de l'apathie intellectuelle, et celle qui peut être la conséquence d'un usage défectueux de l'entendement, il aurait, par deux voies opposées en apparence, en réalité convergentes, voulu stigmatiser deux manifestations très voisines d'un même ridicule, la prétention à tout connaître, à tout s'assimiler, à trancher de tout avec autorité. « *En même temps qu'il flétrissait l'inaptitude scientifique et esthétique du bourgeois dans le* Dictionnaire, *il indiquait nettement dans* Bouvard *que la science et l'art perdraient leur véritable caractère* (*qui est, selon lui, de n'être accessibles qu'à une élite*), *si, par un désir d'aveugle vulgarisation, on les mettait trop facilement à la portée d'hommes également incapables d'en pratiquer les véritables méthodes et d'en pénétrer le véritable esprit* (2). »

C'est donc toujours dans la haine de la sottise humaine, c'est-à-dire dans le pessimisme de Flaubert, en dernière analyse, que M. Ferrère croit apercevoir un élément de conciliation entre le *Dictionnaire* et *Bouvard*.

(1) Eux-mêmes en ont conscience : cf. *Bouvard et Pécuchet*, p. 77 : « La comparaison qu'ils firent d'eux-mêmes avec les autres les consola. Ils ambitionnaient de souffrir pour la science. »

(2) Ferrère, p. 37.

Et cette interprétation ingénieuse et séduisante paraît, d'abord, fort exacte. Elle a le mérite incontestable de respecter l'unité fondamentale de la pensée du Maître. Malheureusement, elle ne résoud pas du tout le problème; si adroitement présentée que soit l'argumentation de M. Ferrère, elle n'est pas suffisante, en effet, pour justifier des assertions comme celle-ci : « *Flaubert se promettait à lui-même de faire entrer ce* Dictionnaire *dans le tome II de* Bouvard » (p. 14); — elle n'explique pas davantage cette autre proposition, dont la forme interrogative dissimule mal la même pétition de principe : « *quelle devait être exactement la place du* Dictionnaire, *et de quelle manière Flaubert comptait-il l'utiliser* « *dans ce deuxième volume de* Bouvard ? » (p. 22).

Ne voit-on pas que la charrue est mise ici devant les bœufs ? que tout repose sur ce postulat : « Le *Dictionnaire* est une partie du tome II de *Bouvard* », — et que répondre comme M. Ferrère : « Il n'y a aucune contradiction entre la leçon philosophique de l'un et celle de l'autre », c'est commencer par supposer la question tranchée, ou plutôt passer à côté de la question et donner, en quelque façon, des coups d'épée dans l'eau. Car enfin, de ce que ces deux œuvres, telles que nous les possédons aujourd'hui, ne sont point en désaccord *logique*, s'ensuit-il forcément qu'elles aient été de tout temps destinées à être réunies, fondues ensemble ? On démontrerait, par un raisonnement analogue, qu'il n'y a pas davantage conception opposée entre le « Bourgeois à Idées reçues » et M. Homais; faut-il donc conclure que le *Dictionnaire* a eu primitivement sa place désignée dans *Madame Bovary?* Et si M. Ferrère a bien expliqué l'origine et la portée du *Dictionnaire* par le pessimisme de Flaubert, que ne l'a-t-il aussi rapproché d'autres œuvres, comme *l'Éducation sentimentale*, ou le *Candidat*, toutes imprégnées du même pessimisme, et dans lesquelles les bourgeois ne sont guère mieux traités ? Possédait-il donc, EN FAIT, des raisons décisives de considérer le document important qu'il mettait au jour comme l'appendice nécessaire (et ébauché comme tel par Flaubert) de *Bouvard et Pécuchet?*

Si ces raisons existent, si M. Ferrère peut nous fournir la preuve authentique (ou l'aveu formel de Flaubert) que le *Dictionnaire* devait être réuni au tome II de *Bouvard*, son *Introduction* garde toute sa valeur critique. Sinon, l'édifice qu'il a pris la peine d'élever s'écroule, et sa thèse porte à faux. La question préjudicielle des origines et de la destination du *Dictionnaire* devient, en d'autres termes, plus importante que le débat lui-même, puisqu'elle doit en fixer la nature et orienter la discussion.

Or, cette question préjudicielle, M. Ferrère ne semble pas s'être douté un instant qu'elle pût être soulevée. On trouve, dans son volume, plusieurs affirmations catégoriques dans le genre de celles que nous avons citées : « *Nous savons*, écrit-il encore, *qu'il* (*le* Dictionnaire) *avait été rangé par Flaubert* AU NOMBRE DES PIÈCES QUI DEVAIENT CONSTITUER LE DEUXIÈME VOLUME DE BOUVARD (1). — *Il est très facile de localiser en quelque sorte matériellement le* Dictionnaire *dans l'ensemble* DONT IL FAIT PARTIE... » (2) — mais nulle part n'intervient la démonstration qui a pu nous en instruire. — Mêmes assertions dans la *Notice* jointe à *Bouvard et Pécuchet* dans la nouvelle édition Conard (3); nous y lisons : « Le second volume devait comprendre le dossier de la bêtise humaine dont fait partie le *Dictionnaire des idées reçues...* » (4); et plus haut : « (Flaubert) dans le plan du second volume réunit le *Dictionnaire* à *Bouvard*. (5) » Mais voilà précisément ce qu'il faudrait d'abord établir, et ce que ni Flaubert dans sa *Correspondance*, ni les témoins autorisés de sa vie, comme Maupassant, Ed. de Goncourt ou Maxime Du Camp, n'ont jamais dit.

Au reste, on devine aisément les motifs qu'a eus M. Ferrère de prendre cette hypothèse pour point de départ. On sait qu'à la mort de Flaubert on retrouva dans ses papiers le plan qui permet de suivre l'intrigue de *Bouvard* jusqu'au dénouement prévu : après toutes leurs déceptions, et d'autres encore dont ce plan indique la nature, les deux Bonshommes arrivaient à cette constatation : *que tout leur a craqué dans la main* :

Ils n'ont plus aucun intérêt dans la vie. — Bonne idée nourrie en secret par chacun d'eux. Ils se la dissimulent. — De temps à autre ils sourient quand elle leur vient; puis enfin se la communiquent spontanément : *Copier comme autrefois*. — Confection du bureau à double pupitre... Achat de livres, d'ustensiles... Ils s'y mettent.

Telle est la dernière phrase du scénario (6). D'autre part, dans ses lettres, Flaubert avait indiqué à diverses reprises que son roman comporterait deux

(1) Ferrère, *op. cit.*, p. 31.

(2) *Ibid.*

(3) Cette notice précède d'ailleurs le texte même du *Dictionnaire*; et qu'elle soit en complet accord avec les idées de M. Ferrère, cela est tout naturel, puisque M. Conard n'a connu le *Dictionnaire* que par M. Ferrère. Cf. *supra*, p. 204.

(4) *Bouvard et Pécuchet*, p. 402.

(5) *Bouvard et Pécuchet*, p. 398.

(6) *Bouvard et Pécuchet*, p. 394-395.

volumes. Quelques semaines avant sa mort, le 18 avril 1880, il écrivait encore à Mme Roger des Genettes : « *Je me flattais d'avoir terminé le premier volume ce mois-ci, il ne le sera pas avant la fin de juin, et le second au mois d'octobre; j'en ai probablement pour toute l'année* 1880 (1) ».

Or, en mars 1910, M. Ferrère se trouvant à la villa Tanit, chez Mme Franklin-Grout (2), eut l'occasion de feuilleter un dossier volumineux et très confus (nous y reviendrons tout à l'heure) de notes, de documents de toutes sortes, dont plusieurs réunis là en vue de *Bouvard et Pécuchet*. Et dans ce dossier, il « DÉCOUVRIT (3) » le *Dictionnaire des idées reçues*. La trouvaille, à vrai dire, était un peu ancienne. Dès 1884 Maupassant, dans son admirable *Étude* (4), avait mentionné l'existence du *Dictionnaire* parmi les papiers de Flaubert. Cependant M. Ferrère ne prononce pas le nom de Maupassant dans son *Introduction;* mais, allant beaucoup plus loin que Maupassant lui-même (qui n'avait pas défini nettement la destination de cette œuvre posthume), il s'est cru autorisé à déclarer qu'elle devait rentrer dans le tome II de *Bouvard*, par cela seul qu'elle dormait, depuis trente ans, à côté d'autres pièces déjà utilisées dans la partie achevée du roman, ou mises en réserve par Flaubert pour la partie qu'il n'eut pas le temps d'écrire.

C'est donc d'une circonstance purement fortuite que dépend, somme toute, l'affirmation de M. Ferrère. Flaubert succombe en pleine activité de travail, et, ne l'oublions pas, à la veille de faire à Paris, un séjour qui devait être de quelque durée (5). Il se hâtait, voulant en finir avec « *son éternel bouquin* ». Peut-être avait-il déjà rassemblé, un peu au hasard, la documentation qu'il se proposait d'emporter en voyage. Au lendemain de sa mort on pénètre dans son cabinet; la page commencée est encore étalée sur le bureau,

(1) *Corresp.*, IV, 433.

(2) Il y faisait des recherches en vue, nous dit-il, de son autre ouvrage : L'*Esthétique de Flaubert*, Paris, L. Conard, 1913, in-8°. C'est le dossier donné depuis à la Bibliothèque de Rouen Ci-dessus, page 86.

(3) Le mot est de M. Ferrère, *op. cit.*, avis préliminaire.

(4) En tête des *Lettres de Flaubert à George Sand*, Paris, Charpentier, 1884, in-12. — Reproduite dans le tome VII de l'édition Quantin des *Œuvres complètes* de Flaubert. C'est à cette édition que nous renvoyons à propos de l'*Étude* de Maupassant.

(5) *Lettre à sa nièce* du 2 mai 1880 : « J'attends une lettre de toi au milieu de la semaine, puis je t'enverrai un mot pour te dire mon arrivée » (*Corresp.*, V, 575). — « Le samedi 8 mai 1880, dit M. Du Camp, je reçus un billet de Gustave Flaubert : Lundi prochain (le 10) j'irai embrasser ta seigneurie... » (*Souv. littéraires*, I, avant-propos). Flaubert serait donc mort trois jours au plus avant la date projetée pour son départ à Paris.

avec des livres ouverts, des cartons à demi vidés; tout cela dans un désordre tel que sa nièce, Mme Franklin-Grout, enfermant dans une enveloppe quelques-unes de ces précieuses épaves, y met aussitôt cette inscription : « Papiers trouvés *çà et là* sur la table de travail (1) ». Cependant il faut bien débrouiller cette confusion : on procède à un premier classement provisoire des liasses et des dossiers. Mais la preuve la meilleure que ce classement n'a rien d'absolu, la preuve surtout qu'il n'a pas été arrêté à ce moment d'après les seules indications manuscrites de Flaubert (2), mais un peu arbitrairement déterminé par le désir de rapprocher, après coup, les notes de même nature, d'unifier, de ranger, c'est qu'il n'est plus aujourd'hui le même qu'autrefois : en effet Maupassant, qui consulte en 1884 ce reliquat à Croisset, en donne une nomenclature différente, par son ordre et son contenu, de celle indiquée par la *Notice* de *Bouvard*, dans l'édition Conard, et par M. Ferrère, qui en prend communication vingt-six ans plus tard, à Antibes (3).

C'est ainsi que Maupassant ne fait aucune allusion à ce « CARTON SPÉCIAL » qui, d'après M. Ferrère, renfermait à la fois le *Dictionnaire*, l'*Album* (dont nous allons nous occuper), et une quinzaine d'autres dossiers, dont les deux derniers : *Résumé et sommaire*, — *annexe du plan*, — se rapportent directement à *Bouvard et Pécuchet*. Les rubriques de ces dossiers ne sont pas les mêmes dans la liste de M. Ferrère et dans celle de Maupassant, ni citées dans le même rang (4). Maupassant ne parle pas de l'*Album*, que M. Ferrère distingue des autres liasses qu'il signale. Dès lors, peut-on se contenter du simple fait qu'au milieu de cette paperasserie le manuscrit du *Dictionnaire* se trouve voisiner avec d'autres notes prises en vue de *Bouvard et Pécuchet*, pour en conclure qu'il devait rentrer nécessairement dans le tome II de ce roman ? La déduction est au moins risquée. Comment M. Ferrère s'accommode-t-il

(1) *Notice* de l'édition Conard, p. 406.

(2) Maupassant écrit : « Ce dossier de la bêtise humaine formait une montagne de notes demeurées trop éparses, trop mêlées, pour être jamais publiées en entier. Il les avait cependant classées. Mais il devait revoir cette classification première, la modifier, supprimer au moins la moitié de cet amas de documents » (*Étude*, en tête de *Bouvard et Pécuchet*, édit. Quantin, 1885, pp. XXII-XXXIII).

(3) La *Notice* de l'édition Conard constate ces différences (p. 406, note) et émet l'hypothèse de mélanges possibles dans cette « énorme paperasserie » lors du déménagement de Croisset à Antibes.

(4) Comparez Maupassant, *op. cit.*, pp. XXIII-XXIV; — Ferrère, *op. cit.*, pp. 39-40; — *Notice* de l'édition Conard, p. 406.

aussi de cette particularité qu'il existe DEUX rédactions du *Dictionnaire :* l'une écrite sur le recto seulement de quarante feuillets grand format, réunis dans une même chemise (c'est le manuscrit publié par M. Ferrère); — l'autre sur *fiches*, au nombre de trois cents environ, contenant des variantes, des définitions non reproduites dans la première rédaction — fiches dont M. Ferrère ne parle pas, d'ailleurs, mais qui ont été retrouvées, nous apprend la *Notice* de l'édition Conard, au milieu de papiers divers appartenant à un groupe nettement distinct, en dehors du fameux « carton spécial » où sont les notes qu'on peut attribuer avec certitude à *Bouvard et Pécuchet* (1) ?

Au surplus, nous ne poursuivrons pas plus avant cette discussion aride. Il suffira de comparer la nomenclature de Maupassant, celle de la *Notice*, et celle de M. Ferrère, pour se convaincre que, du classement des documents recueillis après la mort de Flaubert, il n'y a aucun argument sérieux à tirer pour ou contre la destination possible du *Dictionnaire*. M. Ferrère s'est trouvé induit en erreur par les conditions matérielles de sa « découverte ». Connaissant le projet du tome II de *Bouvard et Pécuchet*, et trouvant le *Dictionnaire* joint à quelques matériaux ayant évidemment servi à la composition du premier volume, il a tout naturellement supposé que l'excédent inutilisé devait trouver place dans la suite non achevée du roman. Mais l'hypothèse, échafaudée sur cette base peu solide, tombe à néant devant un examen plus approfondi des faits (2).

Reprenons donc à notre tour la question à son début, mais sous une forme différente. Bouvard et Pécuchet se décident à « COPIER COMME AUTRE-

(1) Voir la *Notice* de l'édition Conard, pp. 403-405, pour le premier groupe de documents, parmi lesquels se trouvent les *fiches* du *Dictionnaire*; et p. 406 pour le *carton spécial* où se trouvent les 40 feuillets de la deuxième rédaction. — Il faut ajouter que les fiches représentent bien une version différente du *Dictionnaire* tel que nous le connaissons, et non pas seulement un premier état, un brouillon de celui-ci. En effet, sur 11 exemples des fiches que cite la *Notice* de l'édition Conard, 7 ne figurent pas dans le *Dictionnaire*, 3 s'y trouvent reproduites presque textuellement, et 1 donne une variante assez remarquable de l'idée reçue correspondant au mot ÉTALON.

(2) On pouvait s'attendre à voir M. Ferrère invoquer sur ce point le témoignage de Mme Franklin-Grout. Il est certain qu'une affirmation de celle-ci trancherait la question délicate de savoir ce qu'il faut penser du classement des papiers de Flaubert, et des changements apportés à ce classement entre 1884 et 1910. De même Mme Franklin-Grout doit avoir son opinion faite sur la destination du *Dictionnaire*, et ses souvenirs, à ce sujet, seraient précieux. Malheureusement M. Ferrère ne paraît pas avoir songé à s'appuyer sur cette autorité : quand il déclare que le *Dictionnaire* devait trouver place dans le tome II de *Bouvard*, il omet de nous dire si cette hypothèse lui est personnelle, ou si elle a reçu l'approbation de Mme Franklin-Grout. Je me permettrai de poser ici la question : Est-ce d'après les indications manuscrites ou verbales de Flaubert que

FOIS ». Ils s'y mettent. Que vont-ils copier ? Le *Dictionnaire des idées reçues*, — ou *l'Album ?*

M. Ferrère définit le *Dictionnaire* : « *La liste des idées ou des semblants d'idées qu'il convient d'exprimer dans le monde, si on ne veut pas passer pour un extravagant ou un esprit dangereux* (1) ». C'est, dit-il encore, une énumération des principaux sujets de conversation possibles, groupés par lettre alphabétique, « *avec, à chaque article, le tableau des phrases qu'il* faut prononcer *toutes les fois qu'un de ces sujets est en discussion* » (2).

Veut-on savoir ce qu'il faut penser du « cognac », quand on se pique d'être honnête homme, ou plutôt si l'on n'est qu'un *bourgeois* au sens où l'entendait Flaubert ?

COGNAC :	Très funeste.
	Excellent dans plusieurs maladies. Un bon verre de cognac ne fait jamais de mal. Pris à jeun, tue le le ver de l'estomac.
— du LAIT ?	Dissout les huîtres.
	Attire les serpents.
	Blanchit la peau. Des femmes, à Paris, prennent un bain de lait tous les matins.
— de WAGNER ?	Ricaner quand on entend son nom et faire des plaisanteries sur la musique de l'avenir.

Et ainsi du reste. Le *Dictionnaire* est donc un catalogue d'opinions toutes faites, de préjugés courants, d'erreurs banales, de lieux communs, de jugements définitifs, de vérités premières, de comparaisons défraîchies, de notions superficielles, à l'usage des beaux parleurs qui s'écoutent, pontifient, posent pour avoir de l'instruction et des idées saines, et qui, ne sachant rien, veulent ne rester jamais à court. C'est encore un recueil d'axiomes pratiques, utiles pour tous les événements de la vie, produits d'un empirisme grossier ou d'une induction hâtive, tels que ne manque pas d'en formuler

le *Dictionnaire* a été joint à d'autres documents relatifs à *Bouvard?* Mme Grout a-t-elle souvenir que son oncle lui ait jamais expliqué ses intentions quant à l'emploi du *Dictionnaire ?*

(1) Ferrère, *op. cit.*, p 14.

(2) *Ibid.*

à tout propos cette espèce particulière de fâcheux qu'est « le donneur d'avis » ; par exemple :

CHAMPIGNONS : Ne manger que ceux qui viennent du marché.
CHALEUR : Ne pas boire quand il fait chaud.
AIR : Toujours se méfier des courants d'air.

Et c'est enfin (nous le verrons mieux par la suite) comme un carnet de notes où Flaubert avait consigné le résultat de ses observations psychologiques et morales, les sottises qu'il entendait répéter autour de lui, les gestes caractéristiques des individus dans certaines circonstances, toutes les lacunes et toutes les prétentions du moyen bon sens, du caractère *bourgeois* dans ce qu'il a de plus général : on l'a dit très justement (et sur ce point il n'y a rien à ajouter au commentaire de M. Ferrère), c'est le dossier de la bêtise humaine, constitué par un homme qui avait à la fois la haine de cette bêtise et l'impérieux besoin de la constater, de l'étudier, de s'en repaître.

La première idée du *Dictionnaire* est très ancienne. — Très ancien aussi d'ailleurs serait le projet de *Bouvard et Pécuchet*, s'il fallait en croire Maxime Du Camp, qui affirme :

Dès 1843, Flaubert me parlait du désir qu'il éprouvait d'écrire l'histoire de deux expéditionnaires qui, héritant par hasard d'une petite fortune, se retirent à la campagne, essayent de tout pour se distraire, meurent d'ennui, et finissent par se remettre à copier du matin au soir (1)...

Mais Du Camp soutient une thèse : il veut arriver à démontrer que jamais Flaubert n'a été un homme de génie, tout au plus un écrivain de talent ; que ses conceptions les plus heureuses, ses idées les plus originales datent de la vingtième année — (c'est-à-dire à peu près de l'époque où lui-même, Du Camp, entre en relations avec lui, et peut se flatter par conséquent d'exercer sur sa formation littéraire une influence décisive) ; — que sa terrible maladie nerveuse, en *embrouillant son écheveau intellectuel*, l'a fixé et rendu stationnaire (2) ; que dès ce moment, jusqu'à sa mort, il n'a plus fait que piétiner sur place ; qu'il a *tourné dans le même cercle* (3), usant sa vie à élaborer,

(1) *Souv. Litt.*, I, 185.
(2) *Souv. Litt.*, I, 183.
(3) *Ibid.*, 185.

on sait avec quelles difficultés, les plans ébauchés au beau temps de l'adolescence. Or, ce parti pris de Du Camp de ravaler ainsi la gloire de son ami, très sensible dans le contexte du passage cité plus haut, rend un peu suspect le renseignement relatif aux origines de *Bouvard*. C'est seulement en 1872, nous l'avons dit, qu'on trouve dans la *Correspondance* une allusion formelle à ce roman. — Au contraire, dès 1850, il y est question du *Dictionnaire des idées reçues*. Et Flaubert, qui voyage alors en Palestine, en parle à Louis Bouilhet comme d'un projet antérieurement discuté entre eux :

Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des idées reçues*. Ce livre *complètement fait* (1), et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la conversation générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se f... de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité (2).

Voilà donc, bien avant *Bouvard*, une date précise ; et l'on remarque aussitôt que l'idée du *Dictionnaire* n'est pas associée ici à celle d'un autre livre, quel qu'il soit. Flaubert a bien l'air de le considérer comme devant se suffire à lui-même et ayant son unité de composition. S'il faut une *Préface* pour le présenter au public, c'est évidemment qu'il n'était pas destiné, dans sa pensée (3), à être expliqué lui-même par un roman qui lui aurait servi de cadre.

Deux ans s'écoulent ; et de nouveau Flaubert revient à son projet dans une lettre à Louise Colet dont il faut retenir ce passage important :

J'ai quelque fois des prurits atroces d'engueuler les humains, et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large ; en attendant, une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues* (sais-tu ce que c'est) ? La préface surtout m'excite fort ; et de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre, quoique j'y attaquerais tout ; ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve ; j'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. J'immolerais les grands hommes à

(1) C'est Flaubert qui souligne.

(2) *Corresp.* I., 445 (4 septembre 1850). — Du Camp, *op. cit.*, p. 169, signale aussi le *Dictionnaire* au nombre des projets littéraires dont Flaubert lui a parlé en 1843. Notons aussi qu'il existe une parenté certaine entre le *Bourgeois à idées reçues*, et le type du *Garçon*, dont la création date de l'enfance de Flaubert. Cf. Maynial, *La Jeunesse de Fl.*, p. 296 et suiv.

(3) Ni dans la pensée de Bouilhet sans doute ; on peut se demander en effet, d'après ce passage, si la conception du *Dictionnaire* n'appartient pas à Bouilhet autant qu'à Flaubert.

tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrances, à fusées. Ainsi, pour la littérature, j'établirais, ce qui serait facile, à savoir que le médiocre, étant à la portée de tous, est le seul légitime, et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sotte, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui ne prouveraient rien) et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but, dirais-je, d'en finir avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles; et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait. On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable. *Ainsi on trouverait* :

ARTISTES : *Sont tous très désintéressés.*
LANGOUSTE : *Femelle du homard.*
FRANCE : *Veut un bras de fer pour être régie.*
BOSSUET : *Est l'aigle de Meaux.*
FÉNÉLON : *Est le Cygne de Cambrai.*
NÉGRESSES : *Sont plus chaudes que les blanches.*
ÉRECTION : *Ne se dit qu'en parlant des monuments* (1), etc.

Je crois que l'ensemble serait formidable comme plomb. Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon crû, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve. Quelques articles, d'ailleurs, pourraient prêter à des développements splendides, comme ceux de *homme*, *femme*, *ami*, *politique*, *mœurs*, *magistrat*. On pourrait d'ailleurs en quelques lignes faire des types, et montrer non seulement ce qu'il faut dire, mais paraître (2).

Cette longue citation confirme la précédente : elle apporte aussi des précisions nouvelles. A supposer même que le *roman à cadre large*, auquel songe déjà Flaubert, — (tout en préparant d'ailleurs *Madame Bovary*), — soit devenu plus tard *Bouvard et Pécuchet*, on voit du moins que, dans sa pensée, il n'y a encore rien de commun entre ce roman et l'idée du *Dic-*

(1) Le passage souligné ne figure pas dans l'édition Charpentier de la *Corresp.*, ni dans l'édition Conard. Cependant il a été cité en tête de la *Notice* de *Bouvard et Pécuchet* dans cette édition Conard (p. 397-398), mais incomplètement; je rétablis le texte de la lettre d'après l'autographe même de Flaubert.

(2) *Corresp.*, II, 184-185; lettre datée sur l'autographe 16 *décembre* 1852, de la main de Louise Colet.

tionnaire proprement dit : rien, que le désir de soulager une bonne fois sa mauvaise humeur, l'indignation que lui causent les ignorances et les platitudes de ses contemporains. Toutefois, les deux vengeances qu'il médite sont à échéances bien différentes : il réserve son roman pour l'avenir, dans quelque *dix ans d'ici :* mais *en attendant*, dès le présent, il travaille au *Dictionnaire*. Quelques articles de celui-ci rédigés dès ce moment, ne seront plus modifiés par la suite : nous les retrouvons en effet mot pour mot dans le texte publié par M. Ferrère.

Plusieurs lettres de la même époque témoignent d'une préoccupation analogue; la notion de l'*idée reçue* l'obsède, et il ne manque pas, chemin faisant, d'en collectionner des exemples. Ainsi, à propos du discours de Musset à l'Académie, il cite ce vers :

Un beau trait nous honore encore plus qu'un beau livre,

et ajoute aussitôt :

Idée reçue, et généralement admise, quoique l'un soit plus facile à faire que l'autre (1).

Ailleurs :

Idée reçue, que l'idée de la tombe : il faut être triste là, c'est la règle, etc. (2).

Dans un fragment inédit d'une autre lettre à Louise Colet, nous lisons :

Il [Alfred de Musset] peut te prendre pour une coquette. Il est dans les idées reçues qu'on ne va pas se promener avec un homme au clair de lune pour admirer la lune, *et le sieur de Musset est diablement dans les idées reçues*, etc... (3).

De même :

(1) *Corresp.*, II, 104 (à Louise Colet, 30 mai 1852).

(2) *Corresp.*, II, 165 (à la même, 1er octobre 1852).

(3) Fragment inédit. Voir *Corresp.*, II, 111. Je souligne les premiers mots *publiés* de cette lettre. L'édition Conard la distingue avec raison de celle qui figure page 100, avec laquelle elle se trouvait faire corps dans l'ancienne édition Charpentier (II, 80). C'est un exemple des mutilations et des arrangements qu'on a fait subir au texte de Flaubert, sans que rien en avertisse le lecteur.

... Laquelle idée, d'Italiennes, s'associe à celle de volcan ; on voit toujours le Vésuve sous leur jupon. Erreur, l'Italienne se rapproche de l'Orientale... Mais n'importe, c'est une idée reçue (1).

Ailleurs encore il déclare qu'il vient de *faire par écrit* le plan de la *Préface qui le tourmente* (2). Il en avait entrevu déjà et calculé, nous le savons, toute la portée (3). *Pleine de citations, de preuves*, elle se serait distinguée nettement du reste de l'ouvrage, conçu lui-même comme une simple liste alphabétique de définitions plus ou moins développées. Admettra-t-on que cette *Préface*, qui à elle seule eût formé *tout un livre*, puisse être confondue avec le *roman à cadre large* de la lettre à Louise Colet (4), ou avec *Bouvard*, tel que la *Nouvelle revue* l'a publié en 1881 ? En présence des textes que nous venons de citer, cette interprétation n'est guère défendable. Et il s'en dégage bien plutôt cette conclusion : dès 1852 ou 1853, c'est-à-dire vingt-cinq ans environ avant qu'apparaisse dans la *Correspondance* le thème de *Bouvard*, le *Dictionnaire* est déjà délimité dans son contenu : l'œuvre a même reçu un commencement d'exécution ; ce que Flaubert en dit alors suffit à caractériser un ensemble littéraire complet et homogène ; et rien n'autorise à supposer une connexité étroite entre ce projet et celui d'un roman, dont l'idée demeure encore embryonnaire, surtout quand Flaubert lui-même prend soin de bien spécifier qu'il s'agit de deux choses différentes.

Au surplus, pendant très longtemps, *Madame Bovary*, *Salammbô*, *l'Éducation Sentimentale* tiennent l'écrivain en haleine ; et les lettres où nous

(1) Fragment inédit, dont le contexte s'intercale, *Corresp.*, II, 157, à la fin de la lettre.

(2) *Corresp.*, II, 204. — De même, *ibid.*, 215. Ces deux lettres sont de 1852-1853. M. Ferrère déclare (*op. cit.*, p. 13) avoir cherché vainement trace de cette préface dans les papiers conservés à la villa Tanit.

(3) Au *Dictionnaire des idées reçues* proprement dit aurait été joint le *Catalogue des Idées chic*, dont M. Ferrère a retrouvé et publié le sommaire à la suite du *Dictionnaire* (*op. cit.*, p. 95. Voir aussi *Notice* de *Bouvard et Pécuchet*, p. 445). Ce catalogue en est, d'ailleurs le complément nécessaire : il résume ce qu'il faut non seulement *dire*, mais *paraître*, comme l'écrivait Flaubert à Louise Colet dans la lettre citée plus haut.

(4) On peut se demander d'ailleurs si le *roman à cadre large* dont il est ici question ne désigne pas le même projet que celui dont il entretient Louise Colet dans une autre lettre, *Corresp.*, II, 229-230 (datée sur l'autographe : 31 mars 1853). On sait que ce *roman métaphysique et à apparitions*, dont il parle en ce dernier passage, se serait appelé *la Spirale* (voir à ce propos E.-W. Fischer, *Etudes sur Flaubert inédit*, p. 119 et suiv. et Michel Aubé, *Un roman que Flaubert n'écrivit point*, dans le *Figaro* [suppl. litt.], 13 juin 1908). Or, *la Spirale*, pas plus que *Bouvard*, ne peut être confondue avec la *Préface* du *Dictionnaire*, ni jamais avoir été destinée à servir de cadre à celui-ci.

suivons pas à pas la genèse de ces chefs-d'œuvre ne contiennent plus aucune allusion au *Dictionnaire*. Plus tard, après la guerre, il aborde enfin *Bouvard et Pécuchet*. Si l'hypothèse de M. Ferrère était fondée, la *Correspondance* devrait en fournir dès ce moment la justification. Quand il écrit à sa nièce, à George Sand, à ses intimes, Flaubert n'hésite pas, nous le savons, à les mettre au courant de ses lectures, de tous les progrès de son travail. On s'attend donc à trouver une ligne au moins sur le *Dictionnaire*, une simple mention permettant de constater le rapport direct de ces deux œuvres, s'il est vrai que, depuis un quart de siècle, conçues ensemble comme les deux parties d'un roman unique, elles soient associées dans son esprit. Or, de 1872 à 1880, il est souvent question de *Bouvard* dans la *Correspondance;* on n'y découvre, en revanche, aucune indication relative au *Dictionnaire*. Cependant l'argument qu'on pourrait tirer de ce silence n'est pas irréfutable : il faut tenir compte aussi des lettres inédites, et peut-être, si l'on publie un jour toutes celles dont l'existence est connue pour cette période, M. Ferrère y trouvera-t-il une confirmation à l'appui de sa thèse. Dans celles que Flaubert adressait à Edmond Laporte, j'ai relevé plusieurs passages assez vagues qui se rapportent à notre sujet; voici ces textes :

Il écrit un jour : « ... *Et il n'y a pas à me répondre : Mais f.....! Docteur...* ». L'apostrophe figure dans le *Dictionnaire*, au mot DOCTEUR : « *Toujours précédé de « bon », et, entre hommes, dans la conversation familière, de « f..... » : Ah ! f..... ! docteur.* »

De même cette autre phrase, en post-scriptum d'un billet de 1878, sans aucune explication :

« *Tonner contre : on ne sait pas ce que c'est.* »

La locution *tonner contre* se lit dans le *Dictionnaire*, en face des mots FÉODALITÉ et SYBARITE, par exemple.

Ailleurs l'allusion est plus précise : le 19 juin 1877, Flaubert écrit à son ami :

« Il m'est venu à l'esprit des travaux pour vous, puisque vous en demandez. Mais les livres manqueraient. Il vous faudrait pour moi toute une bibliothèque imbécile. Le carton des curiosités se classe-t-il ? Et les *idées reçues*, quid ? (1) ». Cette citation est suffisante pour permettre d'affirmer que Flau-

(1) Lettre inédite. La phrase que je reproduis ici a seule été citée dans la *Notice* de *Bouvard*, p. 403, par M. Conard, à qui je l'avais signalée, avec l'assentiment de M. René Dumesnil, possesseur de l'autographe.

bert, à cette date, songeait toujours au *Dictionnaire* en même temps qu'il composait son roman. Mais doit-on en déduire qu'il avait précisément repris le *Dictionnaire* DANS L'INTENTION de l'annexer à *Bouvard et Pécuchet?* une telle conclusion dépasserait sans doute les prémisses.

J'ai dit le rôle de secrétaire bénévole, intelligent et dévoué, que Laporte a rempli auprès de l'écrivain pendant les dernières années de sa vie. Nul n'a été, pour cette période qui suit la mort de Bouilhet, mieux informé des travaux et des projets du Maître. Que Laporte ait été initié au projet du *Dictionnaire*, c'est de toute évidence. Il y a même collaboré, si l'on peut appeler collaboration le fait d'aider Flaubert à recopier, à rédiger peut-être, quelques articles : M. Ferrère déclare avoir relevé des traces de son écriture sur le manuscrit qu'il a publié (1). Dans les papiers qu'il a laissés on a retrouvé également, tout entières de sa main, des définitions analogues à celles du *Dictionnaire*, et qui devaient s'intercaler parmi celles que nous connaissons aujourd'hui. Enfin, Laporte s'intéressait si bien à l'avenir de cette œuvre, qu'il avait signalé à Flaubert deux livres capables, pensait-il, d'en compromettre un peu l'originalité. L'un était *le Parfait causeur, petit manuel rédigé en langue parisienne*, par Quatrelles [Ernest l'Épine], dont l'auteur venait de présenter la 4e édition (2) comme *un vocabulaire spécialement destiné au monde élégant*. « Cet ouvrage, disait l'avant-propos, est un reflet fidèle de la vie des gens de qualité durant les trois quarts du XIXe siècle. Il est le produit de vingt-cinq années de recherches, d'observations et de veilles. » — L'autre ouvrage, d'Eugène Vivier, avait pour titre : *Très peu de ce qu'on entend tous les jours*, avec une préface de Philippe Gille (3).

Et Flaubert, recevant ce double renseignement, de rassurer aussitôt son ami :

J'ai lu l'ouvrage de Quatrelles, *le Causeur parisien*. Rien à craindre, c'est idiot. Ah ! non ! le *Dictionnaire* est plus fort que ça ! — Quant au livre de Vivier, en repassant par Paris, voyez cela et achetez-le pour moi. Au fond, ça m'inquiète peu. Il en sera comme pour celui de Quatrelles sans doute (4)!

(1) Ferrère, *op. cit.*, p. 40.

(2) Paris, J. Hetzel, 1879, in-16.

(3) Paris, impr. de Motteroz, 1879, in-16.

(4) Lettres inédites, sans date, communiquées par M. René Dumesnil. — Flaubert ne se trompait pas en estimant que l'ouvrage de Quatrelles ne pouvait contrarier en rien son projet. Le *Parfait causeur* n'est pas conçu en effet dans le même esprit que le *Dictionnaire*, et il n'y a rien de commun entre eux. Quatrelles se contente de reproduire des conversations entendues

Cependant cette dernière phrase, pas plus que les précédentes, ne constitue encore la preuve décisive dont nous aurions besoin pour adopter l'opinion de M. Ferrère. Une seule certitude s'en dégage : après 1872 Flaubert n'a pas abandonné l'ancien projet qu'il soumettait à Bouilhet dès 1850. Il met à profit la bonne volonté de Laporte et se préoccupe de classer, d'organiser, les matériaux du *Dictionnaire des idées reçues*. Mais dans quel but y revient-il, nous n'en savons rien. Est-ce en vue du tome II de *Bouvard?* tout nous empêche de le supposer *a priori*, non seulement l'absence d'indication formelle en ce sens dans la *Correspondance*, mais aussi cette particularité remarquable que, là où il est question du *Dictionnaire*, il n'est pas question de *Bouvard*, et inversement que là où Flaubert expose les difficultés et les progrès de son roman, il ne fait nulle part la moindre allusion au *Dictionnaire;* bien mieux, qu'il continue d'en parler toujours comme s'il s'agissait d'une œuvre isolée, ayant par elle-même son individualité propre.

au jour le jour, banales assurément pour la plupart, mais qui ne caractérisent pas plus l'esprit bourgeois que l'esprit des gens du monde, et qui sont surtout spéciales à des individus d'un caractère déterminé, bien plutôt que représentatives d'un type moral ou psychologique. Quatrelles n'est pas assurément un mauvais observateur. Mais il veut avant tout amuser son lecteur, et retient sur un sujet déterminé les réflexions comiques, les attitudes bizarres, les pensées exceptionnelles, bien plutôt qu'il n'essaie d'en dégager le mot ou le geste communs au plus grand nombre. Il vise à l'anecdotique, et non au général. C'est tout le contraire de ce que fait Flaubert : on en aura la preuve en comparant ce que ce dernier inscrit dans son *Dictionnaire*, en face du mot MER, avec le chapitre II de Quatrelles : *Ce que la mer inspire*. En voici quelques phrases, prises au milieu du dialogue : « Il est indispensable de ne pas rester comme une bête, la bouche ouverte, le cerveau vide, lorsqu'on se trouve en face de la mer... J'aime la mer parce que ça vous change... La mer me rend poetique... Elle me fait prendre les hommes en horreur... Elle me fait peur... »

Au contraire il y a plus d'analogies entre le *Dictionnaire* et l'œuvre de Vivier : *Très peu de ce que l'on entend tous les jours*. Ressemblance extérieure tout d'abord ; ce n'est pas, comme le livre de Quatrelles, une série de saynettes dialoguées, de tableaux de mœurs à plusieurs personnages, : c'est une succession de boutades très courtes, de mots à l'emporte-pièce, anonymes, et devant lesquels on mettrait aisément une vedette, comme sont disposés les articles du *Dictionnaire des idées reçues*. En outre, il est certain que Vivier a dans une bonne mesure l'esprit généralisateur et l'intention critique qui ont inspiré à Flaubert son travail. Philippe Gille présentait ainsi son œuvre : « Ce que Vivier offre aujourd'hui, ce sont quelques-uns des mille échantillons de la paresse de l'esprit humain... c'est le recueil des petits poncifs du discours, de ces petits paquets qu'on entend débiter tous les jours par ceux qui ne savent que répéter ce qu'ils ont entendu... Ce carnet n'est qu'un recueil des inutilités du langage, une sorte d'herbier contenant quelques centaines de ces plantes parasites, sèches et banales, qui germent dans notre conversation et viennent y prendre la place des mots de valeur, de ceux qui sont toujours expressifs et neufs parce qu'ils ont leurs racines dans la conscience, dans le cœur ou dans l'esprit. » — Trois qualités dont on sait assez qu'était dépourvu le Bourgeois, aux yeux de Flaubert. On a

La question demeure donc entière après examen de ce premier groupe de textes authentiques : que devaient copier, en fin de compte, Bouvard et Pécuchet ?

La solution du problème (il faut dès maintenant l'avouer pour parer à toute objection) risque de demeurer toujours un peu conjecturale. Flaubert n'a pas eu le temps d'achever son livre, et la mort a emporté son secret. Nous ne saurons peut-être jamais EXACTEMENT de quoi eût été composé le tome II de *Bouvard*. Cependant il n'est pas impossible, en l'état actuel de la documentation, d'en deviner le contenu, tout au moins d'une façon approximative, ni interdit de raisonner sur les textes, sur les indications laissées par Flaubert lui-même.

Or, un premier fait acquis, c'est que Bouvard et Pécuchet devaient COPIER QUELQUE CHOSE : rappelons-nous la fin du scénario retrouvé dans les papiers de l'écrivain. Et il paraît bien qu'on n'ait pas attaché assez d'importance à ce mot COPIER, qui vient à propos nous mettre sur la voie.

En effet, le *Dictionnaire* n'est pas une œuvre susceptible d'être *copiée*, au sens rigoureux du terme, un fragment que les deux Bonshommes pouvaient se contenter de transcrire fidèlement, après l'avoir découvert au cours de leurs lectures. Tel que nous le connaissons, le *Dictionnaire* ne saurait passer pour être le résultat de cette application machinale, de cette besogne de scribe,

remarqué, dans cette citation de Philippe Gille, plusieurs phrases qui seraient bien à leur place dans un commentaire du *Dictionnaire des idées reçues*. Vivier s'était donné pour règle de ne recueillir un *lieu commun* qu'après l'avoir entendu répéter au moins 200 fois : c'est une preuve de son désir de faire une œuvre générale, et non, comme Quatrelles, de la psychologie anecdotique. Voici enfin quelques-unes de ses réflexions, avec, entre crochets, les mots qui peuvent y correspondre dans le *Dictionnaire de Flaubert* : [estomac] : « Que vous êtes heureux d'avoir un bon estomac » (p. 5); — [exercice] : « Parbleu, mon cher, c'est tout naturel, vous ne faites jamais d'exercice, comment ne voulez-vous pas engraisser » (p. 17) ; — [barbe] : « Laissez-donc repousser votre barbe, ça vous allait bien mieux » (p. 43), etc.

Le rapprochement s'impose donc entre le livre de Vivier et celui de Flaubert. Toutefois, la différence essentielle, c'est que Vivier se contente de noter les clichés de langage, tandis que Flaubert dégage partout *l'opinion* qu'on a communément des choses. La portée de son œuvre est, par là, toute autre. — A titre de curiosité, je signale deux articles parus dans le supplément littéraire du *Figaro*, n^os^ des 12 août et 19 août 1911, et qui ne sont pas sans analogies avec les ouvrages de Quatrelles et de Vivier. L'un est intitulé : *Petit musée de la conversation*, par « Félix Castigat et Victor Ridendo » ; l'autre, *Des phrases qu'on entend*, est signé « Pierre ou Paul ». On connait enfin le curieux ouvrage de Léon Bloy : *Exégèse des lieux communs* (Paris, 1902), dont il faut au moins rappeler le titre à propos du *Dictionnaire des idées reçues*.

dont l'accomplissement quotidien a d'abord rempli leur propre vie pendant tant d'années, qu'ils ont ensuite abandonnée pour une série d'expériences lamentables, et qu'en dernier lieu ils décident de reprendre, le jour où ils s'aperçoivent qu'elle est nécessaire à leur hygiène physique et morale, qu'elle est devenue, par la force des habitudes anciennes, un besoin de leur nature, la condition de leur repos et de leur bonheur: telle est bien, en effet, dans ses grandes lignes au moins, l'action du roman. Les mésaventures des deux commis ont sans doute une portée philosophique plus haute, prises en elles-mêmes. Mais l'intrigue, dégagée de ses péripéties, se réduit en somme à peu de chose; et pour que le *Dictionnaire des idées reçues* y puisse trouver place encore faudrait-il en modifier les données essentielles.

Il faudrait supposer que Bouvard et Pécuchet, conscients de leurs erreurs et des causes multiples de ces erreurs, beaucoup plus psychologues et moralistes qu'ils ne le sont en réalité dans la partie achevée du roman, — désireux aussi de mériter l'estime, la confiance, des bourgeois qui les entourent, en se mettant à leur niveau intellectuel, — dégoûtés de passer pour des esprits extravagants, renonçant à s'instruire, découragés de penser par eux-mêmes, et rejetant d'un seul coup le bagage assurément chaotique, mais formidable, des connaissances qu'ils ont accumulées, — se contraignent à rédiger, pour leur usage personnel, ce manuel de notions banales, de préjugés, d'opinions prudentes, suffisantes aux besoins ordinaires de la conversation, ce catéchisme de sottises et d'ignorances qu'est le *Dictionnaire*.

Il faudrait par suite supposer qu'ils renient leur propre caractère dans ce qu'il a de plus distinctif, de meilleur, et qu'après avoir tant essayé pour dépouiller en eux le « Bourgeois », ils se donnent enfin comme règle de conduite de représenter, aux yeux de leurs contemporains, le type idéal du bourgeois.

Mais il faudrait alors nécessairement supposer qu'ils entendent ce mot « Bourgeois » au sens où Flaubert l'entendait lui-même, et qu'ils entreprennent de composer le *Dictionnaire des idées reçues* avec une intention critique, une ironie évidentes. Si l'on refuse, en d'autres termes, d'admettre qu'à cet endroit du roman Flaubert et les deux commis n'auraient plus fait qu'un, — que l'auteur, renouvelant soudain la psychologie de ses personnages, leur ait prêté son esprit, son admirable puissance de généralisation synthétique, son scepticisme, ses indignations, sa haine de la bêtise, — il devient impossible de comprendre comment Bouvard et Pécuchet auraient pu concevoir et exécuter jamais le *Dictionnaire*.

Car ce n'est pas là, encore une fois, un simple document qu'on puisse se borner à reproduire, après l'avoir emprunté à autrui, mais une œuvre originale au premier chef, qu'il est besoin de penser, de méditer, dont le projet seul implique une intelligence dont Pécuchet ni Bouvard n'ont jamais fait preuve, un sens étrangement avisé du ridicule, une amertume bien profonde de l'âme, toute une vie d'observations prises sur le vif, une remarquable aptitude à dégager, des différences individuelles, l'élément spécifique d'une attitude, d'une situation, d'un caractère; bref, une œuvre inexplicable à qui ne connaît pas la pensée intime de Flaubert, ses théories d'art, son amour du Vrai et du Beau. Prétendre que le *Dictionnaire des idées reçues* ait jamais été destiné à figurer dans le second volume du roman, au nombre des pièces justificatives, des notes que *copient* Bouvard et Pécuchet, c'est donc fausser la psychologie de ceux-ci et se tromper sur la véritable signification du *Dictionnaire;* c'est oublier aussi le principe de l'impersonnalité dont Flaubert avait fait son dogme littéraire, puisque cette prétention équivaudrait à déclarer possible une fusion soudaine et complète entre lui-même et ses fantoches, une absorption réciproque d'eux par lui-même, et de lui-même par eux; c'est en somme bouleverser le dénouement prévu, et corriger la leçon du roman, puisque c'est attribuer au geste final de Bouvard et Pécuchet : *copier comme autrefois*, une valeur d'initiative critique, une intention didactique, contraires au plan de l'ouvrage, démenties par son développement, incompatibles avec le tempérament et avec la capacité intellectuelle des personnages.

Je crois que M. Ferrère n'aurait pas aventuré cette hypothèse, s'il avait soupçonné les invraisemblances qu'elle entraîne dès qu'on pousse à fond l'analyse. La difficulté n'est pas supprimée par le seul fait qu'on ne découvre aucune antinomie *logique* entre la leçon philosophique de *Bouvard* et celle du *Dictionnaire*, pris chacun isolément. Elle surgit à nouveau sitôt qu'on se demande comment deux œuvres aussi différentes auraient pu *esthétiquement* constituer un même ensemble littéraire.

Mais surtout, M. Ferrère n'aurait pu se méprendre sur le contenu du tome II du roman, s'il avait tenu compte des renseignements fournis sur ce point par Maxime Du Camp, par Maupassant et par la *Correspondance*.

Les deux commis, disent les *Souvenirs littéraires*, lorsqu'ils ont pris le parti de se remettre à copier, veulent copier avec intelligence, pour eux-mêmes, pour s'instruire, et non plus à l'état de machines qu'ils étaient autrefois. Ils

font un recueil de « grandes pensées »; ils lisent tous les ouvrages modernes, œuvres de science, de poésie, d'imagination ou d'histoire, en font des extraits, c'est-à-dire, entraînés par leur médiocrité naturelle, y recueillent le plus grand nombre de bêtises et d'erreurs possible. Toutes les fois que, dans une de ses lectures ou dans ses souvenirs, Flaubert découvrait un vers baroque, une phrase mal faite, une idée sotte, une bourde en un mot, il la notait et disait : « Ça, c'est pour mes deux Bonshommes. » Le second volume n'était fait que de *citations*, empruntées aux lieux communs, aux phrases toutes faites, qu'il avait récoltées dans la littérature de nos jours. Il n'avait ménagé personne; les plus grands noms eussent figuré dans ce panthéon du prudhomisme; ses amis n'avaient point été épargnés; il m'avait dit : « J'ai une quinzaine de phrases de toi qui sont d'une belle niaiserie... » Si l'on a retrouvé le manuscrit de ce second volume, réunion de pièces justificatives expliquant le premier, on ne l'a pas publié, etc... (1).

Remarquons en passant que Maxime Du Camp connaissait le projet du *Dictionnaire des idées reçues* et qu'il n'en parle pas ici, à propos de *Bouvard*. Le fait qu'il n'en prononce pas le titre est assez significatif. Notons aussi, pour y revenir bientôt, cette phrase : « Le second volume n'était fait que de *citations*. »

Maupassant de son côté écrit :

Quand Bouvard et Pécuchet, dégoûtés de tout, se remettaient à copier, ils ouvraient naturellement les livres qu'ils avaient lus, et, reprenant l'ordre de leurs études, transcrivaient minutieusement des passages choisis par eux dans les ouvrages où ils avaient puisé. Alors commençait une effrayante série d'inepties, d'ignorances, de contradictions flagrantes et monstrueuses, d'erreurs énormes, d'affirmations honteuses, d'inconcevables défaillances des plus hauts esprits, des plus vastes intelligences. Quiconque a *écrit* sur un sujet quelconque, a dit parfois une sottise. Cette sottise, Flaubert l'avait infailliblement trouvée et recueillie; et la rapprochant d'une autre, puis d'une autre, il en avait formé un faisceau formidable qui déconcerte toute croyance et tout affirmation (2).

Enfin, dans la *Correspondance*, Flaubert fait souvent allusion à ce second volume, qui sera *celui des notes* (3), déjà très avancé tandis que le premier

(1) *Souvenirs littéraires*, II, 393. — Le 20 septembre 1879, Flaubert disait à Edmond de Goncourt : « J'ai encore deux chapitres à écrire... alors les *notes* de mon supplément, et mon bouquin paraîtra au commencement de 1881 » (*Journal des Goncourt*, VI, 86). Il est certain que le mot *notes* s'applique mal au *Dictionnaire*.

(2) *Étude sur Flaubert*, pp. XXII.

(3) *Corresp.*, IV, 343 (à Mme des Genettes, 1878).

s'achève — *Je n'ai plus*, dit-il, *que des attaches à y mettre* (1) — qui ne lui demandera guère plus de six mois de travail (2); il ajoute à Mme Roger des Genettes :

Je commence mon dernier chapitre; quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai) j'irai à Paris pour le second volume... Il ne sera presque composé *que de citations* (3).

Il est certain que ni ce passage, ni celui de Maupassant, ni celui de Du Camp ne peuvent s'appliquer au *Dictionnaire des idées reçues* qui, en fait de citations, en contient deux ou trois à peine (4). Mais comment des textes de cette importance ont-ils pu échapper à M. Ferrère ? ils éclairent le problème d'un jour nouveau. Ce qu'auraient copié Bouvard et Pécuchet, ce n'est pas, cela ne pouvait être à aucun titre le *Dictionnaire*, mais seulement l'ALBUM.

Ce nom a été donné par M. Ferrère à une *liasse de* 24 *feuilles doubles écrites au recto seulement, avec beaucoup de soin, sur beau papier rayé, dans une forte chemise* (5) retrouvée à côté du *Dictionnaire* dans le *carton spécial* dont nous avons parlé tout à l'heure. Sur ces feuillets sont notées quelques-unes des énormités relevées par Flaubert chez différents auteurs de valeur très inégale : c'est de là que Maupassant a tiré la plupart des exemples reproduits dans son *Étude* (6); ce sont aussi des fragments de cet *Album* que M. Conard a publiés à la suite de *Bouvard* sous la rubrique *Extraits d'auteurs célèbres* (7). On y découvre des joyeusetés dans le goût de celles-ci :

L'eau est faite pour soutenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux.

(FÉNELON.)

Les inondations de la Loire sont dues aux excès de la presse et à l'inobservation du dimanche.

(ÉVÊQUE DE METZ, *Mandements*, décembre 1846.)

(1) *Corresp.*, IV, 369 (à Charpentier, 1879).

(2) *Ibid.*, 387, 390 et *passim*, V, 541.

(3) *Ibid.*, 410. Cette lettre, qui n'est pas datée dans l'édition Conard, porte dans l'édition Charpentier 24 *janvier* 1880 : date exacte, comme on peut le vérifier par le contexte relatif à la publication du *Château des cœurs* dans la *Vie Moderne*.

(4) En regard des mots : BOUDDHISME, DIEU, DESSIN, FAUTE. Et c'est tout avec quelques adages comme : *Auri sacra fames*, *Cogito, ergo sum*, ou *Alma mater*.

(5) Ferrère, *op. cit.*, p. 40.

(6) Maupassant, *Étude sur Flaubert*, pp. XXIV-XXXVII.

(7) Cf. *Bouvard et Pécuchet* p. 446 et suiv. — P. 406, ces *Extraits* sont désignés également par le terme général *Album*.

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites.

(PONSARD.)

Je remarque sur les poissons que c'est une merveille qu'ils puissent naître et vivre dans l'eau de la mer, qui est salée, et que leur race ne soit pas anéantie depuis longtemps.

(ABBÉ GAUME, *Catéchisme de persévérance*.)

Toutefois, il convient d'étendre ici considérablement le sens du mot ALBUM, si l'on veut se rendre compte de ce qu'aurait pu être la seconde partie de *Bouvard*. Les 24 feuillets ainsi désignés par M. Ferrère ne représentent qu'une ébauche, tout au plus un commencement de mise au point; ils marquent le degré d'avancement du travail de Flaubert, quand la mort vint le surprendre: mais à eux seuls ils restent bien insuffisants pour épuiser la matière du tome II de son roman, tel qu'il se proposait de l'écrire.

Dans ce volume, en effet, auraient sans doute figuré, d'une façon générale, toutes les « Curiosités » du genre de celles-là, que depuis longtemps il avait amassées au cours de ses prodigieuses lectures ou que réunissaient pour lui ses amis (1). Il en avait constitué une collection formidable : phrases grotesques, bévues de style, anachronismes, erreurs matérielles, coq-à-l'âne, pompeux aphorismes, audaces ou naïvetés de langage et de pensée échappées aux *meilleurs auteurs*, *comme aux plus obscurs manœuvres de la plume* (2),

(1) C'est surtout à propos de l'*Album* qu'il faudrait parler de la collaboration de Laporte. Celui-ci en effet a pris une part active et très grande à sa confection, tantôt en recopiant les textes que lui signalait Flaubert, tantôt en dépouillant et en annotant lui-même des volumes, pour y trouver des citations dignes de figurer dans la collection. Les papiers de Laporte en font foi (voir notre : *Autour de Flaubert*, II, p. 80-83). M. Ferrère dit, d'après Mme Franklin-Grout, avoir reconnu l'écriture de Jules Duplan sur le manuscrit de l'*Album*. L'identification me semble *a priori* fort douteuse. D'abord parce qu'il n'est fait, dans les lettres de Flaubert à Duplan qui nous sont parvenues, aucune allusion à un projet quelconque de l'*Album*, ni à des lectures, à des annotations entreprises par Duplan pour les besoins de son ami. Ensuite parce que Duplan est mort le 1er mars 1870, c'est-à-dire à une date où Flaubert, n'ayant pas commencé *Bouvard et Pécuchet*, devait se préoccuper assez peu de l'*Album*. Dans celui-ci, d'ailleurs, figurent de nombreuses citations extraites de volumes qui n'ont été publiés qu'après 1870.

(2) M. Ferrère (p. 13) écrit : « [Les citations les plus nombreuses] sont des absurdités pures, des âneries de pensée ou d'expression, qui se sont naturellement rencontrées sous la plume de quelque besogneux de lettres ou de quelques simples d'esprit. » Ce jugement paraîtrait un peu vif s'il s'appliquait uniquement à ce qu'on a publié de l'*Album*, dans l'*Étude* de Maupassant ou dans la *Notice* de *Bouvard* (édit. Conard), car parmi les auteurs cités on trouve Bossuet, Descartes, Lamartine, Chateaubriand, A. Dumas, et d'autres encore, tout aussi glorieux ou célèbres; il faut donc penser que dans les autres dossiers qu'il a feuilletés, et qui devaient compléter l'*Album*, M. Ferrère a rencontré en effet beaucoup d'écrivains de moindre envergure.

il conservait tout, recherchait tout, avec un soin jaloux et une joie renouvelée par chaque trouvaille intéressante. Tantôt il prenait la peine de recopier le passage entier; tantôt il découpait à même le volume ou le journal, isolait d'un coup de ciseaux l'article ou la page dont une ligne, un alinéa, renfermait la sottise qui lui sautait aux yeux, et qu'il soulignait en marge, impitoyablement. De toutes ces notes, et pour se reconnaître lui-même au milieu de leur diversité, il avait constitué des dossiers distincts, sous des rubriques très générales : *sciences*, *médecine*, *hygiène*, *religion*, *éducation*, *morale*, etc... La *Notice* de l'édition Conard en a dressé l'inventaire (1), et cette nomenclature, quoique sans doute fort abrégée (2), peut donner une idée du nombre des auteurs dépouillés et de la consistance des matériaux ainsi tenus en réserve. Pour les utiliser dans le tome II de *Bouvard*, un cadre de classement plus complet, plus détaillé, eût été nécessaire : Flaubert en avait arrêté le schéma, et commencé même d'en remplir les compartiments; les douze ou treize liasses décrites par M. Ferrère (exception faite du *Dictionnaire* proprement dit, et de ce qu'il appelle au sens étroit l'*Album*) correspondent précisément aux grandes divisions du plan sur lequel était conçu ce sottisier gigantesque. Et

(1) Pp. 403-405. — Quant aux rubriques de ces dossiers, elles avaient été déterminées par Flaubert lui-même, pendant qu'il composait sa première partie, et non en vue d'établir le plan de la seconde partie. Il écrit à ce propos, dans une lettre à sa nièce datée de 1879 (*Corresp.*, V, 511-512) : « Maintenant je refais pour la troisième fois les tables de mon dossier intitulé : *philosophie*. Ce sont les notes de mes notes que je coordonne pour dresser le plan de mon chapitre... » Ce chapitre est le VIIIe du roman.

(2) Et surtout très confuse. On remarquera en effet que cette liste mentionne en même temps que des dossiers de « bêtises », que des extraits relevés en vue de l'*Album*, quantité d'autres pièces qui n'avaient pas évidemment la même destination : des lettres adressées à Flaubert par ses amis; des renseignements à lui communiqués; des notes servant à la documentation de son roman, mais qui ne constituaient pas des « curiosités » au sens propre du mot. — Ajoutons d'ailleurs qu'une comparaison intéressante serait à faire entre les fragments de l'*Album* cités par Maupassant, et ceux que publie l'édition Conard sous le titre : *Extraits d'auteurs célèbres*. Sur 57 citations qu'on trouve dans Maupassant, 34 sont reproduites exactement dans la *Notice* Conard, pp. 446-450, et sous les mêmes rubriques. Cette *Notice* ne donne, d'ailleurs, aucune citation qui ne figure déjà dans l'*Étude* de Maupassant. Cependant, pp. 450-452, intervient un nouveau groupe de textes que la *Notice* a l'air de distinguer des précédents, et qu'elle désigne sous le terme plus spécial d'*Album*. Ces textes ne sont pas dans l'*Étude* de Maupassant, et c'est la partie dans laquelle la *Notice* publie réellement de l'inédit. Mais, quant à l'origine de ce second groupe de documents, je crois qu'il n'y a pas lieu de distinguer. Il est possible qu'on les ait découverts dans un dossier différent de celui qu'a consulté Maupassant. Mais ils appartiennent toujours, comme les premiers, à l'ALBUM, au sens large du mot cette fois, ainsi qu'il est expliqué ci-dessus.

les 24 feuillets mentionnés tout à l'heure n'en sont eux-mêmes qu'un très mince fragment, quelque chose comme un premier essai de rédaction.

Par ALBUM, il faut donc entendre la totalité des éléments destinés à constituer ce sottisier, bien plutôt que le seul dossier où certains d'entre eux, mis en place, semblent déjà avoir été transcrits par Pécuchet ou par Bouvard.

Mais l'essentiel est pour nous de retenir, en prenant pour exemple ces 24 feuillets, la caractéristique commune à ces multiples matériaux préparés pour l'*Album:* tous étaient des CITATIONS, des TEXTES imputables à un auteur déterminé (1), sous lesquels d'ailleurs Flaubert se proposait d'inscrire des références exactes : et c'est bien là une différence capitale entre l'*Album* et le *Dictionnaire des idées reçues*, dont presque tous les articles se présentent comme des réflexions vagues, des définitions courantes, des jugements généraux, des opinions anonymes, des clichés dont tout le monde fait usage, partant dont nul n'est en mesure de revendiquer la paternité, et qui n'appartiennent enfin à personne, — sinon à Flaubert lui-même, qui a su les dégager, les saisir au passage, les fixer, leur donner, par la forme dont il les a revêtus, une sorte d'existence propre et d'individualité.

Au résumé, nous nous trouvons en présence de deux catégories très tranchées de documents : d'une part, le *Dictionnaire des idées reçues*, tel que l'a publié M. Ferrère ; d'autre part, l'*Album*, tel qu'on peut se le représenter d'après les extraits cités par Maupassant. Il est fort important de ne pas les confondre si, comme j'ai essayé de le démontrer, ils n'ont ni la même origine, ni la même portée, ni la même destination. Le *Dictionnaire* est par lui-même une *œuvre* au même titre que *Madame Bovary* ou que l'*Éducation sentimentale;* le «Bourgeois» dont la silhouette physique et la psychologie se dessinent à chaque ligne du volume reste une création symbolique issue du cerveau de Flaubert, un type représentatif, comme peuvent l'être Homais ou Frédéric Moreau. L'*Album*, au contraire, est quelque chose comme un vaste « parc aux huîtres » (si je puis me servir à nouveau de cette expression empruntée à un journal contemporain), où rien n'appartient à Flaubert et ne provient de son esprit — que l'idée de ramasser des huîtres, d'en extraire les perles, et de les répartir, selon leurs espèces, en des casiers séparés.

Or, le collectionneur ne fabrique pas les objets : il les découvre sur son chemin et les emporte chez lui pour les ranger et s'en distraire ; s'il

(1) Flaubert projetait même d'y intercaler une phrase extraite de *Madame Bovary*. Voir *Autour de Flaubert*, II, p. 80.

s'amuse un jour à en dresser un catalogue, deux scribes quelconques, le recopiant, pourront prendre alors l'apparence d'avoir eu, les premiers, l'idée de réunir cette collection. On conçoit Bouvard et Pécuchet imaginant de feuilleter un par un tous les livres qu'ils ont lus, et transcrivant soit les phrases qui sonnent le mieux à leurs oreilles, soit celles qui pour d'autres raisons plus profondes leur paraissent les plus remarquables. Nous verrons tout à l'heure dans quel esprit on peut penser que Pécuchet et Bouvard « se remettent à copier ». Quelle que soit la réponse admise l'essentiel, à retenir maintenant, c'est qu'ils redeviennent des *copistes*. Ils copient surtout pour le plaisir de copier, et le comique supérieur de leur besogne ne sera sans doute jamais senti par eux (1). Ils y gagneront le repos, et même la sécurité intellectuelle, puisque ce travail machinal aura pour résultat de débrouiller la confusion de leurs idées, de classer les notions contradictoires qui se heurtent dans leur cervelle étroite, de leur fournir des jugements tout prêts, signés pour la plupart d'un nom qui fait autorité. Et leur désir de s'instruire ne s'épuisant pas, ils continueront d'augmenter chaque jour cette *Encyclopédie grotesque* par des lectures et des annotations nouvelles; heureux maintenant qu'ils se gardent de passer de la théorie à la pratique, et qu'ils vont emmagasinant, sans vouloir l'utiliser, une provision de mauvaise science (2).

Au contraire, on conçoit mal Bouvard et Pécuchet, esprits médiocres par eux-mêmes, se décidant à entreprendre la satire d'un type intellectuel plus médiocre encore, et, après des années passées à s'assimiler au hasard, sans méthode, hâtivement, mille connaissances variées sur toutes sortes de sujets, acquérant tout d'un coup le discernement, la réflexion, la faculté d'abstraction et d'analyse, la pensée philosophique dont témoigne un livre comme le *Dictionnaire des idées reçues*. Toutes les fictions, sans doute, toutes les invraisemblances sont permises au romancier, si l'on considère le roman lui-même comme un genre ou l'imagination est absolument libre de se donner

(1) *Corresp.*, IV, 122.

(2) On trouve même dans la première partie achevée du roman l'indication des textes que recueillent déjà Bouvard et Pécuchet, et qu'ils transcriront plus tard dans l'*Album*; ainsi p. 77 : « Ils prirent en note dans le *Dictionnaire des sciences médicales* les exemples d'accouchement, de longévité, d'obésité, de constipation extraordinaires. » — Nous avons retrouvé, dans les papiers d'Edmond Laporte, copie du passage relatif à ce cas de constipation anormale : voir *Autour de Flaubert*, t. II, p. 82. C'est un de ces matériaux réservés pour la deuxième partie du roman. Et en même temps on voit ici Flaubert annonçant, pour ainsi dire, cette deuxième partie et précisant son contenu.

carrière, sans obéir à rien qu'à son caprice. Mais telle n'a jamais été l'opinion de Flaubert, surtout à l'époque où il écrivait *Bouvard et Pécuchet*. A quelque place, et par quelque procédé qu'on tente d'incorporer le *Dictionnaire* à l'action de son roman, au développement de l'intrigue et des caractères, on aboutit toujours et nécessairement à supposer une rupture illogique de l'unité de composition littéraire : et c'est là, semble-t-il, une objection décisive. Si l'on admet au contraire que les deux Bonshommes, se remettant à copier, copient l'ALBUM et rien que l'ALBUM, l'inconvénient disparaît, et le scénario se trouve respecté à la lettre. On peut même dans une certaine mesure, nous venons de le voir, se représenter comment la transition eût été amenée, les joints ménagés, si le Maître avait eu le temps d'achever sa tâche.

Entre ces deux œuvres, *Dictionnaire* et *Album*, le lien qu'on a cru découvrir est donc purement la conséquence de ce hasard initial qui, tout à l'heure déjà, faisait considérer le *Dictionnaire* comme l'annexe de *Bouvard*. On n'aurait pas songé à leur attribuer même origine et même destination, sans cette circonstance qui a permis qu'ils se trouvent rapprochés dans le désordre des papiers laissés par Flaubert à sa mort. Ne suffit-il pas de les lire l'un après l'autre pour juger à quel point ils diffèrent, dans leur rédaction et dans leur esprit ? En vain M. Ferrère essaie-t-il d'insinuer encore que l'*Album* pourrait bien être *la première forme que devait prendre le* Dictionnaire des idées reçues : « *Dictionnaire des* PHRASES *reçues, universellement admirées, quoique profondément stupides* », dit-il, *eût été dans ce cas un titre plus exact* (1). La conjecture aurait peut-être sa valeur, si l'on pouvait saisir un rapport, même lointain, entre tel article du *Dictionnaire* et telle citation de l'*Album* qui en serait la version primitive. Mais ce rapport échappe à l'analyse. Entre l'article RICHESSE, par exemple : « *Tient lieu de tout, même de considération* », et le mot de Louis Napoléon : *La richesse d'un pays dépend de la prospérité générale;* — entre l'article MELON : « *Joli sujet de conversation à table; est-ce un légume? est-ce un fruit? Les Anglais le mangent au dessert, ce qui étonne* », et la phrase célèbre du bon Bernardin-de-Saint-Pierre, citée dans l'*Album* : « *Le melon a été divisé en tranches par la nature afin d'être mangé en famille*, etc., » il est impossible de découvrir la trace d'une pensée commune, d'une conception identique (2). De même, entre cette phrase : *Molière est un infâme histrion*,

(1) Ferrère, *op. cit.*, 14.

(2) Dans le roman même Bouvard se moque (p. 272) de la théorie finaliste : « Crois-tu l'Océan destiné aux navires, et le bois des arbres au chauffage de nos maisons ? » — On voit

qui est signée Bossuet, et cette locution consacrée : BOSSUET : *Aigle de Meaux*, il y a toute la distance qui sépare le jugement excessif d'un seul homme du bavardage inconscient de la foule. Penser avec Raspail, dans son *Histoire de la santé et de la maladie*, que « *la maladie des pommes de terre a pour cause le désastre de Monville : le météore a plus agi dans les vallées, il a soustrait le calorique ; c'est l'effet d'un refroidissement subit* », c'est émettre une opinion personnelle, et pour un cas particulier seulement. Affirmer au contraire que *le cidre gâte les dents*, c'est souscrire à un préjugé discutable aussi, mais infiniment répandu, et admettre comme vérité absolue, comme loi naturelle, le résultat d'un empirisme dogmatique dont on s'interdit par avance le contrôle. Noter la première citation, c'est s'amuser aux dépens de Raspail, et de Bouvard et Pécuchet qui, satisfaits d'avoir une explication à la maladie de leurs tubercules, n'essaieront même pas d'en examiner la valeur scientifique ; — inscrire la seconde phrase dans le *Dictionnaire*, en face du mot CIDRE, c'est démasquer la crédulité populaire, et même indirectement soulever le problème du fondement de l'induction.

J'insiste à dessein pour bien marquer les difficultés qui subsisteraient encore dans la dernière hypothèse de M. Ferrère, c'est-à-dire si l'on était tenté d'admettre que le *Dictionnaire* est une forme dérivée de l'*Album*, et que tous deux procèdent de la même conception primitive, ou plutôt du même plan littéraire. Ni à la place de l'*Album*, auquel il se serait substitué (1), ni à côté de l'*Album*, et pour le compléter en quelque manière, nous n'apercevons que le *Dictionnaire* ait pu jamais rentrer dans le plan logique du tome II de *Bouvard :* l'ALBUM seul, au sens large du terme, y était destiné.

Comment faut-il donc alors considérer le *Dictionnaire?* Quel rang lui attribuer dans l'œuvre de Flaubert ?

Tel qu'il nous est parvenu, et surtout tel qu'il devait être une fois achevé, il constitue un ensemble homogène et complet. Augmenté de sa *Préface*, il n'eût pas été publié pour servir d'appendice à autre chose, mais séparément, en raison de son intérêt propre, et parce qu'à lui seul, il eût été tout un livre.

ainsi pourquoi il est vraisemblable de supposer qu'il aurait noté et recopié dans l'*Album* la phrase de Bernardin-de-Saint-Pierre.

(1) « A mesure que le plan de *Bouvard* se dessinait peu à peu dans son esprit, dit M Ferrère, Flaubert revint à sa première conception (?), la plus intéressante et la plus profonde, du *Dictionnaire des idées reçues* » (*op. cit.*, 14).

A en juger par la *Correspondance* qui révèle l'ancienneté de ce projet, n'a-t-il pas précédé, en quelque sorte, tous les chefs-d'œuvre du Maître (1) ? Traiter le *Dictionnaire* comme l'annexe prévue de son dernier roman, c'est aller à l'encontre des faits et méconnaître les intentions nettement exprimées de son auteur (2).

Toutefois, ces conclusions exigent maintenant quelque atténuation. S'il paraît bien justifié de prétendre que le *Dictionnaire* n'a rien à voir avec le tome II de *Bouvard*, il ne serait pas tout à fait exact de croire qu'il n'existe cependant entre eux aucun lien. Le *Dictionnaire*, pour mieux dire, n'est pas étranger à la composition du roman ; mais la nuance, c'est qu'au lieu d'être destiné à y trouver place *in extenso*, à rentrer au nombre des matériaux que devaient *copier* les deux Bonshommes, il y figure déjà par fragments isolés, par articles intercalés çà et là, dans la partie terminée du récit.

Il y figure, si l'on veut, à l'état d'une trame recouverte par toutes les arabesques de la broderie ; de sorte qu'en examinant d'un peu près la broderie, en l'écartant au besoin, on finit par apercevoir la trame. Si nous relisons en effet *Bouvard*, en ayant bien présentes à la mémoire les définitions du *Dictionnaire*, nous serons frappés de découvrir à chaque instant des phrases, des

(1) Le *Dictionnaire*, tel que nous le possédons, a été évidemment constitué au jour le jour, et sa composition se répartit sur un très grand nombre d'années. Il y a des articles qui portent en eux leur date, par exemple INONDÉS : *Toujours de la Loire* (cf. Ferrère, *op. cit.*, p. 21).

(2) Dans son livre *La Jeunesse de Flaubert* (Paris, 1913), M. Edouard Maynial a consacré au *Dictionnaire des idées reçues* un intéressant chapitre que j'ai eu l'occasion de citer déjà dans la première partie de cette étude. Or M. Maynial ne s'est pas prononcé nettement sur le point particulier que nous discutons. Il ne parle pas du tome II de *Bouvard*, et par conséquent ne prétend pas y faire rentrer de force le *Dictionnaire*. Toutefois il ne peut se défendre, lui aussi, de considérer cette œuvre comme une annexe, une « pièce justificative» de *Bouvard* ; il devine entre eux des liens très étroits : « Ce n'est pas, dit-il, un ouvrage distinct que ce *Dictionnaire*, mais plutôt l'envers et comme la trame du sérieux roman de Flaubert. » Puis, après avoir rappelé la documentation formidable de *Bouvard*, les extraits de cette documentation cités par Maupassant, il ajoute : « Il ne suffisait pas de concevoir cette espèce d'encyclopédie grotesque... il fallait encore l'adapter à une action ou à une intrigue;... donner à Bouvard et à Pécuchet... le langage de leurs idées. Pour cela Flaubert reprit en 1872 un projet qu'il avait formé avant 1850... » c'est-à-dire le projet du *Dictionnaire*. — Mais il y a là encore quelque fâcheuse confusion. Je crois avoir suffisamment démontré qu'il n'y a rien de commun entre la documentation de *Bouvard* et le *Dictionnaire*; quant à Maupassant, il a cité des extraits de l'ALBUM, et rien que de l'*Album*. M. Maynial n'a pas bien aperçu la différence radicale de nature et d'origine qui sépare le *Dictionnaire* de l'*Album*; par là les premières pages de son chapitre prêtent à équivoque. — Mais où j'adopte entièrement, par contre, sa manière de voir, c'est quand il cherche ensuite des rapprochements, des traces d'*idées reçues* dans l'œuvre entier de Flaubert, comme je le fais ici même par des exemples tirés de *Madame Bovary* et de l'*Éducation sentimentale*.

répliques du dialogue, des alinéas entiers, qui évoquent immédiatement le souvenir de ces définitions ; de sorte qu'en marge du texte nous serons tentés d'inscrire un renvoi à l'article correspondant du *Dictionnaire*, où est résumée l'idée dont nous avons là, sous les yeux, le développement. A l'inverse, il serait possible d'annoter celui-ci à l'aide de textes empruntés à *Bouvard* (1). M. Ferrère a esquissé lui-même quelques-unes de ces annotations (2); mais ses exemples, peu nombreux, ne sont pas les plus caractéristiques, ni même toujours très bien appropriés à la démonstration. Pour marquer l'emploi constant qui est fait ici du *Dictionnaire*, on ne saurait craindre de multiplier les preuves :

DICTIONNAIRE.	BOUVARD ET PÉCUCHET.
LUXE : perd les états.	— Pécuchet, en contemplant les becs de gaz, gémit sur les débordements du luxe (p. 6).
AIR : toujours se méfier des courants d'air.	— « Les papiers s'envoleraient », s'écria Pécuchet, qui redoutait, en plus, les courants d'air (p. 7). — ... Ils redoutaient le froid... principalement les courants d'air (p. 92).

(1) Ce procédé offre bien d'ailleurs quelque inconvénient : en isolant une phrase, un alinéa du récit, on risque d'affaiblir un peu la portée de l'idée qui s'y trouve exprimée, et qui ne prend en général son plein relief qu'en raison du contexte. Il est assez rare que les articles du *Dictionnaire* aient passé sans déformation dans le roman. Tantôt Flaubert utilise un seul des éléments qui constituent l'idée reçue, et néglige tous les autres. Tantôt l'idée reçue apparaît transposée selon les circonstances, les péripéties réelles de l'intrigue, et devient presque méconnaissable. D'autrefois, c'est le détail, insignifiant en apparence, d'un geste, d'une attitude, c'est un mot au cours d'un long dialogue, qui servira de rappel à l'idée reçue; mais celle-ci ne vaut alors que maintenue dans le développement qui l'encadre : si l'on se contente d'inscrire, en face de la définition du *Dictionnaire*, la réplique d'un interlocuteur ou la phrase incidente d'une description, on atténue nécessairement la qualité de l'observation qui s'y trouve implicitement contenue, le comique ou la stupidité de la réflexion que Flaubert a mise dans la bouche de son personnage pour marquer un des traits de son caractère. D'une façon générale, en effet, les idées reçues n'interviennent dans le roman que comme éléments de notation psychologique. Elles concourent également à fixer la silhouette, la mentalité d'un individu ; pour justifier leur emploi et comprendre leur signification, il ne faut jamais perdre de vue le *type* qui se les approprie, dont elles constituent la pensée ordinaire.

(2) On me permettra d'ajouter que trois mois avant la publication du livre de M. Ferrère j'avais indiqué cette idée dans une note de l'ouvrage écrit en collaboration avec M. René Dumesnil (*Autour de Flaubert*, II, p. 79-80). La présente étude n'est guère, au surplus, que le développement de cette note, où j'exposais sommairement les données du problème relatif au *Dictionnaire* et à l'*Album*, et formulais déjà des conclusions analogues à celles qu'on lira ici même.

JÉSUITES : ont la main dans toutes les révolutions, etc...	— Bouvard se déclara soulagé, car il exécrait les jésuites. Pécuchet, sans les absoudre, montra quelque déférence pour la religion (p. 4).
RELIGION : fait partie des bases de la société. Il en faut pour le peuple, etc...	
CÈDRE : celui du Jardin des Plantes a été rapporté dans un chapeau.	— Ce qu'ils admirèrent du Cèdre, c'est qu'on l'eût rapporté dans un chapeau (p. 12).
FOSSILES : preuve du déluge, etc.	— Les fossiles les firent rêver (p. 12).
	— Le curé s'impatienta : « Nierez-vous qu'on ait trouvé des coquilles sur les montagnes ? qui les y a mises, sinon le déluge ? »... (p. 115).
NOTAIRES : maintenant, ne pas s'y fier.	— [Pécuchet reçoit la lettre du notaire lui annonçant qu'il hérite :] « Pourvu que ce ne soit pas quelque farce ! — Tu crois que c'est une farce ? » reprit Bouvard (p. 15).
CAMPAGNE : à la campagne tout est permis : habits, bas, farces, etc...	—... Ils dîneraient en gardant leurs sabots— « Nous ferons tout ce qui nous plaira; nous laisserons pousser notre barbe ! » (p. 18).
BIBLIOTHÈQUE : toujours en avoir chez soi, surtout quand on habite la campagne.	— « Il ne serait pas mal non plus... d'avoir quelques bons ouvrages de littérature. » Et ils en cherchèrent, fort embarrassés parfois de savoir si tel livre était vraiment un livre de bibliothèque. — « D'ailleurs, j'ai la mienne », disait Pécuchet (p. 18).
MOUSTIQUE : plus dangereux que n'importe qu'elle bête féroce.	— [B. et P. cherchent dans quel pays se fixer :] Le midi [était] enchanteur par son climat, mais incommode, vu les moustiques (p. 17).
FABRIQUE : voisinage dangereux.	— ... quelquefois ils se décidaient,... puis ils changeaient d'avis, l'endroit leur ayant paru malsain... ou trop près d'une manufacture... (p. 19).
CHAMPAGNE : caractérise le dîner de cérémonie... provoque l'enthousiasme chez les petites gens.	— [Ils offrent un « grand dîner » à leurs voisins de campagne :] Presque aussitôt on déboucha le champagne, dont les détonations amenèrent un redoublement de joie (p. 61).
RUINES : font rêver, et donnent de la poésie au paysage.	— [Ils ont accumulé (pp. 55-56) les ruines dans leur jardin : le mur a une brèche. Ils ont incendié volontairement le toit du hangar :]

« Prétendre que les ruines ne sont pas propres est une opinion d'imbéciles » (p. 65).

PROGRÈS : toujours mal entendu et trop hâtif.

— Le docteur se déclara pour le progrès : « Car enfin, Monsieur, nous avons besoin de réformes. — Possible, répondit Foureau, mais toutes ces idées-là nuisent aux affaires » (p. 64).

AFFAIRES : sont dans la vie ce qu'il y a de plus important.

PAIN : on ne sait pas toutes les saletés qu'il y a dans le pain.

JUJUBE : on ne sait pas avec quoi c'est fait.

— Ils chicanaient le boulanger sur la couleur de son pain (p. 67). — Ils se transportèrent à Falaise pour demander du jujube, et sous les yeux même du pharmacien soumirent sa pâte à l'épreuve de l'eau : elle prit la consistance d'une couenne de lard, ce qui dénotait la gélatine (*Ibid.*).

FERMIERS : tous à leur aise.

— Gouy demanda une diminution de fermage. Et, comme les autres se récriaient, il se mit à beugler... (p. 69).

MERCURE : tue la maladie et le malade.

— Dans les doses permises, et malgré l'effroi du mercure, ils administrèrent du calomel (p. 86).

INGÉNIEUR : la première carrière pour un jeune homme. Connaît toutes les sciences.

— ... Quand ils avaient répondu qu'ils étaient « des ingénieurs » une crainte leur venait : l'usurpation d'un titre pareil pouvait leur attirer des désagréments (p. 107).

—[Le comte de Faverges présente son futur gendre :] « Monsieur le baron de Mahurot, ingénieur ! » (p. 316).

DORMIR (trop) : épaissit le sang.

— Bouvard... dormait après ses repas, et avait peur en se réveillant, car le sommeil prolongé est une menace d'apoplexie (p. 92).

ÉRUDITION : la mépriser comme étant la marque d'un esprit étroit.

— ... Ce mot ayant fait rire l'assemblée, il [l'abbé Jeufroy] ajouta en pinçant les lèvres : « A moins que ce ne soit encore une des découvertes de la science ! » — Bouvard voulut répondre par le soulèvement des montagnes, la théorie d'Elie de Beaumont : « Connais pas », répondit l'abbé, etc. (p. 115).

TABAC : cause de toutes les maladies du cerveau et de la moelle épinière.

— Pécuchet imagina que l'usage de la prise était funeste. D'ailleurs, un éternuement occasionne parfois la rupture d'un anévrisme, etc... (p. 92).

PRISE DE TABAC : convient à l'homme de cabinet.

— Pécuchet s'arrêta, afin de mieux réfléchir, ouvrit sa tabatière, huma une prise... (p. 122).

[De même p. 335, quand Pécuchet examine le crâne du fils du garde champêtre, et va formuler son diagnostic. Sa tabatière intervient, d'une façon générale, chaque fois qu'il a à trancher une question importante.]

GOTHIQUE : style d'architecture portant plus à la religion que les autres.

— D'abord ils visitèrent les cathédrales; et les hautes nefs se mirant dans l'eau des bénétiers, les verreries éblouissantes comme des tentures de pierreries, les tombeaux au fond des chapelles... tout, jusqu'à la fraîcheur des murailles, leur causa un frémissement de plaisir, une émotion religieuse (pp. 125-126).

— « Le moyen âge avait du bon », reprit Marescot, ainsi, nos cathédrales... (p. 216).

— [Le comte] les remercia d'avoir sauvé ces débris du moyen âge, époque de foi religieuse.. (p. 135).

CHATEAU FORT : a toujours subi un siège sous Philippe Auguste.

CAVERNES : sont toujours remplies de serpents.

— Ils étudièrent les châteaux forts... Le mur dévallait à pic jusqu'aux broussailles des douves, et ils pâlissaient en songeant que des hommes avaient monté là, suspendus à des échelles. Ils se seraient risqués dans les souterrains; mais Bouvard avait pour obstacle son ventre, et Pécuchet la crainte des vipères (pp. 126-127).

PRIAPISME : culte de l'antiquité.

— [Voir p. 141 un long développement sur la signification des tumulus et des dolmens.]

BOSSUET : est l'aigle de Meaux [1re rédaction du *Dictionnaire*. Cf. *supra*].

— Bouvard ne put achever le célèbre discours de Bossuet : « L'aigle de Meaux est un farceur !... » (p.153).

BONNET GREC : donne de la majesté au visage. Indispensable à l'homme de cabinet.

— [Bouvard porte un bonnet grec. Il s'en coiffe en particulier (p. 177) pour jouer devant Mme Bordin le rôle de *Phèdre*.]

ARTISTES : tous farceurs, etc...

— [Bouvard et Pécuchet, quand ils abordent la littérature, se donnent le genre artiste (p. 177) et font des farces, deviennent très entreprenants avec Mme Bordin (p. 174-175.)]

LITTRÉ : ricaner quand on entend son nom : ce Monsieur qui dit que nous descendons des singes.

— « Moi je vais plus loin, s'écria Pécuchet, l'homme descend des poissons ! » Des rires éclatèrent (p. 177).

CLUB : sujet d'exaspération

— Quand Pécuchet proposa de fonder un

pour les conservateurs.

PHILIPPE-D'ORLÉANS-EGALITÉ : tonner contre.

BRAS : pour gourverner la France il faut un bras de fer.

GYMNASTIQUE : on ne saurait trop en faire.

EXERCICE : préserve de toutes les maladies, etc...

GAUCHERS : terribles à l'escrime. Plus adroits que ceux qui se servent de la main droite.

SOMNAMBULE : se promène la nuit sur la crête des toits.

MAGNÉTISME : joli sujet de conversation et qui sert à faire des femmes.

SUICIDE : preuve de lâcheté.

COMMUNION : la première communion, le plus beau jour de la vie.

INQUISITION : on a bien exagéré ses crimes.

MARTYRS : tous les premiers chrétiens l'ont été.

MISSIONNAIRES : sont tous mangés ou crucifiés.

PAUVRES : s'en occuper tient lieu de toutes les vertus.

PALLADIUM : forteresse de l'antiquité.

club, Foureau eut la hardiesse de répondre que jamais on n'en verrait à Chavignolles (p. 195).

— « Que voulez-vous, Louis XVIII a légalisé la spoliation » (p. 216).

— « Je ne suis pas journaliste ! et je vous soutiens que la France veut être gouvernée par un bras de fer ! » (p. 218).

— Satisfaits de leur régime, ils voulurent s'améliorer le tempérament par la gymnastique (p. 241 ; et *passim*, tout le début du chapitre VIII, jusqu'à la page 245).

—... Ils tâchèrent de de venir ambidextres, jusqu'à se priver de la main droite, temporairement (p. 243).

— Les maîtres affirment que des somnambules ont prédit des événements... L'abbé rapporta des histoires plus étonnantes : un missionnaire a vu des brahmanes parcourir une route la tête en bas... (p. 258).

— Ils projetèrent de construire un baquet mesmérien... Un scrupule les arrêta: parmi les malades il viendrait des personnes du sexe : « Et que ferons-nous s'il leur prend des accès d'érotisme furieux ? etc... (p. 252 ; et *passim*, p. 245-260).

— Ils examinèrent la question du suicide... Ce n'est point une lâcheté, quoiqu'on en dise... Ils délibérèrent sur le genre de mort (p. 295).

— Bouvard se sentait attendri. Pécuchet se rappela sa première communion (p. 291).

— [Voir la discussion entre l'abbé Jeufroy et Bouvard et Pécuchet, p. 325-329.]

— Mme de Noares, la comtesse et Yolande, travaillaient pour les pauvres (p. 335).

— Elle donne en preuve l'attestation des évêques : « C'est, disent-ils, comme un bou-

clier, un palladium sur le diocèse de Perpignan! (p. 33).

— [Voir la discussion entre B. et P. et les hôtes du comte de Faverges, p. 330 et suiv.]

RELIGION : fait partie des bases de la société. Est nécessaire pour le peuple. Cependant pas trop n'en faut. La « religion de nos pères » doit se dire avec onction.

SERVICE : c'est rendre service aux enfants que de les calotter.

— Le comte, encore une fois, s'étendit sur le bras de fer indispensable aux enfants comme pour les peuples... (p. 337). — ... « Mais si le père est un idiot ? — N'importe dit le capitaine, son pouvoir n'en est pas moins absolu. — Dans l'intérêt des enfants, ajouta Coulon (p. 356). — ... Pécuchet objecta que les châtiments corporels sont quelquefois indispensables. Pestalozzi les employait... (p. 372).

CHRISTIANISME : a affranchi les esclaves.

— Le comte objecta que le christianisme avait développé la civilisation (p. 341).

CATHOLICISME : a eu une influence très favorable sur les arts.

BOUDDHISME : fausse religion de l'Inde.

— [Voir p. 342, une discussion à propos du Bouddhisme, qui se termine par ces deux répliques] :

FRANC-MAÇONNERIE : ... mal vue des ecclésiastiques.

— ... « Des mensonges de voyageurs », dit Mme de Noares. — « Soutenus par les francs-maçons », ajouta le curé.

FILLES : les jeunes filles : éviter pour elles toute espèce de livres.

— Les filles n'ont pas besoin d'être savantes comme les garçons (p. 350).

CYGNE : Fénelon est le cygne de Cambrai.

— L'espagnol et l'italien, prétend le Cygne de Cambrai, ne servent qu'à lire des ouvrages dangereux (p. 350. — Voir aussi, dans ce même développement, des idées reçues correspondant aux mots LANGUES VIVANTES et GRAMMAIRE du *Dictionnaire*.)

ASTRONOMIE : belle science très utile pour la marine.

— Tout en marchant, il [Pécuchet] préconisait l'astronomie : les marins l'utilisent dans leurs voyages (p. 358).

MUSIQUE : adoucit les mœurs...

— Sa brutalité [de Victor] les effrayait. La musique adoucit les mœurs, Pécuchet imagina de lui apprendre le solfège (p. 374).

DESSIN : le dessin se compose de trois choses : la ligne, le grain, le grainé fin ; de plus le trait de force. Mais le trait de force, il n'y a que le maître seul qui le donne.

— [Cette définition du *Dictionnaire*, extraite d'un traité de dessin de Christophe, est textuellement reproduite dans *Bouvard et Pécuchet*, p. 360, et présentée d'ailleurs comme une citation dont se souvient Pécuchet.]

BRACONNIERS : tous forçats libérés. Auteurs de tous les crimes commis dans les campagnes. Doivent exciter une colère frénétique....

— Bouvard ajouta : « Relâchez-le, c'est un brave homme ! — Qui, un braconnier ! — Eh bien ! quand cela serait ? » Et ils se mirent à défendre le braconnage... (p. 379).

FÉODALITÉ : n'en avoir aucune idée précise, mais tonner contre.

— Bouvard... rappela les abus féodaux, les chasses ruineuses des grands seigneurs (p. 382).

LIBRE-ÉCHANGE : cause de tous les maux du commerce.

PRATIQUE : supérieure à la théorie.

— [Voir pp. 384-385 les discussions qui s'élèvent entre B. et P. et les notables de Chavignolles sur la question du libre-échange: on leur reproche de méconnaître la *pratique*, et c'est l'argument par lequel on combat leurs théories.]

L'énumération qu'on vient de lire ne prétend pas épuiser la totalité des rapprochements possibles (1) ; elle précise néanmoins la place du *Dictionnaire* dans la première partie de *Bouvard* et fixe les rapports qui les unissent. Mais il faut maintenant aller plus loin. Il y aurait encore quelque apparence de raison à traiter le *Dictionnaire* comme un appendice inséparable de *Bouvard*, si les articles du premier ne trouvaient d'autre commentaire que le texte du second, ou plutôt, si les définitions du *Dictionnaire* n'avaient jamais été utilisées ailleurs, par Flaubert, de la même façon. Or l'expérience, que nous venons de tenter avec son dernier roman, fournit des résultats identiques quand on la répète avec *Madame Bovary* ou avec l'*Éducation sentimentale*. Elle devient alors beaucoup plus instructive, car elle fait toucher du doigt les procédés de l'écrivain, la constance de sa méthode, et donne à la notion de l'*idée reçue* sa signification complète :

(1) Ajoutons que l'idée reçue : MÉTHODE : *ne sert à rien*, a elle-même pour commentaire l'histoire toute entière de Bouvard et de Pécuchet.

Dictionnaire des idées reçues	Madame Bovary et Éducation sentimentale
Grog : pas comme il faut.	— [Le père de Ch. Bovary, qui est donné comme un personnage peu distingué dans les premiers chapitres du roman, boit des « grogs au kirsch » à la noce de son fils. Cf. *Bov.*, p. 41.]
	—[De même Arnoux, sur le bateau, emmène Frédéric boire des grogs. Cf. *Educ. sent.*, p. 9.]
Ruines : font rêver et donnent de la poésie à un paysage.	— [Emma] aimait la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines. (*Bov.*, p. 50).
Mélancolie : signe de distinction du cœur et d'élévation de l'esprit.	— Quand sa mère mourut, elle [Emma] pleura beaucoup les premiers jours... Emma fut intérieurement satisfaite de se sentir arrivée du premier coup à ce rare idéal des existences pâles, où ne parviennent jamais les cœurs médiocres, etc... (*Bov.*, pp. 53-54; et *passim*).
	[Même trait de caractère chez Léon, p. 115].
Rince-bouche : signe de richesse dans une maison.	— Quand ils avaient, le dimanche, quelque voisin à dîner, elle trouvait moyen d'offrir un plat coquet... même elle parlait d'acheter des rince-bouche pour le dessert (*Bov.*, p. 58).
Campagne : les gens de la campagne meilleurs que ceux des villes : envier leur sort. — A la campagne tout est permis : habits bas, farces, etc...	— [Chez M. Dambreuse:] Et on exaltait les campagnes, l'homme illettré ayant naturellement plus de sens que les autres (*Éduc. sent.*, p. 560).
	— Il [Charles Bovary] portait toujours de fortes bottes qui avaient au cou-de-pied deux plis épais obliquant vers les chevilles... il disait que c'était bien assez pour la campagne (*Bov.*, p. 59).
Artistes : ... s'étonner de ce qu'ils sont habillés comme tout le monde...	— [Rodolphe] se mit à faire des plaisanteries sur les dames d'Yonville, à propos de leur toilette; puis il s'excusa lui-même du négligé de la sienne. Elle avait cette incohérence des choses communes et recherchées où le vulgaire, d'habitude, croit entrevoir la révélation d'une habitude excentrique, les désordres du sentiment, les tyrannies de l'art, et toujours un certain mépris des conventions sociales...

— D'ailleurs, ajouta-t-il, quand on habite la campagne... (*Bov.*, pp. 191-192).

— [Étonnement de Frédéric lorsqu'il rencontre pour la première fois les habitués de l'*Art industriel* :] leurs manières étaient simples... l'inventeur du paysage oriental, le fameux Dittmer, portait une camisole de tricot dans son gilet... (*Éduc.*, *sent.*, p. 48).

LORGNON : insolent et distingué.

— Elle [Emma] portait, comme un homme, passé entre deux boutons de son corsage, un lorgnon d'écaille (*Bov.*, p. 21).

ARTISTES : tous farceurs... gagnent des sommes folles, mais les jettent par les fenêtres...

ACTRICES : la perte du fils de famille, sont d'une lubricité effrayante, se livrent à des orgies, avalent des millions périssent à l'hôpital...

ÉCONOMIE : toujours précédé de *Ordre*. Mène à la fortune.

— Paris, plus vague que l'Océan, miroitait donc aux yeux d'Emma dans une atmosphère vermeille... Dans les cabinets de restaurant où l'on soupe après minuit, riait, à la clarté des bougies, la foule bigarrée des gens de lettres et des actrices. Ils étaient, ceux-là, prodigues comme des rois... (*Bov.*, pp. 81-82).

— ... Dépêchez-vous, Lagardy ne donnera qu'une seule représentation... C'est, à ce qu'on assure, un fameux lapin ! Il roule sur l'or... Tous ces grands artistes brûlent la chandelle par les deux bouts. Il leur faut une existence dévergondée qui excite un peu l'imagination. Mais ils meurent à l'hôpital parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit, étant jeunes, de faire des économies (*Bov.*, p. 304).

— [Voir *ibid.*, pp. 168-169, ce que pense, Homais sur l'existence des étudiants à Paris : « Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier latin, avec les actrices, etc. »]

— Le jeune aristocrate [Cisy] lorgnait les filles, et... n'osait leur parler, s'imaginant qu'il y avait toujours chez ces femmes-là un homme caché dans l'armoire, avec un pistolet, et qui en sort pour vous faire souscrire des lettres de change (*Éduc. sent.*, p. 102).

BONNET GREC : indispensable à l'homme de cabinet. Donne de la majesté au visage.

— Un homme... coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée (*Bov.*, p. 101).

— Homais demanda la permission de

garder son bonnet grec, de peur des coryzas (*Ibid.*, p. 110; et *passim*).

— [C'est un peu la même *idée reçue* qu'on peut dégager de cet autre passage : « M. Bovary père resta encore un mois à Yonville, dont il éblouit les habitants par un superbe bonnet de police à galons d'argent qu'il portait le matin, pour fumer sa pipe sur la place » (p. 125).]

DOCTEUR : ... tous matérialistes.

— [Cf. le caractère de Homais, *passim;* en particulier sa tirade, p. 106 : « Aussi je n'admets pas un bonhomme de Bon Dieu qui se promène dans son parterre la canne à la main, loge ses amis dans le ventre des baleines, choses absurdes en elles-mêmes, et complètement opposées, d'ailleurs, à toutes lois de la physique, etc...]

PRÊTRES : couchent avec leurs bonnes et en ont des enfants qu'ils appellent leurs neveux.

— Bravo, dit le pharmacien ! Envoyez donc vos filles en confesse à des gaillards d'un tempérament pareil ! Moi, si j'étais le gouvernement, je voudrais qu'on saignât les prêtres une fois par mois. Oui, Mme Lefrançois, tous les mois, une large phlébotomie, dans l'intérêt de la police et des mœurs (*Bov.*, p. 106).

— J'en ai connu, des prêtres, qui s'habillaient en bourgeois pour aller voir gigoter des danseuses ! — Allons donc ! fit le curé... — Parbleu, ils en font bien d'autres ! s'exclama le pharmacien (*Ibid.*, pp. 303-304).

MER : image de l'infini. Donne de grandes pensées.

— Oh, j'adore la mer, dit M. Léon. — Et puis ne vous semble-t-il pas, répliqua Mme Bovary, que l'esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation nous élève l'âme, et donne des idées d'infini, d'idéal (*Bov.*, p. 112).

ÉCHARPE : poétique.

— [De toutes les marchandises que lui propose Lheureux, Emma ne remarque guère que les écharpes (p. 144). C'est ce qui la tente davantage (pp. 145-146). Plus loin :] Elle choisit, chez Lheureux, la plus belle des écharpes. Elle se la nouait à la taille, par-dessus sa robe

de chambre, et, les volets fermés, avec un livre à la main, elle restait étendue sur un canapé, dans cet accoutrement (p. 173).

ANGE : fait bien en amour et en littérature.

— [Emma rêve la vie de Paris :] Venait ensuite la société des duchesses : on y était pâle... Les femmes, pauvres anges ! portaient du point d'Angleterre au bas de leur jupon... (*Bov.*, p. 81).

— [Extrait de la lettre de Rodolphe à Emma :] Savez-vous l'abîme où je vous entraînais, pauvre ange ? (*Ibid.*, 280).

— [Crise de passion d'Emma pour sa fillette :] Elle disait à son enfant : « Ta colique est-elle passée, mon ange ? » (*Ibid.*, 298).

— [Léon amoureux d'Emma :] Il retrouvait sur ses épaules la couleur ambrée de l'odalisque au bain... elle ressemblait aussi à la femme pâle de Barcelone ; mais par-dessus tout elle était Ange (*Ibid.*, 367).

ESTOMAC : toutes les maladies viennent de l'estomac.

EAU : l'eau de Paris donne des coliques.

CUISINE : de restaurant, toujours échauffante. Bourgeoise, toujours saine.

— ... A cause du changement de régime, continua le pharmacien, et de la perturbation qui en résulte dans l'économie générale. Et puis l'eau de Paris, voyez-vous, les mets des restaurateurs, toutes ces nourritures épicées, finissent par vous échauffer le sang et ne valent pas, quoi qu'on en dise, un bon pot-au-feu. J'ai toujours, quant à moi, préféré la cuisine bourgeoise, c'est plus sain ! (*Bov.*, p. 169).

SAIGNER : se faire saigner au printemps.

— M. Boulanger lui présenta son homme qui voulait être saigné parce qu'il éprouvait des fourmis le long du corps. « Ça me purgera, objectait-il à tous les raisonnements » (*Bov.*, 177).

AGRICULTURE : manque de bras.

LABOUREURS : que serions-nous sans eux ?

— [Cf. *Madame Bovary*, chap. VIII, le discours du conseiller de préfecture au Comice, notamment p. 201 :] « Et qu'aurais-je à faire, Messieurs, de vous démontrer ici l'utilité de l'agriculture. Qui donc pourvoit à notre subsistance, qui donc pourvoit à nos besoins ? n'est-ce pas l'agriculture ? etc...

HABIT NOIR : en province, est le dernier terme de la cérémonie et du dérangement.

— L'apothicaire passa [se rendant au Comice]. Il portait un habit noir... (*Ibid.*, p. 185).

— Me Hareng, boutonné dans un mince habit noir, en cravate blanche... (*Ibid.*, p. 408).

LUNE : inspire la mélancolie.

— ... Que de fois [dit Rodolphe] à la vue d'un cimetière, au clair de lune, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux d'aller rejoindre ceux qui sont à dormir... (*Bov.*, p. 192).

— Une fois, la lune parut; alors, ils ne manquèrent pas à faire des phrases, trouvant l'astre mélancolique... (*Ibid.*, p. 354).

ALCOOLISME : cause de toutes les maladies modernes.

— En vérité, dit l'apothicaire, on devrait bien sévir contre l'ivresse. Je voudrais que l'on inscrivît hebdomadairement, à la porte de la mairie, sur un tableau *ad hoc*, les noms de tous ceux qui durant la semaine se seraient intoxiqués avec des alcools... (*Bov.*, p. 212).

— Y a-t-il longtemps, mon ami, que tu as cette épouvantable infirmité ? Au lieu de t'enivrer au cabaret, tu ferais mieux de suivre un régime (*Ibid.*, p. 404).

MUSIQUE : fait penser à un tas de choses.

— Emma reprit : « Et quelle musique préférez-vous ? — Oh ! la musique allemande, celle qui porte à rêver » (*Bov.*, p. 113).

BANQUET : la plus franche cordialité ne cesse d'y régner.

— [Compte rendu du Comice, par Homais:] Vers six heures un banquet... a réuni les principaux assistants de la fête. La plus grande cordialité n'a cessé d'y régner. Divers toasts ont été portés... M. Homais : à l'industrie et aux beaux arts, ces deux sœurs ! (*Bov.*, p. 213).

ARTS : sont bien inutiles, puisqu'on les remplace par des machines qui fabriquent même plus promptement.

— [Cf. le discours du conseiller au Comice, *Bov.*, pp. 197-199.]

BASES (de la société) : sont la propriété, la famille, la religion, le respect des autorités. En parler avec colère si on les attaque.

— Alors, la propriété monta dans les respects au niveau de la Religion, et se confondit avec Dieu (*Éduc. sent.*, p. 425).

— La tête lui tournait de colère, au mot propriété : « C'est un droit écrit dans la nature ! Les enfants tiennent à leurs joujoux; tous les peuples sont de mon avis, tous les animaux; le lion même, s'il pouvait parler, se déclarerait propriétaire ! etc... (*Ibid.*, p. 496).

MAGNÉTISME : joli sujet de conversation, et qui sert à faire des femmes.

— Rodolphe, avec Mme Bovary, causait rêves, pressentiments, magnétisme (*Bov.*, p. 205.)

EXERCICE : préserve de toutes les maladies. Toujours conseiller d'en faire.

— Alors Rodolphe demanda si l'exercice du cheval ne serait pas bon. — « Certes ! excellent ! parfait ! voilà une idée ! Tu devrais la suivre... » Elle prit un air boudeur... et déclara finalement que cela peut-être semblerait drôle. — « Ah ! je m'en moque pas mal, dit Charles... La santé avant tout ! Tu as tort ! » (*Bov.*, pp. 217-218).

APPARTEMENT (de garçon) : toujours en désordre. Avec des colifichets de femme traînant ça et là, odeur de cigarette.

— Ensuite elle examinait l'appartement [de Rodolphe], elle ouvrait les tiroirs des meubles. Souvent même elle mettait entre ses dents le tuyau d'une grosse pipe qui était sur la table de nuit, parmi des citrons et des morceaux de sucre, près d'une carafe d'eau (*Bov.*, p. 228).

— Il [Rodolphe] alla chercher dans l'armoire, au chevet de son lit, une vieille boîte à biscuits de Reims où il enfermait d'habitude des lettres de femmes, et il s'en échappa une odeur de poussière humide et de roses flétries. D'abord il aperçut un mouchoir de poche, couvert de gouttelettes pâles... Il y avait auprès, se cognant à tous les angles, la miniature donnée par Emma... Et machinalement il se mit à fouiller dans ce tas de papiers et de choses, y retrouvant pêle-mêle des bouquets, une jarretière, un masque noir, des épingles et des cheveux... (*Ibid.*, pp. 278-279).

CHIRURGIENS : ont le cœur dur. Les appeler « bouchers ».

— [Le docteur Canivet à Homais :] « Il m'est aussi parfaitement égal de découper un chrétien que la première volaille venue. Après ça, direz-vous, l'habitude, l'habitude ! »... Alors, sans aucun égard pour Hippolyte, qui suait d'angoisse entre ses draps, ces messieurs engagèrent une conversation où l'apothicaire compara le sang-froid d'un chirurgien à celui d'un général... (*Bov.*, p. 254.)

TOILETTE (des dames) : trouble l'imagination.

— Souvent même Mme Bovary, n'y prenant garde, se mettait à sa toilette. Elle commençait par retirer son peigne, en secouant sa tête d'un mouvement brusque; et, quand il [Justin] aperçut la première fois cette chevelure entière qui descendait jusqu'aux jarrets en

déroulant ses anneaux noirs, ce fut pour lui, le pauvre enfant, comme l'entrée subite dans quelque chose d'extraordinaire et de nouveau, dont la splendeur l'effraya (*Bov.*, p. 299).

TOUR : indispensable à avoir dans son grenier, à la campagne, pour les jours de pluie.

— [Le tour de Binet, *Bov.*, *passim.*]

AFFAIRES : passent avant tout.

— [Au théâtre de Rouen :] La salle commençait à se remplir, on tirait les lorgnettes de leurs étuis, et les abonnés, s'apercevant de loin, se faisaient des salutations. Ils venaient se délasser dans les beaux arts des inquiétudes de la vente ; mais, n'oubliant point les affaires, ils causaient encore coton, trois-six ou indigo (*Bov.*, p. 308).

COTON : ... Une des bases de la Société dans la Seine-Inférieure.

FRISER, FRISURE : ne convient pas un homme.

— Il [Léon] passa un pantalon blanc... puis, s'étant fait friser, se défrisa, pour donner à sa chevelure plus d'élégance naturelle (*Bov.*, p. 329. — Cf. aussi p. 36).

FACTURES : toujours trop élevées.

— Oh! reprit-il [Lheureux] en riant d'un air bonhomme, on met tout ce que l'on veut sur les factures (*Bov.*, p. 377).

BRUNES : sont plus chaudes que les blondes.

BLONDES : plus chaudes que les brunes.

— Léon malgré lui, se récria. D'ailleurs il n'aimait que les femmes brunes. — Je vous approuve, dit le pharmacien, elles ont plus de tempérament. — Et, se penchant à l'oreille de son ami, il indiqua les symptômes auxquels on reconnaissait qu'une femme avait du tempérament. Il se lança même dans une digression ethnographique ; l'Allemande était vaporeuse, la Française libertine, l'Italienne passionnée. — Et les négresses ? demanda le clerc. — C'est un goût d'artiste, dit Homais (*Bov.*, pp. 387-388).

ITALIENNE : [L'idée d'Italienne s'associe à celle de volcan... c'est une idée reçue. (Frag. d'une lettre inéd. à Louise Colet, 1853).]

NÉGRESSES : plus chaudes que les blanches.

ARTISTES : tous farceurs, etc....

CUJAS : inséparable de Bartole. On ne sait pas ce qu'ils ont écrit, n'importe. Dire à tout homme étudiant le droit : « Vous êtes enfermé dans Cujas et Bartole. »

— [Homais à Léon:] Laissez donc un peu Cujas et Bartole, que diable ! (*Bov.*, p. 389).

MENDICITÉ : devrait être interdite et ne l'est jamais.

PROGRÈS : toujours mal entendu et trop hâtif.

—[Exemple d'association de deux *Idées reçues* dont la seconde offre ici le contrepied de la définition donnée dans le *Dictionnaire* :] Mais quand l'aveugle, comme d'habitude, apparut au bas de la côte, il [Homais] s'écria : « Je ne comprends pas que l'autorité tolère encore de si coupables industries. On devrait enfermer ces malheureux, que l'on forcerait à quelque travail. Le progrès, ma parole d'honneur, marche à pas de tortue. Nous pataugeons en pleine barbarie (*Bov.*, p. 414).

— [Voir aussi *ibid.*, p. 474, les articles de Homais dans le *Fanal de Rouen*, à propos de l'aveugle, sur l'extension du vagabondage.]

CHRISTIANISME : a affranchi les esclaves.

— Pardonnez, dit Homais. J'admire le christianisme. Il a d'abord affranchi les esclaves, introduit dans le monde une morale... (*Bov.*, p. 454).

CARABINS : dorment près des cadavres. Il y en a qui en mangent.

DISSECTION : outrage à la majesté de la mort.

ENTERREMENT: à propos du défunt : « Et dire que je dînais avec lui il y a huit jours. »

— Moi, peur ? répliqua-t-il [Homais] en haussant les épaules. Ah bien, oui ! J'en ai vu bien d'autres à l'Hôtel-Dieu, quand j'étudiais la pharmacie. Nous faisions du punch dans l'amphithéâtre aux dissections... (*Bov.*, p. 457).

— On y déplorait la mort d'Emma, et surtout Lheureux, qui n'avait pas manqué de venir à l'enterrement. — Cette pauvre petite dame ! quelle douleur pour son mari ! — L'apothicaire reprenait... Une si bonne personne ! Dire pourtant que je l'ai encore vue samedi dernier dans ma boutique ! » *Bov.*, pp. 467-468).

— Quand il [Frédéric] arriva le lendemain à dix heures, le grand salon s'emplissait de monde, et presque tous, en s'abordant d'un air mélancolique, disaient : « Moi, qui l'ai encore vue il y a un mois ! Mon Dieu, c'est notre sort à tous... (*Éduc. sent.*, p. 545).

DÉCORATION (de la Légion d'honneur) : la blaguer, mais la convoiter.

— ... Une ambition sourde le rongeait; Homais désirait la croix... (*Bov.*, p. 477).

ACADÉMIE FRANÇAISE : la dénigrer, mais tâcher d'en faire partie, si on peut.

— Pellerin déblatérait contre l'Institut (*Éduc. sent.*, p. 51).

FORÇATS : au bagne, il y a des hommes de génie.

— Il [Dussardier] croyait... au génie des galériens... (*Éduc. sent.*, p. 113).

BILLARD : noble jeu. Indispensable à la campagne.

Plus d'un, en apercevant ces coquettes résidences si tranquilles, enviait d'en être le propriétaire, pour vivre là jusqu'à la fin de ses jours, avec un bon billard, une chaloupe, une femme, ou quelque autre rêve (*Éduc. sent.*, p. 3).

ITALIE : doit se voir immédiatement après le mariage. Donne bien des déceptions, n'est pas si belle qu'on dit.

— « Tiens ! il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! Où diable étiez-vous donc ? parti en voyage ? En Italie ? Poncif, hein ? l'Italie ! pas si raide qu'on dit !... (*Éduc. sent.*, p. 169).

— Ils avaient, les premiers mois, voyagé en Italie. Arnoux, malgré son enthousiasme devant les paysages et les chefs-d'œuvre, n'avait fait que gémir sur le vin... (*Ibid.*, p. 244).

— L'idée de se marier ne lui paraissait plus exorbitante. Ils voyageraient. Ils iraient en Italie, en Orient ! Et il l'apercevait debout sur un monticule, contemplant un paysage, ou bien appuyée à son bras, dans une galerie florentine, s'arrêtant devant les tableaux... (*Ibid.*, p. 365).

— [Frédéric et Rosanette à Fontainebleau:] Tout cela augmentait le plaisir, l'illusion. Ils se croyaient presque au milieu d'un voyage en Italie, dans leur lune de miel (*Ibid.*, p. 469).

— Martinon épousa Melle Cécile. Il n'y eut pas de bal. Les jeunes gens partirent le soir même pour l'Italie... (*Ibid.*, p. 524).

—... C'était fort bien, d'ailleurs, aux jeunes mariés, de s'être mis en voyage : plus tard les embarras, les enfants surviennent. Mais l'Italie ne répondait pas à l'idée qu'on s'en faisait. Après cela, ils étaient dans l'âge des illusions. Et puis la lune de miel embellissait tout (*Ibid.*, p. 531).

AIR : toujours se méfier des courants d'air.

— La Sphinx, malgré les observations de tout le monde, exposait au courant d'air ses bras en sueur (*Éduc. sent.*, p. 176).

LIBRE-ÉCHANGE : cause de tous les maux (des souffrances) du commerce.

— Rien de tout cela ne serait nouveau [disait Sénécal] si on protégeait mieux l'agriculture, si tout n'était pas livré... à la déplorable

ARGENT : cause de tout le mal.

MALTHUS : « L'infâme Malthus. »

maxime du « laissez faire, laissez passer ». Voilà comment se constituait la féodalité de l'argent, pire que l'autre !... Sénécal continuait... Et se tournant vers Cisy : « — En serons-nous réduits aux conseils de l'infâme Malthus ? » etc... (*Éduc. sent.*, p. 197).

SUFFRAGE UNIVERSEL : dernier terme de la science politique.

—[Suite de la discussion politique :] Oui nous sommes la risée de l'Europe, dit Sénécal. — C'est parce que l'Art est inféodé à la Couronne. — Tant que vous n'aurez pas le suffrage universel !... (*Éduc. sent.*, p. 199).

— Il [Sénécal] se tenait debout contre la cheminée. Les autres, assis et la pipe aux lèvres, l'écoutaient discourir sur le suffrage universel, d'où devait résulter le triomphe de la Démocratie, l'application des principes de l'Évangile (*Éduc. sent.*, p. 377).

SAINT-BARTHÉLEMY : vieille blague.

— Bref, il [Hussonnet] « ne donnait plus là-dedans », il était « revenu de tout cela. » C'était comme le serpent de mer, la révocation de l'Edit de Nantes, et « cette vieille blague de Saint-Barthélemy ». (*Éduc. sent.*, p. 200).

LUXE : perd les États.

RELIGION : est nécessaire pour le peuple.

— Martinon s'empressa de dire : « Effectivement, c'est un frein ! [la religion]. » — Tout le mal gisait dans cette envie moderne de s'élever au-dessus de sa classe, d'avoir du luxe (*Éduc.*, *sent.*, p. 228. — Cf. aussi p. 201).

OCTROI : on doit le frauder.

— M. Arnoux se livrait à des espièglerie côtoyant la turpitude. C'était pour lui un devoir que de frauder l'octroi... (*Éduc. sent.*, p. 208).

DUEL : tonner contre, n'est pas une preuve de courage. Prestige de l'homme qui a eu un duel.

— De temps à autre il [Cisy] poussait un gémissement : « Mais, est-ce qu'on a le droit de se battre en duel ? — C'est un reste de barbarie, que voulez-vous ! » (*Éduc. sent.*, p. 325).

— On arriva tout naturellement à relater différents traits de courage. Suivant le diplomate, il n'était pas difficile d'affronter la mort. témoin ceux qui se battent en duel (*Éduc*, *sent.*, p. 493). [Voir dans la suite de ce passage, le prestige qui rejaillit sur Frédéric de son duel avec M. de Cisy, pp. 493-494).

PUNCH : convient à un dîner de garçon. Source de délire.

— [Voir *Éduc. sent.*, pp. 375-381, le récit du « punch » offert par Dussardier à Frédéric et à ses amis.]

ÉCLECTISME : tonner contre, comme étant une philosophie immorale.

— Sénécal exécrait bien plus M. Cousin, car l'éclectisme, enseignant à tirer la certitude de de la raison, développait l'égoïsme, détruisait la solidarité (*Éduc. sent.*, p. 378).

OUVRIER : toujours honnête, quand il ne fait pas d'émeute.

— « Oui, je sais, dit Frédéric.» Après quoi, il déclara sa sympathie pour les ouvriers. « Car enfin, plus ou moins, nous sommes tous ouvriers » (*Éduc. sent.*, p. 426).

AVOCATS : toujours trop d'avocats à la Chambre, ont le jugement faussé.

— On devait [dans les clubs] par affectation de bon sens, dénigrer toujours les avocats... (*Éduc. sent.*, p. 432).

FUSION (des branches royales) : l'espérer toujours.

— Arnoux... défendait le pouvoir, et rêvait la fusion des partis. (*Éduc. sent.*, p. 450).

BRAS : pour gouverner la France, il faut un bras de fer.

— M. Roque voulait, pour gouverner la France un bras de fer (*Éduc. sent.*, p. 493).

DÉPUTÉ : l'être, comble de la gloire, etc.

— [Cf. pp. 530 et suiv., et *passim*, les ambitions de Frédéric, et l'enthousiasme de ses illusions.]

HARAS : la question des haras, beau sujet de discussion parlementaire.

— Frédéric devait songer maitenant à se pousser. Elle [Mme Dambreuse] lui donna même sur sa candidature d'admirables conseils. Le premier point était de savoir deux ou trois phrases d'économie politique. Il fallait prendre une spécialité, comme les haras, par exemple, etc... (*Éduc. sent.*, p. 552).

Il était indispensable de dresser cette longue liste d'exemples, choisis seulement parmi les plus remarquables (1), pour donner toute sa valeur à la notion de l'*Idée reçue* chez Flaubert. Le *Dictionnaire* nous apparaît donc sous un jour nouveau. Il est avant tout le résumé des notes prises par l'écrivain en vue d'établir la psychologie de ses personnages, la quintessence de son observation des mœurs, du milieu, du caractère « bourgeois », le canon des gestes, des attitudes, des manies, des opinions, qu'il imposera aux héros de ses livres pour en créer des types également représentatifs, quoique à des titres divers, de l'esprit « bourgeois ». Si, dans l'ensemble de son œuvre,

(1) J'aurais pu faire la même expérience avec *Un Cœur simple* et *Le Candidat*; j'y ai renoncé, pour ne pas allonger encore cette liste. Il n'est pas jusqu'à la *Correspondance* où il serait possible de noter des idées reçues.

on considère avec Jules Lemaître deux sources distinctes d'inspiration — d'une part les romans de mœurs antiques, *Salammbô*, *La Tentation de Saint-Antoine*, *Saint-Julien*, *Hérodias* — d'autre part les romans de mœurs contemporaines, *Madame Bovary*, *l'Éducation sentimentale*, *Un Cœur simple*, *Bouvard et Pécuchet* — sources d'inspirations correspondant exactement à la tendance naturaliste et à la tendance romantique que nous avons signalées ailleurs — nous dirons que le *Dictionnaire* est comme la charpente du second groupe, nous verrons en lui une sorte de carnet renfermant les échantillons des matériaux avec lesquels a été construit cet admirable édifice. Répertoire de documents prêts à être « mis en style », il n'a été dressé spécialement ni pour l'un ni pour l'autre de ces ouvrages; mais, par son origine au moins, il est antérieur à tous, et tous impliquent pareillement l'expérience morale, la science de la réalité ambiante, qui se sont condensées en lui. Sous la forme concise de ses définitions, il exprime la substance de Homais, de Charles Bovary, autant que de Frédéric Moreau, d'Arnoux, ou de Pécuchet ou de Bouvard (1). On retrouve, en le lisant, le thème ordinaire de leurs conversations, le ton de leurs jugements, l'indication des mouvements que nous leur verrons accomplir, presque tous les éléments épars de leur mentalité, et comme un raccourci schématique de la vie intense qu'ils vivront sous la plume du Maître. Ces personnages eux-mêmes sont bien identifiés par certains traits qui leur appartiennent en propre et servent à les différencier; mais c'est par les côtés communs de leurs individualités qu'ils participent tous au *Dictionnaire :* et s'il est vrai que celui-ci enveloppe, en quelque manière, le concept symbolique du « Bourgeois », au sens flaubertien du terme, tous les bourgeois réels qui s'agitent dans ses romans sont comme autant de reflets de ce type abstrait et général, un peu comme les Êtres, dans le système de Platon, sont le reflet des Idées éternelles.

Le *Dictionnaire* est ainsi le meilleur exemple qu'on puisse citer à l'appui

(1) Il ne faut pas d'ailleurs prendre ceci également et partout au pied de la lettre. Il est certain par exemple que Homais n'était pas capable de dire que le *crapaud* est « le mâle de la grenouille » ; mais on le voit très bien, à propos de la *censure*, s'écriant : « Utile, on a beau dire ! » ou s'appitoyant quand on parle des *colonies*. (Voir ces mots dans le *Dictionnaire*.) On trouve en d'autres termes dans ce livre la notation de beaucoup de réflexions que Flaubert a mises dans la bouche de ses personnages ; beaucoup d'attitudes, de gestes qui leur appartiennent; beaucoup qui auraient pu leur être attribués, si les circonstances de l'intrigue en avaient amené l'occasion. Mais ce n'est pas à dire que leur psychologie tout entière soit bâtie avec les données du *Dictionnaire*, ni d'avantage que tout le *Dictionnaire* puisse se retrouver dans l'analyse de leur caractère.

des théories d'art de Flaubert : nulle part, en effet, on n'aperçoit mieux à quel point il s'est détourné résolument de l'anecdotique, de l'exceptionnel, de l'accidentel, pour s'appliquer à ne retenir de son observation des choses et des hommes que leurs aspects permanents et toujours identiques. N'écrivait-il point à George Sand : *L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions* (1), et n'était-il pas persuadé qu'il n'y a d'Art, comme de Science, que du général; partant, que pour faire vrai, il ne s'agit pas seulement de représenter, mais de représenter *les choses comme elles sont* TOUJOURS *en elles-mêmes*, DANS LEUR GÉNÉRALITÉ, *et dégagées de tous leurs contingents éphémères* (2). Or, chaque alinéa du *Dictionnaire* doit être envisagé, à ce point de vue, non comme la notation directe et immédiate d'une réflexion émise par tel ou tel, d'une stupidité, d'une platitude, d'un tic remarqué une fois par hasard, chez tel individu déterminé; — le *Dictionnaire* n'a rien du simple memento où un spectateur attentif et désintéressé de la comédie humaine se serait contenté de consigner, les unes après les autres, ses impressions ou ses découvertes quotidiennes, pour en extraire après coup des sujets de nouvelles ou des détails « pris sur le vif »; — mais chaque article est au contraire la résultante synthétique d'un nombre indéfini d'observations particulières, de constatations isolées, de phrases répétées à propos d'un même objet par des gens socialement et intellectuellement différents, de jugements prononcés dans des circonstances variées (3); chaque définition suppose une vaste documentation

(1) *Corresp.*, III (5 décembre 1866).

(2) *Corresp.*, II, 81.

(3) On doit observer à ce sujet l'importance considérable du phénomène appelé en psychologie l'*Association des idées et des images* dans les définitions du *Dictionnaire*. Par idée reçue, Flaubert entend très souvent la réunion des termes qui se présentent naturellement à l'esprit, qui reviennent dans la conversation courante, dès que l'un d'eux est prononcé ou évoqué. Pour exprimer cette connexion étroite, et la plupart du temps irréfléchie, Flaubert emploie fréquemment les mots *tous*, *toujours*. Ainsi : CRITIQUES : *toujours éminents*; CALVITIE : *toujours précoce*; BANQUIERS, ANGLAIS : *tous riches*; BRETON : *tous braves gens, mais entêtés*; GAMIN : *toujours suivi de « de Paris »*; — *a invariablement beaucoup d'esprit*, etc.... — D'autrefois c'est le détail physique, la particularité extérieure, la notion historique à laquelle on pense d'abord quand il est question de tel personnage, de tel objet : BUFFON : *mettait des manchettes pour écrire*; ASPIC : *animal connu par le panier de figues de Cléopâtre* ; LYNX : *animal célèbre par son œil* ; CÈDRE : *celui du Jardin des plantes a été rapporté dans un chapeau*; DIDEROT : *toujours suivi de d'Alembert* ; CUJAS : *inséparable de Bartole*; DESCARTES : *cogito, ergo sum*, etc. — L'association des contraires (c'est encore le même phénomène) joue aussi son rôle dans la formation de l'idée reçue : voir par exemple les articles BRUNES, BLONDES, CHAUD, FROID, etc. — L'idée reçue, telle que la conçoit souvent Flaubert, c'est donc ce qu'on dit, ce qu'on se représente invinciblement, par la force d'une habitude de langage devenue une habitude de pensée..

psychologique, amassée çà et là, au cours des années, et dont peu à peu ont été rejetés tous les éléments fortuits (1), vrais en soi sans doute, mais d'une vérité transitoire et occasionnelle. Flaubert n'a voulu conserver que l'*idée reçue anonyme*, dégagée des circonstances qui l'ont fait naître et qui ont servi à la propager. Celle-ci demeure plus vraie dans sa généralité, que chacune des opinions particulières combinées en elle, parce qu'elle exprime essentiellement l'idée du plus grand nombre. Elle aura toutes chances de se présenter spontanément à l'esprit de ceux qui, incapables de penser par eux-mêmes, collectionnent des clichés à toutes fins utiles. L'*idée reçue* sera donc, pour chaque matière, la mesure d'un certain niveau intellectuel moyen, autour duquel oscillent les intelligences individuelles des bourgeois. L'ensemble des idées reçues composera la psychologie moyenne du *type* bourgeois. Les personnages des romans de Flaubert ne donneront à ce point l'illusion d'être *réels* que parce qu'ils se rapprocheront d'avantage de ce *type idéal*. On saisit par conséquent, dans le *Dictionnaire* comme dans ses romans eux-mêmes, l'application d'un même principe esthétique déjà signalé : ce principe veut que l'écrivain aille toujours du particulier au général, par inductions, par éliminations successives, ou encore qu'il imagine d'abord le cas général, sauf à vérifier ensuite la solidité de ses déductions. C'est la méthode scientifique transposée dans l'Art littéraire.

Le *Dictionnaire des idées reçues* ne peut assurément compter parmi les œuvres qui font de Flaubert un des maîtres de la prose française : mais il reste une de celles qui témoignent le mieux des tendances profondes de son esprit : son effort d'abstraction et de généralisation n'a pas été ailleurs beaucoup plus puissant, — ni même (malgré l'intention critique et le pessimisme qui ont inspiré ce volume) le principe de l'impersonnalité de l'artiste plus scrupuleusement respecté. Pour apprécier ce livre à sa valeur, il faut se le représenter tel qu'il l'avait conçu et qu'il en expliquait, dès 1852, la portée à Louise Colet. Son importance est considérable, puisque des chefs-d'œuvre comme *Madame Bovary*, *L'Éducation* et *Bouvard* lui servent, en quelque façon, de commentaire, et puisque lui-même, dans le cadre un peu sec de ses définitions, contient en germe les beautés, les finesses psychologiques qui s'épa-

(1) Ce qui explique les variantes très nombreuses d'idées reçues notées par M. Ferrère, par un procédé typographique d'ailleurs vraiment trop compliqué et peu propre à les mettre en valeur. — Sur le caractère de ces variantes, des ratures et des articles à demi effacés du manuscrit, voir ce que dit M. Ferrère, pp. 14-15 de son *Introduction*.

nouissent en eux. Il résume tout un aspect du caractère de Flaubert, tout un coin de sa pensée : il eût exprimé son dernier mot sur cette catégorie d'individus qu'il appelait les «Bourgeois» — qu'il a passé sa vie à contempler avec autant d'étonnement et de plaisir que d'indignation et de répugnance, depuis l'âge où, tout petit enfant, il notait déjà les bêtises d'une vieille dame qui venait en visite chez son père, jusqu'au jour où, plus acharné que jamais à les étudier et à les peindre, il succomba en pleine fièvre de travail, « las jusqu'aux moelles ».

CHAPITRE IX

UN DERNIER MOT SUR LE SECOND VOLUME DE *BOUVARD*

CONCLUSION.

Il semble que, pour formuler sur *Bouvard et Pécuchet* un jugement d'ensemble qui puisse servir de conclusion logique et acceptable à ce travail, il faudrait répondre d'une manière satisfaisante aux questions suivantes : Que représente ce roman dans l'Art de Flaubert; quelle place tient-il dans son œuvre en général, et dans sa pensée elle-même ? De quelle conception philosophique et critique du monde et de la vie est-il l'expression ? Quelle intention profonde, quelle idée secrète en a règlé et fixé l'inspiration ? Qu'a voulu, en somme, Flaubert en écrivant ce réquisitoire sévère contre la Science et l'effort humain sous presque toutes leurs formes ?

J'ai essayé, chemin faisant, de mettre partout en lumière les principes et les procédés esthétiques dont l'application apparaît dans ce roman; je ne crois donc pas nécessaire d'y revenir. *Bouvard et Pécuchet* relève évidemment, comme *Madame Bovary*, comme l'*Éducation sentimentale*, comme *Un cœur simple*, de la tendance réaliste — ou naturaliste — qui est un des aspects du caractère et des aptitudes de Flaubert, et qui prédomine dans une moitié de ses œuvres; l'autre moitié, *Salammbô*, la *Tentation*, *Saint-Julien*, *Hérodias*, appartient à la tendance opposée, au tour romantique de son esprit. On sait qu'il avait lui-même pleinement conscience de ce dédoublement de sa personnalité : « Il y a en moi, écrivait-il, littérairement parlant, deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; l'autre qui creuse et qui fouille le Vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir, presque *matériellement*, les choses qu'il reproduit. Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme » (1). Emile Faguet a très judicieusement démontré

(1) *Corresp.* II, 84 (16 janvier 1852.) — C'est Flaubert qui souligne.

d'ailleurs que la scission n'était pas aussi parfaite qu'il le croyait lui-même, et que si, avec une singulière maîtrise et un goût excellent, il a su distribuer avec fermeté ses qualités en deux séries alternées de livres de genres différents, il subsiste néanmoins en proportions faibles, (et par suite agréables), du réalisme dans ses œuvres romantiques et du Romantisme dans ses œuvres réalistes (1). Il ne serait pas impossible de dégager ce mélange dans *Bouvard et Pécuchet* où, jusqu'à un certain point, le grossissement même de la vision subjective, l'exagération de l'action « romancée », que nous avons signalée en parlant du programme d'études des copistes et de la chronologie de l'œuvre, constituent précisément une espèce particulière de lyrisme qui fausse un peu le Réalisme, ailleurs si précis et minutieux, de Flaubert.

Mais répéter que *Bouvard* est un roman naturaliste n'est pas encore une découverte. Personne n'en doute. Ce n'est en tous cas qu'une très faible partie de la solution cherchée, et, de reste, une vérité banale, puisque le fait n'est même pas discuté.Le problème, en réalité, ne consiste pas, quoiqu'il y paraisse, à définir le caractère et la nature du roman *tel que nous le connaissons*, car cette définition est toute simple et se retrouve partout. Il consiste bien plutôt à deviner la nature et le caractère de ce que nous ne connaissons pas très bien, — c'est-à-dire du deuxième volume de l'œuvre — à interpréter par rapport à ce tome II, le dénouement que Flaubert a imposé à son intrigue: « *copier comme autrefois* », à savoir en un mot non pas seulement *ce que* Bouvard et Pécuchet, après toutes leurs tentatives avortées, se remettaient à copier, mais surtout *dans quelle intention*, *avec quel esprit*, *dans quel but ils copiaient*.

On ne saurait en effet trop le rappeler, *Bouvard* n'est pas terminé, ce qui implique des doutes, des réserves, dans l'opinion qu'on doit s'en faire. Emile Faguet (qui n'aimait pas beaucoup Flaubert cependant), l'avait bien compris : « Il ne faut pas juger *Bouvard et Pécuchet* avec trop de sévérité, dit-il, puisque c'est un ouvrage posthume et inachevé, et qu'on peut croire, étant donné l'obstination de Flaubert à se corriger, qu'il l'aurait profondément remanié » (2). Les remaniements sont certains quant à la forme elle-même, à la langue; l'expérience prouve, en effet, que pour toutes ses autres œuvres Flaubert a corrigé, raturé, modifié sa prose jusqu'à la dernière minute, et que des variantes de texte, souvent fort importantes, apparaissent entre la rédaction mise au net de ses manuscrits, et le « bon à tirer » des épreuves d'im-

(1) Cf. Faguet, *Flaubert*, chapitre IX.
(2) Faguet, *Flaubert*, p. 127.

primerie. Cette observation permet donc d'écarter *a priori* toute considération de style plus ou moins parfait, lorsqu'on juge *Bouvard et Pécuchet*. Mais s'il est inachevé, il l'est *doublement*. D'abord, la fin du roman proprement dit n'a pas été rédigée : le sommaire seul nous indique les divers épisodes qui y devaient trouver place ; mais cette indication est schématique, très concise, à peine suffisante pour laisser deviner ce qu'auraient été les développements poussés à fond. L'importance même de ces développements est incertaine : le plan qui complète le texte du chapitre X tient quatre pages de l'édition Conard; combien ces quatre pages, résumées, peuvent-elles représenter de pages « écrites » ? Il paraît impossible à M. René Dumesnil que Flaubert ait pu en condenser la matière en moins de trente pages : « Bien qu'il ne porte pas de divisions de chapitres nettement indiquées, de par ses divisions *logiques* ce plan non développé en devait fournir deux ou trois — la conférence, — les démêlés avec les gendarmes et les Chavignollais — et enfin la constatation que « *tout leur ayant craqué dans la main* » Bouvard et Pécuchet n'ont plus qu'à « *copier comme autrefois* ». Trente pages sont donc un minimum probablement très inférieur à la vérité » (1). Je ne suis pas tout à fait de cet avis en ce qui concerne la « division en chapitres » qui ne me semble pas du tout « indiquée » par le scénario, et surtout d'une façon « nette »; en particulier, je crois que la fin aurait été condensée par Flaubert en quelques paragraphes seulement, selon les habitudes d'esprit et de talent synthétique qu'on lui connaît. Mais accordons à M. Dumesnil ces trentes pages : c'est à peu près ce que représente, *en moyenne*, un des chapitres rédigés du livre (2). Or, nous ne sommes pas pour cela plus avancés. Reste, en effet, le problème du tome II de *Bouvard*, bien plus complexe, et, selon moi, bien plus important — essentiel au jugement final qui nous intéresse.

Par le raisonnement et la discussion des faits et des documents, j'ai essayé tout à l'heure de démontrer que les héros de Flaubert auraient copié non pas le *Dictionnaire des idées reçues*, comme le veut M. Ferrère, mais l'*Album*, recueil de citations d'une nature et d'un genre très différents du *Dictionnaire*. Dans l'article très documenté, très solide, qu'il a bien voulu consacrer à ma propre démonstration, M. René Dumesnil m'a donné sur ce

(1) René Dumesnil : *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?* (*Mercure de France*, 16 juillet 1914, p. 215, note).

(2) Le premier chapitre, dans l'édition Conard, a 25 pages ; le chap. II, 45 ; III, 50 ; IV, 40; V, 26; VI, 55; VII, 18 ; VIII, 57 ; IX, 48 ; X (jusqu'au sommaire), 44.

point raison (1). Creusant la question à son tour, il a examiné et comparé ce que nous connaissons de l'*Album* et du *Dictionnaire*, discuté les conditions dans lesquelles ces matériaux ont été retrouvés dans les papiers de Flaubert après sa mort, précisé leur importance, leur rôle *possible* à la suite du roman proprement dit; et il conclut également en faveur de l'*Album*. Quant aux proportions qu'aurait reçu ce tome II, M. Dumesnil propose une solution ingénieuse : il n'aurait pas eu, dit-il, de dimensions comparables à celles que prend (et qu'aurait prises complètement rédigé) le roman proprement dit, dans les diverses éditions posthumes de *Bouvard et Pécuchet*, soit de 420 à 430 pages imprimées; il n'y aurait pas eu symétrie rigoureuse entre le tome I et le tome II de l'œuvre. En effet, « *peut-on penser, que Flaubert ait songé à donner* 300 *à* 400 *pages de citations comme second volume, et, ce faisant, à laisser porter au premier toute l'affabulation du roman, tandis que le second ne fût venu que comme une sorte d'annexe, d'appendice, un recueil de pièces justificatives tendant à prouver — quoi ? au surplus, que nous n'ayons déjà découvert en lisant le premier tome ?* » (2). M. Dumesnil imagine donc que l'expression « 2e *volume* » (employée cependant par Flaubert lui-même dans la *Correspondance*) est une espèce d'impropriété, et signifie tout simplement « *deuxième partie* ». La coupure de la première à la deuxième (ou, si l'on veut, d'un « tome » à l'autre) se serait faite avant le chapitre X du roman rédigé, « après le neuvième peut-être, le dernier auquel Flaubert apporta des corrections qui semblent à peu prés définitives — ou même après le huitième ». Et le « 2e *volume* » aurait ainsi contenu, outre l'*Album*, une portion plus ou moins considérable du roman proprement dit.

C'est bien possible; mais j'avoue, en tous cas, qu'il ne m'importe guère. La question dont nous cherchons la solution ne serait pas encore tranchée, même s'il était démontré que cette interprétation de M. Dumesnil est fondée. Nous ne savons pas quel jugement d'ensemble porter sur *Bouvard et Pécuchet*, parce que nous ne savons toujours pas pourquoi, avec quelle intention, dans quels sentiments, les deux Bonshommes s'installent devant leur pupitre, et commencent à copier l'*Album*.

Le problème, sous son véritable jour, a été cependant excellement for-

(1) René Dumesnil : *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?* (*Mercure de France*, 15 juillet 1914).

(2) René Dumesnil, *loc. cit.*, p. 215.

mulé, plus loin, par M. Dumesnil lui-même; il me permettra de le citer ici tout au long :

« Ces prémisses étant admises [Pécuchet et Bouvard copient l'*Album*], le doute n'en reste pas moins sur l'intention secrète de l'auteur. Dans quel esprit ses deux héros vont-ils se mettre à copier, et pourquoi, non contents de nous dire leur retour aux chères habitudes de leur vie passée, après les déboires de l'heure présente, ajoute-t-il à son roman cette manière de post-scriptum ? Il semble assez inutile en apparence, puisque le fait que Bouvard et Pécuchet reprennent la plume est déjà par lui-même une conclusion.

Il y avait donc pour Flaubert grand intérêt à faire connaître ce qui allait sortir de leur écritoire. N'était-ce point le trait définitif ajouté au portrait des deux scribes et précisant leur caractère ? C'est la question que je veux tenter d'élucider.

Elle se pose de deux façons : Flaubert a-t-il fait acquérir à ses deux héros le pouvoir de discerner la bêtise au point de la rechercher par passe-temps et par plaisir dans les livres, et de trouver, dans la copie des sottises qu'ils y rencontrent, une délectation morose ? — Ou bien au contraire Bouvard et Pécuchet copient-ils naïvement, au hasard, tous les passages qui retiennent plus spécialement leur attention, et ces passages se trouvent-ils être toujours des absurdités ? » (1)

On ne saurait mieux dire. La seconde hypothèse, remarque l'auteur, est, en vérité bien peu satisfaisante. L'autre au contraire reçoit, de l'étude à laquelle j'emprunte cette page, une démonstration victorieuse : non, Bouvard et Pécuchet ne sont pas des imbéciles.

Ce ne sont pas des imbéciles — des « sots » comme l'affirme Faguet, — et Flaubert n'a pas « *le mauvais désir de trouver ses personnages toujours stupides, même quand ils ont une idée à moitié juste* » (2). Il n'en a pas fait « *deux imbéciles de base et de sommet* », comme l'écrit Barbey d'Aurevilly (3), et comme l'on a depuis répété un peu partout. Ce sont, tout au plus, des primaires que leur métier de copistes, le besoin de gagner leur vie, ont empêché de s'instruire, et qui, à peine riches, veulent rattraper le temps perdu, — qui, ne sachant rien, ou pas grand'chose, n'ayant qu'une culture générale extrêmement superficielle et rudimentaire, veulent, du jour au lendemain, apprendre tout. Ils échouent, c'est vrai ; ils manquent de méthode, de prudence,

(1) René Dumesnil, *loc. cit.*, p. 213.
(2) Faguet, *Flaubert*, pp. 134-135.
(3) *Le roman contemporain*, p. 131.

d'esprit de suite. Ils font de la Science en amateurs, ce qui est l'opposé de la Science. Et ils ne poursuivent pas toujours un but désintéressé, exempt de gloriole, de profit, d'intérêt matériel, de polémique, ce qui est encore plus contraire au véritable esprit scientifique. Mais c'est là un défaut naturel d'aptitudes et de compréhension, plus qu'une preuve d'incurable idiotie. Mieux dirigés, sans doute auraient-ils mieux réussi ; s'il n'y avait pas en eux l'étoffe de vrais savants, — ce que personne ne songe à prétendre, — peut-être y avait-il assez de patience, d'obstination, de curiosité, pour qu'ils puissent devenir mieux, au moins, que les pitoyables fantoches du roman. En tous cas, il reste certain que Bouvard et Pécuchet ont le désir ardent, « *du fond de leur imbécilité* » comme dit Barbey d'Aurevilly, de devenir des êtres intelligents : désir inopérant, parce que non conseillé, mal conduit ; mais désir honorable et louable en soi, dans son principe. Et je serais bien surpris si Flaubert avait prêté ce désir, dès le début de son livre, à deux êtres qu'il aurait conçus, dans son esprit, comme deux purs crétins indécrottables.

Le premier soir qu'ils se rencontrent boulevard Bourdon, « *ils glorifièrent*, dit Flaubert, *les avantages des sciences : que de choses à connaître, que de recherches, si on avait le temps ! Hélas, le gagne-pain l'absorbait* » (1). Tout leur caractère, — et tout le roman, — tient dans ces deux lignes. L'homme qui regrette la richesse, ou du moins l'aisance, *surtout* parce qu'il n'a pas le temps de s'instruire, de travailler, n'est pas foncièrement une brute. Or, ce ne sont pas les jouissances matérielles et positives de l'existence qu'entrevoient d'abord les héros du roman, en apprenant qu'ils sont riches. S'ils décident de se retirer à la campagne, du moins y emportent-ils avant tout leur bibliothèque, — Dumouchel leur enverra des livres ; — ils en découvrent d'autres à Chavignolles. Et, en fait, sans perdre un jour, ils se mettent à l'étude, en commençant par où il était logique que commencent deux citadins lâchés aux champs et devenus propriétaires — par l'horticulture. M. Dumesnil a fortement montré que si Flaubert, primitivement, a conçu ses personnages « *avec une sorte d'hostilité, ou tout au moins d'antipathie pour ces deux fantoches incarnant la médiocrité bourgeoise, petit à petit ce sentiment s'atténue et, à défaut de sympathie nettement caractérisée, fait place à une neutralité plutôt bienveillante et nuancée de pitié* » (2). Il remarque que leur bêtise n'est pas du tout celle d'un Homais, « *épaisse, agressive, sournoise et malfaisante* » ; que, de tous les

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 5.
(2) Dumesnil, *loc. cit.*, p. 217.

comparses du roman, ils sont non seulement les moins bêtes, mais encore les plus humains. Que leur a-t-il manqué, en somme, à ces pauvres autodidactes ? une chose, mais essentielle, la plus difficile de toutes : l'art d'apprendre. Et c'est là-dessus, sur cette lacune différemment manifestée que porte surtout, — et avec le plus de force, — la critique de Flaubert. Cependant est-ce leur faute si leur cerveau, « *trop longtemps soumis aux besognes terre à terre du bureau, ne peut plus s'élever* » et manque de la subtilité, de la souplesse nécessaires, pour assimiler et digérer l'énorme fatras livresque qu'ils absorbent ? Flaubert avait trop de justice et de bon sens pour considérer cette incapacité comme un signe d'imbécilité absolue : être intellectuellement impuissant, ce n'est pas « *penser bassement* », ce qui, à ses yeux, définissait le « Bourgeois ». Sans doute, il a accumulé bien des traits de ridicule, bien des éléments de stupidité et de mesquinerie d'esprit sur ses héros; quand ils s'amusent à placer une bougie allumée dans une tête de mort, par exemple, ou quand, nus comme des vers, ils se hissent sur les plateaux d'une balance pour vérifier s'il est exact que la surface du corps dégage perpétuellement une vapeur subtile qui, à chaque minute, diminue son poids, il est certain que Pécuchet et Bouvard agissent comme des grotesques et nous font rire. Mais c'est une sottise un peu surajoutée et superficielle; elle intervient surtout pour maintenir au récit son caractère de « farce » (l'expression est de Flaubert). « *Du comique qu'ils dégagent*, dit M. Dumesnil, *il faut vite se hâter de rire, car par ailleurs il suffirait de réfléchir bien peu pour avoir envie d'en pleurer* » (1). — En tous cas ce comique ne porte pas atteinte à d'autres passages du livre où les deux « Bonshommes » font preuve, au contraire, dans leurs réflexions, dans leurs discours, d'un esprit critique souvent judicieux, parfois profond.

Dès les premières pages, on rencontre cette phrase caractéristique : « *Ils s'informaient des découvertes, lisaient les prospectus, et, par cette curiosité, leur* INTELLIGENCE SE DÉVELOPPA » (2). Flaubert n'aurait pas écrit ces mots, dans son exposition, s'il avait voulu nous représenter Bouvard et Pécuchet comme deux imbéciles incurables. Observer, comme le fait Pécuchet en discutant avec l'abbé Jeufroy : « *Si la valeur du martyre dépend de la doctrine, comment servirait-il à en démontrer l'excellence?* » (3); — penser, devant cette

(1) Dumesnil, *loc. cit.*, p. 219.
(2) *Bouvard et Pécuchet*, p. 12.
(3) *Ibid.*, p. 328.

objection du prêtre : « *Pas de vrais miracles en dehors de l'Église* ! — *Tiens, se dit Pécuchet, même argument que pour les martyres: la doctrine s'appuie sur les faits, et les faits sur la doctrine* » (1) — ce n'est pas non plus tout à fait raisonner et parler en imbécile. Et cette réflexion de Bouvard : « *La science est faite suivant les données fournies par un coin de l'étendue. Peut-être ne convient-elle pas à tout le reste qu'on ignore, qui est beaucoup plus grand et qu'on ne peut découvrir* » (2), bien loin d'être une banalité, dénote au contraire une profondeur de pensée, une ampleur de vues telles qu'il suffirait de cette simple phrase pour pouvoir affirmer, avec certitude, que Pécuchet et Bouvard ne sont pas, d'un bout à l'autre du livre, les sombres idiots, les crétins ineptes ou tout simplement les « Bourgeois » candides et béats qu'on prétend souvent reconnaître en eux. Savoir ne pas s'abuser sur la valeur absolue des découvertes de la Science n'est pas la preuve d'un esprit rebelle à toute réflexion, ni même à toute compréhension scientifique.

Mais alors, ce qu'ils copient, — quand, rebutés, dégoûtés de tout, ils ont ce renoncement suprême (qui est peut-être une admirable sagesse) de se remettre à leur pupitre, — ce ne peut-être, au hasard, dans les livres qu'ils ont lus, des passages choisis sans discernement, qui, pour une raison ou pour une autre ont frappé leur attention, et qui se trouveront être toujours des absurdités. C'est, au contraire, parce qu'ils y ont reconnu une absurdité, une erreur de fait, une tautologie, un anachronisme, qu'ils s'en emparent, les découpent et les transcrivent. Ils font collection d'inepties imputables aux grands maîtres autant qu'aux écrivains obscurs, comme d'autres font collection de belles pensées et de maximes morales. D'abord, cela les occupe. Ensuite, cela les amuse. Et ils y trouvent surtout un moyen constant de se démontrer à eux-mêmes leur propre supériorité intellectuelle. Il y a beaucoup d'un sentiment analogue dans l'ardeur scientifique qu'ils déploient dans le roman. C'est même un des traits essentiels de leur caractère. Quand ils étudiaient la philosophie, « *elle les grandissait*, dit Flaubert, *dans leur estime; ils se rappelaient avec pitié leurs préoccupations d'agriculture, de politique* » (3). A force de passer en revue les systèmes métaphysiques les plus opposés, ils en arrivent un jour à ne plus croire à rien : « *La certitude que rien n'existe, si déplorable qu'elle soit, n'en est pas moins une certitude. Peu de gens*

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 333.
(2) *Ibid.*, p. 96.
(3) *Ibid.*, p. 276.

sont capables de l'avoir. Cette transcendance leur inspira de l'orgueil; ils auraient voulu l'étaler » (1). Aussi quelle fierté lorsqu'ils s'aperçoivent que, dans Chavignolles, « *l'évidence de leur supériorité blessait* » (2). Mais comme, aux yeux de leurs concitoyens bornés et rustres, ils soutenaient des thèses immorales, ils devaient être eux-mêmes immoraux : « *des calomnies furent inventées* ». Et Flaubert écrit aussitôt cette phrase capitale, qui laisse voir le fond de sa pensée:

« *Alors une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. Des choses insignifiantes les attristaient; les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue par hasard. En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux comme la lourdeur de toute la terre* » (3).

Il semble qu'après cela la démonstration soit faite. Non seulement le fait de souffrir par la bêtise humaine, et d'en être accablé, n'est pas le propre de vulgaires imbéciles. Non seulement il faut bien qu'il existe, tout de même, entre Pécuchet et Bouvard et le « Bourgeois » type de Flaubert, quelques différences, puisque ceux-là savent reconnaître celui-ci et s'affligent de rencontrer, sur leur chemin, ses opinions et même son profil. Mais du même coup nous devinons quelle est, au fond, leur intention secrète quand ils se mettent à copier l'*Album*, — c'est-à-dire ce recueil composé des bêtises glanées dans les ouvrages de science, de littérature, d'art, de philosophie qu'ils ont lus depuis tant d'années. Ayant souffert par la bêtise, ils veulent SE VENGER d'elle; ils la poursuivent avec rage partout où elle se trouve, sans se lasser, ils la clouent au pilori de leur copie, afin de s'en repaître ensuite davantage, de pouvoir se délecter à la contempler. S'ils la recherchent et la collectionnent impitoyablement, c'est tout simplement parce qu'ils la détestent.

Il y a là un trait de son propre caractère que Flaubert a laissé passer dans son œuvre, par l'effet de cette sympathie inconsciente qui a fini par l'attirer vers ses personnages, après dix ans passés en leur compagnie. Bouvard et Pécuchet confectionnant un *Album* de « bourdes », comme aboutissement de tant de déboires et de désillusions intellectuelles, sont un peu sa propre caricature. Ils ont hérité d'une manie, d'un tic, qui lui était particulier et que

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 288.
(2) *Ibid.*, p. 291.
(3) *Ibid.*, p. 292.

nous avons déjà noté au passage. On se rappelle l'anecdote, citée plus haut, du discours de réception de Scribe à l'Académie, où Flaubert avait relevé un anachronisme grossier. Certes, ses héros n'ont pas la sûreté de son jugement, ni son érudition; il fallait bien qu'ils fussent, avant tout, deux comiques et deux médiocres.

Pourtant, c'est un truisme d'observer qu'ils ne peuvent avoir de sentiments qui ne leur soient prêtés par Flaubert lui-même. Et sur ce point, le besoin de contrôler, de vérifier, d'éplucher les affirmations qui leur sont présentées par les livres, — cette défiance critique, ce scepticisme de parti pris dont ils font preuve dans le roman, et qui a pour résultat l'*Album*, — ressemblent assez aux habitudes d'esprit que Flaubert lui-même a manifestées pendant toute sa vie. Bien avant de se retirer à la campagne, étant encore expéditionnaire, Pécuchet, qui chaque soir consacrait quelques instants à l'étude, avait déjà « *noté des fautes dans l'ouvrage de M. Thiers* » (1). Devenu plus intelligent (ou croyant l'être devenu), en tous cas plus cultivé, il entreprend «*de reviser Dumas au point de vue de la science*», et ne tarde pas à découvrir que les *Deux Diane*, *la Dame de Montsoreau*, *la Reine Margot*, fourmillent d'erreurs historiques. Les bévues qu'il constate de même dans *Quentin Durward* lui font perdre tout respect pour Walter Scott (2). Archéologues, les deux copistes se montrent plus soucieux de vérifier, par leurs propres yeux, la sincérité et l'exactitude des assertions qu'ils ont lues dans les livres, que des monuments en eux-mêmes, et du bric-à-brac amassé dans leur musée (3). Nous avons, à propos de la géologie, signalé tout à l'heure, pour un cas concret, la trace d'une tendance analogue. On la retrouve un peu partout dans le roman; et le résultat logique d'une telle manie (si voisine de celle que nous connaissons en Flaubert), est bien la confection d'un *Album* au sens où nous avons défini ce recueil, — tel que nous imaginons qu'il aurait pu être, d'après les matériaux recueillis dans les papiers du Maître. Que l'origine psychologique de cet *Album*, — l'intention de Flaubert en le présentant comme conclusion de son roman, — soit bien l'horreur de la bêtise qu'il éprouvait lui-même, et en même temps cette sorte de fascination que la bêtise exerçait sur lui, on n'en saurait douter. « *Il la détestait*, a écrit très justement Faguet, *jusqu'à ne pouvoir se passer de la contempler : elle l'exaspérait, et il avait besoin de*

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 166 et *passim*.
(3) Cf. *Ibid.*, p. 128 et *passim*.

l'exaspération qu'elle lui procurait » (1). Bouvard et Pécuchet copiant l'*Album* par haine de la bêtise sous toutes ses formes, et pour se venger d'elle, c'est Flaubert lui-même composant *Bouvard et Pécuchet* par haine et par mépris de ses contemporains, de son époque et des « bourgeois » qui l'entourent. Le geste symbolique des deux expéditionnaires malchanceux s'explique de la même façon que le geste de l'auteur qui s'est amusé à nous conter leur histoire : il a la même portée et la même signification.

La *Correspondance* nous renseigne d'ailleurs complètement sur les intentions qui animaient Flaubert quand il imagina son livre. Il ne voulait pas seulement faire une « œuvre d'art, » au sens ordinaire et désintéressé où il entendait ces deux mots; il désirait surtout se soulager lui-même, épancher sa bile, déverser son indignation et ses rancœurs. Le point de départ de *Bouvard et Pécuchet*, c'est le tempérament violent de Flaubert, et cette curieuse aberration d'esprit qui le portait à s'attacher furieusement à ce qu'il haïssait le plus, non point par curiosité, mais par rage et pour assouvir sa fureur. C'est parce que la bêtise humaine, selon l'expression de Faguet, « *avait pour lui des charmes atroces* » qu'il a passé les dix dernières années de sa vie à la peindre, sous les traits de ses héros, aux prises avec toutes les formes de l'activité et de l'effort intellectuel des hommes. A peine a-t-il conçu le plan de son roman qu'il l'avoue en des termes dont chaque mot est à retenir : « Je médite une chose, dit-il le 5 octobre 1872, où j'exhalerai ma colère. Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine; se sera large et violent » (2). Plus loin : « Avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaison, je désire *vuider* le fiel dont je suis plein. Donc je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds ». (3) — Plus loin :

« Je crois que l'idée [de mon livre] est originale, rien de plus... Comme j'espère cracher là-dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen me purger et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument » (4). — « J'avale des pages imprimées et je prends des notes pour un bouquin où je tâcherai de vomir ma bile sur mes contemporains; mais ce dégueulage me demandera plusieurs années » (5). — « Je

(1) Faguet, *Flaubert*, p. 127.
(2) *Corresp.* IV, 130 (à Mme des Genettes).
(3) *Ibid.*, 134 (à Ernest Feydeau, 28 octobre 1872).
(4) *Ibid.*, 149 (à G. Sand, 1872).
(5) *Ibid.*, 150 (à Ernest Feydeau, 1872).

voudrais n'aller visiter les sombres bords qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare » (1). — « Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine et que je me prive du plaisir de la peindre ! Mais le comique est la seule consolation de la vertu. Il y a, d'ailleurs, une manière de le prendre qui est haute ; c'est ce que je vais essayer de faire dans mes deux bonshommes » (2).

Enfin, bien des années après, en 1877, à Edmond de Goncourt, toujours à propos de *Bouvard et Pécuchet*, cette autre réflexion qui rappelle la phrase du roman que déjà citée, et qui marque l'accablement de Flaubert lui-même sous le poids de la stupidité humaine, comme nous avons vu la tristesse douloureuse de ses héros sentant peser sur eux la même impression :

« La bêtise humaine, actuellement, m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche ayant sur le dos l'Himalaya. N'importe ! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon livre. Cet espoir me soulage ! » (3).

Voilà donc le but précisé, clairement formulé, l'arrière-pensée de Flaubert exprimée d'une façon nette, et, en même temps, expliqués les sentiments secrets auxquels obéissent ses copistes, quand ils reviennent à leur ancien métier et entreprennent l'*Album*. Si Flaubert avait eu le temps de rédiger, de mettre au point, le tome II de son roman, nul doute que ce volume eût éclairé mieux encore ses intentions, et donné une toute autre portée philosophique, une valeur critique différente, à cette œuvre extraordinaire. Le « *post-scriptum* » (pour reprendre l'expression de M. Dumesnil) ou, si l'on veut, l'appendice constitué par l'*Album* n'était pas inutile, puisque lui seul, par la nature de son contenu, par l'ironie de ses développements, devait donner sa véritable signification au récit des mésaventures comiques des deux expéditionnaires et au renoncement qui est le dénouement du livre. Il en eût été, comme dit Maupassant, « *l'éclatante justification* » ; il eût rendu impossible l'équivoque sur les sentiments et l'esprit véritable dans lequel il faut lire *Bouvard et Pécuchet*.

Si ce qui précède est accepté, nous sommes en mesure de juger main-

(1) *Corresp.*, IV, p. 157 (à Mme Roger des Genettes, 1873 ?).

(2) *Ibid.*, p. 203 (à G. Sand, avril 1874). — Les deux éditions Charpentier et Conard de la *Correspondance* impriment « de LA prendre ». De même, la *Correspondance entre G. Sand et Gustave Flaubert*. J'avoue que je comprends mal, et je crois à une mauvaise lecture de l'autographe. « De LE prendre [le comique]» me paraît une version plus intelligible.

(3) *Corresp.*, IV, 311.

tenant l'œuvre dans son ensemble. Nous la prendrons, toute inachevée qu'elle soit, comme un dernier document sur le caractère de Flaubert lui-même et son tour d'esprit. Elle révèle, plus qu'aucune autre, la contamination d'un apport personnel qui est fait pour surprendre, et qui la distingue de tous ses autres ouvrages. Dans une certaine mesure, et malgré l'emploi de procédés d'art identiques, *Bouvard et Pécuchet* paraît mériter par là une place à part dans l'œuvre général du Maître. — On a répété que ce n'était pas son meilleur livre, et c'est probablement l'opinion de ceux qui se contentent de l'avoir lu comme on lit d'ordinaire les romans, pour le plaisir, et sans approfondir. Je dirais, de préférence, que ce n'est pas le plus réussi, le plus parfait. Mais je ne crois pas, à l'encontre de très grands critiques, qu'il soit un livre ennuyeux, ni enfantin, ni manqué de quelque façon qu'on le lise (1). Il y a, dans cette affirmation, un peu de parti pris et de partialité. « Flaubert n'a pas été très mal avisé de mourir avant la publication de *Bouvard*, dit Faguet, d'abord parce qu'on fit un succès à cet ouvrage pour la raison que l'auteur était mort; ensuite parce que, publié de son vivant, le livre eût échoué; enfin parce que Flaubert lui-même, dont les yeux s'ouvraient sur ses œuvres quand elles étaient imprimées, l'aurait trouvé lui-même au-dessous de son espoir et en aurait souffert en raison de l'effort énorme qu'il y avait mis » (2). Les deux premières propositions sont au moins contestables; la troisième ne vaut guère mieux. On a tôt fait de considérer, avec Barbey d'Aurevilly, que Flaubert a « *manqué misérablement son coup à fond contre les bourgeois du XIX*e *siècle, son coup définitif et suprême* » (3), quand on se persuade que son intention était, en effet, d'exécuter à jamais la bourgeoisie. L'auteur des *Diaboliques* triomphe sans peine en proclamant qu'elle n'est pas morte, ni après Flaubert, ni après Henri Monnier, ni après Balzac. Mais si, au contraire, Flaubert n'a pas eu d'autre intention que de calmer ses propres nerfs en jetant un dernier camouflet d'ironie sur l'esprit bourgeois, ou plutôt sur l'esprit antiscientifique, antiartistique, prétentieux, intéressé et léger de la plupart de ses contemporains, il n'a déjà pas tant que cela échoué. La tâche entreprise était gigantesque, et cette énormité même est une raison d'indulgence. Qui donc a réussi dans cette tentative quasi surhumaine de montrer, sous forme de roman et d'œuvre d'art, le « pignouflisme universel »

(1) Faguet, *Flaubert*, p. 136 et *passim*.
(2) Faguet, *ibid.*, p. 137.
(3) *Le roman contemporain*, p. 130.

— mot essentiel, qui figure dans le plan de *Bouvard* inachevé, à la suite de cette indication scénique : « avenir de la littérature » (1). On le retrouve aussi dans la *Correspondance* à la même époque, c'est-à-dire au lendemain de 1870. Le rapprochement semble extrêmement significatif. S'il est vrai que *Bouvard* soit l'aboutissement de tout Flaubert, (ou du moins de ce qu'il avait en lui de plus intime,) — rien n'aide mieux à comprendre ce livre que les cris de douleur, de tristesse, d'accablement et d'amertume, de doute et de souffrance, arrachés à l'écrivain par la guerre franco-allemande. Quelques citations suffiront, sur ce point, pour achever de définir l'état d'esprit qui a donné naissance à son roman ; elles en précisent la portée philosophique et morale :

« J'avais des illusions, écrit-il le 11 mars 1871, et je ne croyais pas voir arriver la fin du monde. Car c'est cela ; nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons ! Paganisme, christianisme, muflisme, telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité ! Il est désagréable de se trouver dans la dernière. Ah! nous allons en voir de propres. Le fiel m'étouffe! » (2).— « Le présent est abominable, et l'avenir farouche. Sera-t-on bête, d'ici à longtemps ! » (3). —« Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations ! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe ? *A quoi donc sert la science*, puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns, et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion, ni la faim ! » (4). — « Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire... Ah ! comme je suis triste ! Je sens que le monde s'en va ! » (5). — « Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps ; un monde nouveau va commencer... le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais... Nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et même fausses courtisanes ! » (6). — « Est-ce la fin de la *blague?* En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues ? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans

(1) *Bouvard et Pécuchet*, p. 392.

(2) *Corresp.*, IV, 49 (à Madame Régnier). — Le même jour, à G. Sand : « Dans quel monde allons-nous entrer ? Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est triste de se trouver au début de la troisième... Quelle barbarie ; quelle reculade ! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du XIIe siècle. »

(3) *Ibid.*, p. 47 (à Ernest Feydeau, 1871).

(4) *Ibid.*, 46 (à G. Sand, fin 1870).

(5) *Ibid.*, IV, 45 (à la même, octobre 1870).

(6) *Ibid.*, IV, 43 (à Du Camp, 29 septembre 1870).

discussion. Au lieu de regarder, on affirme » (1). — « Quel avenir, quelle immense bêtise ! quelle dérision ! O ! le Progrès ! et on nous accusait d'être pessimistes ! » (2).

Je prends au hasard ces phrases dans la *Correspondance*, et il serait facile de les multiplier. Il me semble que tout l'effort intellectuel d'un Bouvard et d'un Pécuchet, la raison de leurs insuccès, leur découragement final, et, en un mot tout le pessimisme ironique du roman, sa conclusion navrante, s'y trouvent résumés et justifiés.

Flaubert avait, pour idéal politique, une espèce de mandarinat où les vrais artistes, les vrais poètes, les vrais savants, auraient dirigé les affaires et régi les gouvernements, — un état social fondé sur le Vrai, le Beau et le Juste, d'où les mensonges, les laideurs et les vilenies eussent été bannis. Il avait cet idéal depuis son enfance, et il avait souffert à maintes reprises de voir quel abîme le séparait encore de la réalité positive. Mais sa croyance dans la suprématie morale et le triomphe plus ou moins prochain de l'Art l'avaient soutenu. Il avait travaillé avec une probité admirable, une volonté clairvoyante, prête à toutes les abnégations, un fanatisme absolu. Il avait gardé, comme il le dit, des illusions, et même, dans la grande bonté de son cœur et la droiture de son esprit, des naïvetés d'enfant. La guerre le précipita de son haut ; et ce n'est pas par métaphore seulement que la défaite de la France, suivie des atrocités de la Commune, l'atteignirent « *jusque dans les moelles* ». Il se sentit brusquement si triste, si las, si écœuré qu'il se déclarait « *humilié d'être homme* ». Dès sa jeunesse, il avait constaté l'irrémédiable misère de l'humanité, et cette constatation l'avait rempli d'amertume. Des livres comme les *Mémoires d'un fou* et *Novembre*, écrits au début de sa vie, sont nés de cette pensée pessimiste, — sentiment devenu chez lui croyance philosophique et matière à créations littéraires. Tous ses romans, les uns après les autres, trahissent cette disproportion dont il souffrait, entre la réalité et le rêve, l'effort théorique et l'exécution pratique, le désir sous toutes ses formes et les satisfactions qu'il rencontre. Toutefois, malgré tout, il restait l'Artiste convaincu et patient, qui se console de tout au monde en ciselant chaque jour quelque belle phrase, — certain de remplir en cela une mission supérieure et durable. Le choc que lui causa la guerre, joint aux tristes événements personnels des années qui suivirent, ruina d'un seul coup cette illusion et cette confiance.

(1) *Corresp.*, IV, 53 (à G. Sand, 31 mars 1871).
(2), *Ibid.*, 40 (à Feydeau, août 1870).

Bouvard et Pécuchet est le résultat de cet état d'esprit complexe, douloureux; s'il traduit et exprime la souffrance intime de Flaubert, il le soulage aussi de cette souffrance, par le fait même qu'il la proclame. La conclusion du livre n'est pas, comme on le croit trop souvent, une déclaration de faillite de la Science et de la pensée humaine en général, mais plutôt un doute ironique, un conseil de prudence sceptique et d'humilité adressé à l'Orgueil de l'homme, une espèce de mise au point nécessaire, — puisque la grande leçon critique qui se dégage du roman, c'est en somme qu'il faut pratiquer la Science avec autant de patience, de respect, de méthode, de désintéressement qu'on doit, par ailleurs, en avoir pour l'Art pur. Flaubert a passé sa vie entière à s'indigner contre les amateurs vulgaires de l'un et de l'autre. Bouvard et Pécuchet ne sont que des amateurs dont, à la longue, l'intelligence s'affine, et qui finissent par sombrer dans cette exaspération qui animait Flaubert lui-même.

Peut-être enfin y a-t-il plus encore dans ce roman, et peut-être se rattache-t-il à une idée philosophique plus haute. Elle a presque la valeur d'un système dans l'œuvre du Maître en général, si la thèse de M. Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine* est exacte, comme il paraît bien. Cette idée, d'un pessimisme accablant, c'est que la Pensée a, dans la vie de l'homme, un rôle néfaste; que son emploi est généralement dangereux; que l'entendement, (qu'il juge lui-même un instrument perfectionné), ne sert le plus souvent qu'à l'induire en erreur et à lui ménager des douleurs inconnues à la simple brute, qui ne se donne pas la peine de penser.

On lit dans la Bible : « Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, erroresque et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus, eo quod in multa sapientia multa sit indignatio, et qui addit scientiam, addit et laborem » (1). Après l'Ecclésiaste, Cicéron a dit de même : « Haud scio an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sunt multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino quam tam munifice et tam large dari » (2). — Il y a au début de *Bouvard et Pécuchet* une petite phrase bien curieuse, qui donne à réfléchir : c'est celle où Flaubert écrit, de ses héros : « *Et, ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances* » (3). N'est-ce pas la paraphrase exacte des deux textes latins qu'on vient de lire;

(1) Ecclésiaste, I, 17-18.
(2) Ciceron, de Natura deorum, III, 27.
(3) *Bouvard et Pécuchet*, p. 13.

le roman de Flaubert, sous son apparence d'invention comique, et avec ses personnages grotesques, ne peut-il pas leur servir de commentaire et de démonstration ?

S'il en est ainsi, *Bouvard* suffirait, à lui seul, pour ruiner l'opinion de ceux qui estiment que Flaubert, artiste d'un grand talent, écrivain remarquable et l'un des maîtres de la prose française, n'a été cependant qu'un cerveau médicore et ne mérite pas qu'on découvre en lui un penseur : « *Je suis toujours étonné*, a écrit Emile Faguet, *quand j'entends parler de Flaubert comme penseur* » (1). Je crois difficile de partager cet étonnement, quand on a lu de très près le dernier roman de sa vie, quand on croit en avoir saisi l'esprit et la portée, la signification profonde. — La leçon philosophique de *Bouvard et Pécuchet* tiendrait dans cet autre verset de l'Ecclésiaste, que Flaubert pouvait prendre comme épigraphe à l'histoire malheureuse de ses deux copistes :

PROPOSUI ANIMO MEO QUAERERE ET INVESTIGARE SAPIENTER DE OMNIBUS QUAE FIUNT SUB SOLE. HANC OCCUPATIONEM PESSIMAM DEDIT DEUS FILIIS HOMINUM, UT OCCUPARENTUR IN EA.

(1) Flaubert et Le Poittevin (*Journal des Débats*, 15 août 1909).

APPENDICE

LES EMPRUNTS DE FLAUBERT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET A LA BIBLIOTHÈQUE DE ROUEN DE 1870 A 1880. DOCUMENTS INÉDITS.

Les inscriptions des registres sont indiquées *en italiques*, en tête de chaque article. Ensuite, *entre crochets*, la description bibliographique complète de l'ouvrage emprunté.

A la suite de chaque article j'ai indiqué, le cas échéant, sous les sigles suivants:

B.P. = Bouvard et Pécuchet;

Corresp. = Correspondance;

C.N. = Lettres à sa nièce;

les références aux passages où Flaubert fait allusion à ces ouvrages par lui consultés.

I

Bibliothèque Nationale.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
6 janv. 1870.	*S^ti Epiphani opera gr. lat. rec. Petavius, Col.* 1682. [Τοῦ... Επιφανίου... ἅπαντα τα σωζόμενα· Sancti.. Epiphanii opera omnia... Dionysius Petavius... recensuit, latine vertit et animadversionibus illustravit... Editio nova... cui accessit vita Dyonisii Petavii ab H. Valesio... — Coloniae (Lipsiae), sumptibus J. Schrey et H. J. Meieri, 1682. 2 vol. in-fol.]	G. F aubert.	10 mars 1870.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
11 févr. 1873.	*Allan Kardec. Le livre des esprits.* 5e *éd.* 1861. [ALLAN KARDEC (Hippolyte-Léon-Denizard Rivail, dit). — Philosophie spiritualiste. Le livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite... 5e édition. — Paris, Didier, 1861. In-18.] — *B.P.*, 260.	Emile Colange.	17 févr. 1873.
11 févr. 1873.	*De Mirville. Des esprits*, 3e *éd.* 1854. [MIRVILLE (Mis Jules-Eudes de). — Pneumatologie. Des esprits et de leurs manifestations fluidiques, mémoire adressé à l'Académie... 3e édit. — Paris, H. Vrayet de Surcy, 1854. In-8°.]	Emile Colange.	17 févr. 1873.
11 févr. 1873.	*Gougenot Desmousseaux. La magie au* 19e *s. N. éd.* 1864. [GOUGENOT DES MOUSSEAUX (Roger). — La Magie au XIXe siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges... précédée d'une lettre adressée à l'auteur par le P. Ventura de Raulica,... — Paris, H. Plon, 1864. In-8°.]	Emile Colange.	17 févr. 1873.
17 févr. 1873.	*Batteux. Les quatre poétiques*, 1829. [BATTEUX (abbé Charles). — Les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Des-	G. Flaubert.	26 févr. 1873.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	préaux, avec les traductions et des remarques... — Paris, A. Delalain, 1829. 4 parties en 1 vol. in-12.]		
17 févr. 1873.	*Bouhours. Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 2e *éd.* 1691. [Bouhours (le P. Dominique). — La Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit, dialogues... 2e édit. — Paris, M. David, 1691. In-12.] — *B.P.*, 182 et 185.	G. Flaubert.	26 févr. 1873.
24 févr. 1873.	*Appert. Le livre de tous les ménages*, 3e *éd.* 1813. [Appert (Charles). — Le livre de tous les ménages, ou l'Art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales... 3e édition. — Paris, Barrois l'aîné, 1813. In-8°.]. — *B.P.*, p. 66.	Emile Colange.	3 mars 1873.
24 févr. 1873.	*Duplais. Traité des liqueurs. Vers.* 1854. *T.* 1, 2. [Duplais (P.). — Traité des liqueurs et de la distillation des alcools, ou le Liquoriste et le distillateur modernes... — Versailles, l'auteur, 1855. 2 vol. in-8°.]	Emile Colange.	3 mars 1873.
24 févr. 1873.	*Chevallier. Des altérations des substances alimentaires. P.* 1850.	Emile Colange.	3 mars 1873.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	T. 1, 2. [CHEVALLIER (Alphonse). — Dictionnaire des altérations et fabrications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales, avec l'indication des moyens de les reconnaître... — Paris, Béchet jeune, 1850-1852. 2 vol. in-8°.]		
4 mars 1873.	*Hufeland. L'art de prolonger la vie. Laus.* 1809. [HUFELAND (Christoph Wilhelm.) — L'Art de prolonger la vie humaine, traduit sur la 2e édition de l'allemand... — Lausanne, Hignon, 1809. In-8°.]	Emile Colange.	17 mars 1873.
4 mars 1873.	*Pichery. Le gymnaste médecin. P.* 1855. [PICHERY (J.-L.). — Éducation du corps. Le gymnaste médecin. — Paris, l'auteur, 1855. In-12.]	Emile Colange.	17 mars 1873.
4 mars 1873.	*Rollin. Traité des études.* 1845. *T.* 1-3. (ROLLIN (Charles). — Traité des études, par Rollin. Nouvelle édition revue par M. Letronne,... et accompagnée des remarques de Crévier. — Paris, Firmin Didot frères, 1845. 3 vol. in-16.]	Emile Colange.	17 mars 1873.
17 mars 1873.	*Le P. Félix. Le progrès par le*	Emile Colange.	2 avril 1873.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	christianisme, années 1856, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, [FÉLIX (le P. Joseph). — Le progrès par le christianisme, conférences de Notre-Dame-de-Paris... — Paris, A. Leclère, A. Jouby et Roger, 1858-1872. 15 vol. in-8°.]		
17 mars 1873.	*Gaume. Abrégé du catéchisme de persévérance*, 15e *éd.* 1858. [GAUME (Mgr Jean-Joseph). — Abrégé du catéchisme de persévérance, ou Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la religion du monde jusqu'à nos jours... 15e édition. — Paris, Gaume frères, 1858. In-18.] — *B. P.*, 316, 318. *Corresp.* IV, 350 et 352. *C.N.*, 484, 492.	Emile Colange.	2 avril 1873.
17 mars 1873.	*Raspail. Cours élémentaire d'agriculture*, 1832. [RASPAIL (François-Vincent). — Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale... — Paris, L. Hachette, 1832. 5 parties en 1 vol. in-12.] — (I : Labourage. — II : Jardinage. — III : Arbres et arbustes. — IV : Horticulture. — V : Économie rurale.)	Emile Colange.	2 avril 1873.
29 mars 1873.	*Locke. De l'éducation des enfants. Tr. Amst.*, 1733. *T.* 1, 2.	Emile Colange.	9 avril 1873.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	[LOCKE (John). — De l'Éducation des enfants, traduit de l'anglais de M. Locke par M. Coste, 4e édition... — Amsterdam, H. Uytwerf, 1733. 2 vol. in-16.] — *B.P.* 271, 275, 375.		
29 mars 1873.	*Vattel. Le droit des gens. N. éd.* 1830. *T.* 1-3. [VATTEL (Emer de). — Le Droit des gens ou Principes de la loi naturelle appliquée à la conduite et aux affaires des nations et des souverains, par M. de Vattel. Nouvelle édition... précédée d'un Discours sur l'étude du droit de de la nature et des gens, par sir James Macintosh,... traduit de de l'anglais par M. Paul Royer-Collard,... — Paris, Alliaud, 1830-1838. 3 vol. in-8°.] — *B.P.*, 210.	Emile Colange.	22 avril 1873
29 mars 1873.	*Balme Frézol. Réflexions et conseils pratiques.* 1857. *T.* 1, 2. [BALME-FRÉZOL (abbé Pierre-Alexandre-Auguste). — Réflexions et conseils pratiques sur l'éducation, pour servir de guide aux mères et aux institutrices... — Paris, V. Sarlit, 1858. 2 vol. in-8°.]	Emile Colange.	9 avril 1873.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
23 avril 1873.	*Helvétius. De l'Esprit.* 1827. *T.* 1, 2. [HELVÉTIUS (Claude-Adrien). — De l'Esprit... Nouvelle édition. — Paris, Dalibon, 1827. 2 vol. in-8⁰. (Œuvres complètes, I-II)]. — *B.P.*, 271.	Emile Colange.	Sans date inscrite.
23 avril 1873.	*Helvétius. De l'homme. Lond.* 1777. *T.* 1, 2. [HELVÉTIUS (Claude-Adrien). — De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation, ouvrage posthume (publié par le prince Galitzin). — Londres, Soc. typographique, 1773. 2 vol. in-12.] — *B.P.*, 271.	Emile Colange.	Sans date inscrite.
23 avril 1873.	*Aymé. Les fondements de la foi.* 1818, *T.* 1, 2. [AYMÉ (le chanoine).— Les fondements de la foi mis à la portée de toutes sortes de personnes, ouvrage destiné à l'instruction des jeunes gens qui sont à la veille d'entrer dans le monde... nouvelle édition. — Paris, Méquignon fils aîné, 1818. 2 vol. in-12.]	Emile Colange.	Rendu, sans d.
24 févr. 1874.	*Barruel. Abrégé des mém. pour servir à l'hist. du jacobinisme.* 1829, *T.* 1, 2. [BARRUEL (abbé Augustin). — Abrégé des mé-	Emile Colange.	14 mars 1874.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	moires pour servir à l'histoire du jacobinisme... — Paris, A. Le Clère, 1829. 2 vol. in-12.]		
24 févr. 1874.	*Becquerelle. Traité d'hygiène*, 4e *éd.* 1867. [BECQUEREL (Dr Alfred). — Traité élémentaire d'hygiène privée et publique... 4e édtion. — Paris, P. Asselin, 1867. In-18.]	Emile Colange.	14 mars 1874.
24 févr. 1874.	*Blanchard. Hist. des insectes*, 1845. *T.* 1, 2. [BLANCHARD (Emile). — Histoire des insectes... — Paris, Firmin Didot frères, 1845. 2 vol. in-18.]	Emile Colange.	14 mars 1874.
14 mars 1874.	*Pomme. Traité des vapeurs*, 4e *éd. Ly.* 1769. *T.* 1-2. [POMME (P.). — Traité des affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre. 4e édition... — Lyon, B. Duplain, 1769. 2 vol. in-8°.]	Emile Colange.	26 mars 1874.
25 mars 1874.	*Menville de Ponsan. Histoire philos. et méd. de la femme*, 2e *éd.* 1858. *T.* 1-3. [MENVILLE DE PONSAN (Charles-François.) — Histoire philosophique et médicale de la femme considérée dans toutes les époques principales de la vie avec ses diverses fonc-	Emile Colange.	Rendu, sans d.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	tions, avec les changements qui surviennent dans son physique et son moral, avec l'hygiène applicable à son sexe et toutes les maladies qui peuvent l'atteindre aux différents âges... — Paris, J.-B. Baillière et fils, 1858. 3 vol. in-8°.]		
25 mars 1874.	*Moreau de la Sarthe. Hist. nat. de la femme.* 1803. *T.* 1-3. [MOREAU (Jacques-Louis), de la Sarthe. — Histoire naturelle de la femme, suivie d'un traité d'hygiène appliquée à son régime physique et moral aux différentes époques de sa vie... — Paris, L. Duprat, Letellier et Cie, 1803. 3 vol. in-8°. pl.]	Emile Colange.	Rendu, sans d.
25 mars 1874.	*H. Griffet. Traité des preuves de la vérité de l'histoire. Liège*, 1769. [GRIFFET (le P. Henri). — Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire...— Liège, J.-E. Bassompierre, 1769. In-12.]	Emile Colange.	Rendu, sans d.
25 mars 1874.	*Lenglet-Dufrénoy. L'hist. justifiée contre les romans. Amst.*, 1735. [LENGLET DUFRESNOY (abbé Nicolas). — L'Histoire justifiée contre les romans... —	Emile Colange.	Rendu, sans d.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1735. In-12.]		
14 avril 1874.	*C. Bonnet. La palingénésie pphique. G.*, 1770. *T.* 1-2. [BONNET (Charles). — La palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants, ouvrage destiné à servir de supplément aux derniers écrits de l'auteur et qui contient principalement le précis de ses recherches sur le christianisme... — Genève, C. Philibert et B. Chirol, 1770. 2 vol. in-8°.]	Emile Colange.	Rendu, sans d.
14 avril 1874.	*Depping. Merveilles et beautés de la nature*, 4e *éd.* 1819. *T.* 1-2 [DEPPING (Georges-Bernard). — Merveilles et beautés de la nature en France... 4e édition. — Paris, P. Blanchard, 1819. In-12.] — *B.P.*, 98.	Emile Colange.	Rendu, sans d.
14 avril 1874.	*Coste. Essai sur les prét. découv· nouvelles. P.* 1803. [COSTE D'ARNOBAT (Charles-Pierre). — Essai sur de prétendues découvertes nouvelles dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles, par M. C*** [Coste d'Arnobat]. — Paris, C.-F. Patris, an XI-1803. In-8°.]	Emile Colange.	Rendu, sans d.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
27 févr. 1875.	*Duplais. De la fabrication des liqueurs*, 3e *éd.* 1867. *T.* 1-2. [DUPLAIS (P.). — Traité de la fabrication des liqueurs et de la distillation des alcools... suivi du Traité de la fabrication des eaux et boissons gazeuses et de la description complète des opérations nécessaires pour la distillation des alcools... 3e édition revue... par Duplais jeune... — Paris, Gauthier-Villars, 1866-1867. 2 vol. in-8°.]	G. Flaubert.	20 mars 1875.
6 avril 1875.	*Laur. Erreurs populaires au fait de la médecine. Bourd.* 1578. [JOUBERT (Laurent). — Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé. Corrigez par M. Laur. Joubert... Ceste-cy est de toute l'œuvre la première partie contenant cinq livres avec l'indice des matières qui seront traitées ès autres. — Bourdeaus, par S. Millanges, 1578. In-8°.]	Sans signature.	Rendu, sans d.
4 janv. 1878.	*Daunou. Cours d'études histor.* 1842, *T.* 1-2. [DAUNOU (Pierre-Claude-François). — Cours d'études historiques... [publié par A. Taillandier, etc.]. —	G. Flaubert.	10 janv. 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	Paris, 1842-1845. 20 vol. in-8°.] — *B.P.*, 154.		
4 janv. 1878.	*Rollin. Œuvres.* 1824. *T.* 17, 18. [ROLLIN (Charles). — Œuvres complètes de Rollin. Nouvelle édition... par M. F. Guizot... — Paris, E.-A. Lequien, 1824. In-8°. — *Les tomes XVII et XVIII contiennent* : *l'*Histoire romaine.] — *B.P.*, 150.	G. Flaubert.	10 janv. 1878.
4 janv. 1878.	*Anquetil. Hist. de France*, 2e *éd.* 1829. *T.* 1-2. [ANQUETIL (Louis-Pierre). — Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI... Continuée jusqu'au sacre de S. M. Charles X par M. Léonard Gallois,... [et jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe par M. N.-A. Dubois]... 2e éd. — Paris, Jubin, 1829-1831. 15 vol. in-8°.] — *B.P.*, 146.	G. Flaubert.	10 janv. 1878.
11 janv. 1878.	*Legendre. Traité de l'opinion.* 1733. *T.* 1-6. [LE GENDRE DE SAINT-AUBIN (Mis Gilbert-Charles). — Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain [par Legendre de Saint-Aubin].	G. Flaubert.	22 janv. 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	— Paris, C. Osmont, 1733. 6 vol. in-8°.]		
11 janv. 1878.	*Mably. De la manière d'écrire l'hist.* 1783. [MABLY (Gabriel Bonnot de). — De la manière d'écrire l'histoire... — Paris, A. Jombert, 1783. In-16.]	G. Flaubert.	22 janv. 1878
11 janv. 1878.	*De Beaufort. De l'incertitude des 5 premiers siècles de l'hist. romaine. T.* 1-2. [BEAUFORT (Louis de). — Dissertations sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine... — La Haye, P. van Cleef, 1750. In-8°.]. — *B.P.*, 151.	G. Flaubert.	5 févr. 1878.
11 janv. 1878.	*Leroy. Des vertus et des vices de l'histoire*, 1620. [GOMBERVILLE (Marin Le Roy de). — Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un Traité de l'origine des François... — Paris, 1620. In-4°.]	G. Flaubert.	22 janv. 1878.
23 janv. 1878.	*St. Réal. Œuvres. P.* 1757. *T.* 3. [SAINT RÉAL (César Vichard, abbé de). — Les Œuvres de M. l'abbé de Saint-Réal, nouvelle édition... — Paris, les Libraires associés, 1757. In-12.]	G. Flaubert.	5 févr. 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	[*Contient* : Traités de morale, de politique et historiques, *notamment, p.* 195 ; De l'usage de l'histoire, à Mme ***. Introduction : de la mauvaise manière de lire et d'enseigner l'histoire.]		
23 janv. 1878.	*Walckenaer. Essai sur l'hist. de l'espèce humaine. P.* 1798. [WALCKENAER (C.-A.). — Essai sur l'histoire de l'espèce humaine... — Paris, Du Pont, 1798. In-8°.]	G. Flaubert.	5 février 1878.
23 janv. 1878.	*Turgot. Œuvres. P.* 1808. *T.* 2, [TURGOT (Anne-Robert-Jacques, baron de l'Aulne). — Œuvres de Mr. Turgot,... [publiées par Dupont de Nemours]. — Paris, impr. de Delance, 1808. In-8°.]	G. Flaubert.	5 février 1878.
14 févr. 1878.	*Nodier. Souv. de la révolution*, 7e *éd.* 1861, *T.* 1-2. [NODIER (Charles). — Souvenirs de la Révolution et de l'Empire... 7e édition, avec notes... — Paris, Charpentier, 1860. 2 vol. in-18.]	G. Flaubert.	26 févr. 1878.
14 févr. 1878.	*Montgaillard. Hist. de France*, 1787-1825. 4e *éd. T.* 3-4. [MONTGAILLARD (Guillaume Honoré ROQUES, abbé de). — Histoire de France depuis l'année 1787	G. Flaubert.	26 février 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	jusqu'en 1825, par l'abbé de Montgaillard, continuée jusqu'à nos jours par son frère, le comte de Montgaillard [Jean-Gabriel-Maurice ROQUES, de]. — Paris, Moutardier, 1832. In-8°.]. — *B.P.*, 148.		
14 févr. 1878.	*Poujoulat. Hist. de la Révolution*, 2e *éd. Tours.* 1857. [POUJOULAT (Jean-Joseph-François). — Histoire de la Révolution française, 2e édition. — Tours, A. Mame, 1857. Gd. in-8°, pl.]	G. Flaubert.	Rendu, sans d.
26 févr. 1878.	*Cuvillier Fleury. Portraits politiques.* 1852. *T.* 1, 2. [CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste). — Portraits politiques et révolutionnaires... 2e édition. — Paris, Michel Lévy frères, 1852. 2 vol. in-18.]	G. Flaubert.	15 mars 1878
26 févr. 1878.	*Anquetil. Hist. de France.* 1829. *T.* 11, 12, 13. [*Voir plus haut.*]	G. Flaubert.	15 mars 1878.
26 févr. 1878.	*Prudhomme. Erreurs, fautes, crimes de la Révolution.* [PRUDHOMME (Louis). — Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la Révolution française... — Paris, 20, rue des Ma-	G. Flaubert.	15 mars 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	rais, an V (1797). 6 vol. in-8°, pl.] — *B.P.*, 148.		
6 avril 1878.	*D'Aubignac. La Pratique du théâtre. P.* 1657. [AUBIGNAC (François Hedelin, abbé d').— La Pratique du théâtre, œuvre très nécessaire à tous ceux qui veulent s'appliquer à la composition des poèmes dramatiques. — Paris, A. de Sommarville, 1657. In-4°.] — *B.P.*, 178.	G. Flaubert.	Rendu, sans d.
6 avril 1878.	*André. Essai sur le Beau. N. éd.* 1770. [ANDRÉ (le P. Yves). — Essai sur le beau, nouvelle édition, augmentée de six discours sur le modus, sur le décorum, sur les grâces, sur l'amour du beau, sur l'amour désintéressé [par le P. André, publié par l'abbé Guillaume - Germain Guyot].— Paris, L.-E. Ganeau, 1770. In-12.] — *B.P.*, 183.	G. Flaubert.	Rendu, sans d.
6 avril 1878.	*De Fontenelle. Œuvres. N. éd.* 1752, *T.* 3. [FONTENELLE (Bernard Le Bouyer de). — Œuvres de M. de Fontenelle,... Nouvelle édition augmentée... — Paris, Brunet, 1752. 8 vol. in-12. (*Ee tome III contient :* Histoire	G. Flaubert.	Rendu, sans d.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
	du théâtre français. Vie de Corneille. Réflexions sur la poétique. Discours académiques et œuvres mêlées).]		
23 avril 1878.	*Le Bossu. Du poème épique*, *P.* 1675. *T.* 1-6. [Le Bossu (le P. René). — Traité du poème épique, par le R. P. Le Bossu,... — Paris, Michel Le Petit, 1675. 6 livres en 1 vol. in-12.]	G. Flaubert.	Rendu, sans d.
23 avril 1878.	*Blair. Rhétorique. Tr. f.* 1821. *T.* 1-3. [Blair (Hugh). — Leçons de rhétorique et de belles lettres, traduites de l'anglais de H. Blair par J.-P. Quénot,... suivies des opinions de Voltaire, Buffon, Marmontel, La Harpe, etc., sur les principales questions de littérature traitées par H. Blair. — Paris, Lefèvre, 1821. 3 vol. in-8°.] — *B.P.*, 185.		Rendu, sans d.
8 mai 1878.	*Salvandy. Alonzo*, 7e *éd. T.* 1-2, [Salvandy (N-A. de).— Don Alonso, ou l'Espagne, histoire contemporaine par N.-A. de Salvandy,... 7e édition. — Paris, Didier, 1858. 2 vol. in-8°.]	G. Flaubert.	27 mai 1878.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements	Date des rentrées
8 mai 1878.	*Villemain. Lascaris.* 1825. [VILLEMAIN (Abel-François). — Lascaris, ou les Grecs du XVe siècle, suivi d'un Essai historique sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours... — Paris, Ladvocat, 1825. In-8°.]. — *B.P.*, 165.	G. Flaubert.	27 mai 1878.

II

Bibliothèque de Rouen.

Les mentions inscrites sur les registres de prêts de Rouen sont beaucoup moins complètes que celles de la Nationale, notamment en ce qui concerne les éditions, les tomes empruntés, et la date des rentrées. Dans plusieurs cas, ne sachant au juste quelle édition Flaubert a pu consulter, j'ai mentionné l'édition originale de l'ouvrage, en indiquant qu'il a été l'objet de plusieurs éditions successives.

Les emprunts de Flaubert pour cette période ne sont pas antérieurs à 1877. M. Pinchon, à qui je dois ces renseignements, a pu remonter jusqu'en 1874, mais le nom de Flaubert ne figure pas sur ce registre. Un registre antérieur, allant de 1856 à 1862, indique plusieurs emprunts au nom de Flaubert; mais comme aucun n'intéresse, bien entendu, *Bouvard et Pécuchet*, je les ai laissés de côté. De 1862 à 1874, une lacune dans les Archives de la Bibliothèque n'a pas permis à M. Pinchon de poursuivre ses recherches.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
10 août 1877.	*Le réveil de Chyndonax, prince des Vacies, druides celtiques dijonois (par Jean Guénebauld). Dijon,* 1621. [GUÉNEBAULD (Jean). — Le Réveil de Chyndonax, prince des Vacies, druydes celtiques dijonois, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures, par I. G. D. M. [Jean Guénbauld, doctor medicus]. — Dijon, impr. de Cl. Guyot, 1621. In-4°.]	G. Flaubert
10 août 1877.	*Histoire de l'Estat et république des druides. Paris,* 1585. [TAILLEPIED (Noël). — Histoire de l'Estat et république des Druides, Eubages, Sarronides,	G. Flaubert.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	Bardes, Vacies, anciens françois gouverneurs des païs de la Gaule depuis le déluge universel jusques à la venue de Jésus-Christ en ce monde, par F. Noël Talepied,... — Paris, J. Parant, 1585. 2 parties en 1 vol. in-8°.] — *B.P.*, 137.	
16 nov. 1877.	*Legrand Daussy. Des sépultures nationales aug. par Roquefort.* [LEGRAND D'AUSSY. — Des sépultures nationales, et particulièrement de celles des Rois de France, par Legrand d'Aussy,... suivi des funérailles des Rois, Reines, Princes et Princesses de la monarchie française depuis son origine jusques et y compris celles de Louis XVIII, par M. de Roquefort. — Paris, J. Esneaux, 1824. In-8°.]	G. Flaubert.
16 nov. 1877.	*Cambry. Monuments celtiques.* [CAMBRY (Jacques). — Monumens celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, et suivies d'étymologies celtiques... — Paris, Mme Johanneau, an XIII, 1805. In-8°.]	G. Flaubert.
23 nov. 1877.	*Histoire des gaules. U.* 879*. 2 *vol. in*-4°. [MARTIN (dom Jacques). — La Religion des gaulois, tirée des plus pures sources de l'antiquité, par le R. P. dom*** [Jacques Martin]. — Paris, Saugrain fils, 1727. 2 vol. in-4°.] — *B.P.*, 140.	G. Flaubert.
23 nov. 1877.	*Pelloutier. Hist. des Celtes. Tomes* 5, 6, 7, *Paris*, 1770. [PELLOUTIER (Simon). — Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois, et des Germains, depuis les tems fabuleux jusqu'à la	G. Flaubert.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	prise de Rome par les Gaulois. Nouvelle édition revue par M. de Chiniac. — Paris, Barbou, 1770-1771. 8 vol. in-12.]	
19 juin 1878.	*Condillac. Tome* 5. *Ed. Lecointe et Durey, Paris*, 1822. [CONDILLAC (abbé Etienne Bonnot de). — Œuvres complètes... [publiées par A.-F. Théry]. — Paris, Lecointe et Durey, 1821-1822. In-8°.] [*Le tome V contient :* Cours d'études. La grammaire.] — *B.P.*, 275-276 et 291. *C.N.*, 489.	G. Flaubert.
19 juin 1878.	*Génin. Récréations philologiques.* [GÉNIN (François). — Récréations philologiques, ou Recueil de notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française... — Paris, Chamerot, 1856. 2 vol. in-8°.]	G. Flaubert.
30 juillet 1878.	*Bossuet. Politique tirée de l'Écriture sainte.* [BOSSUET (Jacques Bénigne). — Politique tirée des propres paroles de l'écriture sainte... Ouvrage posthume [publié par l'abbé J. B. Bossuet]. — Paris, P. Cot, 1709. In-4°.] [*Un grand nombre de rééditions.*]. — *B.P.*, 153. *Corresp.* IV, 338.	G. Flaubert.
30 juillet 1878.	*Locke. Du gouvernement civil.* [LOCKE (John). — Traité du gouvernement civil.... traduit de l'anglais... — Paris, Desveux, an III. In-4°.] [*Plusieurs rééditions.*]	G. Flaubert.
30 juillet 1878.	*De Bonald. La législation primitive.* [BONALD (Vte Louis-Gabriel-Ambroise de). — Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques... 3e	G. Flaubert.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	édition. — Paris, Le Clère, 1829. 3 vol. in-8°.] — *B.P.*, 114.	
27 déc. 1878.	*Gérando. Philosophie moderne.* 4 *vol.* [GÉRANDO (Bon Joseph-Marie de). — Histoire comparée des systèmes de philosophie... 2e partie. Histoire de la philosophie moderne à partir de la renaissance des lettres, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par J.-M. de Gérando [publiée par G. de Gérando]. — Paris, Ladrange, 1847. 4 vol. in-8°.] — *B.P.*, 271 et 276	G. Flaubert.
27 déc. 1878.	*Mercure de France, décembre* 1734-*avril* 1735. [MERCURE DE FRANCE, dédié au Roy, décembre 1734, 1er [et 2e] volume; janvier 1735 [avril 1735.] — Paris, Cavelier, 1734-1735. 5 vol. in-16.]	G. Flaubert.
13 janv. 1879.	*Dom Calmet. Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits. Paris,* 1746, *in*-12. [CALMET (dom Augustin). — Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie... — Paris, de Bure l'aîné, 1746. In-12.] — *C.N.*, 489 (1).	G. Flaubert.
13 janv. 1879.	*Lenglet Dufrénoy. Traité historique et dogmatique sur les apparitions... avec des observations sur les dissertations de dom Calmet. Avignon,* 1751. [LENGLET DUFRESNOY (abbé Nicolas). — Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions et les révélations particulières, avec des	G. Flaubert.

(1) Les éditions impriment à tort « le Dr Calmet ». — La lettre est du 18 janvier 1879.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	observations sur les dissertations du R. P. dom Calmet,... par M. l'abbé Lenglet Dufresnoy. — Avignon; et Paris, J.-N. Leloup, 1751. 2 vol. in-12.]	
13 janv. 1879,	*Bossuet. Tome* 22. [BOSSUET (Jacques-Bénigne). — *Il s'agit probablement de*: Œuvres complètes de Bossuet,... reproduction textuelle de l'édition de 1815-1822 de A. Lebel,... augmentées de l'histoire de Bossuet, par le cardinal de Beausset. Tome XXII : De l'instruction de Mgr le Dauphin. De la Connoissance de Dieu et de soi-même. Traité du libre arbitre. Maximes et réflexions sur la comédie. — Paris, Mellier frères, 1849. In-8°.]	G. Flaubert.
13 janv. 1879.	*Condillac. Tome* 2. [*Voir plus haut ; le tome II contient :* Traité des systèmes.] — *C.N.*, 489.	G. Flaubert.
24 janv. 1879.	*Bergier. Certitude des preuves du christianisme.* [BERGIER (abbé Nicolas-Sylvestre). — La certitude des preuves du christianisme, ou Réfutation de l' « Examen critique des apologistes de la religion chrétienne »... — Avignon, F. Chambeau, 1822. In-12.]	G. Flaubert.
24 janv. 1879.	*Ségouin. Mystères de la magie.* [SÉGOUIN (A.). — Les Mystères de la magie, ou les Secrets du magnétisme dévoilés, suivis d'un aperçu sur la magie de M. Dupotet et la danse des tables... — Paris, Moreau, 1853. In-12.] — *B.P.*, 249.	G. Flaubert.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
24 janv. 1879.	*Pailloux. Le magnétisme, le spiritisme et la possession.* [PAILLOUX (le R. P. Xavier). — Le magnétisme, le spiritisme et la possession, entretiens sur les esprits entre un théologien, un avocat, un philosophe et un médecin... — Paris, Lecoffre, 1863. In-12.]	G. Flaubert.
24 janv. 1879.	*Hennequin. Sauvons le genre humain.* [HENNEQUIN (Victor). — « Sauvons le genre humain... » — Paris, E. Dentu, 1853. In-12.]	G. Flaubert.
24 janv. 1879.	*De la Grange. Grand livre du destin.* [LA GRANGE (A. Frédéric de). — Le grand livre du destin, répertoire général des sciences occultes... — Paris, Lavigne, 1845. In-8°.]	G. Flaubert.
24 janv. 1879.	*Hanapier. Teratoscopie du fluide vital.* [HANNAPIER (C.-R.). — Teratoscopie du fluide vital et de la mensabulance... par C.-R. H. [Hannapier]. — Paris, l'auteur, 1822. In-8°.]	G. Flaubert
22 févr. 1879.	*Bautin. Avis aux chrétiens sur les tables tournantes.* [BAUTAIN (abbé Louis-Eugène-Marie). — Avis aux chrétiens sur les tables tournantes et parlantes, par un ecclésiastique [l'abbé Bautain]. — Paris, Devarenne, 1853. In-8°.] — *Corresp.* IV, 188. *C.N.*, 316.	E. Laporte.
22 févr. 1879.	*Cahagnet. Abrégé des merveilles du ciel et de l'enfer, par Em. Swedenborg, publié par...* [SWEDENBORG (Emmanuel). — Abrégé des merveilles du ciel et de l'enfer, d'Emmanuel Swedenborg, avec annotations et observations par L.-A. Cahagnet,..	E. Laporte.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	— Paris, Germer-Baillière, 1854. In-12.] — *B.P.*, 261.	
22 févr. 1879.	*Revue française*, *n*° 69, *déc.* 1856. *Philosophie de la magie*, *par A. Schopenhauer.* [REVUE FRANÇAISE, 2e année, tome VII. — Paris, aux bureaux de la Revue, 1856. — *Page* 348 : Philosophie de la Magie, par Arthur Schopenhauer, traduction de Alexandre Weill.] — *Corresp.* IV, 371.	E. Laporte.
22 févr. 1879	*Morin. Du magnétisme et des sciences occultes. Paris*, 1860 [MORIN (André-Saturnin). — Du magnétisme et des sciences occultes. — Paris, Germer-Baillière, 1860. In-8°.] — *B.P.*, 258.	E. Laporte.
22 févr. 1879.	*Alf. Maury. Sommeil et les rêves.* [MAURY (L.-F. Alfred). — Le Sommeil et les rêves, études psychologiques sur les phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, suivies de recherches sur le développement de l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phénomène du sommeil. — Paris, Didier, 1861. In-8°.]	E. Laporte.
22 févr. 1879.	*Fable des abeilles, ou les fripons devenus honnêtes gens. Londres*, 1740. [MANDEVILLE (Bernard de). — La fable des abeilles ou les Fripons devenus honnêtes gens, avec commentaires où l'on prouve que les vices des particuliers tendent à l'avantage du public. Traduit de l'anglais sur la 6e édition [par J. Bertrand]. — Londres, aux dépens de la Compagnie, 1740. 4 vol. in-16.]	E. Laporte.
22 févr. 1879.	*La Place. Ess. des probabilités* [LAPLACE (Mis P.	E. Laporte.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	Simon de). — Essai philosophique sur les probabilités. — Paris, Ve Courcier, 1814. In-4°.] [*Plusieurs rééditions.*]	
22 févr. 1879.	*Cousin. Ess. philosophiques.* [Cousin (Victor). — Premiers essais de philosophie, 3e édition. — Paris, Librairie nouvelle, 1855. In-18.] — *B.P.*, 271 et 279.	E. Laporte.
21 mars 1879.	*Jouffroy. Mél. philosophiques.* [Jouffroy (Thomas-Simon, dit Théodore). — Mélanges philosophiques. — Paris, Paulin, 1833. In-8°.] [*Plusieurs rééditions.*] — *B.P.*, 183 et 270.	E. Laporte.
1er avril 1879.	*Gauthier. Du Magnétisme.* [Gauthier (Aubin). — Introduction au magnétisme, examen de son existence depuis les Indiens jusqu'à l'époque actuelle, sa théorie, sa pratique, ses avantages, ses dangers, et la nécessité de son concours avec la médecine. — Paris, Dentu, 1840. In-8°.]	E. Laporte.
1er avril 1879.	*Teste. Magnétisme animal expliqué.* [Teste (Alphonse). — Le magnétisme animal expliqué, ou Leçons analytiques sur la nature essentielle du magnétisme animal, sur ses effets, son histoire, ses applications, les diverses manières de le pratiquer, etc... — Paris, J.-B. Baillière, 1845. In-8°.]	E. Laporte.
1er avril 1879.	*Bertrand. Du magnétisme animal en France.* [Bertrand (Alexandre-Jacques-François). — Du magnétisme animal en France, et des jugements qu'en ont portés les Sociétés Savantes	E. Laporte.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
	avec le texte des divers rapports faits en 1784 par les commissaires de l'Académie des Sciences, de la Faculté et de la Société royale de médecine.. suivi de considérations sur l'apparition de l'extase dans les traitements magnétiques... — Paris, J.-B. Baillière, 1826. In-8°.] — *B.P.*, 258.	
1er avril 1879.	*Migne (l'abbé). Dict. des sciences occultes.* [DICTIONNAIRE des Sciences occultes, ou Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux apparitions, etc. Ouvrage renfermant in extenso, mais avec beaucoup d'additions et de corrections, le Dictionnaire infernal par J. Collin de Plancy. — Paris, Migne, 1846-1848. 2 vol. gr. in-8.] *Forme les tomes* 48 *et* 49 *de la* « Première encyclopédie théologique » *publiée par l'abbé Migne.*	E. Laporte.
1er avril 1879.	*Athanasii Kircheri*, 1 *vol. in fol.* [*Probablement, et en raison des emprunts faits le même jour :* KIRCHER (Athanasius). — Athanasii Kircheri,... Magnes, sive de arte magnetica opus tripartitum... editio tertia... — Romae, sumptibus B. Deversin et Z. Masotti, 1654. In-fol.] *Toutefois la Bibliothèque de Rouen possède encore* : A. K. Ars magna sciendi. — Asterdam, 1669. A. K. Mundus subterraneus. — Amsterdam, 1665. A. K. Ars magna lucis et umbrae. — Romae, 1646.	E. Laporte.

Date des emprunts	Mentions portées aux registres de prêts et titres des ouvrages entièrement restitués.	Emargements
24 mai 1879.	*De Mirville. Des esprits et de leurs manifestations fluidiques. Paris*, 1863. [MIRVILLE (Mis Jules-Eudes de). — Question des esprits et de leurs manifestations diverses. Appendice du premier mémoire. Manifestations fluidiques. — Paris, H. Vrayer de Surcy, 1862 [sic.]. In-8°.]	E. Laporte.
28 juin 1879.	*Philidor. Le jeu des échecs.* [DANICAN (André). — Analyse du jeu des échecs, avec une nouvelle notation abrégée,... par Philidor [André Danican]. — Paris, Warée, 1844. In-8.] [*La première édition est de* Londres (Paris) 1749.]	G. Flaubert.
28 juillet 1879.	*Graeco. Le jeu des eschets. Paris*, 1714. [GRECO (Gioachino), dit le Calabrais. — Le jeu des eschets, traduit de l'italien,... — Paris, D. Mouchet, 1714. In-12.]	G. Flaubert.
7 janv. 1880.	*Pétrone. Aulu-Gelle. Collection Nisard.* [PÉTRONE. APULÉE. AULU-GELLE. — Œuvres complètes avec la traduction en français, publiées sous la direction de M. Nisard,... — Paris, J.-J. Dubochet, 1842. Gr. in-8°.]	G. Flaubert. Rendu le 8 mars.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 7

CHAPITRE. I — Les dernières années de Flaubert (1870-1880). — Les voyages. — Les deuils. — Les soucis. — Les tristesses. — Les amitiés 11

CHAP. II. — Les travaux de Flaubert de 1870 à 1880. — *Bouvard et Pécuchet* 44

CHAP. III. — Le Réalisme de Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet* . . 57

CHAP. IV. — La Question des Origines et la Question des Sources documentaires dans *Bouvard et Pécuchet*. 89

CHAP. V. — Grégoire de Feinaigle, maître d'histoire de Bouvard et de Pécuchet 101

CHAP. VI. — Bouvard et Pécuchet gymnastes 120

CHAP. VII. — Bouvard et Pécuchet géologues 151

CHAP. VIII. — Le « *Dictionnaire des idées reçues* » dans l'œuvre de Gustave Flaubert 204

CHAP. IX. — Un dernier mot sur le second volume de *Bouvard*. — Conclusion. 255

APPENDICE. — Les emprunts de Flaubert à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de Rouen de 1870 à 1880 273

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT VINGT ET UN PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, QUAI SAINT-PIERRE, BRUGES BELGIQUE.

S 36

ÉDITION DU CENTENAIRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

ILLUSTRÉES

de plus de 125 dessins, aquarelles et bois originaux de :
Antoine Bourdelle, Dunoyer de Segonzac, Georges Dufrénoy,
Pierre Girieud, Pierre Laprade, Alfred Lombard, Bernard Naudin,
Achille Ouvré, X. Roussel, Félix Vallotton.

Bandeaux, culs-de-lampe, lettrines gravés par A. Ouvré.

12 volumes in-4° couronne

TEXTES DÉFINITIFS COLLATIONNÉS

par M. René DESCHARMES

Fac-similés des aquarelles exécutés au pochoir par les ateliers
André Marty, Daniel Jacomet et Cie.